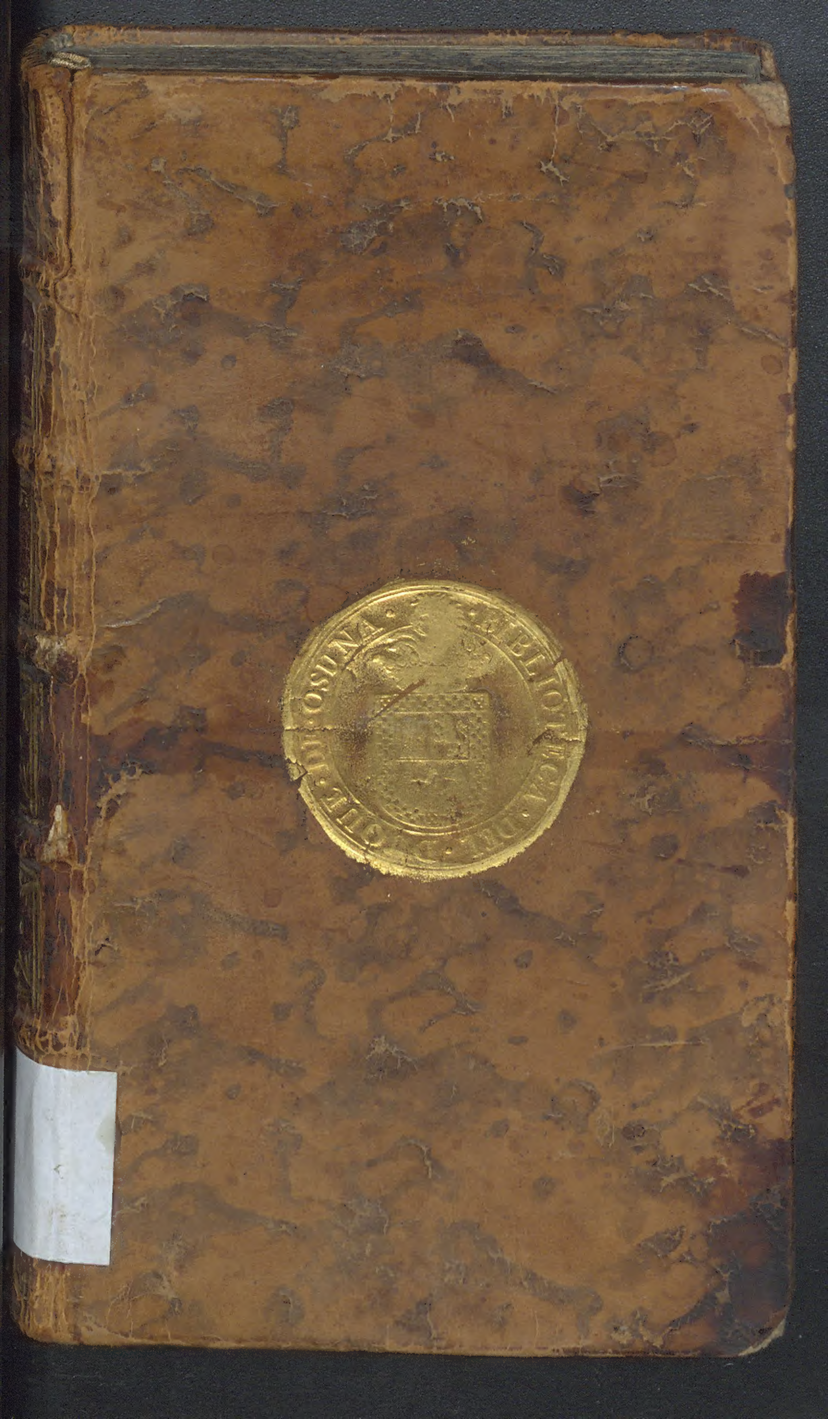

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA





L'ILIADE D'HOMERE.

TOME PREMIER.



ΜΗΝΙϹ ΑΧΙΛΗΟϹ

L'ILIADE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS, AVEC DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.

AVEC

Quelques Reflexions ſur la Préface Angloiſe de M. Pope.



A PARIS,

Du fonds de Meſſieurs Rigaud & Aniſſon,

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN, A. BOUDET, & L. F. DELATOUR, Libraires.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

REFLEXIONS

ſur la premiere Partie de la Préface de M. Pope.

DANS le tems qu'on achevoit cette ſeconde Edition, & le jour même qu'on m'a apporté la derniere feuille à corriger, un de mes amis m'a envoyé la traduction d'une partie de la Préface, que M. Pope a miſe à la tête du Poëme de l'Iliade, qu'il a traduit en vers Anglois. Comme je ne ſçai pas cette langue, je n'ai pu juger de ſon poëme dont j'ai beaucoup entendu parler. Je veux croire qu'il mérite les louanges qu'on lui a données ; un ouvrage que l'Angleterre a approuvé après l'impreſſion ne ſçauroit être mauvais : mais je puis juger de cette partie de la Préface ;

qu'un homme d'eſprit a traduite en notre langue, & je prendrai la liberté d'en dire ici mon ſentiment. Il y regne par-tout une imagination très-vive, & il me paroît que cet auteur eſt tombé dans le défaut où il reconnoît lui-même que l'imagination précipite ſouvent, quand elle marche ſeule.

Comme la magnanimité, dit-il, *peut aller juſqu'à la profuſion ou à l'extravagance, trop d'imagination fait dire ſouvent des choſes ſuperflues, ou même outrées.* Voilà ce qui eſt arrivé à M. Pope; rien n'eſt plus outré ni plus faux, que les images ſous leſquelles ſon imagination lui peint Homere. Tantôt il nous dit que ſon Poëme eſt un jardin brute, où l'on rencontre des beautés de toute eſpece, & en ſi grand nombre qu'il ne faut pas s'étonner ſi elles ne ſe préſentent pas auſſi diſtinctement que dans un jardin ſymmétri-

ſé. Tantôt il le compare à une abondante pépiniere, qui contient les ſemences & les premieres productions de chaque eſpece. Enfin il nous le repréſente ſous l'idée d'un arbre, qui cultivé avec grand ſoin & aidé par la nature & par l'art, produit des fruits exquis, mais qui pouſſe trop de branches qu'il ſeroit néceſſaire de couper pour lui donner une forme plus réguliere.

Selon M. Pope, le poëme d'Homere eſt donc un amas confus de beautés qui n'ont ni ordre ni ſymmétrie; un plant où l'on ne trouve que des ſemences & rien de parfait ni de formé, & une production chargée de beaucoup de choſes inutiles, qu'il faudroit retrancher, & qui étouffent ou défigurent celles qui méritent d'être conſervées.

Les ennemis d'Homere, les plus déclarés, n'ont jamais rien dit de plus injurieux ni de plus injuſte contre ce Poëte.

Après l'avoir assez heureusement défendu contre les critiques de tant de censeurs aveugles, qui l'ont condamné sans le connoître, je me sens obligée de le défendre encore contre les reproches d'un homme plus éclairé & qui seroient d'autant plus capables de lui nuire dans l'esprit des lecteurs peu instruits, que l'auteur paroît rempli pour lui d'une admiration plus grande.

M. Pope me pardonnera donc si je combats ici ces trois comparaisons, qui me paroissent très-fausses & entierement opposées à ce que les plus grands critiques anciens & modernes ont pensé.

Bien loin que l'Iliade soit un jardin brute, c'est le jardin le plus régulier & le plus symmétrisé qu'il y ait jamais eu. M. le Nostre, qui étoit le premier homme du monde dans son art, n'a jamais observé

dans ses jardins une symmétrie plus parfaite ni plus admirable que celle qu'Homere a observée dans sa Poësie. Non-seulement tout y est dans la place qu'il doit avoir, tout est fait pour la place qu'il occupe ; il présente d'abord ce qui doit être vû d'abord, il met au milieu ce qui doit être au milieu, & qui seroit mal à l'entrée ou à la fin, & il recule ce qui doit être éloigné pour causer une surprise plus agréable, & pour me servir d'une comparaison tirée de la peinture, il expose au grand jour ce qui ne sçauroit être vu dans une trop grande clarté, & il enfonce dans l'obscurité ce qui ne demande pas le grand jour, de sorte qu'on peut dire qu'Homere est le peintre qui a sçû le mieux ménager les ombres & la lumiere, & c'est ce ménagement si bien entendu, & cet ordre si merveilleux qu'Horace a admirés dans ses Poë-

mes & ſur leſquels il a donné ſes regles pour la perfection de cet art.

La ſeconde comparaiſon n'eſt pas plus juſte : comment M. Pope a-t-il pû dire que l'on ne découvre dans l'Iliade que les ſemences & les premieres productions de chaque eſpece ? Toutes les beautés y ſont dans une perfection ſi grande que les ſiécles ſuivans n'ont pû rien ajoûter à celles d'aucune eſpece, & que les anciens ont toujours donné Homere comme le modéle le plus achevé dans tous les genres.

La troiſieme comparaiſon tombe dans le vice des deux premieres. Homere avoit certainement une fécondité incomparable; mais cette fécondité eſt toûjours ménagée par un grand ſens, qui lui a fait rejetter tout ce que ſa vaſte imagination pouvoit lui préſenter de ſuperflu, pour ne conſerver que ce qui

étoit utile ou néceſſaire. Le jugement a conduit la main de cet admirable Jardinier, & a été la ſerpe dont il s'eſt ſervi pour retrancher toute branche inutile; il a fait ce que dit Horace.

Inutileſque falce ramos amputans
Feliciores inſerit.

M. Pope nous auroit rendu un grand ſervice, s'il avoit bien voulu nous marquer les branches inutiles qu'il faudroit couper à cet arbre, la ſymmétrie qu'on devroit donner à ce jardin brute, pour le rendre plus régulier, & la perfection qui manque aux différentes beautés qu'il dit qu'Homere n'a qu'ébauchées. Il ſeroit heureux pour notre ſiécle & glorieux pour l'Angleterre, d'avoir produit un critique ſi parfait.

Après avoir défendu Homere, il faut que je me défende auſſi moi-même, contre une critique qu'il a

faite ſur un endroit de ma Préface; en parlant des mœurs des héros d'Homere, ſi ſemblables à celles des Patriarches, j'ai dit : *Je trouve ces tems anciens d'autant plus beaux qu'ils reſſemblent moins au nôtre.* Sur cela M. Pope s'écrie : *N'eſt-ce point porter trop loin l'admiration pour l'antiquité, que de trouver ces tems anciens d'autant plus beaux qu'ils reſſemblent moins au nôtre? que de louer le bonheur de ces ſiécles ſans ſonger qu'un eſprit de vengeance & de cruauté regnoit dans le monde, qu'il n'y avoit alors de quartier à la guerre qu'à force d'argent, enfin que les plus grands Princes étoient paſſés au fil de l'épée ſans miſéricorde, & leurs femmes & leurs filles faites eſclaves & concubines?* M. Pope n'y a pas penſé. Quand j'ai parlé ainſi, ai-je prétendu dire que les mœurs de ces tems héroïques étoient parfaites & ſans défaut? L'étoient-elles

dans des tems plus heureux ? N'y voyoit-on nulles marques de cruauté & de vengeance ? N'y faisoit-on point de captifs ? N'y voyoit-on point de Rois passés au fil de l'épée ? N'y avoit-il point de concubines ? Et depuis que la Religion Chrétienne a enseigné une morale plus parfaite, n'a-t-on jamais vû parmi les Chrétiens aucun esprit de vengeance & de cruauté ? Ne fait-on plus de prisonniers à la guerre, & ne les rachete-t-on point ? N'y a-t-on jamais vû de concubine & pis encore ? Tous ces vices, que M. Pope reproche à ces anciens tems, empêchoient-ils que la nature ne fût alors très-simple & très-éloignée du luxe, du faste & de la molesse qui ont corrompu les siécles suivans ? Ces mœurs des héros d'Homere ne sont-elles pas très-semblables à celles des Patriarches, & très-dissemblables à celles

d'aujourd'hui ? J'ai donc pû dire avec raiſon, que ces *tems-là me paroiſſent d'autant plus beaux, qu'ils reſſemblent moins au nôtre.* M. Pope lui-même oſeroit-il préférer les mœurs de notre ſiécle à celles de ces anciens tems ? Non ſans doute ; car ſix lignes après il embraſſe mon ſentiment, qu'il a blâmé. *Je trouve*, dit-il, *du plaiſir à conſidérer la ſimplicité de ce ſiécle en oppoſition avec le faſte & le luxe des ſiécles ſuivans.* Selon lui-même on peut donc préférer les ſiécles où regnoit la ſimplicité à ceux où regnent le faſte & le luxe.

J'avoue que je n'aurois pas crû me voir attaquée par M. Pope, dans une Préface où j'aurois dû attendre de ſa part quelque petite marque de reconnoiſſance, ou du moins quelque légere approbation de ce que j'avois eu le bonheur de penſer comme lui en pluſieurs

choſes, par exemple ; ſur ces mœurs anciennes, après avoir dit dans ma Préface que les Princes gardoient les troupeaux, que les Princeſſes alloient puiſer de l'eau à la fontaine, & en avoir rapporté des exemples tirés de l'Ecriture Sainte, & de l'hiſtoire Romaine même, je finis par ces mots, *J'aime à voir Junon s'ajuſter elle-même ſans cet attirail de toilette, ſans coëffeuſe & ſans dame d'atour. Il en eſt des héros comme des Dieux ; on ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon, &c. ni eſtafiers, ni valets de chambres, ni gardes ; on n'en voyoit point autour d'Hercule ni de Theſée.* M. Pope dit de même, *J'aime à voir des Monarques ſans leurs gardes, des Princes gardant leurs troupeaux, des Princeſſes puiſant de l'eau dans les fontaines.* Je ſuis ravie de voir que M. P. aime comme moi la ſimplicité de l'ancien tems ;

c'eſt une marque qu'il hait le faſte & le luxe du nôtre, & cela me fait eſpérer qu'un peu de réflexion le portera à approuver ce que j'ai dit, & qu'il a condamné ſi mal à propos.

J'aurois encore d'autres choſes à dire ſur cette partie de ſa Préface ; mais je n'ai ni le tems ni l'eſpace que cela demanderoit : je ne puis pourtant finir ſans relever deux erreurs conſidérables où cet auteur eſt tombé ; la premiere, c'eſt lorſqu'il parle de la fable. *Homere*, dit-il, *créa pour ſon uſage un monde mouvant en inventant la fable.* Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Quand Platon nous dit que Dieu, en créant le tems, créa une image mouvante de l'Eternité, j'entends ce langage ; il préſente à mon eſprit une idée que je conçois & que je trouve juſte & belle : mais *créer un monde mouvant en inventant la*

Pag. 8.

Fable, c'est une idée alambiquée que je ne sçaurois ni développer ni entendre. * De plus il n'est nullement vrai qu'Homere ait inventé la fable; elle est beaucoup plus ancienne que lui, & il en trouva l'usage tout établi, comme je l'ai montré dans ma Préface sur l'Odyssée; car la fable d'Homere n'est nullement différente des fables d'Esope, comme celles-ci ne différent point de celles dont on s'étoit servi long-tems auparavant. Tout ce que fit Homere, c'est qu'il bâtit sa fable Epique sur cette premiere fable, & qu'en l'étendant par ses épisodes, il lui donna une grandeur proportionnée à ses vûes & à ses desseins; c'est pourquoi Aristote appelle la fable, *la*

* Ce qui a donné lieu à cette critique; n'étoit qu'une faute d'impression: *monde mouvant*, au lieu de, *monde nouveau.* [Cette Note est tirée de l'édition d'Amsterdam, 1731.]

composition des choses, & il dit fort bien que c'est *l'ame du poëme.*

La seconde faute, qui n'est pas moins grande, c'est lorsqu'il parle des mœurs poëtiques. *Dans l'Iliade*, dit-il, *la variété des discours*
Pag. 15.
répond à celle des caractères, elle est plus grande que dans aucun autre poëme, chaque chose y a des mœurs, comme dit Aristote, c'est-à-dire, tout est action ou discours. Rien n'est plus opposé à la doctrine d'Aristote; jamais ce Philosophe n'a dit qu'une chose a des mœurs, c'est-à-dire, qu'elle est ou action ou discours. Il dit au contraire qu'il y a des discours sans mœurs, & que de son tems il y avoit beaucoup de tragédies où il n'y avoit point de mœurs: il y avoit pourtant & action & discours dans ces pieces; marque sûre que les mœurs ne sont ni action ni discours, puisque les discours & les actions peuvent être

ſans mœurs. Qu'eſt-ce donc que les mœurs ſelon Ariſtote ? *Les mœurs*, dit-il, *ſont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne ſeroit pas aiſé de le reconnoître ; c'eſt pourquoi tous les diſcours, qui ne font d'abord ſentir à quoi ſe réſoudra celui qui parle, ſont ſans mœurs.* Il eſt étonnant que M. Pope n'ait pas compris une choſe qui a été ſi clairement expliquée dans la poëtique d'Ariſtote & dans ma Préface ſur l'Odyſſée. Je renvoye ce ſçavant homme à ces deux ouvrages où il pourra s'en éclaircir.

Les fautes que je lui reproche ſont ſi légeres, qu'elles ne doivent pas empêcher l'Angleterre d'attendre de ce nouveau Poëte les grands avantages qu'on doit eſpérer d'un réformateur d'Homere. Un homme ſi habile ne ſe bornera pas à perfectionner l'art du poëme Epi-

que ; ce ſeroit peu de choſe ; il perfectionnera l'art de la politique, bien plus eſtimable & plus important que celui de l'Epopée : un homme capable de corriger Homere, ſera capable de former des hommes ; c'eſt le jugement qu'en faiſoit Alcibiade : car un Grammairien s'étant vanté devant lui, qu'il avoit dans ſon cabinet, Homere corrigé de ſa main, *Eh mon ami*, lui dit-il, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuſes à enſeigner des enfans, que ne t'occupes-tu à former des hommes ?* Voilà une grande reſſource pour un Etat !



PREFACE



PREFACE.

DEPUIS que je me ſuis amuſée à écrire & que j'ai oſé rendre publics mes amuſemens, j'ai toujours eu l'ambition de pouvoir donner à notre ſiécle une traduction d'Homere, qui, en conſervant les principaux traits de ce grand Poëte, pût faire revenir la plûpart des gens du monde du préjugé deſavantageux, que leur ont donné des copies difformes qu'on en a faites. Mais j'y ai trouvé long-tems des difficultés qui me paroiſſoient inſurmontables & qui m'ont rebutée bien des fois.

Il n'y a rien de plus difficile que de faire bien entrer les hommes dans le véritable goût du poëme Epique, & de leur faire connoître ſon eſſence. L'art de ce poëme a été ſi ignoré dans tous les tems, que l'Antiquité ne nous fournit que deux Poëtes qui l'ayent bien connu. Homere eſt le premier qui l'a montré aux hommes : car comme dit Velleius Paterculus, *Il n'a eu perſonne avant lui qu'il ait pû imiter, ni perſonne après lui qui ait pû le ſuivre. Neque ante illum, quem ille imitaretur; neque poſt illum, qui eum imitari poſſet, inventus eſt.*

Avant Homere il y avoit des Poëtes comme il y avoit des Muſiciens ; mais c'é-

toient des Poëtes qui faiſoient des hiſtoires en vers, & qui méloient toutes ſortes de vers dans leurs ouvrages. Il y en a eu auſſi après lui; mais il n'y en a pas eu un ſeul, je ne dis pas qui ſe ſoit élevé à la hauteur d'Homere, mais qui ait même connu ſon art. Par tout ce qui nous reſte de l'Antiquité, nous voyons que cet art a ſouffert depuis ce Poëte une éclipſe totale en Grece, & que les poëmes qu'elle a produits, n'en ont point ſuivi les regles.

Dès que la Grece vaincuë eut captivé par ſes attraits ſes farouches vainqueurs, comme dit Horace, & porté les arts en Italie, les ébauches groſſieres de la Poëſie Romaine commencerent à s'embellir, & le genie croiſſant avec l'Empire, enfin l'art du Poëme Epique fut reſſuſcité par Virgile près de neuf cens ans après Homere. Ce grand Poëte l'emporta encore avec lui dans le tombeau; car on ne voit point que les Poëtes, qui l'ont ſuivi, en ayent eu la véritable idée. Cette ſeconde éclipſe a duré & dure encore. Mais, comme on l'a remarqué avant moi, toutes les ſciences & tous les arts produiſent d'ordinaire par la corruption & par l'ignorance des hommes de faux arts & de fauſſes ſciences qui les contrefont; cela eſt arrivé à l'art du Poëme Epique, il a produit un faux art, & de ce faux art il eſt né des poëmes qui n'ont que le nom de Poëmes Epiques, & certains ouvrages en proſe, qui en voulant être Epiques, s'éloignent entiérement de cette conſtitution.

C'eſt de-là que ſont nés les grandes difficultés que j'ai d'abord enviſagées dans l'exécution de mon deſſein, & qui m'ont fait craindre pour le ſuccès de mon ouvrage. La plûpart des gens ſont gâtés aujourd'hui par la lecture de quantité de livres vains & frivoles, & ne peuvent ſouffrir ce qui n'eſt pas dans le même goût. L'amour, après avoir corrompu les mœurs, a corrompu les ouvrages. C'eſt l'ame de tous nos écrits. Les Payens ont bien mieux jugé que nous de cette paſſion ; ils ont parfaitement connu que ne venant que de foibleſſe, elle ne pouvoit jamais avoir rien de grand, ni contribuer au grand. Voilà pourquoi Homere, qui n'a pas fait difficulté de la donner à ſes Dieux, s'eſt bien gardé de la donner à ſes héros. L'Iliade ne préſente point Achille amoureux, & l'Odyſſée n'offre à nos yeux qu'un amour conjugal très-parfait. Ulyſſe, fidele à ſa femme juſqu'à refuſer l'immortalité, & une immortalité toujours jeune, eſt aimé de deux Déeſſes; il ſouffre leur amour ſans y répondre qu'autant que l'y oblige la prudence pour ſe ménager leur ſecours. Dans Virgile Enée n'eſt pas plus amoureux qu'Achille & Ulyſſe le ſont dans Homere. Ces Payens, comme on l'a remarqué avant moi, n'ont point ſouillé la majeſté de leurs Epopées par ces galanteries dangereuſes; Ulyſſe eſt froid chez Circé & triſte chez Calypſo ; Achille n'eſt ſenſible qu'à l'affront qu'on lui fait en lui enlevant Briſëis; Camille n'a point d'amans dans l'Eneïde ; à peine y parle-t-on

Homere la donne à ſes Dieux, parce qu'elle eſt ſauvée par l'allegorie.

Le R. P. le Boſſu, dans le Traité du Poëme Epique.

de l'amour de Turnus ; & toute la paſſion de Didon eſt moins rapportée comme un épiſode amoureux, que comme une infidélité criminelle dont cette malheureuſe Reine eſt cruellement punie.

Toutes les difficultés que j'ai enviſagées ſe reduiſent à cinq. La premiere vient du fond des choſes & de la nature du Poëme en général, dont l'art eſt entiérement opposé à ce faux art dont je viens de parler. Comment ſe flatter de pouvoir faire goûter à notre ſiécle ces poëmes auſteres, qui ſous l'enveloppe d'une fable ingénieuſement inventée, renferment des inſtructions utiles, & qui n'offrent à notre curioſité aucune de ces avantures, que nous n'appellons touchantes & intéreſſantes qu'autant qu'elles roulent ſur l'amour ?

La ſeconde naît des allégories & des fables dont ces poëmes d'Homere ſont remplis, & qui ne préſentant le plus ſouvent qu'une écorce ſimple, que nous n'avons pas la force de pénétrer, nous empêchent de ſentir les beautés de ce grand Poëte, & nous font même mal juger de ſon eſprit.

La troiſieme eſt tirée des mœurs & des caractères de ces tems héroïques, qui paroiſſent trop ſimples & ſouvent même mépriſables à notre ſiécle. Achille, Patrocle, Agamemnon & Ulyſſe, occupés à des fonctions, que nous appellons ſerviles, ſeront-ils ſoufferts aujourd'hui par des perſonnes accoutumées à nos héros de Roman, à ces héros bourgeois, toujours ſi polis, ſi doucereux & ſi propres ?

La quatriéme vient des fictions d'Homere qui paroissent aujourd'hui trop outrées & hors de la vrai-semblance que nous demandons. Comment faire supporter à notre siécle des trépieds qui marchent seuls & qui vont aux assemblées? des statues d'or qui aident Vulcain dans son travail? des chevaux qui parlent, & plusieurs autres imaginations de cette nature?

Et la cinquieme enfin, qui est celle qui m'a le plus effrayée, c'est la grandeur, la noblesse & l'harmonie de la diction, dont personne n'a approché, & qui est non-seulement au-dessus de mes forces, mais peut-être même au-dessus de celles de notre langue.

Tous ces sujets de crainte m'avoient extrêmement découragée; mais enfin j'ai fait réflexion que l'ignorance, où l'on a été si long-tems sur la nature du Poëme Epique, a pû être entiérement dissipée par deux ouvrages excellens, qui ont paru sur cette matiere. L'un est le Traité du Poëme Epique du R. P. le Bossu, Chanoine régulier de sainte Geneviéve, où ce sçavant Religieux explique admirablement l'art des poëmes d'Homere & de Virgile par les regles d'Aristote; & l'autre la Poëtique même d'Aristote traduite en François, & enrichie de commentaires qui font parfaitement sentir la certitude & la vérité de ces regles par l'expérience même & par la raison. J'ai cru que ces deux ouvrages avoient comme ouvert le chemin à ma traduction, & qu'après une si belle explication des

regles, je pourrois hasarder en notre langue les poëmes qui sont les exemples sur lesquels ces regles ont été faites; & j'ai pensé que pour le dégoût d'un petit nombre de gens, qui refuseront peut-être de revenir de leurs préjugés, il ne falloit pas priver les autres de la fidelle traduction de ces deux grands originaux, l'Iliade & l'Odyssée. Pour les rendre même plus utiles, je ne les ai pas absolument abandonnés à ma traduction, je les ai accompagnés de Remarques qui pourront aider les lecteurs à démêler l'art du Poëte, & leur faire entrevoir les grands avantages qu'Homere a sur tous ceux qui l'ont suivi.

Voilà pour le premier point. Le second, qui est celui des allégories & des fables, est sans doute plus épineux. Du tems d'Homere c'étoit la coutume de proposer aux peuples les plus grandes vérités sous des fables & des paraboles. Les Sages se faisoient un mérite de pénétrer ces mystéres & d'en découvrir le sens; & le peuple respectoit ces sçavantes ténébres.

Notre siécle méprise ces voiles & ces ombres, & n'estime que ce qui est simple & clair. Ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus fort contre Homere; ce Poëte, dit-on, a poussé si loin les allégories, & les a portées à un tel excès, que les Payens mêmes lui ont reproché que dans ses fictions il parle souvent des Dieux d'une maniere qui présente d'abord quelque chose d'affreux & d'impie. Longin dit qu'en voyant dans ce poëme les ligues, les playes, les

Long. c. 7.

ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous les autres accidens où ils tombent ſans ceſſe, il lui ſemble que ce Poëte s'eſt efforcé de faire des Dieux, de ces hommes qui furent au ſiége de Troye, & qu'au contraire des Dieux mêmes il en a fait des hommes, & ſouvent des hommes très-vicieux. Et pour remonter plus haut, Platon, de peur que ces fables mal entendues, en jettant ſes citoyens dans l'erreur & dans l'ignorance ſur la nature des Dieux, n'empoiſonnaſſent leurs ames par des exemples d'autant plus pernicieux qu'ils étoient d'une autorité plus grande, chaſſe Homere de ſa République. Quel uſage pouvons-nous donc faire aujourd'hui d'un Poëte que des Philoſophes payens même ont proſcrit?

Il eſt certain que la Poëſie Epique eſt un art qui n'a été inventé que pour l'utilité des hommes. Si Homere a pû être nuiſible & dangereux pour les mœurs, il a péché contre les regles de ſon Poëme, qui n'eſt fait que pour donner des inſtructions de vertu, & par conſéquent il ne mérite pas le grand nom de *Poëte*, & moins encore celui de *Poëte très-divin*, que Platon même lui a donné. Voilà ſur quoi il faut juſtifier Homere, pour effacer la tache que la cenſure de Platon a imprimée à ſa poëſie.

Je ne dirai point ici qu'Homere n'a publié des Dieux que ce qu'on en avoit dit avant lui, & qu'il n'a fait que ſuivre l'ancienne Théologie Payenne, comme Ariſtote l'a fort bien vu. Je me ſervirai bientôt

de cette raiſon beaucoup plus fortement qu'Ariſtote, en faiſant voir non-ſeulement que ce Poëte a ſuivi l'ancienne Théologie Payenne, mais encore que cette ancienne Théologie eſt ſouvent conforme à la plus ſaine Théologie, & qu'on trouve dans ſes fictions des traces de certaines grandes vérités, que ces Payens avoient entrevûes, quoiqu'obſcurément, & dont la tradition leur avoit donné quelque connoiſſance. En attendant j'oppoſerai à Platon le jugement d'un Légiſlateur auſſi ſévere que lui, d'un Légiſlateur que l'Oracle avoit appellé *l'ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme;* d'un Légiſlateur qui a fondé une des plus nobles, des plus pures & des plus excellentes Républiques qui ayent jamais été, je veux dire de Lycurgue, qui rend à Homere ce grand témoignage, *Que les inſtructions morales & politiques, que ſes poëſies renferment, ne ſont pas moins utiles, que ſes contes & ſes fictions ſont agréables.* Je lui oppoſerai celui de Plutarque, qui aſſure, *Que lorſqu'on examine à fond les fables & les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on les trouve pleines d'une très-utile inſtruction & d'une ſpéculation profonde.* Je lui oppoſerai enfin le jugement d'un grand Empereur, de Juſtinien même, qui dans ſa préface des Pandectes l'appelle, *Le Pere de toute vertu.*

Plutarque dans la vie de Lycurg.

Dans ſon Traité comment il faut lire les Poëtes.

S'il ne ſuffiſoit pas de combattre une autorité par des autorités plus fortes, & qu'il fallût entrer dans le détail des raiſons, il ſeroit aiſé de faire voir que Platon a pouſſé trop loin ſes ſcrupules. Je dirai plus encore,

je crois qu'on peut démontrer que les reproches que ce Philosophe fait à Homere sont injustes, que les idées de ce grand Poëte s'accordent souvent mieux que celles de ce Philosophe avec les idées que nous ont donné de Dieu des écrivains plus éclairés que Platon, puisqu'ils étoient instruits & inspirés par l'esprit de Dieu même. C'est ce que j'ai tâché de développer dans les remarques quand l'occasion s'en est présentée; mais il ne sera pas inutile d'en dire ici un mot. En travaillant à justifier Homere, je travaille à justifier aussi ma traduction: car je ne l'ai pas traduit pour m'attirer la vaine louange d'avoir mis en notre langue le premier & le plus grand des Poëtes; je l'ai traduit pour faire, si je puis, un ouvrage utile, & je ne connois d'ouvrages utiles que ceux qui en instruisant l'esprit, forment le cœur. Si Homere avoit mérité les censures dont Platon a voulu flétrir sa poësie, bien loin d'être utile pour les mœurs, il seroit très-pernicieux, & j'aurois bien mal employé le tems que j'ai mis à l'expliquer & à le traduire.

Proclus a fait un livre entier pour le défendre contre tous les reproches de ce Philosophe. Il a traité cette matiere avec beaucoup de profondeur, & il y a un grand profit à faire dans la lecture de cet ouvrage. Je ne le suivrai point ici dans tous ses raisonnemens, ils me meneroient trop loin. D'ailleurs comme la source de la vraie Théologie étoit inconnue à ce Philosophe payen, il ne pouvoit pas, si bien que nous,

défendre ce Poëte ſur ce qu'il a dit de la Divinité. Je vais donc tâcher de répondre ici aux reproches les plus importans de Platon. Il y en a ſix, les autres ſont examinés dans les remarques.

I. Homere n'a point fondé de République ; il n'a ni conduit heureuſement des guerres, ni enſeigné à les conduire ; il n'a point inſtitué de ſecte.

II. Il introduit des Dieux qui ſe trouvent malheureux, qui ſe lamentent, qui ſe plaignent, qui ſe repentent, qui ſe battent, qui ſont en fureur.

III. Il dit que les Dieux ſe laiſſent fléchir par les prieres, & par les ſacrifices qu'on leur offre.

IV. Il aſſure que Dieu eſt la cauſe des maux, & il met par cette raiſon aux deux côtés de ſon trône deux tonneaux remplis, l'un de maux & l'autre de biens.

V. Il fait que les Dieux paroiſſent aux hommes ſous une forme viſible, & par conſéquent fauſſe, puiſque cette forme n'eſt pas Dieu.

VI. Enfin il repréſente Jupiter envoyant à Agamemnon un ſonge trompeur, & lui ordonnant de dire un menſonge : ce qui eſt indigne de Dieu, qui n'eſt que vérité.

Homere n'a point fondé de République, il n'a pas donné de loix, il n'a pas conduit des guerres, il n'a pas fondé de ſecte. Je ne dirai pas comme Proclus que le tems a pu nous dérober la connoiſſance de tout le bien que la ſageſſe d'Homere avoit fait à pluſieurs villes ; je paſſe à Platon tout

ce qu'il veut. Je dirai ſeulement que ce n'eſt ni le but du Poëte, ni la fin de la fable. L'un & l'autre ne ſe propoſent que d'inſtruire les hommes, & de réformer les Villes & les Etats par des inſtructions déguiſées ſous les allégories d'une action & rendues par-là plus agréables. Homere eſt donc utile aux hommes, & plus utile que ceux qui ont fondé des Etats: car on peut fonder des Etats ſans penſer à inſtruire les hommes & à former leurs mœurs. Homere n'a ni conduit heureuſement des guerres, ni enſeigné à les conduire. Qui eſt-ce qui a jamais exigé cela d'un Poëte? Homere certainement n'a pas conduit des armées, il n'a pas gagné des batailles; mais ſes poëſies ſont pleines d'excellens préceptes pour l'art militaire. C'eſt le Poëte le plus capable d'inſpirer la valeur, & il a formé de grands Capitaines. Alexandre & Céſar ont mieux jugé de ce Poëte que Platon. Cléomene en a encore mieux jugé; car il diſoit qu'Homere étoit le Poëte des Lacédémoniens, parce qu'il enſeigne comment il faut faire la guerre, & qu'Héſiode étoit le Poëte des Ilotes, parce qu'il écrit de l'agriculture. On peut dire auſſi d'Homere qu'il eſt le Poëte des Rois; car il enſeigne que la force & la juſtice ſont les deux vertus les plus Royales, & les deux plus grands appuis du trône. C'eſt pourquoi Porphyre avoit fait un traité qui avoit pour titre, *De l'Utilité que les Rois peuvent tirer de la lecture d'Homere.*

Les Ilotes étoient des eſclaves qui cultivoient les terres des Lacédémoniens.

Ce Poëte n'a pas non plus fondé de ſecte

à laquelle il ait donné son nom : mais on peut le regarder comme le pere de presque toutes les sectes; car on trouve dans ses écrits les semences de la plûpart des opinions que les Philosophes venus long-tems après lui, ont embrassées. D'ailleurs ne l'a-t-on pas regardé comme un des plus grands Philosophes? & Horace n'assure-t-il pas qu'il enseigne beaucoup mieux que les Philosophes les plus habiles, ce qui est honnête & deshonnête, utile & pernicieux? Platon convient lui-même qu'Homere fait fort bien sentir la différence qu'il y a entre la justice & l'injustice, & qu'il montre que les guerres qui désolent l'univers, ne viennent que de l'ignorance des hommes sur le juste & sur l'injuste. Porphyre avoit fait un ouvrage, *Sur la Philosophie d'Homere*, où il prouvoit qu'il n'étoit pas moins grand Philosophe que grand Poëte. Et Maxime de Tyr dans sa seiziéme Dissertation le nomme *le Prince des Philosophes*, & il appelle élegamment sa philosophie *un instrument à toutes sortes d'harmonie*, pour faire entendre, à mon avis, qu'on y trouvoit les principes de toutes les sectes.

Epist. 2. du Liv. 1.

περὶ τῆς Ὁμήρου φιλοσοφίας.

παναρμόνιόν τι ὄργανον.

Sur la seconde objection, il suffit d'opposer le jugement du sçavant Religieux dont j'ai parlé, qui plus sage & mieux instruit dans la science de Dieu que Platon, & que tous les Payens, n'a pas craint de dire que les fictions d'Homere méritent plus de louange que de blâme. *Peut-on le reprendre*, dit-il, *d'avoir attribué aux Dieux les passions des hommes? n'a-t-il pas pu même*

Le R. P. le Bossu traité du Poëme Epique, liv. 4. chap. 2.

les faire battre contre les hommes? n'avons-nous pas des exemples de ces expressions & de ces figures dans les Livres sacrés & dans la véritable Religion? & s'il est permis quelquefois de parler ainsi des Dieux en Théologien, il y a bien plus de raison d'en user de même dans les fictions de la physique & de la morale.

Il faut ou défendre aux Poëtes de parler des actions des Dieux, ou leur permettre de les expliquer par des expressions empruntées des actions des hommes; c'est la seule langue qu'ils puissent parler, & la seule proportionnée à leur intelligence. Ils peuvent donc attribuer à Dieu, la colere, la fureur, le dépit, la tristesse, le repentir, la vengeance, comme ils lui donnent une bouche, des pieds, des bras. Dieu, non seulement a souffert que les saints Prophetes, & les autres Ecrivains sacrés, ayent parlé de lui de cette maniere, mais il en a parlé ainsi lui-même, parce que tout autre langage n'auroit pas été entendu: c'est le seul moyen d'instruire les hommes. Il ne faut qu'ouvrir les Livres de l'Ecriture sainte, on verra en mille endroits que Dieu dit, *qu'il a de la douleur, qu'il est en colere, qu'il est en fureur, qu'il se repent, qu'il va se venger.*

A l'égard des ligues & des combats des Dieux, on peut dire qu'Homere est encore à couvert de nos censures; l'Ecriture sainte nous présente des exemples, qui méritent tout notre respect & toute notre vénération. Nous voyons dans la Genése un Ange luter avec Jacob. Le Prophete Daniel

plus de trois cens cinquante ans après Homere, a les mêmes idées; il nous fait voir le combat des Anges contre d'autres Anges. Dans le chap. 10. l'Ange Gabriël, qui protégeoit la Grece, combat vingt-un jours contre l'Ange qui protégeoit la Perse, & l'Ange Michel, qui protégeoit les Juifs, vient à son secours. Dans le chap. 12. les deux premiers Anges combattent encore sur les bords du Tigre, comme pour en disputer la possession. Et je vois sur cela que le sçavant Grotius a remarqué que dans les premiers tems, c'est-à-dire, sous la loi des Anges, qui président aux nations, les uns favorisoient les Perses, les autres les Grecs, & que la venue de notre Seigneur dissipa cet esprit de parti, s'il est permis de se servir de ce terme: *Omnes aliarum nationum præsides Angeli aut Persis favebant, aut Græcis; talia inter Angelos studia extinxit Christus.* Je laisse aux Théologiens à approfondir cette matiere, & à juger de la remarque de Grotius: il est certain que dans toute l'Ecriture sainte il n'y a rien de plus ordinaire que ces expressions, *Dominus pugnabit pro vobis*, *Dominus pugnat pro eis.*

Grot. in Daniel. 10. 21.

On voit donc qu'Homere a trouvé ces idées déja établies, & que ces fictions sont tirées du sein de la vérité: & c'est ce que Longin n'avoit pû sentir. Ainsi Aristote a encore mieux dit qu'il ne pensoit, lorsqu'il a avancé qu'on pouvoit justifier Homere sur ce qu'il a dit des Dieux, en soutenant qu'il n'a fait que suivre la Re-

nommée, & ce qu'on en avoit dit avant lui.

Il en eſt de même des playes, des ſupplices, des empriſonnemens des Dieux, & de la chute d'un Dieu précipité de l'Olympe : car il faut conſidérer qu'Homere, en parlant ainſi des Dieux, excepte toujours le Dieu ſuprême, & n'aſſujettit à ces foibleſſes & à ces accidens que les Dieux inférieurs ; c'eſt-à-dire les *Anges*, que l'Ecriture ſainte appelle auſſi *Dieux*.

Ainſi, bien loin que les fictions d'Homere doivent le rendre mépriſable, en le faiſant regarder comme impie & dangereux, elles doivent au contraire le rendre conſidérable & le faire regarder comme très-utile par la conformité de ſes idées avec ces vérités. Conformité très-remarquable, & dont on peut faire un grand uſage dans l'explication de nos Livres ſaints.

Homere fait ſi bien ſentir la différence qu'il met entre le Dieu ſouverain & les Divinités ſubalternes, qu'un Ancien frappé de la ſublimité de ſes idées, lui a donné ce grand éloge, *d'être le ſeul qui ait vû, ou fait voir les Dieux*.

Strabon rapporte ce mot dans ſon 8. liv. ſans en nommer l'auteur, ὁ τὰς θεῶν εἰκόνας ἢ μόνος ἰδὼν ἢ μόνος δείξας.

Il me ſemble donc que je n'ai pas beaucoup à craindre pour mon deſſein du côté des fables & des allégories ; car, outre tout ce que je viens de dire ſur ce qu'on a objecté de plus fort à Homere, je n'ai qu'à faire voir, & on le verra dans les remarques, que comme tout doit avoir des mœurs dans le Poëme Epique, & être vivant & animé pour atteindre à ce mer-

veilleux qui lui est si nécessaire, Homere introduit des Divinités qui sont toutes allégoriques, & il en parle comme Poëte Théologien, comme Poëte Physicien, ou comme Poëte Moral.

V. le R. P. le Bossu, liv. 5. ch. 1. 2.

Comme Poëte Théologien, il a partagé une seule idée de l'essence simple, & unique de Dieu en plusieurs personnes, comme en autant d'attributs, sous les différens noms de Jupiter, de Junon, de Neptune, &c. Il n'a rien dit de ces Dieux qui ne soit bon, qui ne leur convienne, & qui ne soit même conforme à la maniere dont la plus saine Théologie a parlé.

Comme Poëte Physicien, il fait des Dieux, des causes naturelles ; & il leur donne des mœurs, des discours & des actions par rapport à la nature des choses que ces Divinités représentent.

Enfin comme Poëte Moral, il fait des Dieux de nos vertus & de nos vices. Si l'on prend la peine d'examiner selon ces trois différens égards tout ce qui paroît de plus outré dans Homere, non-seulement on le sauvera sans peine, mais on démêlera avec plaisir tout ce que ce grand Poëte a caché sous ces allégories & sous ces fables ; on trouvera que tous les reproches qu'on lui a faits sont vains ; & on admirera la grandeur de ses idées, les vérités qui leur ont donné le fondement, & la vaste étendue des connoissances dont l'esprit de ce Poëte étoit enrichi.

Le troisieme reproche que Platon fait à Homere d'avoir dit que les Dieux se laiſ-

ſent fléchir par les prieres & par les ſacrifices qu'on leur offre, mérite d'être examiné. Il eſt fondé ſur ce que dans le neuvieme Livre de l'Iliade, Phœnix dit à Achille, *Que les Dieux mêmes ſe laiſſent fléchir, & que tous les jours les hommes, après les avoir offenſés par des tranſgreſſions criminelles, parviennent enfin à les appaiſer par des vœux, par des préſens, par des ſacrifices, par des libations & par des prieres.* Platon prétend que Phœnix parle ici ſelon l'opinion qui régnoit dans ces tems de ténébres, où l'on croyoit que les Dieux offenſés ſe laiſſoient toujours fléchir par des ſacrifices & par des préſens, comme s'ils étoient des uſuriers avares qui fiſſent trafic de leurs dons & de leurs graces, de ſorte que les riches étoient aſſurés de tout faire impunément; mais il me ſemble que le paſſage d'Homere ne préſente point ce mauvais ſens, & ce que Phœnix dit, me paroît très-conforme à ce que nous liſons dans l'Ecriture ſainte. Salomon, en parlant du Temple qu'il avoit bâti, dit: *Quicumque oraverit in loco iſto, exaudi de habitaculo tuo, id eſt de cœlis, & propitiare. Quiconque vous adreſſera ſes prieres dans ce lieu, exaucez-le de votre ſainte demeure, c'eſt-à-dire du ciel, & ſoyez appaiſé.* Les prieres, les ſacrifices, les oblations, les libations étoient des moyens ordonnés de Dieu pour déſarmer ſa colere, & pour attirer ſes graces, non pas par eux-mêmes, mais comme étant les marques du changement du cœur & de la volonté, & c'eſt ainſi que ce paſſage d'Ho-

2. Paralipom. 6. 19.

mere doit être pris. En appellant les prieres, *Filles de Jupiter*, il s'est assez expliqué lui-même; les prieres que forment la crainte ou l'intérêt, sans le changement de la volonté & sans aucun repentir, ne sont pas les filles du ciel, mais les filles de la terre. Ce reproche de Platon est donc très-mal fondé, & ce mot d'Homere, στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί, *Les Dieux eux-mêmes se laissent fléchir*, est un mot divin; c'est le fondement de la religion, & l'unique ressource des hommes.

La quatrieme objection, que Dieu est la cause des maux, n'est pas plus solide: c'est ignorer la nature de Dieu que de nier que ce soit lui-même qui envoye aux hommes les biens & les maux. Dieu ne dit-il pas dans le Deutéronome, 32. 23. *Congregabo super eos mala, & complebo sagittas meas in eis: J'assemblerai sur eux tous les maux, & je rassasierai mes fléches de leur sang.* Et dans le Prophete Amos, 3. 6. *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit. Est-il dans la ville quelque mal que le Seigneur n'ait pas envoyé?* Et dans Michée, 1. 12. *Quia descendit malum à Domino in portam Jérusalem: Le mal descend de Dieu sur Jerusalem.*

Et pour la fiction de ces deux tonneaux, qu'Homere place aux deux côtés du trône de Jupiter dans le dernier Livre de l'Iliade, bien loin de pouvoir être blâmée, elle paroît au contraire digne d'admiration, car c'est la même image que David donne de Dieu au Pseaume 74. *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto: & inclinavit ex*

hoc in hoc ; verumtamen fæx ejus non eſt exinanita : bibent omnes peccatores terræ. *Le Seigneur tient en ſa main une coupe de vin pur, qu'il meſle & tempere, & qu'il verſe de l'une dans l'autre pour la faire boire aux pécheurs, &c.* On peut voir mes remarques. De-là ſont nées ces expreſſions ſi ordinaires dans l'Ecriture ſainte, *Boire le vin de la colere de Dieu : le vin pur qui eſt meſlé dans la coupe de ſa colere.*

La cinquieme objection, qu'Homere donne aux Dieux des formes viſibles, a été ſolidement réfutée par M. Dacier dans ſa Préface ſur Platon, dont il a donné deux Volumes. Si Platon, dit-il, n'avoit employé ſon raiſonnement que pour battre en ruine les ridicules métamorphoſes, que les Poëtes attribuent aux Dieux, il auroit raiſon ; mais de s'en ſervir pour combattre la maniere dont il a ſouvent plu à Dieu de ſe rendre viſible ſous la forme d'un Ange ou d'un homme, qu'il a créés à ſon image & dont il a pu prendre la figure ſans tromper les hommes, & ſans ſe départir de ſes perfections, c'eſt une erreur. Auſſi n'a-t-elle pas échappé aux yeux de ſon diſciple Ariſtote, qui, bien que d'ailleurs moins éclairé que lui ſur la nature divine, a pourtant mieux connu la beauté & la vérité de ce ſentiment d'Homere, qui dit dans le dix-ſeptieme Livre de l'Odyſſée, *Que les Dieux, pouvant aiſément ſe revêtir de toutes ſortes de formes, prennent la figure d'étrangers, & vont dans les villes pour être témoins des injuſtices des hommes, & de leurs bonnes actions.*

Et instruit par ce Poëte, il a reconnu qu'il n'est pas indigne de Dieu de se revêtir de la nature humaine pour délivrer les hommes de leurs erreurs.

Quant au songe trompeur envoyé à Agamemnon par Jupiter, & au mensonge que ce Dieu lui ordonne de dire à ce Prince dans le second Livre de l'Iliade, Homere a encore été bien justifié dans les mêmes remarques sur la poëtique, où M. Dacier fait voir que le mensonge que ce songe trompeur dit à Agamemnon, ne vient pas de Jupiter, mais du songe. Or il n'est pas extraordinaire de voir un songe menteur; & Jupiter, qui souffre qu'Agamemnon soit deçû, n'a nulle part à cette tromperie; il la permet sans en être l'auteur. L'Ecriture sainte nous fournit un exemple tout pareil dans l'histoire d'Achab Roi d'Israël, quand Dieu voulut le faire périr, car Dieu envoye à ce Roi l'esprit de mensonge pour le séduire, comme Jupiter envoye ici à Agamemnon ce songe pour le tromper.

Page 42. vol. 1. Chap. 26. pag. 452.

2. Paralipom. 18. 19. 20. 21.

Il n'y a rien de plus semblable. Le Jupiter d'Homere n'est nullement un menteur ni un séducteur dans ce passage, comme le véritable Dieu ne l'est pas dans cette histoire d'Achab. Mais Homere a connu cette vérité, que Dieu se sert de la malice des créatures pour accomplir ses jugemens. On peut voir mes remarques. Cet exemple est d'autant plus remarquable qu'il est du tems même d'Homere; car ce Poëte vivoit dans le tems qu'Achab étoit Roi d'Israël, & Josaphat Roi de Juda.

En général Platon examine la poësie d'Homere par rapport à la politique, & il la condamne quand il ne la trouve pas conforme aux regles qu'un bon politique donne pour la conservation des Etats & pour le bonheur des peuples. Il n'y a rien de plus injuste, & c'est pour s'opposer à cette injustice qu'Aristote a écrit : *Il faut bien se souvenir qu'on ne doit pas juger de l'excellence de la poësie comme de celle de la politique, ni même comme de celle de tous les autres arts.* Le but de la poësie est d'imiter, & son imitation pourroit être aussi vicieuse en bonne politique, qu'elle seroit excellente en bonne poësie. Mais ce qu'il y a de malheureux pour Platon, c'est que l'imitation d'Homere n'est pas même contraire à la bonne politique, puisqu'elle est conforme à la vérité même, comme je viens de le faire voir. *Poëtiq. ch. 70.*

Venons présentement à ce que ma traduction peut craindre du côté des mœurs, des usages & des caractéres. Homere peint par tout la Nature telle qu'elle étoit dans sa premiere simplicité, & avant que déchue de sa dignité & de sa noblesse, elle eût cherché à étayer ses ruines sur une pompe vaine, qui n'est jamais la marque d'une véritable & solide grandeur. J'avoue que je n'ai pas cherché à adoucir la force de ses traits pour les rapprocher de notre siécle.

Les mœurs des hommes sont le caractéré des siécles où ils vivent, parce qu'elles sont la source des actions & de toute la conduite de la vie, & qu'il n'y a que les

actions qui puissent caractériser les hommes & les tems; ni les inclinations ni les habitudes ne le peuvent qu'autant qu'elles sont sensibles & visibles par les actions. Le Poëme Epique étant donc l'imitation d'une action, le Poëte doit rendre exactement les mœurs telles qu'elles sont dans les tems qu'il designe, autrement son imitation sera fausse, & ses héros ne seront que des héros de Roman, qui n'ont que le nom de ceux qu'ils représentent, & qui ne disent & ne font rien qui ne démente leur caractere, & qui ne soit opposé aux usages des tems où l'on suppose qu'ils ont vécu. En un mot le Poëte imite ce qui est, & non pas ce qui n'a été qu'après lui. Homere ne pouvoit pas se conformer aux usages des siécles suivans, & c'est aux siécles suivans à remonter aux usages de son siécle. C'est un des premiers préceptes de l'art poëtique, de bien marquer les mœurs:

Horace. . . . . *Notandi sunt tibi mores:*

Boileau. *Des siécles, des pays, étudiez les mœurs.*

Mais, dit-on, est-il défendu à un Poëte d'embellir & d'ennoblir les sujets qu'il traite, & Aristote même n'a-t-il pas dit que le Poëte doit faire ses héros plus beaux? oui, pourvû qu'il conserve la ressemblance: & ce n'est pas la conserver, que de donner aux tems & aux personnes des mœurs & des usages qu'ils n'ont pas connus. C'est perdre tous les traits caractéristiques qu'on est obligé de garder, & sans lesquels il n'y a plus de ressemblance entre l'original & la copie. Aristote ne laisse aucun lieu de

douter du ſens du précepte qu'il donne aux Poëtes. *Ils doivent*, dit-il, *imiter les bons Peintres, qui, en donnant à chacun ſa véritable forme & en conſervant la reſſemblance, les repréſentent toujours plus beaux.* C'eſt-à-dire que comme les Peintres cherchent ce qui peut augmenter la beauté de la perſonne ſans altérer la reſſemblance, & ſans rien changer aux proportions de ſa taille & de ſon viſage, & qu'ils donnent tous les agrémens, qui peuvent s'ajuſter avec ſes traits véritables & les relever; les Poëtes doivent de même chercher tout ce qui peut embellir leur héros, pourvû qu'il s'accorde avec le fond de ſon caractere. Achille eſt colere & injuſte, Homere le fait vaillant; Ulyſſe eſt diſſimulé, il lui donne la prudence; car la prudence va fort bien avec la diſſimulation, comme la valeur avec la colere. Rien ne ſeroit plus ridicule que de rendre plus beau en détruiſant la reſſemblance. Qu'une femme veuille qu'un Peintre la peigne plus belle, quand même il ne conſerveroit aucun de ſes traits, je conçois les raiſons de cette fauſſeté, elle veut tromper ceux qui ne l'auront jamais vûe; mais de vouloir que des tems, qui ne nous touchent en rien, nous reſſemblent, j'avoue qu'il y a là une ſorte d'amour propre que je ne conçois point. Pour moi je penſe tout autrement, & je trouve ces tems anciens d'autant plus beaux, qu'ils reſſemblent moins au nôtre. Il en eſt des mœurs comme de la diction, qui n'eſt jamais plus belle que lorſqu'on la déguiſe par des mots étran-

gers ou figurés ; car, comme dit Ariſtote dans ſa Rhétorique, *Ce qui vient des étrangers paroît admirable, & tout ce qui eſt admirable, plaît & réjouit.*

Homere parle ſouvent de chaudrons, de marmites, de ſang, de graiſſe, d'inteſtins, &c. on y voit des Princes dépouiller eux-mêmes les bêtes & les faire rôtir. Les gens du monde trouvent cela choquant ; mais on fait voir que tout cela eſt entiérement conforme à ce que l'on voit dans l'Ecriture ſainte; qu'il n'y avoit alors rien de plus auguſte ni de plus vénérable, & qu'on ne peut en faire des railleries ſans impiété, puiſque, comme l'a fort bien remarqué le ſçavant Religieux qui a fait le Traité du Poëme Epique, les Livres d'Homere en ſont encore moins remplis que les Livres ſaints, qu'on expoſe par-là aux railleries des libertins & des athées.

Dans Homere Agamemnon & les autres Princes tuent eux-mêmes les victimes, parce que c'eſt l'acte le plus auguſte & le plus ſolemnel de la Religion : c'eſt pourquoi à Rome même les Cenſeurs, qui étoient les Magiſtrats de la plus grande autorité, faiſoient la même fonction ; & pour en marquer l'importance, ils la faiſoient avec une couronne ſur la tête & vêtus d'une robe de pourpre. Il n'y a donc rien à reprendre dans Homere de ce côté-là. Mais, dit-on, qui peut ſouffrir que des Princes préparent eux-mêmes leurs repas; que les fils des plus grands Rois gardent les troupeaux, qu'ils travaillent eux-mêmes, & qu'Achille faſſe

chez

chez lui les fonctions les plus serviles? Telles étoient les mœurs de ces tems héroïques, de ces heureux tems où l'on ne connoissoit ni le luxe, ni la mollesse, & où l'on ne faisoit consister la gloire que dans le travail & dans la vertu, & la honte, que dans la paresse & dans le vice. L'histoire sainte & l'histoire profane nous enseignent également que c'étoit alors la coûtume de se servir soi-même; cette coûtume étoit un reste précieux de l'âge d'or. Les Patriarches travailloient eux-mêmes de leurs propres mains; les filles les plus considérables alloient elles-mêmes à la fontaine, Rebecca, Rachel, & les filles de Jethro y menent leurs troupeaux. Dans Fabius Pictor, Rhée elle-méme va puiser de l'eau; la fille de Tarpeius fait la même chose dans Tite-Live. En un mot, les tems qu'Homere peint sont les mêmes que ceux où Dieu daignoit converser avec les hommes. Quelqu'un oseroit-il dire que notre faste, notre luxe & notre pompe valent cette noble simplicité qui a été honorée d'un si glorieux commerce?

J'aime à voir les héros d'Homere faire ce que faisoient les Patriarches, plus grands que les Rois & que les héros. J'aime à voir Junon s'ajuster elle-même sans cet attirail de toillette, sans coiffeuse, sans dame d'atour. Les Déesses pour s'habiller & pour s'ajuster elles-mêmes, n'en sont ni moins agréables ni moins respectables. Il en est des Héros comme des Dieux, on ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon &c. ni estaffiers, ni valets de chambre, ni gentilshommes, ni

M. Despreaux a traité cette matiere dans ses réflexions sur Longin, Refl. 9.

gardes. On n'en voyoit point autour d'Hercule ni de Thefée. Enfin je fuis perfuadée que fi un habile homme entreprenoit de faire la comparaifon des tems, comme Plutarque a fait celle des hommes illuftres dont il a écrit la vie, on trouveroit entre ces tems-là & le nôtre la même différence qui fe trouva entre la ftatue d'airain que Lyfippe avoit fait d'Alexandre, & cette même ftatue après que Néron l'eut fait dorer; il fallut lui ôter cette dorure, parce qu'elle avoit corrompu toute fa beauté: *Quum pretio periiffet gratia artis, detractum eft aurum.* La dorure qui gâte notre fiécle, & qu'il faudroit ôter pour lui redonner fa beauté & fa force, c'eft le luxe & la molleffe, qui engendrent immanquablement dans l'ame une corruption générale & y font naître un effaim de paffions, toutes oppofées à la grandeur véritable & folide.

Plin. liv. 24. ch. 8.

Voila donc en quelque façon Homere & ma traduction en fûreté du côté de l'art du poëme & du côté des allégories, des fables, des mœurs, & des caracteres, au moins auprès des gens qui voudront lire avec quelque réflexion, & qui feront perfuadés que fans des connoiffances acquifes & accompagnées de beaucoup de méditation, il n'eft pas poffible, même au plus grand génie, de bien juger des ouvrages des Anciens. A l'égard de ceux qui n'auront pas la force de perdre de vue leur fiécle, je crois qu'il faut fe confoler qu'Homere ne les ait pas pour admirateurs.

Pour ce qui eft de la quatrieme difficulté,

qui se tire de ses fictions, qu'on traite d'outrées & d'incroyables, parce qu'on ne les trouve pas dans la vraisemblance humaine, je ne m'y serois pas arrêtée si je ne voyois encore tous les jours des gens qui les reprochent à Homere. Je prendrai donc la liberté de leur dire ici qu'ils n'ont aucune idée du Poëme Epique. J'avoue que tous ces contes, bien loin d'être vraisemblables, sont naturellement impossibles; mais ce Poëte les fait rentrer dans la vraisemblance par la puissance infinie des Dieux qui operent toutes ces merveilles: car ce qui est impossible à l'homme, est non-seulement possible, mais facile à Dieu. Ainsi rien ne doit faire plus d'honneur à Homere, que d'avoir connu que les événemens les plus extraordinaires & les plus merveilleux cesseroient d'être incroyables dès que le ministére des Dieux interviendroit, & que tout esprit de critique céderoit à cette intervention.

Le défaut de vrai-semblance, qu'il faut blâmer dans les Poëtes & dans tous les Ecrivains, c'est lorsqu'ils font exécuter aux hommes, sans aucun secours des Dieux, des choses qui passent les forces de la nature, & qui sont au-dessus de l'humanité.

Mais voici pour moi l'endroit terrible; c'est la diction. J'avoue que de ce côté-là je n'ai point de bonne apologie. Mon entreprise paroîtra avec raison la plus téméraire, ou plutôt la plus folle qu'on puisse faire en ce genre d'écrire. Plus un original est parfait dans le grand & dans le sublime,

plus il perd dans les copies. Cela eſt certain; il n'y a donc point de Poëte qui perde tant qu'Homere dans une traduction, où il n'eſt pas poſſible de faire paſſer la force, l'harmonie, la nobleſſe & la majeſté de ſes expreſſions, & de conſerver l'ame qui eſt répandue dans ſa poëſie, & qui fait de tout ſon Poëme comme un corps vivant & animé. Car la louange que ce Poëte donne à Vulcain, de faire des trépieds qui étoient comme vivans, & qui alloient aux aſſemblées des Dieux, il la mérite lui-même. Il eſt véritablement cet ouvrier merveilleux qui anime les choſes les plus inſenſibles; tout vit dans ſes vers, & Ariſtote avoit raiſon de dire qu'Homere eſt le ſeul des Poëtes qui ait ſçu faire des noms & des termes qui ayent mouvement & vie, tant il inſpire d'ame & de feu à ſes expreſſions. Il n'y a point de poëſie, je n'en excepte aucune, qui, ſi on la compare à celle-là; ne paroiſſe froide & languiſſante. Que doit-on attendre d'une traduction en une langue comme la nôtre, toujours ſage, ou plutôt toujours timide, & dans laquelle il n'y a preſque point d'heureuſe hardieſſe, parce que toujours priſonniere dans ſes uſages, elle n'a pas la moindre liberté?

Qu'on ne diſe point ici que c'eſt une erreur de vouloir faire valoir des penſées & des choſes par le choix, par le ſon & par l'harmonie des mots. Car ſans entrer dans la diſcuſſion, ſi c'eſt raiſon ou erreur, il ſuffit que cela eſt, & que l'harmonie produit cet effet ſur tous les hommes. Des pa-

roles nobles, harmonieuſes & bien cadencées, quoique dénuées de vérité & vuides de ſens, ſe feront écouter avec plus d'empire que les choſes les plus raiſonnables, dites durement & avec des ſons déſagréables. L'ouie eſt le plus fin, le plus délicat & le plus ſuperbe de tous les ſens, & c'eſt celui dont il faut le plutôt ſe rendre maître ſi l'on veut régner ſur l'eſprit. Qu'on démonte les vers de Lucrece, & qu'on diſe platement & groſſiérement ce qu'il débite ſur la nature de l'ame, & ſur la maniere dont ſe fait la vûe, il n'y a perſonne aujourd'hui qui ait la patience de l'entendre, tant ſes principes paroiſſent abſurdes & oppoſés à la vérité. Qu'on prononce les vers de ce grand Poëte, il n'y a point d'oreille, qui, charmée par leur harmonie, ne ſe laiſſe aller à ce doux attrait, & l'oreille charmée ſurprend bientôt la raiſon. Si l'harmonie ſeule a tant de pouvoir, que ne peut-elle point quand elle eſt jointe avec la raiſon & ſoutenue par la beauté, par la vérité & par la grandeur des choſes, & que l'eſprit eſt inſtruit & nourri, pendant que l'oreille eſt ſatisfaite? Certainement il n'y a point de charme égal à celui-là, & tel eſt le charme d'Homere.

La beauté de l'expreſſion conſiſte dans la clarté & dans la nobleſſe; elle eſt claire par les mots propres, & noble par les mots empruntés.

Pour être convaincu de la beauté que donnent à la diction ces expreſſions figurées, pourvû qu'elles ſoient convenables,

Ariſtote poëtiq. ch. 22. bien placées & miſes avec meſure, il ne faut que prendre les vers d'un Poëme Epique ou d'une Tragédie & y changer les termes : ſi au lieu des métaphores, des mots étrangers & de toutes les autres figures, on y ſubſtitue les mots propres, on gâtera tout ; toute leur beauté ſera perdue.

Homere a encore deux grands avantages, qu'Ariſtote n'explique point ; le premier, c'eſt que les mots propres qui rendent ſa diction claire, lui donnent auſſi très-ſouvent autant de force & de nobleſſe, que les mots figurés, je dis même les mots propres les plus ſimples, les plus communs & les moins agréables, qu'il a été obligé d'employer, en deſcendant, comme il fait quelquefois, dans le détail des plus petites choſes. Dans ces occaſions il n'a pas été en ſon pouvoir de choiſir les termes, car les noms propres ne ſe changent point. Qu'a-t-il donc fait pour empêcher ſa poëſie d'être deshonorée par ces termes ſi capables de l'avilir? il a ſçu la relever par l'harmonie, en les mêlant enſemble avec art, & en les ſoutenant par des particules ſonores, & par des épithetes magnifiques ou gracieuſes, qui cachent tout leur déſagrément. C'eſt ce qu'il a merveilleuſement pratiqué, ſur-tout dans le dénombrement des vaiſſeaux qui finit le ſecond Livre. Denys d'Halicarnaſſe a rendu cela ſenſible, en rapportant les huit premiers vers de ce dénombrement comme un échantillon de tout le reſte, & en faiſant voir que tous ces noms de

Dans le Traité, περὶ συνθέσ. ὀνομ.

lieux (*a*) n'ont ni beauté ni grace, mais qu'Homere a trouvé le ſecret de les (*b*) faire paroître très-beaux & très-magnifiques. Ainſi ayant reçu des mains de la Nature des noms durs & déſagréables, il a ſçu les rendre doux, harmonieux & agréables par ſon art & par ſon eſprit. On n'a qu'à lire ces vers dans l'original, on eſt étonné de leur magnificence.

Il en eſt de la poëſie d'Homere comme de la muſique, qui ſçait ranger ſous ſes loix & faire entrer dans ſon harmonie les ſons les plus déſagréables & les moins harmonieux; tout lui obéit, & vient faire l'effet qu'elle ordonne.

Le ſecond avantage d'Homere dans ſa diction, c'eſt qu'en mêlant des termes durs, rudes & communs avec les termes les plus polis & les plus coulans, il a fait une compoſition moyenne, qui tient de l'auſtere ou de la rude, & de la gracieuſe ou de la fleurie: & par ce moyen il mêle admirablement l'art & la nature, la paſſion & les mœurs, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a fort bien expliqué. (*c*) *Quelque endroit que l'on prenne dans ce Poëte*, dit cet excellent Cri-

(a) *οὐ καλὰ τὴν φύσιν, οὐ δὲ σεμνότητα ἢ καλλιλογίαν ἔχοντα.*

(b) *ἀλλ' οὕτως αὐτὰ καλῶς ἐκεῖνος συνύφανεν καὶ πληρώμασιν ἐνφώνοις διείληφεν ὥστε μεγαλοπρεπέστατα φαίνεσται τούτων ὀνόματα.*

(c) *πᾶς γὰρ αὐτῷ τόπος, οὗ τις ἂν ἅψηται, ταῖς τε αὐστηραῖς καὶ ταῖς γλαφυραῖς, ἁρμονίαις εἰς ἄκρον διαπεποίκιλται.*

tique, *on le trouvera parfaitement varié par ces deux ſortes de ſtile & d'harmonie.*

Cet heureux mêlange donne à Homere une force & un charme dont perſonne n'a pû approcher : & ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'on ne ſent nulle part ni travail ni peine, tout coule de ſource, & on trouve par-tout une grace de facilité, comme ſi le Poëme entier avoit été dicté tout de ſuite à Homere par la Muſe qu'il a invoquée. M. Deſpreaux a parfaitement expliqué cette grace dans ces vers, qui ſont d'une très-grande beauté :

On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature,
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture :
Son Livre eſt d'agrémens un fertile tréſor ;
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or ;
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace ;
Toujours il divertit, & jamais il ne laſſe.

Mais cette compoſition mêlée, ſource de ces graces, eſt inconnue à notre langue ; elle n'admet point toutes ces différences ; elle ne ſçait que faire d'un mot bas, dur, ou déſagréable ; elle n'a rien dans ſes tréſors qu'elle puiſſe employer pour cacher ce qui eſt défectueux ; elle n'a ni ces particules nombreuſes, dont elle puiſſe ſoutenir ſes termes, ni cette différente harmonie qui naît du différent arrangement des mots, & par conſéquent elle eſt incapable de rendre la plûpart des beautés qui éclatent dans cette poëſie. Voilà ma condamnation, &

ma condamnation très-juste, si on veut me juger à la rigueur; car j'avoue qu'il n'y a pas un seul vers dans Homere où je ne sente une beauté, une force, une harmonie, une grace qu'il m'a été impossible de conserver.

Pourquoi donc faire une entreprise où l'on ne peut réussir? voici mes raisons; elles formeront peut-être une excuse assez valable.

Les merveilles du stile d'Homere & toutes les beautés qu'il a sçu tirer de sa langue, ne sont pas ce qu'il y a de plus estimable dans sa poësie; il y a des beautés supérieures à celles de l'expression, & des beautés dont ceux qui ne sont pas entiérement privés de sentiment, ne peuvent s'empêcher d'être frappés. Les peuples les plus barbares, & qui n'ont aucun sentiment de la belle poësie, ni de la force, ni de l'harmonie du langage, n'ont pû s'empêcher de sentir la grandeur de ses idées, la majesté de son sujet, cette belle nature, qui regne dans toutes ses parties, & la surprenante variété de ses caracteres, qui dans la même espece de vertus ne laissent pas d'être très différens. Par exemple Ulysse & Nestor, tous deux prudens, ne sont pourtant pas les mêmes; Achille, Diomede, Ajax, tous braves, sont braves bien differemment. Les Indiens & les Persans ont Homere traduit en leur langue; on assure même qu'il y en a une traduction Chaldaïque ou Syriaque. Je m'imagine qu'une traduction Françoise peut valoir ces traductions-là, & conserver encore

mieux la plûpart des beautés du ſtile, ou les faire mieux ſentir.

D'ailleurs je n'écris pas pour les Sçavans, qui liſent Homere dans ſa langue; ils le connoiſſent mieux que moi; j'écris pour ceux qui ne le connoiſſent point, c'eſt-à-dire, pour le plus grand nombre, à l'égard deſquels ce Poëte eſt comme mort; & j'écris encore pour ceux qui commencent à le lire, & qui doivent travailler à l'entendre, avant qu'ils puiſſent être en état d'en ſentir les beautés.

A l'égard des premiers, c'eſt-à-dire de ceux qui ſont privés du plaiſir de lire Homere en Grec, qu'ils me permettent de faire ici une image, qui en leur marquant le jugement que je fais moi-même de mon travail, mettra ma traduction hors des atteintes de leur cenſure, & l'original à couvert de leurs mépris. Des images peuvent-elles être employées plus à propos, que lorſqu'on parle du pere de la poëſie.

Suppoſons donc qu'Helene mourut en Egypte, qu'elle y fut embaumée avec tout l'art des Egyptiens, & que ſon corps, conſervé juſqu'à notre tems, eſt porté aujourd'hui en France. Cette mumie n'attirera pas toute l'admiration qu'Helene vivante attira à ſon retour de Troye, (*a*) lorſque tous les peuples accouroient en foule ſur ſon paſſage, pour voir cette beauté fameuſe qui

(*a*) *Dictys de Crete*, *Liv.* 6. Poſtquam cognitum Helenam eò veniſſe, multi undique virile ac muliebre ſexu confluunt, aventes dignoſcere cujus gratiâ orbis penè totus ad bellum conſpiraſſet.

avoit armé l'Europe contre l'Aſie, & fait de Troye le bucher de tant de héros ; mais elle ne laiſſera pas d'exciter quelque curioſité, & de faire un certain plaiſir ; on n'y verra pas ces yeux pleins de feu, ce teint animé des couleurs les plus naturelles & les plus vives, cette grace, ce charme, qui faiſoit naître tant d'amour, & qui ſe faiſoit ſentir aux glaces même de la vieilleſſe ; mais on y reconnoîtra encore la juſteſſe & la beauté de ſes traits, on y demélera (a) la grandeur de ſes yeux, la petiteſſe de ſa bouche, l'arc de ſes beaux ſourcils, & l'on y découvrira ſa taille noble & majeſtueuſe ; & l'imagination, frappée de ces reſtes précieux, ira juſqu'à concevoir que celle qui conſerve encore de la beauté dans les bras mêmes de la mort, devoit véritablement (b) reſſembler aux Déeſſes immortelles pendant ſa vie.

Voilà certainement l'idée la moins flateuſe que je puiſſe donner de ma traduction ; ce n'eſt pas Homere vivant & animé, je l'avoue, mais c'eſt Homere ; on n'y trouvera pas cette force, cette grace, cette vie, ce charme qui ravit, & ce feu qui échauffe tout ce qui l'approche ; mais on y démêlera tous ſes traits, & la ſymmétrie admirable de toutes ſes parties ; j'oſe même eſpérer qu'on y trouvera encore d'aſſez vives couleurs pour pouvoir douter un moment s'il

(a) *Ce ſont les termes dont s'eſt ſervi Conſtantin Manaſsès dans le portrait qu'il a fait d'Helene.*

(b) *C'eſt l'éloge que les Vieillards de Troye lui donnent dans le 3. Liv. de l'Illiade.*

n'a pas encore quelque reste de vie; en un mot c'est Homere, & Homere bien moins changé que dans les traductions qu'on en a faites, où on l'a si étrangement défiguré, qu'il n'est plus reconnoissable.

On dit sur cela qu'il y a un moyen plus sûr d'approcher de l'original, c'est de le traduire en vers; car, ajoute-t-on, il faut traduire les Poëtes en vers pour conserver tout le feu de la poësie. Il n'y auroit assurément rien de mieux si on le pouvoit; mais de le croire possible c'est une erreur, & qui, à mon avis, peut être démontrée. J'ai osé l'avancer autrefois dans ma Préface sur Anacréon; & depuis ce tems-là je me suis entiérement confirmée dans mon sentiment par le peu de succès qu'ont eu les traductions qu'on a faites en vers. Le malheur de ces traductions ne peut venir du défaut de génie de leurs auteurs, puisqu'il y en a parmi eux qui ont beaucoup de réputation, & qui doivent cette réputation à la poësie. Il vient donc de la chose même, où il est impossible de réussir, & on en peut donner des raisons sensibles.

Un Traducteur peut dire en prose tout ce qu'Homere a dit; c'est ce qu'il ne peut jamais faire en vers, sur-tout en notre langue, où il faut nécessairement qu'il change, qu'il retranche, qu'il ajoute. Or ce qu'Homere a pensé & dit, quoique rendu plus simplement & moins poëtiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on est forcé de lui prêter en le traduisant en vers.

Voilà une premiere raiſon. Il y en a une autre, qui eſt la même que j'ai déja expliquée : Notre poëſie n'eſt pas capable de rendre toutes les beautés d'Homere & d'atteindre à ſon élévation ; elle pourra le ſuivre en quelques endroits choiſis ; elle attrapera heureuſement deux vers, quatre vers, ſix vers, comme M. Deſpreaux l'a fait dans ſon Longin, & M. Racine dans quelques-unes de ſes Tragédies : mais à la longue le tiſſu ſera ſi foible, qu'il n'y aura rien de plus languiſſant. Eh que peut-on imaginer qui ſoit au-deſſous d'une poëſie languiſſante & froide, puiſque même tout y eſt inſupportable s'il n'eſt excellent? Je pourrois rendre cela très-ſenſible par des exemples, mais ces exemples ſont publics, & chacun peut ſe convaincre ſoi-meme de cette vérité. Oui, je ne crains point de le dire, & je pourrois le prouver, les Poëtes traduits en vers ceſſent d'être Poëtes.

* Virgile diſoit qu'*il auroit été plus aiſé d'arracher à Hercule ſa maſſue, que de dérober un vers à Homere par l'imitation.* Si Virgile trouvoit cela ſi difficile en ſa langue, nous devons le trouver impoſſible dans la nôtre. Je ſouhaite de me tromper. Quand on me fera voir une bonne traduction d'Homere en vers, je la verrai avec un très-grand plaiſir, & je ſerai la premiere à applaudir à cette merveille ; mais je doute qu'un Poëte, qui aura bien lû l'original, & bien ſenti toute ſa beauté & ſa force, oſe la haſarder.

* Facilius eſſe Herculi clavam, quam Homero verſum ſubripere.

Il n'en eſt pas ainſi de la proſe ; elle peut ſuivre toutes les idées du Poëte, conſerver la

delle, car pour conſerver la lettre, elle ruine l'eſprit, ce qui eſt l'ouvrage d'un froid & ſtérile génie; au lieu que l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à conſerver l'eſprit, ne laiſſe pas, dans ſes plus grandes libertés, de conſerver auſſi la lettre; & par ſes traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non-ſeulement la fidelle copie de ſon original, mais un ſecond original même. Ce qui ne peut être exécuté que par un génie ſolide, noble & fécond.

Ce que je dis là, je le dis pour tâcher de détromper certaines gens, qui, peu inſtruits de la nature & de la beauté des ouvrages, ont ſur-tout une idée très-déſavantageuſe & très-fauſſe des traductions. Ils s'imaginent que c'eſt une imitation ſervile, où la fleur de l'eſprit & l'imagination n'ont point de part, en un mot qu'il n'y a nulle création. C'eſt aſſurément une erreur très-grande; il n'en eſt pas de la traduction, comme de la copie d'un tableau, où le copiſte s'aſſujettit à ſuivre les traits, les couleurs, les proportions, les contours, les attitudes de l'original qu'il imite; cela eſt tout différent: un bon Traducteur n'eſt point ſi contraint; il eſt tout au plus comme un ſtatuaire qui travaille d'après l'ouvrage d'un peintre, ou comme un peintre qui travaille d'après l'ouvrage d'un ſtatuaire; il eſt comme Virgile qui peint le Laocoon d'après l'original de marbre, ouvrage admirable, qu'il avoit devant les yeux. Et dans cette imitation, comme dans toutes les autres, il faut que l'ame pleine des beautés qu'elle

veut imiter, & enyvrée des heureuſes vapeurs qui s'élevent de ces ſources fécondes, ſe laiſſe ravir & tranſporter par cet enthouſiaſme étranger ; qu'elle ſe le rende propre, & qu'elle produiſe ainſi des expreſſions & des images très-différentes, quoique ſemblables. Il n'eſt peut-être pas impoſſible de rendre cela ſenſible par une comparaiſon empruntée de la muſique: on voit tous les jours des muſiciens, qui, très-ſçavans dans leur art, chantent exactement & rigoureuſement la note qu'on leur préſente, ils n'y font pas la moindre faute ; mais le tout eſt une faute, parce que dépourvûs de génie & froids, ils ne ſaiſiſſent pas l'eſprit dans lequel ces airs ont été compoſés, & qu'ils n'y jettent ni les agrémens, ni les graces, qui en ſont comme l'ame; au lieu qu'on en voit d'autres, qui plus vifs & doués d'un plus heureux génie, chantent ces airs dans l'eſprit où ils ont été compoſés, leur conſervent toute leur beauté, & les font paroître très-différens, quoiqu'ils ſoient les mêmes. Voilà, ſi je ne me trompe, la différence qui ſe trouve entre les bonnes & les mauvaiſes traductions; l'une par une imitation baſſe & ſervile rend la lettre ſans l'eſprit, & l'autre par une imitation libre & noble, conſerve l'eſprit ſans s'éloigner de la lettre, & fait une choſe toute nouvelle d'un ſujet déja connu.

Je reviens à Homere. J'ai déja averti que je ne l'ai point traduit pour ceux qui le liſent en ſa langue ; à l'égard des autres, c'eſt-à-dire de ceux qui ne le connoiſſent point

du tout, ou de ceux qui commencent à le lire dans l'original, je puis me flatter que mon travail ne leur ſera pas inutile, & qu'il ſervira à le faire connoître aux uns & entendre aux autres. Homere n'eſt pas ſi aiſé que l'on penſe; on croit communément que dès qu'on eſt initié dans les lettres Grecques, on eſt en état de l'entendre, & l'on ſe trompe infiniment. Caſaubon, ce critique ſi ſçavant & ſi sûr, & qui avoit fait autrefois des Commentaires ſur ce Poëte, qui ont ſans doute été perdus, dit dans ſes notes ſur Strabon : *Neque enim divinum hunc poëtam omnes intelligunt. Tout le monde n'entend pas ce divin poëte.* C'eſt ce que j'ai ſouvent éprouvé moi-même. J'ai lû Homere pluſieurs fois, car j'ai pour lui la même paſſion qu'avoit le philoſophe Arceſilas, qui ſoir & matin ne manquoit jamais de lire quelque endroit de ce Poëte, & qui diſoit toujours en prenant ſon livre, *qu'il alloit à ſes amours.* Cependant avec toute cette grande paſſion & ce long commerce, ſi je l'ai entendu paſſablement, ce n'a été que lorſque j'ai travaillé à le faire entendre aux autres. Quand on ne lit que pour ſoi, on ſe contente très-ſouvent d'une idée légere & ſuperficielle; mais quand on lit pour les autres, l'obligation de donner des idées nettes & diſtinctes fait qu'on s'arrête pour approfondir les ſujets, & alors la néceſſité ſervant d'aiguillon à l'eſprit, lui fait découvrir des beautés & des ſens, que la rapidité de la lecture ne lui avoit pas laiſſé voir. Encore avec toute l'application que

j'ai apportée à le bien entendre, je ſuis bien perſuadée que je n'ai pas laiſſé d'y faire des fautes. Les bonnes choſes ſe font avec beaucoup de travail & de peine, & les fautes ſe commettent très-facilement. Mais comme on eſt fort accoûtumé à imputer à Homere les fautes & les baſſeſſes de ſes Traducteurs, j'avertis au moins qu'on ne lui attribue pas celles qui pourront m'être échapées. Je déclare qu'Homere en eſt innocent, & qu'elles doivent etre toutes miſes ſur mon compte.

Quelque admirable que ſoit ce Poëte par la beauté de ſa poëſie, on trouve dans ſes Poëmes des choſes encore plus admirables & plus précieuſes ; un ſçavoir profond ; des veſtiges remarquables de l'antiquité la plus reculée ; une connoiſſance prodigieuſe de tous les arts ; une variété charmante de mœurs & de caracteres ; des modeles parfaits d'une véritable éloquence dans tous les genres de diſcours ; des maximes tirées de la plus ſaine philoſophie, & enfin une conformité admirable & dans le ſtile & dans les idées avec nos Livres ſaints. Le ſçavant Grotius frappé de l'étendue de ſon eſprit, de la grandeur de ſes connoiſſances, de la profondeur de ſes penſées & de ſes maximes & de la ſublimité de ſes comparaiſons, lui a donné un très-grand éloge ; car il n'a pas craint de comparer à ce grand Poëte, l'un des plus grands Prophetes, je veux dire Ezéchiel : *Valuit eruditione & ingenio* [Ezechiel] *ita ut ſepoſito prophetiæ dono, quod incomparabile eſt, non immeritò eum*

Homero compares ob pulchras ἐννοίας, comparationes illustres, magnam rerum multarum, præsertim architecturæ, cognitionem.

Il n'est pas possible de rendre sensibles toutes ces différentes beautés par la seule traduction, il est absolument nécessaire de l'accompagner de Remarques, & voici quelle a été ma vue dans ce second travail. Je n'ai jugé à propos de descendre que très-rarement dans une critique de mots; rien n'est plus sec, plus stérile, ni plus désagréable. A quoi bon remplir un Livre de minuties de Grammaire qu'on trouve par-tout! Dans un Poëte comme Homere, où tout est grand, il n'y a rien de plus ennuyeux & de plus petit que de s'amuser à éplucher des lettres & des syllabes. De tous les ouvrages de l'Antiquité profane, celui qui est le plus ancien est venu heureusement à nous le plus entier & le plus correct: car comme toutes les parties de ces Poëmes étoient dans la bouche de tous les hommes, & que tous les hommes en faisoient leurs délices, elles n'ont pû être considérablement altérées par le tems, la corruption & l'altération des ouvrages ne venant d'ordinaire que de l'oubli où ils croupissent; à peine trouve-t-on deux ou trois fautes dans l'Iliade. Le soin qu'on a eu de ne rien perdre de ce grand Poëte, a été si loin, que les Anciens nous ont conservé jusqu'à des vers que des Critiques trop scrupuleux & trop délicats lui avoient ôtés, & qui en effet ne paroissent plus dans nos exemplaires.

Il est donc inutile de descendre dans

cette critique de mots; il faut aller à ce qu'il y a de plus conſidérable, & tâcher de montrer ce ſublime & ce merveilleux, qui par-tout regnent dans Homere. Il faut juſtifier les éloges qu'Ariſtote lui a donnés, qu'il a excellé en tout ſur les autres Poëtes, & qu'il eſt divin auprès d'eux; qu'il a mérité d'être loué pour pluſieurs choſes, mais ſurtout parce qu'il eſt le ſeul de tous les Poëtes qui ait bien connu ce qu'il falloit faire; & enfin qu'il eſt le ſeul qui mérite le nom de Poëte.

Il faut expliquer ce ſçavoir profond; démêler cette antiquité; faire ſentir la variété de ſes mœurs & de ſes caracteres; montrer ſa ſageſſe dans ſes fictions même les plus ſurprenantes; développer les préceptes excellents qui ſont renfermés dans ſes diſcours; éclaircir les opinions Théologiques qui régnoient de ſon tems; marquer juſqu'où les Grecs & les Barbares avoient porté l'art militaire; enfin prouver la conformité de ſes idées & de ſon ſtile avec ce que nous avons de plus ſacré.

Cela ouvre un vaſte champ à une critique plus relevée & plus agréable que celle des mots. Ce n'eſt pas que celle-ci n'entre en quelque façon dans ce deſſein, mais ce n'eſt que parce qu'elle a de plus noble, je veux dire par les figures dont il faut bien expliquer la beauté, puiſqu'elles ſont une des cauſes, qui contribuent le plus au grand & au ſublime, & qu'elles font le plus ſenſible plaiſir des Lecteurs. Je ſuis perſuadée que de faire bien ſentir la délicateſſe & la for-

ce des tours & des pensées d'Homere, c'est ce qu'il y a de plus utile & de plus important.

Voilà ce que je me suis proposé dans mes Remarques. Cela étoit au-dessus de mes forces, je l'avoue; mais enfin ç'a été mon but, & j'ai fait ce que j'ai pû pour y arriver, ou par moi-même ou par le secours de personnes plus capables que moi. Homere dit en quelque endroit, qu'un bon avis, qu'on nous donne, devient à nous en propre, quand nous avons la force de le suivre, & qu'il nous fait autant d'honneur qu'à celui qui l'a donné. Je dois fort désirer que cette vérité s'établisse; on me fera au moins un mérite de ma docilité, & je partagerai des louanges que j'aurois voulu laisser entieres à ceux qui m'ont aidée de leurs conseils.

Dans le 9. Livre de l'Iliade.

On ne peut pas tirer d'Homere un sistême Théologique bien suivi. On voit seulement qu'il reconnoît un premier Etre, un Dieu supérieur, de qui tous les autres Dieux étoient dépendans; on voit qu'il établit par tout la liberté de l'homme, une double destinée, si nécessaire pour accorder cette liberté avec la prédestination, l'immortalité de l'ame, & les peines & les récompenses après la mort. Il a reconnu cette grande vérité, que les hommes n'ont rien de bon qu'ils n'ayent reçu de Dieu; que c'est de Dieu que viennent tous les bons succès dans ce qu'ils entreprennent; qu'ils doivent les demander par leurs prieres; & que tous les malheurs qui leur arrivent, ils se

les attirent par leur folie, & par le malheureux usage qu'ils font de leur liberté ; enfin on voit qu'il a connu que la Providence s'étend sur les animaux mêmes, car il fait entendre qu'une colombe n'est prise que par la volonté & par l'ordre de Jupiter. Ce qui s'accorde avec ce que notre Seigneur nous dit dans saint Matthieu, 10. 29. *Il ne tombe aucun passereau sans l'ordre de votre Pere.* Sur quoi les Hebreux ont fait ce proverbe : *Sine cœlis ne una quidem avicula capta est aucupio.*

Quand on examine à fond les dogmes d'Homere, & ses fictions, il n'est presque pas possible de douter que ce Poëte n'eût été instruit en Egypte de beaucoup de choses de la doctrine des Hébreux ; ou que la tradition n'eût répandu de son tems en Grece la connoissance de certaines grandes vérités qui ont donné le fondement à ses idées. C'est ce que j'ai fait voir dans mes Remarques. Je rapporterai encore ici deux ou trois preuves, qui me paroissent dignes de quelque attention.

Dans le premier Livre de l'Iliade, on voit que Jupiter avoit précipité du ciel Vulcain, & dans le 8. on voit que ce même Jupiter menace les Dieux inférieurs de les précipiter dans les profonds abîmes du Tartare ténébreux, dans les cavernes affreuses de fer & d'airain qui sont sous la terre.

Il y a bien de l'apparence qu'Homere avoit entendu parler de ce que l'histoire sainte nous rapporte des Anges rebelles, non-seulement précipités du ciel, mais

précipités dans le fond du Tartare; car l'expression du Poëte est la même que celle des Apôtres, qui nous ont conservé la même tradition : *Si enim Deus Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos in judicium reservari.* Et S. Jude : *Angelos verò, qui non servaverunt suum principatum, sed dereliquerunt suum domicilium, in judicium magnì diei vinculis æternis sub caligine reservavit.*

2. Epist. de S. Pierr. 2. 4.

Jude verf. 6.

Dans le 19. Livre de l'Iliade, Homere dit que Jupiter précipita du ciel le Démon de discorde & de malédiction, qui exerce toutes ses fureurs dans le malheureux séjour des hommes. Peut-on s'imaginer que ce soit une idée purement poëtique ? ne voit-on pas clairement que cette idée a son fondement dans la vérité ? Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'Homere est le premier Ecrivain, qui ait rendu témoignage à cette étonnante vérité d'un Démon malfaisant, précipité du ciel en terre. Ce ne fut que cent, ou cent cinquante ans après ce Poëte, que le Prophete Isaïe y fit allusion, mais comme à une histoire connue, en disant au Roi de Babylone, qu'il compare à ce Démon : *Quomodo cecidisti de Cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris ! corruisti in terram qui vulnerabas gentes !* Marque sûre que long-tems avant ce Prophete, la tradition avoit répandu cette histoire dans tout l'Orient.

Chap. 14. 12.

Quand ce Poëte parle de la peste, qui ravagea le camp des Grecs, il feint qu'Apollon descend

deſcend armé de ſes traits, & fait dans tout ce camp un carnage horrible. On pourroit croire que c'eſt une idée poëtique, dont Homere eſt l'inventeur; mais on trouve cette même idée dans la ſainte Ecriture, où l'on voit véritablement un Ange exterminateur, armé de ſon glaive, frapper de la peſte les ſujets de David dans tout le pays d'Iſraël pendant trois jours : *Miſit* 1. *Paral.* 21.
quoque Dominus Angelum in Jeruſalem, ut 15. 16.
percuteret eam, &c. Levanſque *David oculos ſuos, vidit Angelum Domini ſtantem inter cœlum & terram, & evaginatum gladium in manu ejus.*

Homere donne à Jupiter des balances pour peſer les deſtinées des hommes, comme dans ce paſſage du 22. Livre de l'Iliade : *Alors Jupiter prenant ſes balances d'or, met dans leurs baſſins les deſtinées d'Hector & d'Achille, & les élevant de ſa main toute puiſſante, il examine leurs poids.* Cette idée ſi grande & ſi noble eſt conſacrée dans nos ſaints Livres. Salomon, *pondus & ſtatera* *Proverb.*
judicia Domini. Dieu déclare à Baltazar 16. 11.
Roi de Babylone, qu'il avoit été peſé dans la balance, *Appenſus es in ſtatera*, & Job dit : *Que Dieu me peſe dans les balances de ſa juſ-* *Daniel.* 5.
tice, & il connoîtra mon innocence. Appen- 27.
dat me in ſtatera juſtitiæ, & agnoſcet Deus *Job.* 31. 6.
perfectionem meam.

Il ne m'appartient point de parler de guerre, cela eſt trop au-deſſus de moi : mais je crois qu'il m'eſt permis de faire remarquer les progrès que l'art militaire avoit déja faits en Grece du tems d'Home-

re, & combien les Grecs étoient ſupérieurs aux Barbares, quoiqu'ils fuſſent encore bien éloignés de la perfection. On verra donc ici avec plaiſir la méthode de mettre les troupes en bataille, & la maniere dont on les menoit au combat ; l'art d'attaquer les places & de les défendre, & l'art de ſe retrancher ; & l'on ſera ſurpris d'y trouver des retranchemens compoſés d'une muraille avec des tours d'eſpace en eſpace, & d'un foſſé paliſſadé ; je ne ſçai ſi on en trouvera des exemples dans toute l'Antiquité qui a précédé Homere, & la guerre de Troye. Il y a encore une choſe ſinguliere qui mérite d'être remarquée, c'eſt que les Médecins de l'armée vont eux-mêmes au combat, & ſont médecins & ſoldats : car les héros apprenoient la médecine. C'eſt ſans doute après ces grands exemples qu'Alexandre avoit étudié cet art, comme Plutarque nous l'apprend dans ſa vie. * Dans la milice Romaine on trouve quelquefois des ſoldats médecins.

* *On peut voir Raphaël Fabretti*, de columna Trajani, *cap.* 7.

Puiſque je ſuis ſur cette matiere, je me haſarderai à faire encore ici une réflexion, que j'ai oubliée dans mes Remarques, & qui n'eſt peut-être pas hors de propos, c'eſt ſur l'uſage des chars ; je ne comprends point comment les Grecs, qui étoient ſi ſages, ſe ſont ſervis ſi long-tems de chars au lieu de cavalerie, & comment ils n'ont point vû les grands inconveniens qui en naiſſoient. Je ne parle point de la difficulté de manier un char, bien plus grande que celle de manier un cheval, ni du grand

terrein que les chars occupoient : je dis seulement qu'il y avoit deux hommes sur chaque char ; ces deux hommes étoient des gens considérables, & tous deux propres au combat ; il n'y en avoit pourtant qu'un qui combatît, l'autre n'étoit occupé qu'à conduire les chevaux. De deux hommes en voilà donc un en pure perte. De plus il y avoit des chars non-seulement à deux, mais à trois & à quatre chevaux pour un seul homme de service, autre perte qui méritoit quelque attention. Cependant les Grecs ont été long-tems sans le connoître, & non-seulement les Grecs, mais les Egyptiens & les peuples voisins de l'Egypte. On voit dans l'Ecriture sainte, *Currus & equites ; des chars & des cavaliers*. Mais les cavaliers sont-là comme dans Homere, ἱππῆες, pour ceux qui montoient les chars. Il me semble qu'on ne voit la cavalerie proprement dite, distinguée des chars, que vers le tems de Samuël & de Saül, cent vingt ans après le siége de Troye, & environ cent trente ans avant Homere. Dans le premier Livre des Rois les Philistins assemblent contre Saül trente mille chars & six mille cavaliers. Chez les Syriens & autres peuples, on voit vers le même tems la cavalerie distinguée des chars, & dans le 3. Livre des Rois, on voit que Salomon assembla des chars & des chevaux ; il avoit mille quatre cens chars à quatre chevaux, & douze mille hommes de cavalerie. C'est une matiere qui mériteroit que quelque homme sçavant voulût bien l'approfondir, pour

nous marquer combien de tems les chars ont été en usage sans cavalerie; combien de tems ils ont été joints avec elle; & enfin en quel tems la cavalerie a commencé à être seule & a entiérement aboli les chars.

Il ne me reste plus qu'à parler de la géographie d'Homere. Strabon a fait voir que ce Poëte a été le plus exact de tous les Géographes, & qu'il a enseigné la méthode de cet art à ceux qui l'ont suivi: car il ne s'est pas contenté de bien désigner la situation des lieux, il en a marqué la nature, & a parfaitement caractérisé leurs habitans, en nous apprenant les emplois, les inclinations, les coûtumes des peuples, & souvent même la façon de leurs habits. Il a fort bien distingué toutes les différentes nations de la Grece. Je me suis contentée de les marquer comme lui dans le dénombrement des vaisseaux, Liv. 2. mais dans la suite je les ai toutes comprises sous le nom général de Grecs pour m'accommoder à nos manieres. Homere lui-même les a souvent désignés par un seul nom, en les appellant Πανέλληνας & Παναχαιούς. Il n'y auroit rien eu de plus désagréable dans la traduction que ces différens noms, *Achéens, Hellenes, Argiens, Phthiotes, &c.*

Il a aussi fort bien distingué tous les peuples de la Troade, & de tous les pays des alliés des Troyens, tant ceux qui sont au-delà de l'Hellespont, que ceux qui sont sur la côte d'Asie depuis la Paphlagonie jusqu'à la Lycie. Je ne me suis pas particulie-

rement attachée à faire ſentir la vérité & la beauté de ces connoiſſances, & je ne les ai relevées que quand il l'a fallu néceſſairement pour l'intelligence du texte.

A propos de géographie, il ſe préſente naturellement une difficulté, c'eſt comment toutes ces nations Grecques & ces nations Aſiatiques pouvoient s'entendre ſans Truchemen. Il ſemble que Denys d'Halicarnaſſe ait voulu la réſoudre, en s'attachant à faire voir dans ſon premier Livre, que les Troyens étoient originaires de Grece, par Dardanus, qui avoit mené une peuplade d'Arcadie en Phrygie; & par Teucer, qui y avoit paſſé de l'Attique avant Dardanus. Cela peut être, mais je ne ſçai ſi par-là on réſout entiérement la difficulté; car outre qu'il n'eſt pas trop vrai-ſemblable que la langue Grecque ſe fût conſervée bien pure dans la Phrygie pendant cinq ou ſix générations au milieu de tant de peuples barbares; comment les Grecs & les alliés des Troyens s'entendoient-ils? Tous ces alliés, les Percotiens, les Ciconiens, les Paphlagoniens, &c. étoient-ils auſſi originaires de Grece? cela me paroît embarraſſant. Il vaut mieux dire qu'on ne demande pas compte aux Poëtes de ces ſortes de fictions; ils ſuppoſent que tous les peuples entendent & parlent la langue dans laquelle ils ont écrit. Dans l'Eneïde de Virgile, Enée & Turnus s'entendent fort bien, quoiqu'ils fuſſent étrangers l'un à l'autre.

Avant que de finir cette Préface, je crois

qu'il eſt néceſſaire d'expliquer de quelle maniere les poëſies d'Homere ſe ſont conſervées, & comment elles ſont venues entieres juſqu'à nous.

Quand ce Poëte eut composé ſes Poëmes, on en fut ſi charmé, qu'ils furent bientôt répandus dans toute l'Ionie. Ils étoient continus, & nullement diviſés par livres; mais comme tout le monde ne pouvoit pas les avoir entiers, & qu'il y avoit des gens qui gagnoient leur vie à les réciter, ils coururent par parties détachées, & l'on donna à ces différentes parties des noms tirés de ce qu'elles contenoient: car on les appelloit, *La colere d'Achille; le dénombrement des vaiſſeaux; le combat de Paris & de Menelas; la revue; les exploits de Diomede: l'adieu d'Hector & d'Andromaque:* ainſi de toutes les autres parties de l'Iliade & de l'Odyſſée, qui avoient chacune leur nom. On peut voir ſur cela Elien dans ſes hiſtoires diverſes, liv. 13. ch. 15.

On appelloit ces gens-là Rhapſodes, *V. la Vie d'Homere.*

Ces différentes pieces produiſirent enſuite le partage par livre, tel qu'il eſt aujourd'hui, & ce fut l'ouvrage des Grammairiens qui vinrent long-tems après. On ne ſçauroit dire préciſément en quel ſiécle ce partage commença; mais Homere n'eſt jamais cité par Livres chez les Anciens.

Homere entier n'étoit pas connu en Grece avant Lycurgue. Ce fut ce grand Légiſlateur, qui étant allé en Ionie, & y ayant trouvé les corps entiers de ces deux Poëmes, prit lui-même la peine de les copier, & apporta ce tréſor en Grece où il

n'y avoit qu'un petit nombre de perſonnes qui euſſent vû quelques-unes de ces parties détachées, dont je viens de parler.

Voilà ce qu'on peut appeller la premiere *édition* d'Homere, qui avoit paru en Grece plus de cent ou cent vingt ans avant Rome bâtie.

Cela étant, j'avoue que je ne comprends point ce que Platon écrit dans ſon Dialogue intitulé *Hipparque*, ſi ce Dialogue eſt véritablement de lui; il dit que les Athéniens avoient l'obligation à Hipparque, fils aîné de Piſiſtrate, de poſſéder Homere entier, & que ce fut lui qui le porta le premier à Athenes, & qui obligea les Rhapſodes à chanter ſes vers dans les fêtes Panathenées.

Piſiſtrate s'empara d'Athenes vers l'Olympiade LIII. trois cens vingt ans ou environ après Lycurgue; comment ces Poëmes, qui avoient été portés à Lacédemone par Lycurgue avoient-ils pû être ſi longtems inconnus à Athenes? faudroit-il accuſer de cela la jalouſie naturelle des Lacédémoniens, qui n'aimoient pas à faire part de leur ſcience à leurs voiſins, comme Platon nous l'apprend dans le Protagoras, & qui par cette raiſon n'admettoient aucun étranger dans les converſations qu'ils avoient avec leurs Sophiſtes? J'aime mieux dire ſimplement que les copies de Lycurgue ne s'étant pas multipliées, & ces parties détachées ayant continué de courir, les Athéniens furent juſqu'au tems de Solon & de Piſiſtrate ſans avoir ces Poëmes

entiers; & Pisistrate, qui avoit beaucoup de sçavoir & d'esprit, qui étoit un fort galant homme, & le seul qui auroit pû rendre la tyrannie aimable, si la tyrannie même la plus douce pouvoit jamais être aimée, ayant ramassé toutes ces parties, les fit assembler par son fils Hipparque, & qu'ainsi les Athéniens eurent les deux corps entiers de l'Iliade & de l'Odyssée.

Cette *édition* faite par les ordres de Pisistrate eut cours en Grece pendant plus de LX. Olympiades, ou deux cens quarante ans, jusqu'au tems d'Alexandre; & dans cet intervalle les copies d'Homere devinrent si communes, que les Rhapsodes récitoient ses vers dans toutes les villes de Grece & dans les isles, & qu'on les lisoit publiquement dans les écoles, témoin l'histoire de Phidias, qu'on peut voir dans mes Remarques, & celle d'Alcibiade, qui étant entré dans l'école d'un Rheteur, lui demanda qu'il lui lût quelque partie d'Homere; & le Rheteur lui ayant répondu qu'il n'avoit rien de ce Poëte, Alcibiade lui donna un souflet, comme n'étant plus permis à un Professeur public de se mêler d'instruire la jeunesse sans connoître Homere.

Sur le premier Liv.

Il étoit bien difficile que dans cette grande quantité de copies qui couroient de ces deux Poëmes, il ne s'y fût enfin glissé des fautes par la négligence des copistes, & même des additions par la témérité des Rhapsodes. Alexandre, qui aimoit Homere avec tant de passion qu'il le mettoit toutes les nuits avec son épée sous son

chevet, qu'il l'appelloit, *Ses proviſions de l'art militaire*, & qu'il voulut que la caſſette ineſtimable, qui fut priſe parmi les dépouilles de Darius, ne ſervît qu'à enfermer ces Poëmes, *Afin*, diſoit-il, *que l'ouvrage le plus parfait de l'eſprit humain fût enfermé dans la plus précieuſe caſſette du monde*, Alexandre, dis-je, commit des gens ſçavans, pour le revoir & le rendre plus correct, & il employa à cette reviſion deux grands Philoſophes, Calliſthene & Anaxarque, qui le ſuivoient à ſon expédition d'Aſie; & il voulut non-ſeulement aſſiſter lui-même à cette reviſion, mais encore écrire de ſa propre main l'ouvrage entier, comme ils le corrigeoient ſur les meilleures copies; il conſulta même ſur cela Ariſtote. Cette *édition* d'Alexandre ainſi corrigée, fut appellée, *l'Edition de la Caſſette*. διόρθωσις ἐκ τοῦ νάρθηκος.

Après la mort d'Alexandre, Zenodote d'Epheſe le revit encore ſous le premier des Ptolemées. Enfin ſous Ptolemée Philometor vers l'Olympiade CLVI. & cent cinquante-quatre ans avant Notre-Seigneur, le célébre Ariſtarque en donna une nouvelle *édition*; il revit avec ſoin celle d'Alexandre & celle de Zenodote, & les différentes copies qu'il put ramaſſer. Cette *édition* eut une ſi grande réputation que les copies s'en multiplierent extrêmement. Elle produiſit apparemment la copie de Marſeille & de Sinope, & c'eſt de cette copie que ſont venues ſans doute nos éditions.

Par une lettre de Libanius il paroît que de ſon tems trois cens ſoixante, ou trois

cens ſoixante & dix ans après Jeſus-Chriſt, il s'étoit répandu un bruit qu'il y avoit à Athenes une copie de l'Odyſſée, qu'on prétendoit être du tems même d'Homere. Libanius pria un de ſes amis de l'acheter à quelque prix que ce fût. Je ne ſçai pas quel ſuccès eut cette commiſſion ; mais je ſuis très-perſuadée que c'étoit une viſion, ou peut-être même une fourberie pareille à celle dont on voulut ſe ſervir il y a trente ans, pour ſurprendre un grand Miniſtre, en tâchant de lui perſuader qu'il y avoit, je ne ſçai où, un manuſcrit entier de Tite-Live, qui nous rendroit tout ce qui nous manque de cet hiſtorien.

On voit avec quel empreſſement les ouvrages d'Homere ont été recherchés, & avec quel ſoin ils ont été revus ; on ne s'appliqua pas ſeulement à revoir le texte, on travailla auſſi à l'expliquer par de ſçavans commentaires. Du tems de Platon on avoit déja ſur ce Poëte les ouvrages de Glaucon, de Metrodore de Lampſaque, de Steſimbrote de Thaſos & de pluſieurs autres, de femmes même, comme de Damo fille de Pythagore, car je ne ſuis pas la ſeule qui ai aſpiré à cet honneur. Après le tems de Platon il y eut encore pluſieurs grands critiques qui travaillerent à l'expliquer.

Ariſtarque accompagna ſon édition de grands commentaires : mais il étoit tombé dans deux grands défauts ; le premier, d'avoir trop donné dans les ſentimens de Zenodote, en recevant pluſieurs corrections qu'il avoit faites, & en retranchant, com-

me lui, plusieurs vers, qu'il devoit conserver, comme on le verra dans mes Remarques; & le second, d'avoir condamné toute allégorie. Les anciens Commentateurs d'Homere étoient partagés sur la maniere dont il falloit entendre ce Poëte; les uns prenoient tout allégoriquement, & comme s'ils avoient eu honte qu'il eût parlé quelquefois en homme, ils convertissoient en allégories les choses les plus historiques & les plus simples; Agamemnon, Achille, Nestor, Ulysse, & tous les autres héros, n'étoient que des personnages fabuleux & allégoriques. Les autres au contraire prenoient tout simplement & ne souffroient pas la moindre allégorie. Aristarque avoit suivi les derniers; mais cet excès ne me paroît guere moins vicieux que le premier. Il est certain qu'il y a dans Homere beaucoup de choses auxquelles on ne sçauroit donner un bon sens si l'on n'a recours à l'allégorie. Il faut tenir le milieu, c'est-à-dire prendre simplement & historiquement ce qui est simple & historique, & sauver par l'allégorie ce que la lettre présente de trop dur & de trop outré, en recherchant les vérités physiques, morales, & historiques même, qui sont cachées sous ces enveloppes mystérieuses, & sous ces mensonges ingénieux. C'est le milieu que les plus sages & les plus exacts Interprétes d'Homere avoient suivi. Heraclite avoit fait un Livre entier sur les allégories d'Homere; je voudrois l'avoir vû: on l'attribue mal à propos à Heraclide de Pont.

Je chargerois cette Préface d'un trop grand nombre de noms, ſi je comptois ici tous ceux qui ont entrepris d'éclaircir ce Poëte. Tous ces commentaires ſont perdus, il ne nous en reſte que quelques citations dans les Anciens. Le Grammairien Didyme eſt celui dont il nous reſte le plus. Nous avons encore une grande partie de ſes ſcholies; mais malheureuſement elles ſont fourrées & mêlées de beaucoup de choſes qui ne ſont ni du même goût, ni de la même autorité; il faut que le lecteur ſe ſerve de ſon jugement pour en faire la différence.

Si nous avions tous les ouvrages de tant de gens ſi célebres, je ſuis perſuadée qu'aucune des beautés de ce Poëte ne nous échapperoit. Les commentaires immenſes d'Euſtathe, Archevêque de Theſſalonique, qui vivoit ſous l'Empereur Manuël Comnene vers le XII. ſiécle, ne peuvent nous conſoler de cette perte; ce n'eſt pas un fort grand critique; il s'amuſe longuement à des minuties; il court après de vaines applications, & il ne remonte jamais à la vraie ſource des idées de ce grand Poëte: mais, quoiqu'il ne ſoit pas favorable aux femmes, & qu'il ne perde aucune occaſion de les maltraiter fort mal à propos, je ne laiſſe pas de lui rendre juſtice; c'eſt un homme de bon ſens; il dit ſouvent de fort bonnes choſes; & ſur ce qui regarde les mœurs & les coûtumes, on y trouve des connoiſſances, qu'on chercheroit vainement ailleurs. On peut ſe ſervir très-utile-

ment de ses commentaires, pourvû qu'on s'en serve avec choix. J'en ai tiré plusieurs remarques qui doivent lui faire honneur, & qui ne me paroissent pas inutiles.

Ce qui sert le plus à l'intelligence d'Homere, c'est tout ce qui est répandu dans les écrits des anciens Philosophes & Rheteurs, comme de Platon, d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, de Strabon, de Plutarque, de Demetrius Phalereus, de Longin, &c. Ces grands hommes n'ont pas commenté Homere entier, mais ils en ont expliqué beaucoup de passages; & par ces explications ils nous ont marqué une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres, & c'est cette méthode que j'ai tâché de suivre.

Après que les Poëmes d'Homere eurent été partagés en livres, quelque Grammairien Grec fit les argumens de chaque livre, comme nous les voyons aujourd'hui. J'aurois pû me contenter de les traduire; mais ils m'ont paru la plûpart si peu justes & si peu exacts, que j'ai crû être obligée de les refaire presque tous; ils pourront tenir lieu d'indice.

J'avois resolu de faire encore dans cette Préface deux choses qui me paroissoient importantes & nécessaires. La premiere, de bien établir les regles du Poëme Epique, & d'examiner ensuite sur ces regles un de nos Poëmes Epiques & un de nos Romans, pour faire voir combien tous ces ouvrages sont éloignés de ces véritables regles; la seconde, c'étoit d'examiner l'opinion de ceux qui ont cru qu'Homere a principalement

cherché à plaire dans sa poësie; que l'instruction n'est que l'accessoire; que la morale y est subordonnée à l'agrément, & qu'elle n'y est employée même que comme un moyen plus sûr de plaire.

Mais cette Préface est déja si longue qu'elle ne me permet pas d'entrer dans une discussion qui demande une grande étendue. Je le ferai peut-être un jour dans un ouvrage particulier : en attendant je me contenterai de dire sur le premier article, que le Poëme Epique, & par son but & par sa maniere d'imiter, en un mot par toute sa constitution, est fort différent de nos Poëmes Epiques, & encore plus de ces ouvrages frivoles, que l'Ignorance & l'Amour ont enfantés; qui ne semblent faits que pour ériger en vertus des foiblesses; où le bon sens & la raison sont assez souvent négligés & les bienséances méprisées; où, au lieu d'une fiction ingénieuse & utile, on ne présente pour l'ordinaire qu'un mensonge plat, qui heurte de front la vérité, & la vérité connue; & où l'on métamorphose en amoureux transis les personnages de l'antiquité les plus éloignés de ces extravagances, les héros les plus graves & les plus sérieux, & ceux même que Dieu a conduits par la main, pour leur faire exécuter les plus grandes choses. Il n'y a jamais eu parmi les nations de Prince égal à Cyrus; l'histoire prophane est pleine de ses exploits; mais l'histoire sainte lui rend des témoignages si glorieux & si magnifiques, qu'on ne voit rien de plus grand.

Dieu l'a fait annoncer aux hommes par un de ses Prophetes plus de cent soixante ans avant sa naissance. Il est divinement inspiré, *Suscitavit Dominus spiritum Cyri.* Dieu lui-même l'a désigné par des noms qui ne conviennent proprement qu'au Messie : (a) *C'est moi qui dis à Cyrus, Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses.* Et dans le chap. suivant : (b) *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes : aucune ne sera fermée ; je marcherai devant vous, j'humilierai les grands de la terre, je romprai les portes d'airain, & je briserai leurs barres de fer.* Dans le même chapitre, Dieu ordonne la naissance de ce Prince en des termes qui annoncent en même tems celle de son véritable Christ : (c) *Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, & que les nuées fassent descendre le juste comme une pluye ; que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur, & que la justice naisse en même tems.* En effet le regne de Cyrus fut un re-

Paralip. 2. 36. 22. *Esd.* 1. 1. 1.

(a) Qui dico Cyro, Pastor meus es tu, omnem voluntatem meam complebis. *Isai. c.* 44. *v.* 8.

(b) Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes & dorsa Regum vertam, & aperiam coram eo januas & portæ non claudentur : Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo ; portas æreas conteram & vectes ferreos confringam. *Chap.* 45. *v.* 1.

(c) Rorate, cœli, desuper, & nubes pluant justum ; aperiatur terra & germinet Salvatorem, & justitia oriatur simul. *v.* 8.

gne de justice. Il accomplit tout ce qui avoit été prédit de lui; il renvoya en Judée les Juifs que Nabuchodonosor avoit transportés à Babylone; il leur rendit tous les vases d'or & d'argent que ce Prince avoit mis dans le temple de ses Dieux, & il leur donna la permission de rebâtir la ville de Jerusalem & son temple. C'est ce que Dieu dit dans le même chap. d'Isaïe : (a) *Je l'ai suscité pour faire justice ; j'applanirai devant lui tous les chemins ; il rebâtira la ville qui m'est consacrée, & il renvoyera libres les captifs, sans recevoir ni rançon ni présens, dit le Seigneur, le Dieu des armées.* Voilà ce que dit l'Histoire sainte; l'histoire prophane est d'accord avec elle. Ce Prince sentoit si bien sa naissance extraordinaire & la grandeur à laquelle il étoit appellé, qu'Herodote remarque, *qu'il se croyoit plus qu'homme ;* & cet historien ajoute un trait qui renferme l'accomplissement de toutes ces grandes prophéties; car en parlant du bonheur qui l'avoit toujours accompagné contre ses ennemis, il dit, *qu'aucune nation, qu'il eût attaquée, n'avoit pû lui résister.*

Après tous ces grands traits, qui forment un personnage si majestueux & si respectable, je m'étonne que l'illustre fille, qui a fait tant d'honneur à son siécle par l'étendue, la facilité & la fécondité de son esprit, & qui étoit encore plus recomman-

(a) Ego suscitavi eum ad justitiam, & omnes vias ejus dirigam : ipse ædificabit civitatem meam, & captivitatem meam dimittet, non in pretio neque in muneribus, dicit Dominus Deus exercituum. *v.* 13.

dable par les qualités de ſon cœur, ait pû choiſir un héros d'un caractere ſi fier & ſi marqué, pour le faire courir comme un forſené après une maîtreſſe enlevée par ſon rival, & bâtir un Roman ſur une paſſion ſi malheureuſement imaginée.

Sur le ſecond article je ſuis obligée de dire que cette opinion, que le plaiſir eſt l'unique but du Poëme Epique, n'eſt pas née de nos jours; elle eſt fort ancienne; il y a près de deux mille ans qu'elle a été ſoutenue par un homme qui n'étoit pas à mépriſer. Eratoſthene, qui floriſſoit du tems d'Archimede & de Marcellus, & à qui Strabon donne ce grand éloge, que non-ſeulement il étoit poëte & grammairien, mais encore qu'il excelloit dans la philoſophie & dans les mathématiques, éloge un peu flatté, puiſqu'il ne fut appellé que *le beta des Philoſophes*, parce qu'on jugeoit qu'il ne tenoit parmi eux que le ſecond rang, Eratoſthene, dis-je, a avancé, *que tout Poëte ſe propoſe, non d'inſtruire, mais de plaire & de divertir*. Cette même opinion a été renouvellée de notre tems par des gens de beaucoup d'eſprit, & elle a trouvé des partiſans d'un grand mérite: mais ſi ceux qui la ſoutiennent l'avoient bien examinée, ils auroient vû que c'eſt une erreur. Strabon même l'a combattue avec beaucoup de force. Il y a un grand plaiſir à voir un philoſophe Stoïcien comme Strabon, prendre en main la défenſe de la poëſie, & montrer comment les Poëtes, pour mieux réuſſir à faire goûter leur morale, ont appellé

ποιητὴς πᾶς στοχάζεται ψυχαγωγίας οὐ διδασκαλίας.

le plaiſir à leur ſecours. Comme ſa diſſertation eſt fort longue, je ne la mettrai point ici, on peut la voir dans ſon premier livre; je me contenterai de dire que cette erreur eſt réfutée non-ſeulement par-tout ce que les anciens les mieux inſtruits de la poëſie, & ſur-tout de la Poëſie Epique, en ont écrit; mais encore plus par la nature même du Poëme, qui eſt une fable générale & univerſelle, comme les fables d'Eſope, & rendue particuliere par l'impoſition des noms. Peut-on s'imaginer qu'Eſope n'ait cherché qu'à plaire dans ſes fables, & que l'inſtruction n'y ſoit que comme un aſſaiſonnement pour faire mieux goûter le plaiſir? c'eſt abſolument détruire la nature de la fable, qui n'eſt qu'un diſcours inventé pour former les mœurs, & pour corriger par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action.

Quand le Prophete Nathan alla à David pour lui reprocher ſon crime & le porter à s'en repentir, & qu'il ſe ſervit de cette fable ſi ingénieuſement inventée, du Riche qui avoit de grands troupeaux, & qui, pour régaler un étranger, qui lui étoit ſurvenu, prit la brebis du Pauvre, qui n'avoit que celle-là, qui la nourriſſoit de ſon pain, qui la faiſoit boire dans ſa coupe, & qui l'aimoit comme ſa fille, quel étoit le but du Prophete? étoit-ce d'inſtruire ou de divertir le Roi? Le but de cette fable eſt le même que celui de toutes les fables; elles parlent à tous les hommes, comme celle de Nathan parle à David.

La vérité en eſt le fondement, & c'eſt le point de morale que le Poëte veut enſeigner. La fiction, qui déguiſe cette vérité & qui lui donne la forme de fable, c'eſt le ſecours qu'il employe pour plaire & pour faire recevoir plus agréablement l'inſtruction qui y eſt cachée. Aſſûrer que le but principal de la Poëſie Epique eſt de plaire, c'eſt ſoutenir que l'architecture n'a pour but que le plaiſir, & qu'un Palais eſt bâti pour les yeux, ſans que le logement & la commodité du maître entrent en aucune façon dans les vûes de l'architecte.

Comment refuſeroit-on au Poëme Epique la louange d'avoir pour but principal l'inſtruction des lecteurs? on la donne même aux Romans. Un des plus ſçavans hommes de notre ſiécle nous aſſûre *que le divertiſſement du lecteur, que le Romancier habile ſemble ſe propoſer pour but, n'eſt qu'une fin ſubordonnée à la principale, qui eſt l'inſtruction de l'eſprit & la correction des mœurs.*

M. Huet dans ſon Traité de l'origine des Romans.

Je ne parlerai point ici de ceux qui ont fait des critiques d'Homere, j'en ai aſſez parlé dans les Remarques. Zoïle ſe ſignala par-deſſus tous les autres; il préſenta au Roi Ptolemée les livres qu'il avoit faits contre ce Poëte, où il mêloit la plaiſanterie à la critique; mais il fut fort mal reçu; Vitruve écrit qu'il fit une fin tragique; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce miſérable a été diffamé dans tous les ſiécles, & qu'après lui ſon nom a toujours ſervi à déſigner ceux qui par une noire envie ſe ſont attachés à décrier ce qui eſt digne d'eſtime. Les plai-

ſanteries, qu'on a voulu faire ſur ce Poëte, ont fort mal réuſſi dans tous les tems, & n'ont fait que rendre leurs auteurs très-ridicules, les Muſes ayant toujours pris ſoin de venger leur favori.

Je ne m'amuſerai pas ici à recueillir tous les éloges qu'on a donnés à Homere; on en compoſeroit des volumes. Politien a dit *que quoiqu'Homere ait été loué de tout le monde, & par les plus grands génies, il n'eſt pourtant pas encore loué, & que ſes louanges ne ſont qu'ébauchées.* Je renvoye le lecteur au 1. chap. du 10. liv. de Quintilien; mais je ne ſçaurois m'empêcher de rapporter ici une grande louange que Dion Chryſoſtome lui a donnée, & qui marque qu'il a parfaitement connu le caractere de ce Poëte. (a) *Homere*, dit-il, *eſt le commencement, le milieu, & la fin; également propre aux enfans, aux hommes faits & aux vieillards, & il donne à chacun autant que chacun eſt capable de recevoir.* Je m'eſtimerois bien heureuſe ſi ma traduction pouvoit être utile à tous ces différens âges. C'eſt la ſeule récompenſe que je me ſuis propoſée dans mon travail.

περὶ λόγου ἀσκήσεως. Orat. 18.

Après avoir fini cette Préface, je me préparois à reprendre l'Odyſſée, & à la mettre en état de ſuivre l'Iliade de près; mais frappée d'un coup funeſte qui m'accable, je ne puis rien promettre de moi, je n'ai

(a) Ὅμηρος δὲ καὶ μέσος, καὶ ὕστατος, καὶ πρῶτος, παντὶ παιδὶ καὶ ἀνδρὶ καὶ γέροντι, τοσοῦτον ἀφ' αὑτοῦ διδοὺς, ὅσον ἕκαστος δύναται λαβεῖν.

plus de force que pour me plaindre. Qu'il ſoit permis à une mere affligée de ſe livrer ici un moment à ſa douleur. Je ſçais bien que je ne dois pas exiger qu'on ait pour moi la même complaiſance qu'on a eue pour de grands hommes, anciens & modernes, qui dans la même ſituation où je me trouve, ſe ſont plaints de leur malheur; mais j'eſpere que l'humanité ſeule portera le public à ne pas refuſer à ma foibleſſe ce qu'on a accordé à leur mérite; jamais on ne s'eſt plaint dans une plus juſte occaſion. Il nous reſtoit une fille très-aimable, qui étoit toute notre conſolation, qui avoit parfaitement répondu à nos ſoins & rempli nos vœux, qui étoit ornée de toutes les vertus, & qui par la vivacité, l'étendue, & la ſolidité de ſon eſprit, & par les talens les plus agréables, rendoit délicieux tous les momens de notre vie; la mort vient de nous la ravir. Dieu n'a pas voulu continuer juſqu'à la fin de nos jours une félicité ſi grande. J'ai perdu une amie & une compagne fidelle; nous n'avions jamais été ſéparées un ſeul moment depuis ſon enfance. Quelles lectures! quels entretiens! quels amuſemens! Elle entroit dans toutes mes occupations; elle me déterminoit ſouvent dans mes doutes; ſouvent même elle m'éclairoit par des traits, qu'un ſentiment vif & délicat laiſſoit échapper. Tout cela eſt évanoui comme un ſonge: à ce commerce ſi plein de charmes, ſuccedent la ſolitude & l'horreur. Tout ſe convertit pour nous en amertume; les lettres mêmes accoûtumées

à calmer les plus grandes afflictions, ne font qu'augmenter la nôtre par les cruels souvenirs qu'elles réveillent en nous. Il ne m'est donc pas possible de me remettre si promptement à un ouvrage qui m'est devenu si triste : il faut attendre qu'il ait plu à Dieu de me donner la force de surmonter ma douleur, & de m'accoûtumer à une privation si cruelle.



LA VIE D'HOMERE.

RIEN n'eſt plus naturel que le deſir de ſçavoir la vie & les avantures d'un grand Poëte comme Homere, qui a tant fait d'honneur à l'homme par la ſublimité & par l'étendue de ſon eſprit. Tout le monde veut connoître celui qu'il eſt forcé d'admirer ; mais malheureuſement c'eſt une curioſité qui ne ſera jamais bien ſatisfaite : le plus célébre de tous les hommes ſera toujours le plus inconnu. Ce n'eſt pas que les anciens n'ayent écrit ſa Vie ; Herodote l'a écrite ſur les mémoires fabuleux ou véritables que lui avoient fourni les villes où Homere avoit vécu. Il eſt vrai que quelques Critiques, & mon Pere même, doutent qu'elle ſoit de lui. Je crois que ce doute eſt fondé principalement ſur ce que le tems qu'on aſſigne à la naiſſance d'Homere dans cet Ouvrage, eſt different de celui qu'Herodote poſe dans ſon hiſtoire, comme je l'expliquerai dans la ſuite.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas douter que l'ouvrage ne ſoit ancien; ſon antiquité paroît par ſon ſtile & par les mœurs anciennes qui y ſont peintes. Et on voit même que Strabon l'avoit lû, & qu'il s'en étoit ſervi.

Ariſtote, Plutarque, Proclus & pluſieurs autres, dont on ignore les noms, ont écrit la même vie après Herodote; mais comme ils n'avoient pas de nouvelles lumieres, ils n'ont pû que copier le premier, ou adopter des bruits populaires & des imaginations frivoles, comme celle qu'on rapporte du 3. livre de la poëtique d'Ariſtote, qu'une fille de l'iſle d'Io ayant eu commerce avec un Génie, & ſe ſentant groſſe, alla à Egine, qu'elle fut priſe par des Corſaires, menée à Smyrne, qui étoit alors ſous la domination des Lydiens, & donnée au Roi Meon, qui l'épouſa; qu'elle accoucha chez lui, & que ce Roi reconnut l'enfant.

J'ai naturellement de l'averſion pour tous ces ouvrages où le menſonge a pris la place de la vérité; je ne rapporterai donc pas ici tout ce qu'on a dit de fabuleux, & je ne donnerai pas la traduction

tion de cette vie entiere, qu'on attribuë à Herodote; je craindrois qu'elle n'ennuyât les Lecteurs, comme elle m'a ennuyée; mais aussi je crois être obligée d'en rapporter ce qu'il y a de principal, & qui peut paroître le moins éloigné de la vraisemblance. Nous ne devons pas être plus difficiles que Strabon, qui n'a pas dédaigné de s'en servir. D'ailleurs il y a des choses assez remarquables, & qui peuvent donner lieu à des réflexions utiles, soit pour ce qui regarde l'antiquité, soit pour ce qui concerne les mœurs.

La *migration* Eolique est fort antérieure à la *migration* Ionique, si l'on considere le tems du départ, lorsque les Grecs, appellés Eoliens, quitterent leur patrie pour aller s'établir ailleurs, car ils partirent soixante ans, ou environ, après la prise de Troye; mais si l'on considere leur arrivée en Asie, elle est ou du même tems, ou même postérieure: car les Ioniens arriverent en Asie cent quarante ans après la prise de Troye, & ce ne fut que dix ans après, c'est-à-dire cent cinquante ans après cette expédition, que les Eoliens bâtirent Cumes.

On appelloit migration *le départ d'une colonie qui quitte son pays pour aller s'établir ailleurs.*

Dans ces commencemens, un hom-

me de Magnesie, appellé Menalippe, alla s'établir à Cumes, où il épousa la fille d'un citoyen de la ville, nommé Homyres, & en eut une fille appellée Critheïs. Le pere & la mere étant morts, cette jeune fille fut sous la tutelle de Cleanax ami du pere. Soit que le tuteur n'eût pas grand soin de sa pupille, ou que la licence, qui regne d'ordinaire dans les nouveaux établissemens, donnât une liberté fort contraire aux mœurs, cette jeune fille se laissa abuser, & devint grosse. Le tuteur, qui n'avoit pas prévenu le mal, voulut le couvrir; il envoya Critheïs à Smyrne, que l'on bâtissoit alors, dix-huit ans après Cumes bâtie, c'est-à-dire, cent soixante & huit ans après la prise de Troye. Critheïs étant sur son terme, alla un jour à une fête que Smyrne célébroit sur les bords du fleuve Meles : les douleurs la surprirent; elle accoucha d'Homere, qu'elle nomma *Melesigene*, parce qu'il étoit né sur les bords de ce fleuve. Comme elle n'avoit point de bien, elle fut obligée de gagner sa vie à filer.

Sur cette particularité conservée par Herodote, je rapporterai une tradition

ancienne qui nous apprend qu'Homere a voulu décrire la vie de ſa mere dans ce paſſage du douzieme Livre de l'Iliade : *Comme une femme laborieuſe, obligée de vivre du travail de ſes mains, & pleine de juſtice, prenant la balance, peſe avec équité les laines qu'elle a filées, pour en recevoir le prix, & pour ſubvenir à la nourriture de ſes enfans*, &c. Grand éloge pour une femme, de conſerver l'exacte juſtice dans une extrême pauvreté, qui eſt la plus ſûre pierre de touche de la vertu.

Il y avoit alors à Smyrne un homme appellé Phemius, qui enſeignoit les belles lettres & la muſique; cet homme ayant vû ſouvent Critheïs, qui logeoit dans ſon voiſinage, charmé de ſa bonne conduite, la prit chez lui, afin qu'elle filât les laines, qu'il recevoit de ſes diſciples pour le prix de ſes ſoins. Elle ſe gouverna avec tant de ſageſſe & de modeſtie, que Phemius l'épouſa, & adopta ſon fils, dans lequel il voyoit un génie merveilleux & le plus heureux naturel du monde.

Après la mort de Phemius & de Critheïs, Homere ſucceda aux biens & à

l'école de son beau-pere, & il fut l'admiration, non-seulement de ceux de Smyrne, mais des étrangers qui y venoient de tous côtés, parce que c'étoit une ville de grand commerce.

Un maître de vaisseau, appellé Mentés, homme d'esprit, fort sçavant, & ami de la poësie, étant arrivé à Smyrne pour son trafic, fut si charmé d'Homere, qu'il s'attacha à lui, & lui proposa de quitter son école & de le suivre dans ses voyages. Homere, qui méditoit déja son Poëme de l'Iliade, & qui pensa que rien ne lui étoit plus nécessaire que de voir les lieux dont il seroit obligé de parler, & de s'instruire des mœurs qui y regnoient, profita de cette occasion. Il s'embarqua donc avec Mentés, & dans ses différentes courses il ne manqua pas de recueillir avec soin tout ce qui lui parut digne d'attention; jamais personne n'a été plus exact que lui à marquer la situation des lieux; les inclinations, & les différentes coûtumes des peuples. Comme un Philosophe voit mieux & remarque mieux que les hommes ordinaires, toutes les découvertes qu'Homere a faites dans la Géographie sont excel-

lentes; & il a appris la véritable méthode de cet art à ceux qui ont travaillé après lui.

Il eſt le premier qui ait dit que la terre eſt une iſle environnée de tous côtés de la mer; que le ſoleil ſe leve de l'Océan, & ſe couche dans l'Océan; & que le cercle arctique eſt toujours expoſé aux yeux, & ne ſe couche jamais.

Il parcourut l'Egypte, l'Afrique & l'Eſpagne, la mer extérieure, c'eſt-à-dire l'Océan, & la mer intérieure, c'eſt-à-dire la mer Méditerranée, & il a embelli ſes deux Poëmes de beaucoup de choſes curieuſes & utiles, qu'il avoit appriſes dans ſes voyages. Mais ce qu'il y a d'hiſtorique, il le mêle ingénieuſement avec la fiction pour le rendre plus agréable; car, comme dit fort bien Strabon, c'eſt la coûtume d'Homere d'attacher à toutes ſes fictions des vérités certaines.

Il apprit en Egypte beaucoup de particularités ſur le voyage de Paris, lorſqu'il s'en retourna à Troye avec Hélene.

M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, eſt perſuadé que ce Poëte avoit pris des Egyptiens cet eſprit fabuleux, qui eſt l'ame de ſes Poëmes. Voici ſes

termes : *Homere, qui avoit visité les Egyptiens, rapporta de chez eux cet esprit fabuleux qui lui fit inventer, non-seulement les admirables Poëmes qu'il nous a laissés, mais encore mille nouveautés dans la généalogie, les dignités & les emplois des Divinités Grecques ; & ce fut là qu'il se perfectionna dans la poësie, qui y a toujours été soigneusement cultivée.*

Dans le Traité de l'origine des Romans pag. 26.

L'autorité d'un si sçavant homme est pour moi d'un fort grand poids. Nous sçavons par les témoignages de l'antiquité, & Herodote sur-tout nous l'assure, que la plûpart des noms des Dieux ont été portés d'Egypte en Grece avec leur culte. Je conviens donc avec M. Huet qu'Homere a pû enrichir sa Théologie mythologique de ce que les Prêtres Egyptiens lui avoient appris, & rapporter en Grece mille nouveautés sur la généalogie, les dignités, les emplois de leurs Dieux, & je crois même avoir fait voir dans la Préface, que sur cette matiere il y avoit appris des choses fort supérieures aux connoissances de ces Prêtres ; il a pû même avoir emprunté d'eux beaucoup de mysteres & de déguisemens

dont il enveloppe ce qu'il dit des Divinités, car les Egyptiens étoient les peuples du monde dont la Théologie étoit la plus déguisée & la plus énigmatique; mais je ne sçai si l'on peut dire qu'il ait pris d'eux cet esprit fabuleux qui lui a fait inventer ses deux Poëmes. Herodote croit qu'il avoit formé le plan de l'Iliade avant ses voyages, & par conséquent qu'il avoit bâti sa fable, qui en est le fondement: d'ailleurs il dit lui-même en quelque endroit, que les jeunes garçons & les jeunes filles, qui s'entretiennent ensemble, parlent ordinairement de fables; preuve certaine que les fables étoient familieres en Grece du tems d'Homere, & avant lui. On en pourroit donner encore d'autres preuves. Aussi Strabon reconnoît que les fables étoient reçues en Grece long-tems avant Homere. Ses paroles sont remarquables. * *Les Poëtes ne sont pas les seuls qui ont reçû les fables; mais long-tems avant*

Liv. 22. de l'Iliade.

* Τοὺς μύθους ἀνελέξαντο οὐχ οἱ ποιηταὶ μόνον, ἀλλὰ καὶ αἱ πόλεις πολὺ πρότερον, καὶ οἱ νομοθέται τοῦ χρησίμου χάριν, βλέψαντες εἰς τὸ φυσικὸν πάθος τοῦ λογικοῦ ζώου. φιλειδήμων γὰρ ὁ ἄνθρωπος, προοίμιον δὲ τούτου τὸ φιλόμυθον.

eux les villes & les Légiſlateurs les ont admiſes à cauſe de leur utilité, regardant au penchant naturel de l'animal raiſonnable; car l'homme par ſa nature eſt porté à apprendre, & l'amour des fables lui ouvre ce chemin.

Je ne ſçai pas non plus ſi l'on peut dire qu'Homere ſe perfectionna dans la poëſie en Egypte; car quelque penchant que les Egyptiens ayent eu pour elle, il ne paroît pas qu'ils y fuſſent bien parfaits; ils étoient au moins bien éloignés de la ſageſſe & de la régularité qu'on voit dans les ouvrages de ce Poëte; & je ne crois pas que l'Egypte ait jamais rien produit de ſemblable en ce genre, ni qui puiſſe leur être comparé. Laiſſons à Homere la gloire de l'invention & de la perfection: il ne les doit qu'à ſon génie; ou ſi l'art de l'Epopée étoit connu avant lui, ce qu'Ariſtote n'a pas voulu décider, ce n'eſt pas en Egypte qu'il en avoit vû les modeles; & il le perfectionna, puiſqu'Ariſtote reconnoît que ce fut lui qui enſeigna le premier aux autres Poëtes à faire comme il faut ces ingénieux menſonges.

En revenant d'Eſpagne, il aborda à

Ithaque, où il fut fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux. Mentés, preſſé d'aller faire un tour à Leucade ſa patrie, laiſſa Homere chez un des principaux d'Ithaque nommé Mentor, à qui il le recommanda, & qui en eut tous les ſoins poſſibles. Ce fut là qu'Homere apprit bien des choſes d'Ulyſſe, dont il profita dans la compoſition de ſon Odyſſée.

Mentés à ſon retour à Ithaque, trouva Homere guéri. Ils ſe rembarquerent, & après avoir employé beaucoup de tems à viſiter les côtes du Peloponneſe & les Iſles, ils arriverent à Colophone, où Homere fut encore attaqué de ſa fluxion ſur les yeux, mais avec tant de violence qu'on prétend qu'il en perdit la vûe. Ce malheur le fit réſoudre à retourner à Smyrne, où il finit ſon Iliade.

Quelque tems après, le mauvais état de ſes affaires l'obligea d'aller à Cumes, où il eſperoit de trouver plus de ſecours. En chemin il s'arrêta dans un lieu appellé *le nouveau mur* *, qui étoit une co-

* *Herodote n'eſt pas d'accord avec Strabon ; il aſſure que* le nouveau mur *fut une colonie de Cumes, & bâti huit ans après ſa métropole ; &*

lonie de Cumes. Là il entra chez un célebre armurier, nommé Tychius, où il récita quelques Hymnes qu'il avoit faits pour les Dieux, & son Poëme de l'expédition d'Amphiaraüs contre Thebes. L'admiration qu'il attira, lui fournit quelque tems les moyens de subsister. Herodote assure qu'on y montroit encore de son tems le lieu où Homere avoit accoûtumé de s'asseoir quand il recitoit ses vers; & que ce lieu étoit encore en très-grande vénération.

Il alla ensuite à Cumes, comme il l'avoit résolu; & en passant par Larisse, qui étoit sur le chemin à quatre-vingts stades de Cumes, il fit l'épitaphe de Mydas Roi de Phrygie, qui venoit de mourir. Il fut reçu à Cumes avec une extrême joie.

Le grand goût qu'on témoigna pour sa poësie, l'encouragea à demander qu'on lui assignât son entretien sur le trésor public; & comme il sentoit bien ses forces, il assura que si on lui accordoit cet honneur, il rendroit Cumes la

Strabon dit au contraire qu'il fut bâti avant Cumes, contre les Pelasges qui tenoient Larisse. On peut le voir, liv. 13.

plus célebre de toutes les villes. Ceux qui le favorisoient, lui conseillerent de faire lui-même sa demande au Senat. Il y est introduit ; il présente sa requête. Un seul Magistrat, qui sans doute n'aimoit pas la poësie, s'y opposa, représentant que si on vouloit nourrir tous les aveugles, ils en seroient accablés : cet avis fit revenir les autres, & l'emporta. Homere fit quelque vers pour se plaindre de son infortune ; mais il s'en plaignit avec plus de douceur que ne feroit aujourd'hui un de nos plus médiocres Poëtes. Ce mot du Magistrat fit perdre à Homere le nom de *Melesigene*, qu'il avoit porté jusqu'alors, il ne fut plus appellé qu'*Homere*, c'est-à-dire *aveugle*, dans le langage des Cuméens. En sortant de Cumes pour se retirer à Phocée, il fit cette imprécation qu'il ne nâquît jamais à Cumes de Poëte qui pût la célébrer & lui donner de l'éclat, regardant avec raison la naissance des grands Poëtes & des grands Ecrivains, non-seulement comme le plus grand ornement des villes où ils naissent, mais comme la plus sure source pour elles d'une gloire immortelle, qu'ils sont seuls

capables de leur procurer par leurs écrits.

Homere alloit ainſi de ville en ville liſant ſes Poëmes, & telle étoit la coûtume de ces premiers Poëtes. On peut dire que comme les anciens héros, Hercule, Theſée, couroient le monde pour purger la terre de monſtres, & pour faire jouir les villes & les campagnes des fruits de leur valeur, qu'ils n'employoient que pour le bonheur des hommes; les premiers Poëtes alloient de même dans les villes pour les faire jouir des fruits de leurs travaux, & pour répandre par tout les beautés & les merveilles de leur poëſie. On a voulu les comparer à nos Troubadours, qui alloient auſſi de ville en ville chanter leurs chanſons. La comparaiſon n'eſt pas noble pour Homere, mais elle l'eſt beaucoup pour ces Poëtes ſans génie & ſans goût.

Etant à Phocée, il liſoit ſes vers dans les aſſemblées. Il y avoit alors dans la ville un homme appellé * Theſtorides, qui enſeignoit les belles lettres à la jeuneſſe: il offrit à Homere de le prendre chez lui & de l'entretenir, s'il vouloit lui laiſſer écrire ſes poëſies. Homere ac-

* C'eſt-à-dire, *fils de Theſtor.*

cepta ce parti, & fit chez lui le Poëme appellé *la petite Iliade*, & un autre Poëme appellé *la Phoceïde*. Quand Thestorides eut ces Poëmes, il quitta Phocée, & alla à Chio, où il les débita comme siens. Cette indigne supposition fut bien-tôt reconnue. Homere qui en fut averti, voulut aller à Chio ; & n'ayant trouvé qu'un radeau qu'on menoit à Erythres, il se mit dessus, & d'Erythres, il passa à Chio dans un batteau de pêcheurs, qui le débarquerent, & eurent la cruauté de l'abandonner sur le rivage, où il passa la nuit. Un aveugle ne pouvoit que s'égarer dans un pays si désert ; il se mit pourtant en chemin dès le lendemain, & erra près de deux jours sans trouver personne qui pût le secourir & le conduire. Enfin sur le soir il entendit des chévres près de son chemin, il alla du côté où il les entendoit, & il auroit été dévoré par les chiens, si le berger, nommé Glaucus, ne l'avoit délivré. Ce berger ayant appris son avanture, le mena dans sa cabane, & le régala le mieux qu'il lui fut possible : le Poëte tâcha de divertir son hôte, en lui racontant ce qu'il avoit vû de plus curieux dans ses voyages.

Cette avanture d'Homere, à l'aveuglement près, ressemble bien à celle d'Ulysse, qui en arrivant à sa maison de campagne, auroit été dévoré par ses chiens, si Eumée ne fût accouru à son secours, comme cela est raconté au commencement du quatorzieme Livre de l'Odyssée. Il y a de l'apparence qu'Homere donne à Ulysse ce qui lui étoit arrivé à lui-même.

Glaucus fut si charmé, que dès le lendemain il alla rendre compte à son maître de l'heureuse rencontre qu'il avoit faite. Son maître lui ordonna de lui amener cet étranger; & il ne l'eut pas plutôt entretenu, qu'il le voulut avoir chez lui, & qu'il lui confia l'éducation de ses enfans. Cet homme se tenoit à une terre appellée Bolissus, près de la ville de Chio. Homere demeura quelque tems chez lui, & y composa quelques Poëmes, qui se sont perdus, & la Batrachomyomachie, ou le combat des Grenouilles & des Rats, qui nous reste encore. Dès que Thestorides, qui étoit à Chio, fut informé qu'Homere étoit si près de lui, il n'osa l'attendre, & quitta le pays. Homere alla à Chio, & y établit

une école, où il lisoit publiquement ses Ouvrages. Il y gagna quelque bien, se maria & eut deux filles, dont l'une mourut jeune, & l'autre fut mariée à un homme de Chio. Ce fut-là qu'il composa son Odyssée, & dans ce Poëme il témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui avoient fait plaisir, car il y consacre leurs noms, & y place Mentor, Phemius, Mentés, avec des éloges qui les ont immortalisés. Il avoit placé de même Tychius dans son Iliade.

Ses amis trouvant que l'Ionie étoit pour lui un théâtre trop petit, lui conseillerent d'aller en Grece, où il jouiroit plus glorieusement de sa réputation. Il se rendit à leurs conseils, & l'on prétend, que pour se procurer la faveur des Grecs, il ajouta dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de vers à la louange de plusieurs Etats de la Grece, & sur-tout à celle des Athéniens & à celle des peuples d'Argos.

Il partit donc de Chio, & aborda à Samos, où on le retint, & où il passa l'hyver; de Samos il alla à Io, une des isles Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athenes: mais il tom-

ba malade dans cette iſle, & y mourut. On lui fit des funerailles honorables, & on l'enterra ſur le rivage de la mer; car c'étoit la coûtume de placer les tombeaux des grands perſonnages dans les lieux où ils pouvoient être les plus expoſés à la vûe des paſſans.

Pluſieurs Auteurs ont écrit qu'il mourut de douleur de n'avoir pû expliquer un énigme que lui propoſerent des pêcheurs, qu'il trouva ſur le rivage. Mais Herodote, qui rapporte cet énigme, s'oppoſe avec raiſon à une tradition ſi ridicule. Les Anciens ſe ſont plû ſouvent à donner aux grands hommes des naiſſances & des morts extraordinaires. C'eſt ainſi que l'on a dit qu'Ariſtote s'étoit jetté dans l'Eurype, au détroit de Negrepont, pour n'avoir pû comprendre la cauſe de ſes prétendues ſept marées journalieres : deux inſignes fauſſetés, comme mon Pere l'a montré dans ſes lettres. Le détroit de Negrepont n'a point de marées réglées; il eſt dans une continuelle agitation à cauſe des flots que le pont Euxin envoye continuellement dans la mer Egée; & la mort d'Ariſtote eſt rapportée tout autrement par des auteurs mieux informés.

Si ces mémoires d'Herodote avoient été regardés comme véritables, ils auroient vuidé le procès de tant de villes qui se disputoient l'honneur d'avoir donné la naissance à ce grand Poëte, & terminé les différends de tant d'auteurs célebres, qui ne sçauroient s'accorder sur le tems où il a vécu. Car, selon Herodote, Homere est Eolien, puisqu'il naquit à Smyrne, ce qu'il fonde encore sur ce que ce Poëte suit ordinairement les coûtumes des Eoliens, sur-tout dans les descriptions qu'il fait des sacrifices.

Voilà donc sa véritable patrie trouvée, & le tems de sa naissance bien fixé, puisqu'il assure que ce Poëte naquit à Smyrne cent soixante-huit ans après la prise de Troye, & six cens vingt-deux ans avant la descente de Xerxès en Grece.

Mais la fidélité de ces mémoires a pû être suspecte avec raison, & la supputation des tems doit faire dôuter qu'Herodote soit l'auteur de cet ouvrage; car outre qu'elle est fausse, puisque depuis l'an cent soixante-huit de la prise de Troye jusqu'au passage de Xerxès, il n'y a pas six cens vingt-deux ans, com-

me cet Ecrivain le dit, mais ſeulement cinq cens trente-deux, on voit qu'Herodote ſuit un autre calcul dans le ſecond Livre de ſon Hiſtoire, où il écrit qu'il eſt perſuadé qu'Homere étoit quatre cens ans avant lui, c'eſt-à-dire, trois cens quarante ans après la priſe de Troye, car Herodote floriſſoit ſept cens quarante ans après cette expédition.

Nous voilà donc retombés dans les mêmes incertitudes, & ſur le lieu de ſa naiſſance & ſur le tems.

La premiere ne ſera jamais bien éclaircie, & l'on ne peut faire que des conjectures.

Ceux qui n'ont conſulté que ſon ſtile, qui eſt Ionique preſque par-tout, ont crû pouvoir inférer de-là qu'il étoit d'Ionie: mais cela ne prouve rien, comme mon Pere l'a remarqué. Hippocrate & Herodote ont tous deux écrits en Ionien, quoique le premier fût de l'iſle de Cos, & l'autre d'Halicarnaſſe, où l'on parloit Dorien. Les Ecrivains Grecs ne s'aſſujettiſſoient pas à ſuivre dans leurs Ouvrages le dialecte de leur pays; ils choiſiſſoient celui qui leur plaiſoit davanta-

ge. Homere a préféré l'Ionique, parce qu'il est incomparablement plus beau que tous les autres, & qu'il étoit le plus connu & le plus estimé, comme la base & le fondement de la langue Grecque, & comme le Grec le plus pur.

Strabon le croyoit de l'isle de Chio; sur ce qu'il parle volontiers de la mer Icarienne, comme d'une mer qu'il voyoit souvent; mais cette preuve est foible; car Homere parle de cette mer, comme en ont parlé tous les Poëtes, c'est-à-dire comme d'une mer orageuse & difficile à cause de la quantité d'Isles dont elle est semé,

. . . . . *crebris freta consita terris.*

Il faut pourtant avouer que cette opinion? qu'Homere étoit de Chio, a été la plus suivie. Le Poëte Simonide l'appelle *le Poëte de Chio*, & Théocrite en deux endroits, *le Chantre de Chio*. Que dis-je? Homere lui-même écrit en propres termes qu'il habitoit à Chio, quand il dit aux Muses dans son hymne à Apollon, *Répondez que c'est l'Aveugle qui demeure à Chio.*

Τυφλὸς ἀνὴρ, οἰκεῖ δὲ χίῳ ἐνὶ παιπαλοέσσῃ.

Car on prend ce mot οἰκεῖ, *demeure*,

pour *eſt né*, comme il le ſignifie quelquefois dans Homere même.

C'eſt ſur cela qu'inſiſte Leo Allatius, pour ſoutenir que ce Poëte étoit de Chio. Mais il y a deux choſes à répondre; la premiere, que cet hymne n'eſt pas d'Homere, non plus que les autres qui portent ſon nom; ou que s'il eſt de lui, comme Thucydide l'a certainement crû, les Anciens ont pris ce mot οἰκεῖ, *demeure*, non pour le lieu de la naiſſance, mais pour celui de la ſimple habitation. Et nous avons vû qu'Homere a effectivement fait un long ſéjour à Chio. Comment peut-on concevoir que tant de villes euſſent diſputé entre elles l'honneur d'avoir donné la naiſſance à Homere, ſi ce Poëte avoit marqué ſi préciſément lui-même le lieu où il étoit né?

Les Homerides de Chio, ſur leſquels Leo Allatius ſe fonde encore, n'établiſſent pas davantage ſon opinion. Les Homerides ne ſont pas des deſcendans d'Homere, mais des * *Rhapſodes*, c'eſt-

* *On prétend que ces* Rhapſodes *étoient ainſi appellés, parce qu'ils récitoient ces vers, en tenant à la main une branche de laurier à*

à-dire des gens qui récitoient ses vers dans les assemblées publiques, & sur-tout dans les jeux, que l'on célébroit tous les cinq ans à Chio en l'honneur d'Homere, & dont on conservoit la mémoire par des médailles, que l'on faisoit frapper; il y en a encore dans les cabinets des curieux. Du tems de Platon il y avoit beaucoup de ces Homerides, non-seulement à Chio, mais ailleurs : car il en est parlé dans son Dialogue intitulé *Ion*. Peut-on s'imaginer que du tems de Platon, plus de cinq cens ans après Homere, il y eût encore en tant de lieux des descendans de ce Poëte, & en assez grand nombre pour conserver le nom

ῥαψῳδοὶ, *ou parce qu'ils cousoient ensemble différentes piéces, & qu'après avoir chanté, par exemple, la partie appellée* la Colere d'Achille, *dont on a fait le premier Livre, ils chantoient celle qu'on appelloit* le Combat de Paris & de Ménélas, *dont on a fait le troisieme Livre, ou telle autre qu'on leur demandoit,* ῥαψῳδοὶ, ῥάπτοντες τὰς ᾠδάς. *Cette derniere opinion est la plus vraisemblable, ou plutôt la seule vraie. C'est ainsi que Sophocle dans son Oedipe appelle le sphynx* ῥαψῳδὸν *parce qu'il rendoit différens oracles selon qu'on l'interrogeoit. Au reste, il y avoit deux sortes de* Rhapsodes, *les uns récitoient sans chanter, & les autres récitoient en chantant.*

d'*Homerides?* cela ſeroit bien ſingulier. Enfin ſi Homere avoit dit lui-même qu'il étoit né à Chio, jamais Ariſtote n'auroit aſſuré le contraire, comme il le fait formellement.

Dans le 2. Liv. de ſa Rhétorique. ch. 23.

L'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'il étoit Eolien, comme l'a cru celui qui a écrit ſa Vie. C'eſt le ſentiment que mon Pere a ſuivi, & qu'il a fondé non-ſeulement ſur le grand attachement qu'Homere témoigne pour les pratiques des Eoliens, mais encore ſur ce qu'il dit au commencement du neuviéme Livre de l'Iliade, que le zéphyre, le vent du couchant, ſouffle de la Thrace, ce qui n'eſt vrai que par rapport aux villes des Eoliens; d'où il s'enſuit néceſſairement qu'Homere étoit né, ou du moins qu'il demeuroit en Eolide vis-à-vis de Lesbos.

A l'égard du tems où il a vécu, il eſt certain qu'Homere n'a laiſſé dans ſes Ouvrages aucun indice qui puiſſe nous mener à le bien établir. Ariſtote a voulu le conjecturer d'un paſſage du neuviéme Livre de l'Iliade, où ce Poëte parle de Thebes d'Egypte, comme de la ſeule ville connue & de grande réputation

dans tous les pays: d'où il infere qu'il vivoit peu de tems avant que Memphis fût bâtie, ou qu'elle fût parvenue à la grandeur où elle se trouva, & qui effaça celle de Thebes. Mais cette conjecture n'est pas sûre, & ne peut servir à nous fixer; car Thebes fut encore très-florissante long-tems après Homere, puisque sa premiere ruine ne vint que par Nabuchodonosor, & il y avoit déja long-tems que Memphis étoit une ville très-florissante. Cherchons donc quelque chose de plus précis.

Il me paroît qu'il n'étoit pas bien difficile de dissiper cette incertitude. C'est une regle sure, que quand le tems de la vie d'un homme n'est pas marqué précisément par des époques certaines, on peut le fixer à peu près par la vie de ceux qui ont vécu peu de tems après lui. Nous sçavons, comme je l'ai déja dit dans la Préface, que Lycurgue étant allé en Ionie, y trouva les Poëmes d'Homere chez un des fils, ou des petits-fils de Creophyle qui avoit logé ce Poëte. Homere étoit donc quelque tems avant ce Législateur, qui vivoit trois cens ans après la prise de Troye, & par

conséquent Homere vivoit cinquante ou soixante ans avant Lycurgue, ou deux cens quarante, ou deux cens cinquante ans après la prise de Troye.

Il est vrai que les marbres d'Arondel, qui sont ce que nous avons de plus sûr, mettent Homere sous l'Archonte Diognetus, c'est-à-dire trois cens ans après la prise de Troye, & neuf cens seize ans avant la naissance de notre Seigneur. Cela ne s'accorde pas entiérement avec l'époque que j'ai marquée, à moins qu'on ne dise qu'Homere, bien que plus vieux que Lycurgue, vivoit encore de son tems, comme Ciceron & Strabon l'ont cru. Il est toujours constant que ce Poëte florissoit vers le milieu du troisieme siécle après la prise de Troye, & cela suffit. On ne sçauroit le reculer plus loin.

Il n'est pas si étonnant que l'on ait ignoré la véritable patrie d'Homere, & le tems précis où il a vécu, qu'il l'est que l'on ne sçache pas son véritable nom. Celui de *Melesigene* a trop l'air d'une fable.

Homere s'est caché avec un très-grand soin; dans tous ses Ouvrages, il n'a rien dit qui le puisse faire connoître. Dion Chrysostôme

Chryſoſtôme admirant cette modeſtie, l'oppoſe à la vanité de ces Ecrivains qui mettent leur nom au commencement, à la fin, & dans le cours même de leurs Ouvrages, & qui ſe nommeroient à chaque page s'ils l'oſoient: & frappé de la grandeur d'ame de ce grand Poëte, il lui donne ce bel éloge, * *Qu'il a fait comme les Prêtres, qui rendent les Oracles des Dieux; car ces Prêtres ne mêlent point leurs noms aux inſpirations qu'ils ont reçues, & rendent leurs réponſes ſans ſe montrer.*

Quelques auteurs ont prétendu qu'il porta toujours celui d'Homere, parce qu'il étoit aveugle-né. Mais Velleïus Paterculus a fort bien réfuté ce conte. *Si quelqu'un*, dit-il, *croit qu'Homere eſt né aveugle, il eſt aveugle lui-même, & privé de tous les ſens.* Proclus dit la même choſe: *Tous ceux qui aſſurent qu'Homere eſt né aveugle, me paroiſſent avoir perdu le ſens; car ce Poëte a plus vû & mieux vû que tous les autres hommes.*

Quem ſi quis cœcum genitum putat, omnibus ſenſibus orbus eſt.

En effet, Homere a peint au naturel

* Ἀλλὰ τῷ ὄντι ὥσπερ οἱ προφῆται τῶν θεῶν ἐξ ἀφανοῦς καὶ ἀδύτου ποθὲν φθεγγόμενος.

une infinité de choſes dont il n'auroit jamais pû avoir la moindre connoiſſance s'il n'avoit eû de fort bons yeux.

D'autres ont prétendu qu'il eut ce nom, parce qu'il fut donné en ôtage par les habitans de Smyrne à ceux de Chio pour terminer quelque guerre de ſon pays, car les Grecs appellent les ôtages *Homeres ;* c'eſt ce que je trouve de plus apparent. Il me ſemble même que ce prétendu aveuglement d'Homere eſt démenti par les médailles frappées en ſon honneur ; car il y eſt repréſenté aſſis, & tenant un volume qu'il lit, marque ſûre que dans le tems de ces médailles, la tradition, qui l'a fait aveugle, n'avoit pas encore commencé ; elle eſt poſtérieure aux médailles, & n'a eû d'autre fondement que la ſignification du mot.

Cette ignorance où l'on eſt ſur le pays, ſur la vie & ſur le nom même d'Homere, prouve admirablement la vérité de ce que dit l'Empereur Marc-Aurele, qu'un homme inconnu peut être un homme divin.

Outre l'Iliade & l'Odyſſée, on prétend qu'il avoit fait quantité d'autres ouvrages. Herodote, ou celui qui a fi-

ſa Vie, lui attribue des hymnes pour les Dieux; un poëme ſur *l'expédition d'Amphiaraüs contre Thebes ; la petite Iliade ; la Phoceïde ; les Cercopes ; les Epicichlides ; le combat des grenouilles & des rats*, & pluſieurs autres, dont on n'a conſervé que les noms. Il avoit fait un Poëme intitulé *Margites*, où il avoit mêlé pluſieurs ſortes de vers, comme nous l'apprenons d'Ariſtote ; on prétend même que c'étoit ſon premier ouvrage, & qu'il avoit eſſayé par-là ſon talent pour la poëſie. Nous n'avons aujourd'hui que ſon Iliade & ſon Odyſſée. Le combat des grenouilles & des rats eſt fort douteux, auſſi-bien que ſes hymnes à Apollon, à Diane, à Mercure, & à quelques autres Dieux. Les plus ſçavans Critiques eſtiment que ces ouvrages ne ſont pas de lui. Il en eſt de même de la petite Iliade : il paroît qu'Ariſtote n'a pas crû qu'il en fût l'auteur, & il en dit de fort bonnes raiſons. C'eſt faire un grand tort à Homere de lui attribuer un Poëme où ſont violées toutes les regles de l'art, qu'il a ſi bien ſuivies dans ſes deux Poëmes. Il y a bien de l'apparence qu'on lui a encore

Dans le ch. 24. de la Poëtiq.

attribué d'autres ouvrages qu'il auroit désavoués, & tel étoit le poëme appellé * *Cypria, les Cypriaques.* Aristote fait entendre qu'il n'en étoit non plus l'auteur que de la petite Iliade, que les anciens monumens attribuent avec plus de raison au poëte Leschés, & il le donne à un poëte appellé Dicaiogene. Avant ce philosophe, Herodote avoit prouvé par de bonnes & solides raisons que ces Cypriaques n'étoient nullement d'Homere. On peut voir ce qu'il en dit dans le 2. livre de son histoire.

Les poësies d'Homere n'ont pas fait seulement les délices de l'esprit, elles ont fait encore dans tous les tems le plaisir des yeux; les plus grands peintres & les plus célebres sculpteurs ont tiré de-là les sujets & les desseins de leurs plus grands ouvrages; elles ont fait les plus beaux ornemens des Temples & des Palais. Parmi les sujets qu'on peignoit ordinairement dans les galeries & dans les portiques, Vitruve met les combats

* *C'étoit un Poëme dont on ignore le suj.. L'auteur y parloit de l'enlevement d'Heléne: cela fait croire que c'étoit un recueil d'avantures amoureuses.*

d'Ilion & les erreurs d'Ulyſſe. Hieron avoit fait repréſenter toute la fable de l'Iliade ſur le plancher de ſon navire en ouvrage de marqueterie ; & tout le monde ſçait que François I. ce Pere des Lettres, a tiré de l'Odyſſée l'embelliſſement d'une des galeries de Fontainebleau. L'antiquité parle même de certaines coupes de grand prix, que l'on appelloit *ſcyphos Homericos*, *coupes d'Homere*, parce qu'on y avoit gravé des ſujets tirés de ſes poëmes, ou même pluſieurs de ſes vers. Neron les aimoit paſſionnément, comme le rapporte Suetone, & c'eſt cette paſſion qui a perſuadé au ſçavant M. Fabretti, qu'un Stuc où ſont ſculptés en petits bas-reliefs, d'une maniere très-élegante, les ſujets des Livres de l'Iliade, eſt du tems de ce Prince. Le malheur eſt que cet ouvrage n'eſt pas venu à nous entier : on n'en a que le bas-relief du premier Livre, & ceux des douze derniers ; les onze autres manquent.

Homere n'a pas ſeulement été regardé comme le plus grand Poëte dans l'Epopée, mais encore comme celui qui a donné les idées des autres genres de poëſie les plus importans, c'eſt-à-dire,

de la Tragédie & de la Comédie. C'est ce qu'Ariſtote aſſûre dans ſa Poëtique : Poëtiq. ch. 4. *Comme Homere*, dit-il, *a tenu ſans contredit le premier rang dans le genre héroïque & tragique, car il eſt le ſeul qui mérite le nom de Poëte, non-ſeulement parce qu'il a bien écrit, mais encore parce qu'il a fait des imitations dramatiques ; il a été auſſi le premier qui ait donné comme un crayon de la Comédie, en changeant en plaiſanteries les railleries piquantes des premiers Poëtes. En effet, ſon* Margites *a le même rapport avec la Comédie, que ſon Iliade & ſon Odyſſée ont avec la Tragédie.*

L'autorité d'Homere a toûjours été ſi grande, &, comme mon pere l'a remarqué, on a toujours eu tant de reſpect pour ſes écrits, que les Anciens croyoient avoir aſſez bien prouvé une choſe quand ils produiſoient le moindre paſſage de ſes poëmes pour appuyer leur opinion. Je ne parle pas ſeulement des Poëtes, des Géographes, des Rheteurs ; je parle auſſi des Théologiens, des Phyſiciens, des Juriſconſultes, des Philoſophes, & même des Généraux d'armée. Un de ſes vers a terminé quelquefois

des différends considérables, & donné gain de cause à ceux qui l'avoient de leur côté.

La vénération des hommes pour ce grand Poëte ne s'arrêta pas là, elle alla jusqu'à lui élever des temples. Ptolemée Philopator, troisieme Roi d'Egypte, lui en éleva un très-magnifique, dans lequel il plaça la statuë d'Homere, & tout autour de cette statuë il mit les plans des villes qui se disputoient l'honneur d'avoir été son berceau.

Ceux de Smyrne firent bâtir un grand portique de figure quarrée, & au bout un temple à Homere avec sa statue.

A Chio on célébroit tous les cinq ans des jeux en l'honneur de ce Poëte, & on frappoit des médailles pour conserver la mémoire de ces jeux. On faisoit la même chose à Amastris, ville du Pont.

A Argos on invoquoit Homere avec Apollon dans les sacrifices publics. On fit même à Homere des sacrifices particuliers, & on lui érigea une statuë de bronze.

Ces honneurs rendus à Homere en tant de lieux, donnerent à un ancien

ſculpteur de Priene, appellé Archelaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéoſe de ce Poëte. Ce marbre, qui eſt d'une beauté ſinguliere, & qui marque parfaitement la ſageſſe, l'étenduë d'eſprit, le grand ſçavoir & l'habileté du ſculpteur, fut trouvé heureuſement vers le milieu du dernier ſiécle dans les ruines près d'une maiſon de campagne de l'Empereur Claude. Il a été gravé plus d'une fois, & M. Cuper en a donné en 1683, une explication fort étendue.

J'en ai mis une d'Amaſtris dans la Planche qu'on voit à la page 36.

Dans les cabinets des curieux, on voit encore des médailles d'Homere frappées à Chio, à Smyrne, à Amaſtris. Mais comme ces honneurs ne commencerent que long-tems après ſa mort, on n'a point de figure d'Homere tirée ſur l'original; elles ne ſont toutes que d'idée & de fantaiſie. Au moins c'eſt ce que Pline nous fait entendre, liv. 35. chap. 2. *In Bibliothecis dicantur illi quorum immortales animæ in iiſdem locis ibi loquuntur. Quinimò etiam quæ non ſunt finguntur, pariuntque deſideria non traditi vultus, ſicut in Homero evenit. On conſacre dans les Bibliothéques la figure de ceux dont les ames immortelles*

y parlent encore. Bien plus, on feint ce qui n'existe point; & des têtes, qu'on ne nous a pas conservées, enflamment notre curiosité & excitent de violens desirs, comme cela est arrivé sur Homere.

De-là vient sans doute que ces têtes qui paroissent sur ces médailles, sont si différentes, à moins qu'on ne veuille dire que ces médailles & ces figures d'Homere ont été faites sur des portraits qu'on avoit conservés dans ces villes, & qu'elles ne sont différentes qu'à cause du différent âge où ces portraits avoient été faits, ce qui est difficile à croire.

Mais ni ces médailles, ni ces statuës, ni ces jeux publics, ni ces temples, ni ces sacrifices, ni ces hymnes, ni cette apothéose, en un mot tous ces différens honneurs rendus à Homere dans la Grece par des villes, ou ailleurs par des Princes étrangers, ne valent pas l'éloge que forme le consentement de tous les hommes dans tous les siécles & dans tous les lieux: car si les suffrages d'une seule ville ont souvent suffi pour faire obtenir à des hommes les honneurs divins, que ne doivent pas faire les suffrages réunis de tout le monde, en tous

lieux & dans tous les âges?

C'eſt ce conſentement ſi glorieux de tous les tems & de tous les lieux, que le ſculpteur Archelaüs a ſi ingénieuſement marqué dans ce marbre, dont j'ai parlé, & dont je donne ici ce ſeul morceau qui fait à mon ſujet, & dont voici une explication très-ſimple.

On voit Homere aſſis ſur un ſiége, accompagné d'un marche-pied, car c'étoit le ſiége que l'on donnoit aux Dieux, ou aux perſonnes conſidérables que l'on vouloit bien traiter. Dans le 14. Livre de l'Iliade, Junon promet au Sommeil un trône d'or qui ſera accompagné d'un marche-pied, afin qu'il puiſſe être longtems à table ſans fatiguer ſes beaux pieds. Et dans le 18. Livre, la femme de Vulcain, la belle Charis, conduit Thetis dans un riche appartement, la fait aſſeoir ſur un trône magnifique, & met ſous ſes pieds délicats un marche-pied.

Ce Poëte a le front ceint d'un bandeau, comme étant le grand-Prêtre des Muſes, ou plutôt le Roi ou le Dieu des Poëtes; car le bandeau autour de la tête n'étoit pas ſeulement la marque de la Royauté & de la grande Prêtriſe, mais encore de la divinité.

Il tient de la main droite un volume, & de la gauche un ſceptre, ou une haſte, au bout de laquelle on voit une fleur, qu'on prétend être le *Lotos*, peut-être pour marquer l'Odyſſée; car dans le 9. Livre, Ulyſſe raconte les effets miraculeux de cette plante, qui avoit fait oublier à ſes compagnons, qui en avoient mangé, le deſir de retourner dans leur patrie.

Des deux figures qui ſont derriere la chaiſe, celle qui eſt à la droite, & ſous laquelle on voit ce mot.... ΚΟΥΜΕΝΗ pour ΟΙΚΟΥΜΕΝΗ, le tems ayant rongé la premiere ſyllabe, c'eſt Cybelle avec une tour ſur la tête, ou Iſis avec ſon boiſſeau, *modius*, pour repréſenter la Terre; elle met une couronne ſur la tête d'Homere, pour marquer que la terre entiere a déféré à ce Poëte la couronne de la poëſie.

La figure aîlée, qui eſt à la gauche, c'eſt le Tems, comme le mot ΚΡΟΝΟΣ qui eſt au-deſſous, le fait entendre, il aſſiſte à ce couronnement, comme partie néceſſaire, tenant un volume dans chaque main, l'Iliade & l'Odyſſée, parce que c'eſt le Tems ſeul, qui en conſacrant

les écrits des grands Poëtes, ou des Ecrivains illuſtres, met le ſceau à leur réputation, & leur aſſure une gloire qui ne finira jamais.

Aux deux côtés de la chaiſe, il y a deux petites figures à genoux; celle qui eſt à la droite d'Homere, c'eſt l'Iliade, comme l'apprend le mot ΙΛΙΑΣ, qui eſt au-deſſous; & ſans le mot même on ne laiſſeroit pas de la connoître à l'épée qu'elle tient, & qui marque les combats décrits dans ce poëme.

La figure qui eſt à la gauche, & dont on ne voit que la tête & la main, c'eſt l'Odyſſée, comme le mot ΟΔΥΣΣΕΙΑ, le fait entendre, & comme on la reconnoît à ce qu'elle tient à la main, qui eſt un ornement de la poupe d'un vaiſſeau, & qu'on appelle *acroſtolium* & *apluſtre*; car c'eſt pour marquer les voyages d'Ulyſſe, comme Strabon nous apprend qu'à de pareils ornemens, que l'on voyoit dans un temple de Minerve en quelque ville d'Eſpagne, on reconnoiſſoit qu'Ulyſſe avoit été juſques-là.

Enfin ſous les pieds d'Homere au bas de ſon marchepied, on voit deux rats qui rongent quelque choſe. On a préten-



··ΚΟΥΜΕΝΗ ΧΡΟΝΟΣ ΙΛΙΑΣ ΟΔΥΣΣΕΙΑ ΟΜΗΡΟΣ

du que c'étoit pour marquer le poëme de la *Batrachomyomachie*, du combat des grenouilles & des rats; mais j'en doute fort, & je suis persuadée que l'habile sculpteur a voulu marquer par ces rats, ces insectes du Parnasse, ces méchans auteurs, qui n'ayant pû parvenir à faire estimer leurs ouvrages, ont voulu se venger de ce mépris sur les ouvrages les plus estimés; & qui, lorsque le Tems & la Terre entiere couronnent Homere, ont pris à tâche de le décrier. Il y en a plusieurs dans l'antiquité, comme nous le voyons dans Aristote, dans Strabon & ailleurs, car il y a eu des goûts dépravés dans tous les siécles. Cette secte si décriée s'est renouvellée dans les derniers tems, peut-être même n'est-elle pas encore entierement éteinte aujourd'hui, malgré le ridicule affreux dont elle a été couverte. Si j'osois je prendrois la liberté de fournir à ces censeurs, qui condamnent Homere sans le connoître, un raisonnement qui me paroît bien simple, & que le sens commun doit dicter. Je voudrois donc que chacun de ces critiques si présomptueux voulût raisonner de cette maniere: Tout ce qu'il y a ce

» eu de plus grands hommes & de plus
» fort génies depuis deux mille cinq cens
» ans en Grece, en Italie & ailleurs; ceux
» dont on eſt forcé encore aujourd'hui
» d'admirer les écrits; ceux qui ſont enco-
» re nos maîtres, & qui nous enſeignent
» à penſer, à raiſonner, à parler, à écrire,
» tous ces gens-là reconnoiſſent Homere
» pour le plus grand de tous les Poëtes,
» & ſes poëmes pour la ſource des richeſ-
» ſes de toutes les autres poëſies; c'eſt ſur
» lui qu'on a formé les regles des plus no-
» bles de tous les poëmes, pour en conſti-
» tuer l'art; des hommes très-éclairés, des
» hommes d'un eſprit très-pénétrant, &
» d'un jugement très-juſte, nous y font
» remarquer des beautés ſingulieres & des
» charmes infinis. Tous ces gens-là ont
» porté leur jugement ſur ce qu'ils ont vû,
» examiné, connu; au lieu que moi je ju-
» ge de ce que je n'ai ni vû, ni connu, ni
» examiné, puiſque je n'ai jamais lû Ho-
» mere dans ſa langue, & que je ſuis inca-
» pable de le lire; ou de le bien lire; com-
» ment puis-je donc préſumer que mes
» déciſions prévaudront ſur celles de tant
» de juges ſi éclairés & ſi reſpectables qui
» n'ont pû être trompés? cela n'eſt pas poſ-

ſible. » Et en vérité dans les choſes mêmes que l'on auroit examinées avec le plus d'attention, & que l'on croiroit le mieux connoître, & entre égaux, la ſageſſe, toujours conforme à l'ordre, & qui n'eſt elle-même que l'ordre, voudroit qu'on ſoumît ſon ſentiment particulier à celui du plus grand nombre, & encore plus à celui de tous les tems & de tous les lieux.

Tous ces aveugles cenſeurs qui veulent à quelque prix que ce ſoit critiquer Homere, auront beau unir leurs efforts, jamais ils n'ôteront à ce grand Poëte la couronne que le Tems & la Terre entiere ont miſe ſur ſa tête, & qu'il a ſi bien méritée par ſes écrits immortels.



Argument du I. Livre.

Chrysés, Prêtre d'Apollon, vient au camp des Grecs pour racheter sa fille, qui étoit esclave d'Agamemnon: ne pouvant l'obtenir, étant même renvoyée honteusement par ce Prince, il adresse ses prieres à Apollon, & le prie de le venger; ses prieres sont exaucées; ce Dieu envoye une horrible peste qui ravage tout le camp. Sur cela Achille convoque une assemblée, dans laquelle Calchas, après s'être assuré de sa protection, explique aux Grecs la véritable cause de leurs malheurs; il leur déclare qu'il n'y a de moyen d'appaiser la colere du Dieu, que de renvoyer Chryséïs à son pere sans rançon, & de mener avec elle à Chrysa une hécatombe. Cet avis déplaît à Agamemnon; il s'emporte contre Calchas & contre Achille, & envoye dans la tente de ce héros enlever sa captive Briséïs. Cet affront le jette dans une colere furieuse contre les Grecs; il ne veut plus les secourir; il se tient dans son quartier avec toutes ses troupes, & refuse de les mener au combat. Thetis, à la priere de son fils, monte au Ciel, & prie Jupiter de rendre les Troyens victorieux, afin de faire connoître aux Grecs le tort qu'Agamemnon a eu d'offenser Achille. Junon connoissant ce que Jupiter a promis à cette Déesse, lui en fait ses plaintes, & se brouille avec lui. Vulcain les raccommode dans un festin.

L'ILIADE



L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE I.

DEESSE, chantez la colere d'Achille fils de Pelée; cette colere pernicieuse, qui causa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita dans le sombre royaume de Pluton les ames généreuses de tant de Héros, & livra leurs corps en proie aux chiens & aux vautours, depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut divisé le fils d'Atrée & le divin Achille; ainsi les décrets de Jupiter

s'accompliſſoient. Quel Dieu les jetta dans ces diſſentions ? Le fils de Jupiter & de Latone irrité contre le Roi, qui avoit deshonoré Chryſés ſon ſacrificateur, envoya ſur l'armée une affreuſe maladie, qui emportoit les peuples. Car Chryſés étant allé aux vaiſſeaux des Grecs chargé de préſens, pour la rançon de ſa fille, & tenant dans ſes mains les bandelettes ſacrées d'Apollon avec le ſceptre d'or, pria humblement les Grecs, & ſur-tout les deux fils d'Atrée
» leurs généraux : Fils d'Atrée, leur
» dit-il, & vous, généreux Grecs,
» que les Dieux qui habitent l'O-
» lympe, vous faſſent la grace de dé-
» truire la ſuperbe ville de Priam, &
» de vous voir heureuſement de re-
» tour dans votre patrie; mais rendez-
» moi ma fille en recevant ces pré-
» ſens, & reſpectez en moi le fils du
» grand Jupiter, Apollon, dont les

traits ſont inévitables. «

Tous les Grecs firent connoître par un murmure favorable, qu'il falloit reſpecter le Miniſtre du Dieu, & recevoir ſes riches préſens. Mais cette demande déplut à Agamemnon aveuglé par ſa colere. Il renvoya durement Chryſés, & accompagna ſon refus de menaces : Vieillard, lui dit-il, « que je ne te trouve pas déſormais « dans mon camp, & qu'il ne t'ar- « rive jamais d'y revenir, ſi tu ne « veux que le ſceptre & les bande- « lettes du Dieu, dont tu es le Mi- « niſtre, ne te ſoient inutiles. Je ne « te rendrai point ta fille avant qu'el- « le ait vieilli dans mon palais à Ar- « gos loin de ſa patrie, travaillant en « laine & ayant ſoin de mon lit. Re- « tire-toi donc, & ne m'irrite pas « davantage par ta préſence ſi tu as « quelque ſoin de tes jours. «

Ces menaces intimiderent le vé-

nérable Vieillard : il obéit, & plongé dans une profonde tristesse, il s'en alla le long du rivage de la mer. Quand il se vit seul & éloigné du camp, il adressa cette priere à
» Apollon : Fils de Latone, écoutez
» ma voix ; grand Dieu, dont les
» brillantes fléches sont si redouta-
» bles, qui protégez Chrysa & la
» divine Cylla, & qui défendez avec
» tant d'éclat Tenedos ; Dieu de
» Sminthe, si jamais j'ai orné de fe-
» stons votre temple d'une manie-
» re qui vous ait été agréable, si
» jamais vous vous êtes plû aux sa-
» crifices des taureaux & des ché-
» vres que j'ai offerts sur vos autels,
» exaucez mes vœux, & que les
» Grecs, accablés de vos traits,
» payent cherement mes larmes.

Sa priere n'étoit pas achevée, qu'Apollon l'exauça. Il descend des sommets de l'Olympe, le cœur plein de colere, avec son

arc & ſon carquois : les fléches agitées par le vol rapide de ce Dieu irrité, retentiſſoient ſur ſes épaules, & couvert d'un nuage, il marchoit ſemblable à la nuit. Il s'aſſit loin des vaiſſeaux & tira ſes fléches qui fendirent les airs avec un ſiflement épouvantable. Il ne frappa d'abord que les mulets & les chiens ; mais bientôt après les Grecs furent eux-mêmes la proie de ſes fléches mortelles, & l'on ne voyoit par-tout que monceaux de morts ſur des buchers qui brûloient ſans ceſſe.

Pendant neuf jours les traits du Dieu volerent dans toute l'armée, & le dixieme jour Achille inſpiré par la Déeſſe Junon, qui protégeoit les Grecs, & qui étoit touchée de les voir ſi malheureuſement périr, convoqua une aſſemblée. Les Grecs étant donc aſſemblés, Achille ſe leva, & s'adreſ-

» ſant à Agamemnon : Fils d'Atrée,
» lui dit-il, je vois bien préſentement
» que ſi nous ſommes aſſez heureux
» pour éviter la mort, nous ſerons
» obligés de retourner ſur nos pas,
» & d'aller encore errer ſur la vaſte
» mer, puiſque la guerre & la peſte
» ſe joignent enſemble pour nous
» détruire. Mais voyons, conſul-
» tons quelque Devin, quelque Sa-
» crificateur, ou quelque interpré-
» te de ſonges, car les ſonges vien-
» nent auſſi de Jupiter, afin qu'il nous
» découvre le ſujet de cette cruelle
» colere d'Apollon ; s'il ſe plaint
» qu'on ne lui ait pas rendu quelques
» vœux, ou qu'on ait oublié de lui
» offrir des hécatombes promiſes,
» & qu'il nous déclare ſi ce Dieu,
» appaiſé par les ſacrifices de nos
» agneaux & de l'élite de nos ché-
» vres, voudra bien éloigner de nous
» cet horrible fléau.

Après avoir ainſi parlé, il s'aſſit.

Et Calchas fils de Theſtor ſe leva. Il étoit le plus éclairé de tous les Devins ; il ſçavoit le préſent, le paſſé, & l'avenir ; & à cauſe des grandes connoiſſances dont Apollon l'avoit enrichi, il avoit été choiſi pour conduire à Ilion les vaiſſeaux des Grecs. S'étant donc levé, il parla en ces termes, qui marquoient ſa prudence & ſa ſageſſe.

Achille, vous m'ordonnez de « déclarer le ſujet de la colere d'A- « pollon, & je vous obéirai ; mais « aſſurez-moi auparavant, & jurez- « moi que vous êtes prêt de me dé- « fendre, non-ſeulement de parole, « mais de fait. Car je ne doute pas « que je ne m'attire celui qui eſt ici « le plus puiſſant, & à qui tous les « Grecs obéiſſent. C'eſt un redouta- « ble ennemi pour un particulier, « qu'un Roi irrité. Quoique d'abord « il ſurmonte ſa colere, il en con- «

» ferve toujours dans fon cœur quel-
» que fouvenir, & dans les fuites il
» ne trouve que trop le moyen de
» fe fatisfaire. Dites-moi donc fi
» vous me garantirez de fa fureur.
» Achille lui dit : Calchas expliquez-
» nous fans crainte la volonté d'A-
» pollon ; car je vous jure par ce
» Dieu même à qui vous adreffez vos
» vœux pour nous déclarer fes or-
» dres, que tant que je verrai la lu-
» miere du foleil, aucun des Grecs
» n'ofera vous faire violence, non
» pas même Agamemnon, qui fe
» glorifie préfentement d'être le plus
» puiffant de tous les Rois qui font
» dans l'armée.

Le fage Devin, raffuré par fes promeffes, leur dit fans balancer:
» Apollon ne fe plaint, ni de vos
» vœux, ni de vos facrifices ; mais il
» eft irrité de ce qu'Agamemnon a
» maltraité fon facrificateur, de ce
» qu'il ne lui a pas rendu fa fille, &
» de

de ce qu'il a refusé ses présens. « Voilà le crime dont il nous punit, « & dont il nous punira encore; car « il ne cessera d'appésantir son bras « sur nous, que nous n'ayons rendu « la belle Chryseis à son pere sans « rançon, que nous n'ayons con- « duit à Chrysa une hécatombe sa- « crée. Peut-être qu'alors touché de « nos prieres, il voudra bien se laiss- « ser fléchir. «

Calchas ayant cessé de parler, s'assit: & Agamemnon outré de colere de ce qu'il venoit d'entendre, le cœur rempli de fureur & les yeux étincelans, se leva, & jettant de terribles regards sur Calchas; Devin, qui ne prédis que des « malheurs, lui dit-il, tu ne m'as ja- « mais rien dit d'agréable, tu ne te « plais qu'à prophétiser des maux, « & jamais on n'a vû de toi une bon- « ne action, ni entendu une bonne « parole. Présentement tu viens ici «

» débiter aux Grecs tes prétendus
» oracles d'Apollon, que les mal-
» heurs que ce Dieu leur a envoyés,
» viennent de ce que je n'ai pas vou-
» lu recevoir les grands présens
» qu'on m'offroit pour la rançon de
» Chryſeis; en effet j'aimerois beau-
» coup mieux la garder, & je la
» préfere même à la Reine Clytem-
» neſtre ma femme; auſſi ne lui eſt-
» elle inférieure, ni en beauté, ni
» en eſprit, ni en adreſſe pour les
» beaux ouvrages. Cependant je
» veux bien la rendre, ſi c'eſt l'in-
» térêt des Grecs. Car qui doute
» que je n'aime beaucoup mieux le
» ſalut de mon peuple que ſa perte;
» mais en même-tems préparez-moi
» un autre préſent, afin que je ne
» ſois pas le ſeul de tous les Grecs
» dont la valeur demeure ſans ré-
» compenſe; l'injuſtice ſeroit trop
» grande, & vous voyez tous quel
» eſt le prix qu'on me ravit.

Achille se levant prit la parole, & lui dit: Fils d'Atrée, le plus am- « bitieux & le plus insatiable de tous « les hommes, comment les Grecs « vous donneroient-ils un autre pré- « sent? avons-nous encore des dé- « pouilles qui n'ayent pas été parta « gées? Le butin de toutes les villes « que nous avons prises, n'a-t-il pas « été distribué? & est-il juste que les « Grecs rapportent en commun ce « qu'ils ont reçû, pour en faire un « nouveau partage? Mais renvoyez « cette fille au Dieu qui la de- « mande; & si Jupiter un jour nous « rend maîtres du superbe Ilion, « nous vous la payerons avec usure. «

Par toutes ces belles promesses, « divin Achille, lui répondit Aga- « memnon, n'esperez pas me trom- « per; quelque redoutable que vous « soyez, vous ne pourrez ni me per- « suader ni me surprendre. Voulez- « vous que pendant que vous garde- «

» rez le prix que l'on a donné à vo-
» tre valeur, je ſois privé du mien,
» & que je rende Chryſeis? Si les
» Grecs m'en donnent une autre qui
» me ſatisfaſſe, & qui puiſſe égaler
» celui que j'ai, *à la bonne heure*;
» autrement j'en choiſirai une moi-
» même, & j'irai enlever, ou le vô-
» tre, ou celui d'Ajax, ou celui d'U-
» lyſſe, & malheur à celui à qui je
» m'adreſſerai. Mais c'eſt de quoi
» nous parlerons dans la ſuite. Préſen-
» tement qu'on prépare un vaiſſeau,
» qu'on l'équippe de bons rameurs,
» qu'on y charge les victimes pour
» l'hécatombe; que la belle Chryſeis
» y monte, & qu'un des chefs de
» l'armée aille pour la conduire;
» Ajax, ou Idomenée, ou Ulyſſe,
» ou vous-même, fils de Pelée, vous
» qui êtes le plus terrible des hom-
» mes, afin que par vos ſacrifices
» vous appaiſiez pour nous le Dieu,
» dont les traits ſont ſi dangereux,

Achille, les yeux pleins de fureur, Ah lâche, lui dit-il, Roi, « qui portez l'insolence empreinte « sur le front, & qui n'avez que de « vils intérêts en vûe, comment se « peut-il qu'aucun des Grecs se sou- « mette volontairement à vos or- « dres, & qu'il vous obéisse, soit qu'il « faille aller en embuscade, ou com- « battre à la tête des troupes? Je ne « suis point venu ici pour aucun dé- « mêlé particulier que j'aye avec les « Troyens; ils ne m'ont jamais of- « fensé, ils n'ont emmené ni mes « bœufs, ni mes haras, & ils n'ont « jamais ravagé les fertiles plaines de « Phthie. Entre les champs d'Ilion « & les campagnes de Larisse, il y a « trop de montagnes, de forêts & de « mers; mais nous vous avons suivi « pour soutenir votre honneur, & « pour venger l'affront qu'on vous « a fait à Menelas & à vous. Ce- « pendant vous ne témoignez aucu- «

» ne considération ni aucun égard
» pour nous, & vous avez le front
» de me menacer de m'enlever le
» seul fruit de mes travaux, le pré-
» sent dont les Grecs ont honoré
» mon courage. Quand nous avons
» saccagé quelque ville des Troyens,
» jamais ma récompense n'a été éga-
» le à la vôtre. C'est pourtant sur
» moi que tombe tout ce qu'il y a
» de plus périlleux & de plus diffi-
» cile dans cette guerre; & lorsqu'il
» s'agit de partager les dépouilles,
» on vous choisit ce qu'il y a de
» meilleur; & pour moi, après que
» j'ai bien combattu, & que j'ai bien
» exposé ma vie, il faut que je me
» contente de porter dans mes vais-
» seaux pour ma part, ce qu'il y a
» de moins considérable: mais je
» m'en retourne à Phthie; car il
» m'est beaucoup plus avantageux
» de me retirer chez moi avec mes
» vaisseaux; & quand je serai parti,

je ne penſe pas que dans le mé- «
pris où vous allez tomber, vous «
faſſiez ici un grand butin, & que «
vous y amaſſiez de grandes richeſ- «
ſes. «

Agamemnon lui répondit: Va, «
fui, puiſque ton grand courage ne «
reſpire que la fuite. Je ne te prie «
point de demeurer pour l'amour «
de moi, j'ai aſſez d'autres braves «
guerriers qui m'aideront à me ven- «
ger; & Jupiter ſur-tout n'aban- «
donnera pas ma défenſe. De tous «
les Rois, enfans de ce Dieu puiſſant, «
tu m'es le plus odieux; car tu ne «
reſpires que querelles, que guer- «
res & que combats. Si tu es ſi vail- «
lant, d'où te vient ta valeur? n'eſt- «
ce pas Dieu qui te l'a donnée? Re- «
tire-toi avec tes vaiſſeaux & tes «
troupes, & va régner ſur tes Myr- «
midons. Je ne me ſoucie point de «
toi, & je me mets peu en peine de «
ta colere. Je te déclare, que ſi «

» Apollon veut m'ôter Chryseis, je
» la renvoyerai sur un de mes vaisseaux, & je lui donnerai de mes
» troupes pour la conduire ; mais en
» même tems j'irai en personne t'enlever la belle Briseis dans ta tente,
» afin que tu connoisses que j'ai ici
» plus de pouvoir que toi, & que
» ton exemple apprenne aux autres
» à craindre de me parler avec tant
» d'insolence, & de vouloir s'égaler à moi.

A ces paroles, Achille pénétré de douleur & de rage, délibéra d'abord dans son cœur, s'il tireroit son épée, s'il écarteroit les Princes, s'il tueroit Agamemnon, ou s'il retiendroit sa colere, & s'il calmeroit sa fureur. Dans cette agitation, son épée étoit déja à demi tirée, lorsque Minerve descendit du ciel; car Junon, qui aimoit également ces deux Princes, & qui veilloit toûjours à leur con-

ſervation, l'avoit envoyée. Elle s'arrêta derriere Achille, & le prit par les cheveux, ne ſe rendant viſible qu'à lui ſeul. Achille ſurpris & étonné, tourne la tête; auſſitôt il reconnoît Pallas, & la regardant avec des yeux enflammés de colere, Fille de Jupiter, lui dit-« il, que venez-vous faire ici? venez-« vous pour voir l'injure que me fait « le fils d'Atrée? Mais vous verrez « auſſi, & je ne crois pas me trom-« per, que ſon inſolence lui va coû-« ter la vie.

« Je ne ſuis deſcendue du ciel, « lui répondit Minerve, que pour « appaiſer votre colere, ſi vous vou-« lez m'obéir. C'eſt Junon elle-mê-« me qui m'a envoyée; car elle vous « aime tous deux, & prend un ſoin « particulier de votre vie. C'eſt pour-« quoi, Achille, modérez-vous, n'a-« chevez pas de tirer l'épée, & con-« tentez-vous de repouſſer cet af-«

» front par des reproches, quelque
» chose qui puisse arriver : car je
» vous promets que l'injure qu'on
» vous fait, sera hautement répa-
» rée par des soumissions & par un
» très-grand nombre de magnifiques
» présens, qui vous consoleront de
» la perte de celui qu'on veut vous
» enlever. Retenez donc votre cole-
» re, suivez mes conseils. Déesse,
» lui répondit Achille, il faut obéir
» à vos ordres, quelque irrité qu'on
» soit ; c'est toujours le meilleur par-
» ti, car les Dieux écoutent favora-
» blement les prieres de ceux qui
» leur obéissent. En achevant ces paroles, il repoussa l'épée dans le fourreau, & suivit le conseil de Minerve. La Déesse s'en retourna dans l'Olympe au palais de Jupiter, où étoient tous les autres Dieux.

Elle n'eut pas plutôt disparu, qu'Achille s'emporta encore con-

tre Agamemnon, & lui dit les injures les plus atroces qui lui vinrent dans la bouche. Insensé, lui « dit-il, à qui les fumées du vin trou- « blent la raison, qui as l'impuden- « ce d'un chien dans les yeux, & la « timidité d'un cerf dans le cœur; « tu n'as jamais eu le courage de « prendre les armes pour paroître à « la tête de tes troupes un jour de « combat, ni pour aller en embusca- « de avec les plus vaillants des « Grecs; car tu crois voir par tout « la mort à tes trousses. Il vaut bien « mieux courir par tout le camp, & « ravir le bien de ceux qui ont l'au- « dace de te contredire. Roi qui te « nourris du sang de ton peuple, « parce que tu commandes à des lâ- « ches; car si tu commandois à des « hommes, fils d'Atrée, tu nous au- « rois outragés aujourd'hui pour la « derniere fois. Mais j'ai une chose « à te dire, & je te la confirmerai «

» par ferment. Je te jure donc par
» ce fceptre, qui depuis qu'il a été
» féparé du tronc de l'arbre qui l'a
» produit fur les montagnes, ne pouf-
» fe plus de feuilles ni de rameaux,
» & ne reverdit plus, depuis que le
» fer l'a dépouillé de fes feuilles & de
» fon écorce; je te jure, dis-je, par
» ce fceptre que portent préfente-
» ment dans leurs mains les Grecs,
» à qui Jupiter a confié les loix & la
» juftice, & c'eft le plus grand fer-
» ment que je puiffe faire; qu'un jour
» viendra que les Grecs auront grand
» befoin d'Achille, & que tu ne
» pourras les fecourir, quelque dou-
» leur qui te dévore, lorfque tu les
» verras tomber fous les coups de
» l'homicide Hector; ce fera pour
» lors que tu fentiras déchirer tes
» entrailles, & que tu auras de cui-
» fans remords de n'avoir pas mieux
» traité le plus vaillant des Grecs.

En achevant ces paroles, il jetta

à terre son sceptre, & s'assit. Agamemnon alloit se porter à quelque extrémité funeste, lorsque Nestor se leva : il étoit Roi de Pylos, & le plus éloquent de son siécle : toutes les paroles qui sortoient de sa bouche, étoient plus douces que le miel. Il avoit déja vû passer deux âges d'hommes, & il régnoit sur la troisiéme génération. Il parla en ces termes, qui faisoient connoître sa grande prudence. O quelle dou- «
leur pour la Grece, & quelle joye «
pour Priam, pour ses enfans & «
pour tous les Troyens, s'ils vien- «
nent à apprendre les dissentions «
des deux hommes qui sont au-des- «
sus de tous les autres Grecs par la «
prudence & par le courage ! Mais «
croyez-moi tous deux, car vous «
êtes plus jeunes, & j'ai fréquenté «
autrefois des hommes qui valoient «
mieux que vous, & qui ne mépri- «
soient pas mes conseils. Non, je «

» n'ai jamais vû, & je ne verrai ja-
» mais de ſi grands perſonnages que
» Pirithoüs, Dryas, Cenée, Exa-
» dius, Polyphéme, égal aux Dieux,
» Theſée fils d'Egée, ſemblable aux
» Immortels. Voilà les plus vaillans
» hommes que la terre ait portés;
» mais s'ils étoient vaillans, ils com-
» battoient auſſi contre des ennemis
» très-vaillans, contre les Centau-
» res des montagnes, dont la défai-
» te leur a acquis un renom immor-
» tel. C'eſt avec ces gens-là que j'ai
» vêcu à ma premiere ſortie de Py-
» los, loin du Peloponneſe ma pa-
» trie. Je tâchois de les égaler ſelon
» mes forces, & parmi tous les hom-
» mes qui ſont aujourd'hui, il n'y
» en a pas un qui eût oſé leur rien
» diſputer. Cependant, quoique je
» fuſſe fort jeune, ces grands hom-
» mes écoutoient mes conſeils. Sui-
» vez leur exemple, car c'eſt le meil-
» leur parti. Vous, Agamemnon,

quoique le plus puiſſant, n'enlevez « point à Achille la fille que les « Grecs lui ont donnée. Et vous, fils « de Pelée, ne vous attaquez point « au Roi : car de tous les Rois qui « ont porté le ſceptre, & que Jupi- « ter a élevés à cette gloire, il n'y « en a jamais eu de ſi grand que lui. « Si vous avez plus de valeur, & « ſi vous êtes fils d'une Déeſſe, il eſt « plus puiſſant, parce qu'il comman- « de à plus de peuples. Fils d'Atrée, « appaiſez votre colere, & je vais « prier Achille de ſurmonter la ſien- « ne; car il eſt le plus ferme rempart « des Grecs dans les ſanglans com- « bats. «

Neſtor, répondit Agamemnon, « toutes vos paroles ſont pleines de « vérité, & marquent votre grande « ſageſſe; mais cet homme veut do- « miner par-tout, être le maître par- « tout, emporter tout de hauteur & « donner la loi à tout le monde; «

» & je ne pense pas qu'il y ait ici
» personne qui soit d'humeur à plier
» sous lui. Si les Dieux immortels
» l'ont fait vaillant, lui ont-ils aussi
» donné le droit de nous dire des in-
» jures ? Achille l'interrompant, lui
» dit : Il faudroit que je fusse le plus
» lâche des hommes, si je te cedois
» en quoi que ce soit; commandes
» donc aux autres, & jamais à moi,
» car jamais je ne reconnoîtrai tes
» ordres. Je te dirai bien davantage,
» & tu n'as qu'à t'en bien souvenir;
» c'est que je ne prendrai les armes
» pour cette fille, ni contre toi, ni
» contre ceux qui viendront de ta
» part, puisque vous me l'ôtez après
» me l'avoir donnée; mais de toutes
» les autres choses qui sont dans mes
» vaisseaux, il n'y en a pas une seule
» que tu puisses m'enlever malgré
» moi; & si tu veux, tu n'as qu'à en
» faire l'expérience pour faire éclater
» ton pouvoir aux yeux des Grecs ;

on verroit bientôt ma picque tein- «
te de ton sang. «

Après tous ces emportemens, ils se leverent & rompirent l'assemblée. Achille se retira dans son quartier avec Patrocle fils de Menetius & les autres Thessaliens; & Agamemnon fit mettre en mer un de ses navires avec vingt rameurs, & le fit pourvoir de victimes pour l'hécatombe, qui devoit être offerte à Apollon. Il y mena lui-même la belle Chryseis, & l'y fit monter, & Ulysse fut choisi pour la conduire: on mit à la voile, & le vaisseau fendit le vaste sein de la mer.

Aussi-tôt Agamemnon ordonna à toute l'armée de se purifier: ils se purifierent tous, & jetterent dans la mer ce qui avoit servi à leur purification. Sur le rivage même on offroit à Apollon des hécatombes parfaites de taureaux &

de chévres ; la vapeur de la graisse des victimes montoit au ciel dans de longs tourbillons de fumée.

Pendant que l'armée étoit occupée à ces sacrifices, Agamemnon n'oublioit pas la menace qu'il avoit faite à Achille. Il appelle Talthybius & Eurybate ses deux hérauts, qui se tenoient toûjours près de sa personne pour exécuter ses ordres, il leur dit : Allez à la tente d'Achille, prenez Briseis & me l'amenez ; s'il vous la refuse, j'irai la prendre moi-même, bien accompagné, & l'affront lui en sera plus sensible.

Les deux hérauts, bien fâchés de l'ordre qu'ils avoient reçû, marcherent le long du rivage de la mer; & étant arrivés au quartier des Thessaliens, ils trouverent Achille à l'entrée de sa tente. Dès qu'il les vit, la tristesse s'empara de son cœur, & ils ne l'eurent pas plus

tôt apperçû, que saisis de frayeur & pleins d'un profond respect, ils s'arrêterent, n'osant ni avancer ni lui adresser la parole. Achille connut la peine où ils étoient, & leur parla le premier : Soyez les bien « venus, hérauts, sacrés ministres « des Dieux & des hommes ; appro- « chez ; vous êtes innocens de l'in- « jure que je reçois, & je ne me « plains que d'Agamemnon, qui « vous envoye prendre Briseis. En « même tems se tournant du côté de Patrocle ; Fils de Menetius, « lui dit-il, amenez Briseis, & la re- « mettez entre leurs mains ; & vous, « hérauts, soyez témoins devant les « Dieux & devant les hommes, & « devant ce Roi cruel & intraitable, « si jamais je suis nécessaire pour re- « pousser les malheurs dont sont « menacés les Grecs. Car pour lui, « c'est un furieux, qui n'est capable « que de suivre ses vûes pernicieu- «

» ses ; & qui ne pouvant juger de l'a-
» venir par le passé, ne sçauroit pren-
» dre les mesures nécessaires pour
» mettre les Grecs en état de com-
» battre sur leurs vaisseaux sans dan-
» ger.

Patrocle exécuta l'ordre d'Achille, il amena Briseis, & la mit entre les mains des hérauts, qui aussi-tôt reprirent le chemin du camp; mais elle les suivoit à regret & dans une profonde tristesse.

Après leur départ Achille versant des larmes, s'assit loin de ses amis près du rivage, les yeux attachés sur la mer; & là, les mains étendues, il adressoit ses prieres à
» Thetis: Puisque vous m'avez donné
» une vie, qui doit être si courte, lui
» disoit-il; Jupiter qui lance le ton-
» nerre, devoit au moins la rendre
» éclatante par de grands honneurs;
» mais bien loin de m'accorder la
» moindre distinction, il souffre qu'A-

gamemnon me deshonore : car ce « Prince a présentement la récom- « pense que j'avois reçûe des Grecs, « & qu'il m'a enlevée de son auto- « rité. «

La Déesse, qui étoit dans les antres profonds de la mer auprès du vieux Nerée son pere, l'entendit; & sortant promptement du milieu des eaux, comme un nuage, elle s'assit près de lui, & en l'embrassant & essuyant ses larmes, elle lui dit : Mon cher fils, pour- « quoi pleurez-vous ? parlez, ne me « le cachez point; que je sçache « comme vous ce qui vous afflige. «

Achille lui répondit avec de profonds soupirs : Vous le sçavez ; « pourquoi vous redire des choses « qui vous sont connuës ? Nous allâ- « mes assiéger la sacrée ville de The- « bes, où régnoit Eetion ; elle fut « prise & saccagée, & nous apportâ- « mes ici les dépouilles. Les Grecs «

» les partagerent entre eux,& choisi-
» rent la belle Chryseis pour le fils
» d'Atrée. Chrysés, pere de cette
» fille & grand-Prêtre d'Apollon,
» de ce Dieu, dont les traits sont
» inévitables, est venu aux vaisseaux
» des Grecs pour la racheter,
» chargé d'une rançon très-riche,
» & tenant dans ses mains la couron-
» ne d'Apollon & le sceptre d'or. Il
» prioit tous les Grecs & sur-tout les
» deux fils d'Atrée leurs généraux:
» les Grecs recevoient favorable-
» ment ses prieres, & étoient d'avis
» qu'on respectât le grand-Prêtre, &
» qu'on reçût ses présens; mais cela
» n'a pas plû à Agamemnon, il a
» renvoyé Chrysés avec des paroles
» fort dures. Ce vénérable vieillard
» s'est retiré le cœur plein de colere
» & de douleur; & comme il est
» fort aimé d'Apollon, ce Dieu a
» exaucé ses prieres, & a lancé ses
» fléches qui ont porté la mort dans

tout le camp : un ſçavant devin «
nous a déclaré la volonté du Dieu, «
& j'ai été le premier qui ait oſé di- «
re qu'il falloit appaiſer ſa colere. «
Auſſi-tôt Agamemnon en fureur, «
s'eſt levé & m'a fait une menace, qui «
n'a pas été vaine ; car dans le mê- «
me tems que les Grecs menent à «
Chryſa cette fille avec des victimes «
pour ce Dieu, les hérauts ſont ve- «
nus de ſa part dans ma tente, & «
ont emmené Briſeis qui m'avoit «
été donnée pour récompenſe de «
mes travaux ; c'eſt pourquoi, ſi vous «
le pouvez, ſecourez votre fils, «
montez dans l'Olympe & fléchiſ- «
ſez par vos prieres le grand Jupi- «
ter, ſi jamais vous lui avez été utile, «
ſoit par vos conſeils, ſoit par vos «
ſervices : car je me ſouviens de «
vous avoir ſouvent oui vanter dans «
le palais de mon pere, que vous «
aviez ſeule ſauvé ce Dieu du plus «
grand danger qu'il eût jamais cou- «

» ru, lorſque les autres Dieux, Ju-
» non, Neptune & Minerve avoient
» réſolu de le lier : vous ſeule vous
» prévintes l'effet de cette conſpira-
» tion & vous le garantites de ces
» chaînes, en appellant dans le Ciel
» le géant à cent mains, que les
» Dieux nomment Briarée & les
» hommes Egeon, qui ayant plus
» de force que ſon pere, s'aſſit près
» de Jupiter avec une contenance ſi
» fiere & ſi terrible, que les Dieux
» épouvantés renoncerent à leur en-
» trepriſe. Faites-le donc reſſouve-
» nir de ces grands ſervices que vous
» lui avez rendus ; & en embraſſant
» ſes genoux, tâchez de l'obliger à
» ſecourir les Troyens, & à permet-
» tre que les Grecs ſoient pouſſés &
» renfermés dans leurs vaiſſeaux avec
» une grande perte, afin qu'ils jouiſ-
» ſent tous de la ſageſſe de leur Roi;
» & que ce Roi, quelque puiſſant
» qu'il ſoit, reconnoiſſe la faute qu'il
» a faite,

a faite, de n'avoir aucun égard «
pour le plus vaillant des Grecs. «

Ah! mon cher fils, lui répondit «
Thetis, le visage baigné de lar- «
mes, pourquoi t'ai je élevé après «
t'avoir mis au monde avec une si «
déplorable destinée? Plût à Dieu «
que tu fusses au moins en repos «
dans tes vaisseaux sans aucun cha- «
grin, puisque tu as si peu de tems «
à jouir de la lumiere! mais ta vie «
doit être si courte, & il faut enco- «
re qu'elle soit malheureuse. Hélas! «
en te donnant la naissance, je te «
livrai à un cruel destin! J'irai au «
sommet de l'Olympe, & je dirai «
au maître des Dieux & des hom- «
mes, tout ce que je croirai le plus «
propre à le fléchir. Cependant, «
mon fils, demeure sur tes vaisseaux, «
& donne aux Grecs des marques «
de ton ressentiment, en t'abstenant «
de combattre: car Jupiter alla hier «
aux extrémités de l'Océan chez les «

» ſages Ethiopiens, qui l'ont prié à
» un feſtin; tous les Dieux l'ont
» ſuivi, & il ne retournera au Ciel
» que le douziéme jour; je ne man-
» querai pas de me rendre auſſi-tôt
» dans ſon palais, j'embraſſerai ſes
» genoux, & j'eſpere qu'il ne rejet-
» tera pas mes prieres. En achevant ces mots, elle diſparut, & laiſſa Achille plongé dans la douleur de la perte de la belle Briſeis que l'on venoit de lui enlever.

Cependant Ulyſſe, qui conduiſoit à Apollon l'hécatombe ſacrée, arrive dans le Port de Chryſa; on plie les voiles, on abat le mât ſur le courſier & à force de rames on aborde; on jette les ancres, & on attache les cables à la pouppe du vaiſſeau pour le retenir; on deſcend ſur le rivage, on fait ſortir les victimes. Chryſeis deſcend auſſi, & Ulyſſe, la prenant par la main, la mene à l'autel, & la préſente à

son Pere, & lui dit : Chrysès, le «
grand Roi Agamemnon m'a en- «
voyé pour vous amener votre fille, «
& pour offrir à Apollon une héca- «
tombe sacrée en faveur des Grecs, «
afin que nous fassions tous nos ef- «
forts pour appaiser ce Dieu qui «
nous a accablé de maux épouvan- «
tables que nous ne sçaurions assez «
pleurer. «

Après lui avoir ainsi parlé, il lui remet sa fille entre les mains. Chrysès la reçoit avec une extrême joie. En même tems les Grecs rangent les victimes autour de l'autel, ils lavent les mains, & préparent l'orge sacré, nécessaire pour l'oblation du sacrifice, pendant que Chrysès levant les mains au Ciel prioit pour eux à haute voix: Grand «
Dieu, dont les traits sont si redou- «
tables, qui protégez Chrysa & la «
divine Cylla, & qui défendez Te- «
nedos avec tant d'éclat; vous avez «

» déja exaucé mes vœux, vous m'a-
» vez vengé, & vous avez fait sentir
» aux Grecs les funestes effets de vo-
» tre colere; daignez exaucer de
» même aujourd'hui les prieres que
» je vous adresse en leur faveur, &
» éloignez d'eux la peste qui les dé-
» vore.

Après ces prieres, qui furent exaucées dans le moment, ils consacrent les victimes par l'orge sacré, ils leur tournent la tête vers le ciel, ils les égorgent & les dépouillent; ils coupent ensuite les cuisses, ils les enveloppent d'une double graisse, & mettent par-dessus des morceaux de toutes les autres parties. Le sacrificateur les fait brûler lui-même sur le bois de l'autel, & fait les aspersions de vin. Près de lui de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuisses furent toutes consumées par le feu

& qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa le reſte par morceaux, & on le fit rôtir avec grand ſoin. Tout étant prêt, les tables furent ſervies & l'on ſe plaça. Chacun fut content de la portion qui lui avoit été diſtribuée : & quand le repas fut fini, de jeunes gens remplirent de vin de grandes urnes, d'où ils verſoient dans les coupes qu'ils préſentoient à tout le monde. Après avoir fait les libations on ne s'occupa le reſte du jour qu'à déſarmer la colere d'Apollon, en chantant des hymnes à ſon honneur, & ce Dieu prenoit plaiſir à les entendre.

Quand le ſoleil fut couché, & que les ténébres commencerent à ſe répandre ſur la terre, les Grecs ſe retirerent & paſſerent la nuit près de leurs vaiſſeaux ; & le lendemain dès que l'aurore aux doigts de roſes eut doré le ſommet des

montagnes, ils ſongerent à s'en retourner au camp. On commença donc à appareiller pour le départ, on dreſſa le mât, & on déploya les voiles. Apollon leur avoit envoyé un vent ſi favorable, que dans un moment il leur déroba le rivage; les ondes écumeuſes battoient avec grand bruit le vaiſſeau qui fendoit rapidement le ſein de la vaſte mer.

Dès qu'ils furent arrivés à l'armée, qu'ils eurent tiré le vaiſſeau ſur le rivage, & qu'ils l'eurent mis ſur les rouleaux, ils ſe diſperſerent dans leurs tentes & ſur leurs bords.

Cependant Achille irrité, ſe tenoit ſur ſes vaiſſeaux, & n'alloit ni aux aſſemblées où les hommes acquierent tant de gloire par leurs ſages conſeils, ni aux combats; mais il demeuroit là ſans action, ſe laiſſant dévorer à la triſteſſe, & ſoupirant après les alarmes & les aſſauts.

Le douzieme jour, dès que Jupiter fut retourné sur l'Olympe avec tous les autres Dieux, Thetis, qui n'avoit oublié ni les prieres de son fils, ni la promesse qu'elle lui avoit faite, quitta à la pointe du jour les profonds abîmes de la mer, & se rendit au Ciel : elle trouva Jupiter à l'écart sur le plus haut sommet de l'Olympe. La Déesse s'assit devant lui, & embrassant ses genoux de la main gauche, & prenant de la droite son menton, elle le suplia en ces termes : Puissant « Jupiter, si jamais j'ai eu le bonheur « de vous donner des avis utiles & « de vous rendre des services qui « vous ayent été agréables, je vous « conjure d'exaucer mes vœux & de « combler d'honneur mon fils. De « tous les héros, c'est celui dont la « vie doit être la plus courte ; & cependant Agamemnon l'a deshonoré en lui enlevant le prix dont les «

» Grecs avoient récompensé sa va-
» leur; mais prenez soin de sa gloire,
» pere des Dieux & des hommes,
» dont la providence s'étend sur
» tout; faites que les Troyens soient
» victorieux, jusqu'à ce que les Grecs
» réparent hautement l'affront qui a
» été fait à mon fils, & qu'on lui ren-
» de tous les honneurs qu'il mérite.

Jupiter ne répondit point; il garda long-tems un profond silence; & Thetis demeurant toûjours attachée à ses genoux, & les serrant plus étroitement, le pressa en-
» core & lui dit: Accordez-moi ce
» que je vous demande, & confir-
» mez-le-moi par un signe, ou refu-
» sez-le-moi; car qu'est-ce que Jupi-
» ter peut craindre? Que je sçache
» aujourd'hui s'il est vrai que je sois la
» plus méprisée de toutes les Déesses.

Le Dieu qui lance le tonnerre lui répondit avec un profond sou-

pir : Quels funeſtes malheurs al- «
lez-vous cauſer en m'obligeant à «
me fâcher contre Junon, qui ne «
manquera pas de venir m'irriter par «
ſes plaintes ordinaires toûjours «
pleines d'invectives ! car elle ne «
perd pas une occaſion de me que- «
reller, & de s'emporter contre moi «
en préſence de tous les Immortels; «
elle me reproche ſans ceſſe que je «
favoriſe les Troyens : mais retour- «
nez-vous-en, de peur qu'elle ne «
vous voye, j'aurai ſoin d'accom- «
plir ce que vous ſouhaitez ; & afin «
que vous n'en puiſſiez douter, je «
vais vous le confirmer par un ſigne «
de tête, qui eſt la marque la plus «
ſûre dont je ſcelle la vérité des pro- «
meſſes que je fais aux Immortels. «
Car tout ce que j'ai autoriſé par la «
majeſté de ce ſigne, ne trompe «
point, eſt irrévocable, & ne man- «
que jamais d'arriver. En même «
tems il fit un ſigne de ſes noirs

sourcils, les sacrés cheveux furent agités sur la tête immortelle du Dieu, & il ébranla tout l'Olympe.

Après cette promesse ils se séparerent. Thetis quitta le brillant Olympe & se plongea dans la mer, & Jupiter retourna dans son palais. A son arrivée les Dieux se leverent: il n'y en eut pas un qui osât l'attendre sur son siége, ils allerent tous au-devant de lui: il se plaça sur son trône; & Junon, qui n'ignoroit pas son dessein, parce qu'elle l'avoit vû avec la belle Thetis, lui fit ces reproches avec beaucoup d'aigreur: Trompeur que vous êtes, » à qui est-ce des Immortels que vous » venez de donner audience? vous » prenez toûjours plaisir à vous ca» cher de moi, & à former des en» treprises secrettes, & jamais de » vous-même vous ne m'avez fait » part du moindre dessein que vous » ayez formé.

Le pere des Dieux & des hommes, lui répondit : Junon, n'esperez pas d'entrer dans tous mes conseils ; ce fardeau seroit trop pesant pour vous, quoique vous soyez ma femme. Pour tout ce qu'il est juste & raisonnable que vous sçachiez, il n'y a pas un Dieu, ni pas une créature mortelle, qui en soit informé avant vous. Du reste, sur-toutes les résolutions que je voudrai prendre sans les communiquer aux autres Dieux, épargnez-vous la peine de vous en informer, & ne vous opiniâtrez pas à les vouloir apprendre. «

La grande Junon lui répartit : Terrible fils de Saturne, de quelle maniere venez-vous de me parler ? Il me semble que jusqu'à présent je ne vous ai pas beaucoup tourmenté pour vous obliger à me faire des confidences, & que je ne me suis guere mise en peine de pénétrer «

» vos ſecrets. Je vous ai laiſſé for-
» mer aſſez tranquillement toutes les
» réſolutions que vous avez voulu
» prendre ; & ſi je vous importune
» aujourd'hui, ce n'eſt que parce que
» je crains que la belle Thetis ne
» vous ait ſurpris ; car vous lui avez
» donné ce matin une aſſez longue
» audience. Elle a embraſſé vos ge-
» noux, & je ſuis perſuadée que ce
» ſigne, dont nous nous ſommes ap-
» perçus, ne ſera pas vain, & que
» ce n'a été que pour lui confirmer
» la promeſſe que vous lui avez faite
» de combler de gloire ſon fils, &
» de faire tomber ſous les coups des
» Troyens la plûpart des Grecs ſur
» leurs vaiſſeaux mêmes.

» Déeſſe curieuſe & inquiéte, lui
» répondit le maître du tonnerre,
» voilà toujours de vos ſoupçons ; je
» ne puis rien faire que vous ne vou-
» liez pénétrer ; tous vos efforts ſont
» inutiles ; vous ne m'empêcherez

pas de faire ce que je veux; mais «
vous me deviendrez plus odieuse, «
& cela vous sera bien plus dur à «
supporter. Si ce que vous soupçon- «
nez est vrai, c'est qu'il me plaît & «
qu'il doit être. Asseyez-vous, & «
vous tenez en repos, croyez-moi, «
de peur que si j'appésantis sur vous «
mon bras invincible, tous les «
Dieux, qui habitent l'Olympe, ne «
puissent vous délivrer. »

Cette grande Déesse, effrayée de cette menace, s'assit & garda le silence, surmontant le ressentiment de son cœur. Tous les Dieux de l'Olympe furent touchés de son déplaisir; & Vulcain, si illustre dans son art, leur parla ainsi, pour calmer & adoucir l'esprit de sa mere: Voilà des choses bien ter- «
ribles, & des malheurs bien insup- «
portables, si pour de misérables «
mortels, vous ne faites que vous «
quereller, & mettre tout le ciel en «

» désordre. Il n'y aura plus moyen
» de goûter le plaisir des festins, &
» de jouir des délices du Ciel, puis-
» que la division regne parmi les
» Dieux mêmes. Pour moi je con-
» seille à ma mere, quoiqu'elle n'ait
» pas besoin de mes conseils, d'a-
» voir de la complaisance pour Ju-
» piter, afin qu'il ne se mette pas en
» colere, & qu'il ne trouble pas no-
» tre festin; car s'il veut, il peut nous
» chasser de son palais, puisqu'il est
» plus fort que tous les Dieux ensem-
» ble; c'est pourquoi dites-lui quel-
» que chose de doux & d'agréable, &
» vous verrez que sur l'heure même,
» il nous montrera un visage serein.

En finissant ces mots, il se leva, & présenta à sa mere une coupe,
» & lui dit : Prenez patience, ma
» mere, & supportez courageuse-
» ment ce qui vous arrive, quelque
» douleur que vous en ressentiez, de
» peur que je n'aye le déplaisir de

vous voir maltraiter à mes yeux, «
sans que je puisse vous secourir ; «
car on ne lutte pas impunément «
contre Jupiter, & je n'ai jamais «
oublié qu'une fois que je voulus «
aller à votre secours, il me prit «
par un pied, & me précipita du sa- «
cré parvis. Je roulai tout le jour «
dans les airs ; & comme le soleil se «
couchoit, je tombai presque sans «
vie dans l'isle de Lemnos. Les «
Sentiens me releverent & m'em- «
porterent. »

La belle Junon ne put s'empêcher de soûrire, & en soûriant elle prit la coupe des mains de son fils, qui présenta ensuite à tous les Dieux le divin nectar qu'il puisoit dans les urnes sacrées. Il s'éleva entre les bienheureux Immortels un rire, qui ne finissoit point, de voir Vulcain s'empresser à les servir.

Ils passerent ainsi à table tout le

jour jusqu'au coucher du soleil; & ils n'avoient rien à désirer, ni pour la bonne chere, ni pour la musique; car Apollon jouoit de la lyre, & les Muses chantoient tour-à-tour. Mais sitôt que la brillante lumiere du soleil se cacha dans l'onde, ils allerent tous se coucher, chacun dans les riches appartemens que Vulcain leur avoit fait par son art merveilleux; Jupiter se coucha dans le lit où il avoit accoûtumé de goûter quelque repos, lorsque le doux sommeil fermoit ses paupieres; & Junon se coucha près de lui.



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE PREMIER.

Page 1. DEesse] L'Invocation est une partie essentielle du Poëme Epique, & indispensablement nécessaire par plusieurs raisons. Comme le Poëte raconte une infinité de choses, dont il ne veut pas passer pour l'inventeur, & qu'il débite comme vraies, & que même il explique souvent les causes les plus cachées & les motifs les plus secrets des actions, il faut bien qu'il ait recours à quelque Divinité qui les lui inspire; car il ne doit, ni ne peut les sçavoir d'ailleurs: voilà pour la vraisemblance. De plus il doit à ses lecteurs cet exemple de piété & de religion, qui est le fondement de toute la morale, & des instructions qu'il prétend leur donner dans sa fable. D'ailleurs sous le nom de Muse, les Poëtes demandent le genie de la poësie, sans lequel ils feroient de vains efforts.

Chantez la colere d'Achille] Le Poëme Epique est l'imitation d'une action; & quel-

ques Critiques ont accuſé ici Homere de chanter une paſſion, puiſqu'il dit : *Chantez la colere*. Il eſt aiſé de répondre à cette cenſure, honteuſe à ceux qui la font. Homere ne chante pas ſeulement la colere, mais la colere pernicieuſe, qui a cauſé mille malheurs aux Grecs. Pour ce qui eſt de la critique d'un certain Protagoras, qui reprochoit à Homere d'avoir fait aux Muſes un commandement, au lieu d'une priere, ſous prétexte qu'il dit par l'impératif, *chantez*, c'eſt une chicane qui ne mérite pas de réponſe ; car, comme dit fort bien Ariſtote, qui eſt-ce qui la recevra, & qui eſt-ce qui ne ſçait pas que les impératifs ne ſont pas toujours des commandemens formels ; mais au contraire des prieres plus preſſantes que les optatifs.

La colere] μῆνιν. Le Scholiaſte Grec remarque fort bien ici la propriété de ce terme, qui ne ſignifie pas ſimplement *colere*, mais colere opiniâtre, & qui dure long-tems ; χόλον ἐπίμονον. C'eſt ce que Heſychius a eû en vûe, μῆνις, dit-il, ἔμμονος καὶ ἐπιτεταμένη ὀργή.

Et aux vautours] Il y a dans le grec, *& à tous les oiſeaux* ; & on a voulu mettre en queſtion, à quoi ſe rapportoit πᾶσι, *tous* ; s'il ſe rapportoit au mot οἰωνοῖσι, ou s'il falloit le joindre à ce qui ſuit. Cette queſtion m'a paru bien frivole. Homere dit ici, *à tous les chiens & à tous les oiſeaux*, comme Moyſe dit au peuple qui n'obéira pas à la loi, *Sit cadaver tuum in eſcam cunctis volatilibus cœli & beſtiis terræ*. Deuteron. 28. 26.

Les ames genereuses de tant de Héros] Qui furent emportés par la peste, ou qui moururent par l'épée des Troyens. Homere appelle ici *Héros* tous les Grecs : si ces troupes étoient toutes de Héros, quels devoient être les Capitaines ? Au reste, ce qu'il est bon de remarquer ici, c'est que toute la moralité qu'Homere renferme dans son Poëme, & la grande leçon qu'il y veut donner, & qui est le but de sa fable, il la propose dès l'entrée, en faisant voir les maux que causent la colere & la division ; car si la colere d'Achille en si peu de jours a précipité tant de Héros dans le tombeau, que ne doit-on pas faire pour l'éviter, & pour entretenir l'union & la concorde ?

Et livra leurs corps en proye] Homere, après avoir parlé des ames des Héros que Jupiter précipita dans le sombre royaume de Pluton, ajoute qu'*il les livra eux en proye aux chiens*, αὐτοὺς δὲ, *& eux*, pour dire *leurs corps*. Cependant Homere sçavoit fort bien ce que Pythagore & Socrate enseignerent long-tems après, que le corps n'est pas l'homme, & que l'ame est proprement l'homme ; car cette distinction est parfaitement bien expliquée dans l'onzieme Livre de l'Odyssée, où Ulysse dit qu'*il avoit vû dans les enfers Hercule*, c'est-à-dire, *son idole*, son image, le corps subtil dont son ame étoit revêtuë ; *car pour lui*, αὐτὸς δὲ, c'est-à-dire, la partie la plus divine de son ame, la partie immatérielle, l'entendement, *il étoit avec les Dieux immortels*. Voilà αὐτὸς dans un sens bien différent de celui

où il eſt dans ce vers. Pourquoi Homere s'éloigne-t-il donc ici de cette doctrine? C'eſt ſans doute parce que l'invocation doit être dans les termes les plus ordinaires & les plus ſimples : il parle comme on parloit communément ; l'invocation ne demande pas ces préciſions philoſophiques. Nous parlons tous les jours de même ; car nous diſons qu'un tel eſt mort, qu'il eſt enterré, quoique ce ne ſoit que ſon corps qui ſoit privé de vie & porté en terre. Au reſte dans ce paſſage, *les ames de tant de Héros*, le mot *ame* doit être pris pour *idole, image*, pour le corps ſubtil de l'ame ; car telle étoit la théologie de ces tems-là, & Homere l'avoit priſe des Egyptiens.

Ainſi les decrets de Jupiter s'accompliſſoient] Le Poëme Epique eſt deſtiné à l'inſtruction ; ainſi il doit être plein de maximes de religion & de morale ; & c'eſt ce qu'Homere pratique admirablement. Dès l'entrée il fait connoître que tout ce qui arrive, n'arrive que par les conſeils ſecrets de Jupiter qui conduit tout par ſa providence. Plutarque n'a pas eû raiſon de vouloir qu'ici par *Jupiter* on entende *la Deſtinée*, ſous prétexte qu'il y a de l'impiété à dire que Dieu envoye des maux aux hommes. Ce Philoſophe aveugle n'a pas compris cette vérité, que Dieu punit les hommes, & que des plus grands maux, dont il les châtie, il en ſçait tirer les plus grands biens.

Page 2. *Tenant dans ſes mains les bandelettes ſacrées d'Apollon avec le ſceptre d'or*]

D'une main il portoit un rameau de laurier, tout entouré de bandelettes ſacrées, & de l'autre il portoit le ſceptre : & c'étoient-là les marques de ſon caractère, & ce qui devoit le rendre reſpectable aux peuples & aux Rois.

Fils d'Atrée, leur dit-il, & vous, généreux Grecs] Il faut remarquer que dans cette armée des Grecs il y avoit un mélange de Démocratie & de Royauté. Agamemnon avoit véritablement l'intendance de la guerre, & pouvoir de vie & de mort ſur les troupes dans tout ce qui la regardoit ; mais dans tout le reſte, c'étoit une véritable Démocratie. Voilà pourquoi Chrysès ne s'adreſſe pas ſeulement à Agamemnon, mais auſſi à tous les Grecs. Cette remarque eſt néceſſaire pour la ſuite.

Que les Dieux, qui habitent l'Olympe] Les Grecs avoient pris des Orientaux cette coûtume, de commencer toujours leurs prieres par des bénédictions & par des souhaits.

Aveuglé par ſa colere] Ces mots ſon eſſentiels. Homere a ſoin de marquer la cauſe des actions des hommes, & les paſſions qui les font agir, afin que ces exemples inſtruiſent : ſon expreſſion eſt remarquable :

Ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἥνδανε θυμῷ.

Il ſemble qu'il auroit dû plutôt dire :

Ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονος ἥνδανε θυμῷ.

Mais il a ſéparé le mot θυμῷ, pour marquer la cauſe ; car θυμῷ, eſt ici pour διὰ τὸν θυμὸν, *propter iram*, à cauſe de la colere.

Page 3. *Travaillant en laine*] Le Grec dit *parcourant le métier* : parce que dans les premiers tems les femmes travailloient au métier debout : ce ne fut qu'en Egypte qu'elles commencerent à travailler assises ; c'est pourquoi les Egyptiens firent une statuë de Minerve assise. Au reste, quand Agamemnon dit que Chryseis travaillera en laine chez lui, il la traite en Princesse ; car c'étoit l'occupation d'Helene à Troye, de Penelope à Ithaque, de Calypso, de Circé, &c.

Et ayant soin de mon lit] Eustathe remarque fort bien qu'Homere se sert ici d'un mot qui ne présente aucune idée deshonnête, & il le fait pour épargner Agamemnon & ses auditeurs, qui n'auroient pas manqué d'être choqués, si Agamemnon eût dit ouvertement ce qu'il fait entendre ; mais il le fait aussi par respect pour la Déesse qu'il fait parler : une Muse ne doit parler qu'avec pudeur & bienséance. Cette remarque d'Eustathe est fondée sur ce que ces mots ἐμὸν λέχος ἀντιόωσαν, peut signifier deux choses, *partageant mon lit, & ayant soin de mon lit.* Agamemnon ne l'employe que dans le dernier sens, qui est celui que l'usage lui donnoit le plus ordinairement : c'est pourquoi Hesychius ne marque que celui-là : ἀντιόωσαν, dit-il, ὑποστρωννύουσαν. Du tems de la guerre de Troye, & long-tems après, les Grecs étoient encore fort peu délicats dans tout ce qui regardoit la mollesse & le luxe, & les Asiatiques y étoient fort rafinés, particuliérement sur tout ce

qui regardoit les lits. En voici une preuve : Artaxerce Roi de Perſe ayant fait préſent à Timagoras ambaſſadeur des Athéniens, d'un beau lit & de belles couvertures, il lui donna en même-tems des valets de chambre, parce, dit-il, que les Grecs étoient très-mal-adroits, & qu'ils ne ſçavoient comment ſe prendre à faire un lit mollet & de bonne grace. *Athen. liv. 2. Plutarque dans la vie de Pelopidas.* Agamemnon fait donc entendre qu'il veut garder Chryſeis comme une femme de chambre adroite, &c. Il paroît que les hommes employoient à cet uſage les femmes, c'eſt-à-dire qu'ils avoient des femmes de chambre, comme ils ont aujourd'hui des valets de chambre : c'eſt ſur cette coûtume qu'Ariadne, ſe voyant abandonnée par Theſée, lui crie dans le Poëme de Catulle :

Attamen in veſtras potuiſti ducere ſedes,
Quæ tibi jucundo famularer ſerva labore,
Candida permulcens liquidis veſtigia lymphis,
Purpureave tuum conſternens veſte cubile.

Mais pourtant vous pouviez me mener dans votre palais, afin que comme une eſclave, je vous rendiſſe des ſervices, qui m'auroient été fort doux, ſoit en lavant vos beaux pieds, ſoit en ayant ſoin de votre lit.

Qui protegez Chryſa & la divine Cilla] Homere veut faire entendre par-là, que les Grecs n'avoient pas commis le moindre déſordre dans aucune de ces trois villes voiſines d'Ilion, à cauſe du grand reſpect

qu'ils avoient pour le Dieu qui y préſidoit.

Dieu de Smynthe] Smynthe étoit le nom d'un temple d'Apollon qui étoit à Tenedos & à Chryſa, où étoit adorée une ſtatue de ce Dieu, qui avoit à ſes pieds un rat. La raiſon de cela eſt, ſelon Callinus ancien Poëte Elegiaque, qu'une colonie de Crete allant dans la Troade, reçût un oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de s'établir dans le lieu où les enfans de la terre l'attaqueroient; une belle nuit un nombre infini de rats rongérent tous leurs boucliers & toutes leurs uſtenſiles qui étoient de cuir, & on prit cela pour l'accompliſſement de l'oracle.

Si jamais j'ai orné de feſtons votre temple] Le Grec dit, *ſi jamais j'ai couronné*, ἔρεψα, & le Scholiaſte l'explique fort bien par ἐστεφάνωσα, *j'ai couronné*. Les couronnes étoient d'un grand uſage dans la Religion, & on ne les offroit qu'aux Dieux : on en ornoit leurs temples, leurs autels, leurs ſtatues. Virgile, en parlant des autels de Venus dans Paphos, dit, *ſertiſque recentibus halant*. Voilà pourquoi on trouve ſouvent dans les anciens les couronnes avec les autels, les ſtatues, les temples. On pourroit auſſi expliquer ἔρεψα, ᾠκοδόμησα, *j'ai élevé, j'ai bâti*, comme l'a auſſi expliqué Heſychius, *ſi jamais j'ai élevé en votre honneur un temple :* car ces grands Prêtres étoient des hommes très-puiſſants, des Princes, ſouvent même des Rois. Le grand Prêtre de Vulcain étoit Roi d'Egypte.

Page

Pag. 4. *Aux sacrifices de taureaux & de chévres, que j'ai offerts sur vos autels*] Il y a dans le Grec, *Si jamais j'ai fait brûler sur vos autels les cuisses grasses de taureaux & de chévres*, mais je n'ai osé traduire à la lettre ; car notre langue est quelquefois malheureusement délicate. Quand Homere dit, πίονα μηρία, *des cuisses grasses*, il veut dire des cuisses couvertes d'une double graisse qu'on mettoit dessus, selon la coûtume qui sera expliqué au long sur le vers 460. de ce même Livre, pag. 89.

Qu'Apollon l'exauça] On voit dans Homere, que les prieres raisonnables ne sont jamais rejettées, ce Poëte voulant enseigner par-là, que Dieu ne refuse d'exaucer que ceux qui lui adressent des prieres injustes. Mais ce succès de la priere de Chrysès fonde aussi la vraisemblance du Poëme, & prépare en quelque façon ce que le Poëte dira de Thétis ; car si Apollon écoute si favorablement Chrysès, qui n'est que son Sacrificateur, à plus forte raison Jupiter écoutera-t-il Thétis qui est une Déesse. Cette remarque est d'Eustathe.

Et couvert d'un nuage, il marchoit] Cette belle image est fondée sur ce que pendant la peste, qui vient de la corruption de l'air, le soleil n'a pas une lumiere pure & claire, & qu'il est obscurci par l'air grossier & par les exhalaisons qui s'élevent comme des nuages.

Il ne frappa d'abord que les mulets & les chiens] Les animaux, sur-tout les mulets & les chiens, sont les premiers infectés de la

corruption de l'air, à cause de la subtilité de leur odorat. Mais par-là Homere a voulu insinuer aussi, que Dieu, qui aime toûjours les hommes, & qui ne les punit qu'à regret, vouloit donner aux Grecs le tems de se reconnoître; c'est pourquoi il ne frappe d'abord que les animaux qui leur étoient les plus nécessaires, les mulets à cause des voitures, & les chiens dont ils se servoient pour faire la garde la nuit: & c'est ainsi que Dieu frappa l'Egypte de la cinquième playe, qui fut la peste; il commença par les animaux, *Exod. chap. 9.* On peut voir la remarque sur le 26. chapitre de la Poëtique d'Aristote.

Page 5. *Achille se leva*] Du tems d'Homere, & long-tems après, personne, de quelque dignité qu'il fût, ne parloit que debout dans les assemblées, non pas même les Rois. Cela est si vrai, que dans la suite on verra qu'Agamemnon obligé par une blessure de parler assis, en demande pardon: & ils en usoient ainsi, parce que ceux qui parloient, étant toûjours au milieu, ils vouloient pouvoir se tourner de tous côtés, vers l'assemblée, & parler ainsi à tous leurs auditeurs. D'ailleurs ils avoient trop bon esprit, pour ne pas connoître qu'il n'y a rien de plus opposé aux grands mouvemens de l'éloquence, que de parler assis.

Et s'adressant à Agamemnon: Fils d'Atrée, lui dit-il,] Denis d'Halicarnasse a expliqué admirablement l'adresse de ce discours d'Achille & de celui de Calchas. Le but d'Achille est de faire regarder Agamemnon

comme la cause de tous les malheurs des Grecs, & sur-tout de la peste qui les désole; mais comme il n'a pas assez d'autorité pour accuser ce Prince, & que cela décréditeroit même la déclaration de Calchas, il n'assure rien; il conseille seulement de consulter, de chercher, & ne donne que des raisons très-peu solides & très-peu vraisemblables de la colere d'Apollon : car quelle apparence qu'un Dieu sacrifie tant de peuples à son ressentiment, pour n'avoir pas été prié, ou pour n'avoir pas eu une hécatombe? Achille donc, en avançant, par forme de recherche, des motifs si peu apparens de cette grande colere d'Apollon, donne lieu au Prophéte de s'expliquer avec une liberté entiere; & le Prophéte, en répétant ce qu'Achille a dit, & en faisant voir par-là qu'il n'a nulle complaisance, donne un très-grand poids à son accusation qu'il a fait entendre avant que de l'expliquer; car toutes les précautions qu'il prend auprès d'Achille, ont déja fait tomber le soupçon sur Agamemnon, avant qu'il l'ait nommé. Cela suffit pour faire connoître l'art d'Homere, dont Demosthene a sçû si bien profiter.

Car les songes viennent aussi de Jupiter.] Homere reconnoît cette vérité, qu'il y a des songes qui viennent de Dieu : vérité confirmée par tant d'exemples de l'Ecriture Sainte & de l'Histoire Profane, que je ne puis assez m'étonner qu'Aristote n'ait pas voulu la reconnoître. L'Ecclésiastique dit fort bien en parlant des songes, qu'il

ne faut pas les croire s'ils ne ſont envoyés de Dieu : *Niſi ab altiſſimo fuerit emiſſa viſitatio, ne dederis in illis cor tuum.* 34. 6. Mais, dira-t-on, comment les reconnoître ? comment faire la différence d'un ſonge ordinaire, & d'un ſonge qui vient de Dieu ? Celui qui l'envoye le fait connoître par un ſentiment qu'il imprime dans le cœur, dans le même-tems qu'il en donne l'intelligence : *Eſt Deus in cœlo revelans myſteria.* Dan. 2. 28.

Par les ſacrifices de nos plus beaux agneaux] Le Grec dit, *par l'odeur de nos plus beaux agneaux & de nos chévres parfaites* : l'épithete τελείων ſert aux agneaux & aux chévres; car on devoit offrir ce qu'on avoit de plus parfait, & la victime devoit être ſans tache.

Pag. 6. *Il avoit été choiſi pour conduire à Ilion*] Car les anciens ne faiſoient aucune expédition, ſans avoir à leur tête quelque Devin dont ils ſuivoient les conſeils, qui régloit toutes leurs entrepriſes, & qui avoit une très-grande autorité.

Quoique d'abord il ſurmonte ſa colere] Calchas veut faire entendre par-là à Achille, qu'il lui demande ſa protection & ſon ſecours non-ſeulement pour le préſent, mais pour l'avenir : & c'eſt pourquoi Achille lui promet que tant qu'il ſera en vie, perſonne ne mettra la main ſur lui.

Il en conſerve toujours dans ſon cœur quelque ſouvenir] C'eſt comme Tacite dit de Tibere, *Animo revolvente iras, etiam ſi impetus offenſionis languerat, memoria valebat.*

Page 8. *Agamemnon qui se glorifie présentement d'être*] Calchas, comme Sacrificateur & Grand-Prêtre, qui doit toujours dire la vérité, a dit d'Agamemnon qu'il est le plus puissant dans l'armée; mais Achille, comme un homme fougueux, emporté, & qui ne reconnoît d'autre loi que son épée, dit de ce Prince, non qu'il est le plus puissant, mais qu'il se glorifie, qu'il se vante de l'être: & il ajoûte, *présentement*, pour faire entendre, qu'après l'expédition de Troye, il sera simplement Roi de Mycénes, & n'aura aucun avantage sur les autres Rois.

La belle Chryseis] *Chryseis* & *Briseis* n'étoient pas les noms propres de ces deux Princesses, mais des noms patronymiques. Chryseis, c'est-à-dire, *fille de Chrysès*, & Briseis, *fille de Brisès*. Or Chrysès & Brisès étoient deux freres fils d'Ardis. Brisès habitoit à Pedase sur le fleuve Satnion, & Chrysès étoit grand Sacrificateur à Chrysa, éloigné de Pedase d'une journée. Le nom propre de la fille de Chrysès étoit Astynome, & celui de la fille de Brisès, Hippodamie.

Page 9. *Devin, qui ne prédis que des malheurs*] Agamemnon reproche à Calchas qu'il ne lui a jamais prédit que des malheurs. En effet il lui avoit prédit en Aulide, que la guerre dureroit dix ans: & il lui avoit annoncé, que le calme, qui retenoit la flotte des Grecs dans le port, ne cesseroit qu'après qu'il auroit appaisé les Dieux par le sang de sa fille. Mais ce Prince

ne lui reproche ni ignorance, ni fausseté. Par-là Homere peint admirablement le naturel de la plûpart des Princes, qui souhaitent presque toujours qu'on leur dise, non pas ce qui est vrai, mais ce qui leur est agréable, & qu'on regle ses paroles sur leurs passions. C'est ainsi qu'Achab Roi d'Israël, en parlant à Josaphat, dit du Prophéte Michée : *Il y a ici un homme par lequel nous pouvons consulter le Seigneur ; mais je le hais, parce qu'il ne me prophétise jamais des biens, mais des maux ; Michée fils de Jemla.* Rois, livre 3. chap. 22.

Tu prens toujours plaisir à me prophétiser des maux] Agamemnon redit plusieurs fois la même chose, comme c'est la coûtume des gens qui sont en colere ; ils ne croyent jamais en avoir assez dit, & veulent toujours enchérir sur leur premiere pensée.

Viennent de ce que je n'ai pas voulu recevoir] Il est bon de remarquer ici les couleurs de ce discours d'Agamemnon. Calchas vient de dire que le Dieu étoit irrité de ce que ce Prince avoit maltraité son Sacrificateur; qu'il ne lui avoit pas rendu sa fille ; & qu'il avoit refusé ses présens. Que fait sur cela Agamemnon pour rendre cette accusation ridicule, & pour faire même soupçonner Calchas de mensonge & de mauvaise foi ? Il n'insiste que sur le troisieme reproche, & passe le reste ; comme si le Dieu pouvoit être offensé de ce qu'il n'avoit pas voulu recevoir la rançon de Chryseis : & en même-tems, pour consoler ce pere, & pour faire voir qu'il ne lui

fait aucun tort, il parle de la tendresse qu'il a pour sa fille, qu'il traite non comme une esclave, mais comme une Reine; & cela sert aussi à relever le sacrifice qu'il fait aux Grecs, en déclarant qu'il est prêt à la renvoyer.

Page 11. *Mais renvoyez cette fille au Dieu qui la demande*] Agamemnon a parlé de Chryseis en homme passionné, & en homme qui veut faire valoir le sacrifice qu'il est prêt de faire en la renvoyant : mais autant qu'il la releve par ses expressions exaggerées, autant Achille la ravalle ici, en disant, *cette fille*, & en promettant à ce Prince qu'on la lui payera avec usure, & comme il y a dans le texte, *au triple & au quadruple*; c'est bien rabattre du portrait qu'Agamemnon en a fait.

Page 12. *A la bonne heure*] J'ai suppléé cela, qui n'est nullement dans le texte. Ces suppressions & ces ellipses étoient familieres aux Grecs, qui disoient, *si vous faites cela . . . sinon je ferai telle ou telle chose*: l'expression demeure suspendue, l'évidence de la pensée suppléant à ce qu'on ne dit point. Cette figure sied bien sur-tout dans la colere.

Et malheur à celui à qui je m'adresserai] Longin avoit écrit sur Homere. J'ai grand regret que cet ouvrage ait été perdu; car les réflexions d'un Critique si sage & si éclairé ne pouvoient être que très-instructives. Eustathe nous apprend que ce vers ἄξω ἑλὼν, lui paroissoit supposé, & je crois en deviner la raison; c'est qu'il avoit là

tout de suite le vers plus haut, αὐτὸς ἕλωμαι ἢ τέον; & ainsi il lui paroissoit qu'Homere ne faisoit que répéter ce qu'il avoit déja dit: mais je ne serois pas de son avis; il faut un point après ἕλωμαι. Agamemnon dit d'abord qu'il se rendra lui-même la justice qu'on lui aura refusée, αὐτὸς ἕλωμαι, *j'en prendrai, j'en choisirai un moi-même*; ensuite il continue, *& j'enleverai ou le vôtre, ou celui d'Ajax, ou celui d'Ulysse*, qui étoient les plus considérables de l'armée: & pour les braver encore plus, il ajoûte, *& celui à qui je m'adresserai, sera bien fâché*; pour dire que toute sa colere sera inutile. Cela est plus fort sans comparaison.

Ou vous-même, fils de Pelée, vous qui êtes le plus terrible] Il y a ici une raillerie cachée, comme si Achille étoit un bravache, qui par ses emportemens & ses menaces dût faire peur à Apollon.

Page 13. *Qui portez l'insolence empreinte sur le front*] Le Grec dit, *qui êtes revêtu*, ou *qui êtes armé d'impudence*; & Achille fait ce reproche à Agamemnon, sur ce que ce Prince venoit de déclarer à la face des Grecs, qu'il préféroit Chryseis à la Reine Clytemnestre. Qu'y a-t-il de plus impudent que l'aveu public d'une passion si injuste & si insensée?

Page 15. *Je ne pense pas que dans le mépris où vous allez tomber*] Je me suis éloignée du sentiment d'Eustathe, qui explique ainsi ce passage: *Et je ne pense pas que moi étant ainsi deshonoré, vous acqueriez, &c.* La raison d'Eustathe a été sans doute, qu'il

rapportant ἄτιμος ἐὼν à Agamemnon, il y a un solécisme dans la phrase, car l'accusatif σε du vers précédent demandoit qu'il eût ἄτιμον ἐόντα. Mais cette raison ne me touche point, & je crois qu'il faut la sacrifier au sens; car Achille parle assurément de l'état où sera Agamemnon après qu'il y l'aura quitté, & qu'il s'en sera retourné à Phthie. Il y a par-tout, & dans Homere même, des exemples de ces expressions négligées: un homme dans la passion va à sa pensée, & ne s'assujettit pas toujours aux regles de la diction. Il est vrai qu'il paroît d'abord beaucoup de sens & de force dans cette réponse d'Achille, *& après l'affront que vous m'avez fait, je ne pense pas que vous fassiez un grand butin.....* Mais si on y prend bien garde, il y en a encore plus dans celui que j'ai suivi; il renferme même l'autre: car Achille dit à Agamemnon, que par l'injure qu'il lui a faite il va se deshonorer parmi les Grecs. En effet, un Prince qui deshonore, qui maltraite les hommes vertueux, & qui lui sont nécessaires pour l'exécution de ses desseins, se deshonore lui-même; l'affront lui en reste entier: car la vertu demeure toujours vertu.

Vous fassiez ici un grand butin, & que vous y amassiez] J'ai tâché de ne rien perdre ici de la force des mots & de la pensée d'Achille qui employe deux termes; ἄφενος & πλοῦτον, dont le premier, ἄφενος, signifie des richesses subites qu'on amasse en un jour; & πλοῦτος, des richesses qu'on n'accumule que lentement & à force de

tems & de peines. Cette remarque n'est pas inutile pour la proprieté des termes.

Pag. 15. *Tu m'es le plus odieux ; car tu ne respire que querelles, que guerres*] Cette réponse d'Agamemnon est très-forte & très-adroite. D'abord il traite de fuite le départ d'Achille, & de la menace de ce Prince il en fait une lâcheté ; & ensuite il tourne en blâme la louange qu'il s'est donnée, que c'étoit sur lui que tomboit tout ce qu'il y avoit de plus périlleux dans la guerre. Agamemnon lui fait de cela un vice, qui au lieu de le rendre très-estimable, doit le rendre très-odieux : c'est une vertu à un Prince de faire la guerre quand la nécessité le veut ; mais c'est un grand vice de n'aimer & de ne respirer que la guerre.

D'où te vient ta valeur ? n'est-ce pas Dieu qui te l'a donnée ?] Homere reconnoît ici que les hommes n'ont aucune bonne qualité, en un mot rien de bon, qui ne vienne de Dieu : il enseigne qu'il n'y a rien de plus ridicule ni de plus injuste, que de nous enorgueillir d'un bien qui ne vient pas de nous ; ce qui est très-conforme à ces paroles de saint Paul : *Qu'as-tu que tu n'ayes pas reçû ? & si tu l'as reçû, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avois point reçû !* 1. Cor. 4. 7.

Et va régner sur tes Myrmidons] Par tout ailleurs je n'ai osé employer ce nom des sujets d'Achille, parce qu en notre langue, ce mot, *Myrmidon*, est un mot de dérision, pour dire un petit homme ; mais ici je m'en suis servie, parce qu'il m'a semblé qu'il y

faisoit un bon effet. Au reste, les Phthiotes, sujets d'Achille, furent appellés *Myrmidons*, parce qu'ils étoient une colonie de l'isle d'Egine, dont les habitans étoient appellés Myrmidons, sur ce qu'ils habitoient dans des trous sous terre comme les fourmis appellées μύρμοι & μύρμηκες.

Page 16. *Dans cette agitation son épée étoit déja à demi tirée*] Voilà le caractère d'Achille : il délibere ; & cependant la colere l'emporte sur la raison. On prétend qu'Homere a voulu marquer en cet endroit les inconvéniens qui arrivent de cette coûtume barbare de porter des armes dans les assemblées : car c'est un proverbe, que *le fer attire l'homme.* Que ne doit-on pas craindre d'un furieux qui a une épée à son côté ? Voilà pourquoi Zaleucus de Locres fit une loi pour défendre le port des armes dans les assemblées du peuple. Un jour que l'Etat étoit menacé de guerre, il entra dans le Conseil avec une épée. D'abord on s'éleva contre lui, & on l'accusa d'avoir violé la loi. Mais Zaleucus dit que bien loin de l'avoir violée, il étoit venu pour la confirmer ; & tirant en même-tems son épée, il se la passa au travers du corps, & tomba sans vie.

Car Junon qui aimoit également ces deux Princes] Junon étoit la patronne des Rois, & l'emblême de la Royauté : c'est pourquoi les anciens mettoient Ἥρα pour βασιλεία, *Junon* pour *royauté*, & ils disoient Ἡραῖα ζωή, pour *vie royale*. Eustathe explique le sens de cette allégorie d'Homere, & il dit

que toute cette belle poësie n'est que pour faire entendre une chose très-simple, qui est que la prudence d'Achille excitée par la majesté d'Agamemnon, lui inspira telles & telles pensées. Mais sans avoir recours à l'allégorie, il est certain qu'Homere a connu cette vérité, que les Anges & les autres Esprits se manifestent aux hommes, & que Dieu les envoye au secours de ceux qu'il veut retirer d'un péril. L'Ecriture sainte est pleine de ces exemples. On sçait l'histoire de Daniel, à qui Dieu envoya le Prophéte Habacuc pour lui porter de la nourriture dans la fosse aux lions. Un Ange prit le Prophéte par les cheveux, & le porta à Babylone. *Dan.* 14. 35. Cette histoire est postérieure à Homere.

Ne se rendant visible qu'à lui seul] Car Dieu ne se laisse voir qu'à ceux qu'il veut éclairer par sa présence.

Et la regardant avec des yeux enflammés de colere] C'est Achille qui a les yeux enflammés de colere, & non pas la Déesse. Le caractère d'Achille devoit remettre dans le bon chemin ceux qui s'y sont trompés, & Eustathe lui-même. Ces yeux terribles & enflammés ne conviennent point au caractère de Minerve, qui parle à Achille avec tant de douceur.

Que pour appaiser votre colere si vous voulez m'obéir] Homere fait entendre clairement ici, que Dieu ordonne aux hommes ce qu'il veut qu'ils fassent, mais qu'il ne les force pas. Il leur laisse la liberté d'obéir ou de ne pas obéir, afin que leur soumis-

ſion ou leur révolte ſoient toûjours volontaires, & qu'il puiſſe avec juſtice ou les récompenſer ou les punir. L'Ecriture ſainte eſt pleine d'exemples ſemblables : en voici un tout pareil qui marque parfaitement la conformité des idées & celle du ſtyle. Dieu ordonne à Jérémie d'aller dans le parvis de ſon temple annoncer à toutes les villes de Juda, qui s'y rendoient pour adorer, tout ce qu'il alloit exécuter contr'elles : *Loqueris ad omnes civitates Juda... univerſos ſermones quos ego mandavi tibi, ut loquaris ad eos. Noli ſubtrahere verbum, ſi forte audiant & convertantur quiſque à via ſua mala. Vous direz aux villes de Juda toutes les paroles que je vous ai ordonné de leur dire... N'en retranchez pas une ſeule, pour voir s'ils voudront les écouter, & ſe convertir...* Jerem. 26. 2. 3. Sur quoi ſaint Jérôme dit fort bien : *noſtro loquutus affectu, ut liberum ſervetur arbitrium.*

Page 17. *Et contentez-vous de repouſſer cet affront par des reproches*] Comment Minerve permet-elle, ou plutôt comment ordonne-t-elle à Achille de ſe contenter de répondre à Agamemnon par des reproches? Homere enſeigne par-là qu'un naturel furieux & emporté comme celui d'Achille, ne peut pas ſe vaincre tout d'un coup; qu'on ne doit pas exiger de lui une modération entiere, & qu'il faut accorder quelque choſe à ſon emportement.

Page 19. *Inſenſé, lui dit-il, à qui les fumées du vin troublent la raiſon.*] On accuſe aujourd'hui Homere de groſſiereté d'avoir donné

à un Prince un caractère ſi brutal, & de lui avoir mis dans la bouche des injures ſi indignes d'un honnête homme. Mais ces cenſeurs n'entrent point du tout dans l'eſprit de ce grand Poëte, qui dans le perſonnage d'Achille veut nous donner le caractère d'un homme colere, emporté, enfin d'un homme vicieux, & dont les mœurs ſont moralement mauvaiſes; car il n'eſt nullement néceſſaire que le héros d'un poëme ſoit un honnête homme, un homme de bien; il ſuffit que les mœurs ſoient poëtiquement bonnes, c'eſt-à-dire, que ſon caractère ſoit égal & bien ſoutenu. Un homme de bien n'appellera point ſon général *yvrogne, impudent, lâche*; mais cela ſied bien à Achille, car que ne peut, & ne doit pas même faire un homme ſi injuſte & ſi violent, ſur-tout dans l'indépendance? Car il faut ſe ſouvenir de la remarque qui a été déja faite, qu'Agamemnon n'avoit le pouvoir abſolu, que ſur ce qui regardoit la guerre, & que dans le Conſeil il étoit comme les autres Princes. C'étoit une eſpece de Démocratie, & non pas une Royauté. Au reſte quelqu'emporté que ſoit Achille, les injures qu'il dit à Agamemnon, ne laiſſent pas d'avoir toutes quelque fondement. Il l'appelle *yvrogne*, parce qu'on boit dans ſa tente, & que ſa tente eſt toujours pleine de vin. Il l'appelle *impudent*, comme je l'ai déja dit, parce qu'il déclare publiquement la paſſion qu'il a pour ſon eſclave, & il l'appelle *lâche*, parce qu'il dit ſouvent, *fuyons*. Voilà comme Achille uſe de la liberté

que Minerve lui a donnée de faire des reproches à Agamemnon : au lieu de lui faire des reproches, il lui dit les injures les plus atroces ; Achille ne doit garder des bornes en rien.

Ni pour aller en embuscade avec les plus vaillants] Ils avoient une grande idée de cette sorte de guerre, & ils croyoient qu'il falloit plus de courage & plus d'audace pour ces sortes de combats que pour une bataille rangée. On verra ce qui est dit dans le XIII. Livre.

Je te jure donc par ce sceptre] Achille fait ici comme ceux qui sont en fureur, & qui jurent par la premiere chose qui se présente. Il jure par son sceptre, mais ce serment ne laisse pas d'être fort grand, comme il le dit dans la suite : car un Prince qui jure par son sceptre, jure par le Dieu dont il le tient, & qui le lui a mis entre les mains comme la marque de la justice qu'il doit à son peuple. C'est pourquoi Aristote remarque que dans les tems héroïques, les Rois qui rendoient la justice, la rendoient les uns sans prêter serment & les autres après l'avoir prêté, & que le serment de ces derniers étoit seulement de lever le sceptre. Ses paroles sont remarquables : Καὶ πρὸς τούτοις τὰς δίκας ἔκρινον. τοῦτο δ' ἐποίουν, οἱ μὲν οὐκ ὀμνύοντες, οἱ δ' ὀμνύοντες. ὁ δ' ὅρκος ἦν τοῦ σκήπτρου ἐπανάστασις. D'ailleurs c'étoit la coûtume des Princes d'Orient de jurer par leur sceptre ou par leur trône ; c'est ainsi que jure Nabuchodonosor dans l'Ecriture sainte : *Juravit per thronum &*

regnum ſuum. Judith. I. 12.

Qui depuis qu'il a été ſéparé du tronc de l'arbre] Euſtathe remarque qu'Achille ajoûte cette image pour faire entendre que comme ce ſceptre ne fleurit plus depuis qu'il eſt ſéparé de ſon tronc, eux de même étant ainſi malheureuſement diviſés, ne proſpéreront plus, & ne porteront plus enſemble les mêmes fruits.

Page 20. *Il jetta à terre ſon ſceptre*] Comment Achille oſe-t-il jetter à terre ce ſceptre, marque de ſa dignité, & reſpectable aux Rois mêmes qui le portent ? Outre que c'eſt une marque de la fureur où il eſt, c'eſt encore une ſuite de l'image qu'il a voulu faire, pour donner à entendre qu'Agamemnon & tous les Grecs, étant ſéparés d'Achille comme une branche de ſon tronc, ne pourront plus rien, & ne feront bons qu'à être jettés.

Son ſceptre] Le Grec ajoûte, *orné, parſemé de clouds d'or.* Κρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον. Le ſceptre de ces Princes étoit une eſpece de pique ou de javelot, un long bâton de bois, qu'ils ornoient de petits clouds d'or, ſouvent même de laiton. Comme le ſceptre du Roi Latinus dans le XII. de l'Enéide : *Olim arbos, nunc artificis manus ære decoro Incluſit.*

Toutes les paroles qui ſortoient de ſa bouche étoient plus douces que le miel] Cette douceur du miel eſt une douceur fortifiante ; car le miel, comme Hippocrate même l'aſſure, eſt plus fort que le vin. Voilà pourquoi cette comparaiſon eſt ſi ordinaire

dans l'Ecriture sainte. David dit des jugemens de Dieu, *qu'ils sont plus doux que le miel & que les rayons de miel. Dulciora super mel & favum.* Psal. XVIII. 11. & de ses paroles, *Quàm dulcia faucibus meis, eloquia tua! super mel ori meo. Que vos paroles sont douces à mon gosier! elles sont au-dessus du miel à ma bouche.* Psal. CXVIII. 103. Cela fait voir la conformité du style d'Homere avec celui de ces livres divins.

Et il regnoit sur la troisieme génération] Et cette troisieme génération étoit même déja bien avancée, c'est-à-dire, qu'il avoit quatre-vingt-cinq ou six ans, comme je le prouverai plus bas.

Page 21. *O quelle douleur pour la Grece, & quelle joie pour Priam*] Ce trait d'éloquence est admirable. On l'a si souvent imité, que cela seul fait son éloge. Aristote a fort bien marqué dans sa Rhétorique, qu'il n'y a rien de plus propre à nous détourner de ce que nous voulons faire, que de nous représenter que cela va faire la joie de nos ennemis. C'est pourquoi l'auteur de l'Ecclésiastique dit fort bien : *Anima nequam disperdet qui se habet, & in gaudium inimicis dat illum. L'ame méchante perdra celui en qui elle se trouve, & elle le rendra la joie de ses ennemis.* VI. 4. Et, *si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis. Si vous contentez votre ame dans ses desirs déréglés, elle vous rendra la joie de vos ennemis.* XVIII. 30.

Et j'ai fréquenté des hommes qui valoient mieux que vous] Homere vient de dire que

Neſtor avoit vû deux âges d'hommes & qu'il régnoit ſur la troiſieme génération. Il avoit donc vû des hommes qui valoient mieux que ceux de cette troiſieme génération auxquels il parle; car on ſuppoſoit alors qu'il ſe faiſoit une diminution d'âge en âge, comme ſi la nature s'affoibliſſoit, s'épuiſoit, de ſorte que les peres valoient mieux que les enfans. C'eſt-là la doctrine d'Homere; c'eſt pourquoi il dira ailleurs que deux hommes de ſon tems n'auroient pû porter une pierre que Diomede jetta ſeul aiſément contre Enée. C'eſt-à-dire, que depuis le tems de la guerre de Troye juſqu'à celui d'Homere, en deux ſiécles & demi ou environ, les forces des hommes avoient diminué de moitié. Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner la vérité de ce ſyſtême, qui ne pourroit pas avoir de ſolide fondement; il ſuffit qu'il étoit tel.

Polyphéme] Ce n'étoit pas le Cyclope Polyphéme; c'étoit quelque Prince des Lapithes.

Mais s'ils étoient vaillants, ils combattoient auſſi contre des ennemis très-vaillants] A l'imitation d'Homere j'ai employé trois fois en deux lignes l'épithete *vaillant*, comme il a employé trois fois en deux vers celle de Κάρτιστοι. Sur quoi Euſtathe a fait cette judicieuſe remarque, qu'Homere ne trouvant pas d'épithete plus propre que celle de Κάρτιστοι, n'a pas fait difficulté de la répéter trois fois, ce qui donne à ſon diſcours un air ſimple & naturel que la variété des épithetes ne donne point. Je vous

drois bien que nous eussions le courage de profiter de cette remarque, nous qui nous donnons la torture, pour ne pas répéter en deux pages deux fois le même mot : cette délicatesse pourroit bien autant venir de foiblesse que de force.

Comme les Centaures des montagnes] Homere est par-tout d'une exactitude admirable. Il vient de dire que Nestor avoit déja vû passer deux âges d'hommes, & qu'il régnoit sur la troisieme génération des Pyliens, & il est aisé de justifier cela par ce qu'il dit ici, & de voir à peu près quel âge il pouvoit avoir à la fin de la guerre de Troye. La guerre des Lapithes contre les Centaures, arriva cinquante-cinq ou cinquante-six ans avant la guerre de Troye. Cette querelle d'Achille & d'Agamemnon se passa la dixieme & derniere année de cette guerre. Il y a donc soixante-cinq ou soixante-six ans que Nestor combattoit contre les Centaures : il étoit alors fort jeune, mais il étoit en état de donner des conseils, ainsi il avoit tout au moins vingt ans, & par-là on voit, qu'il étoit bien près de voir finir la troisieme génération & qu'il étoit âgé de quatre-vingt-cinq ou six ans, car chaque génération est de trente années.

Contre les Centaures des montagnes] Le Grec dit, *contre les bêtes, contre les monstres des montagnes* ; en faisant allusion à la fable, qui faisoit les Centaures des monstres moitié hommes & moitié chevaux, & qui étoit fondée sur ce que ces brigands,

habitant les montagnes, cesserent de se servir de chars, & montérent les premiers des chevaux de selle. On peut voir sur cela Palæphatus.

A ma premiere sortie de Pylos] Il y avoit trois villes de ce nom dans le Péloponnese : une en Elide sur le fleuve Selleïs, l'autre dans la Messenie, & la troisieme entre les deux, sur le fleuve Amathus : Nestor étoit de cette derniere.

Je tâchois de les égaler selon mes petites forces] Eustathe a fort bien remarqué ici, que le mot μάχεσθαι est pour ἐρίζειν, ἐξισωθῆναι τὰ εἰς μάχην, *contendere, faire à qui mieux mieux, tâcher d'égaler dans les combats*. Nestor fait entendre qu'il avoit le même courage, mais que n'ayant pas encore la force que l'âge donne, il n'avoit pas la même valeur ; & sa modestie sur sa valeur est un bon passe-port pour ce qu'il dit de sa prudence.

Page 22. *Cependant, quoique je fusse fort jeune, ces grands hommes écoutoient mes conseils*] Il y a ici une grande force de raisonnement. Les plus vaillants des hommes, dit Nestor, suivoient mes conseils, lorsque j'étois jeune : aujourd'hui je suis vieux, & par conséquent plus sage que je n'étois alors, & vous êtes moins vaillants que ces gens-là ; vous êtes donc encore plus obligés de m'écouter. Il y a toujours dans Homere plus de sens que de mots. L'Empereur Auguste avoit profité de cet endroit d'Homere ; car un jour que de jeunes gens murmuroient de quelques ordonnances qu'il

avoit faites, il leur dit : *Jeunes gens, écoutez un vieillard, que les vieillards écoutoient bien quand il étoit jeune.*

Car de tous les Rois qui ont porté le ſceptre, & que Jupiter a élevés à cette gloire] Neſtor ajoûte ces paroles, *& que Jupiter....* pour diſtinguer les Rois légitimes des uſurpateurs ; car ce n'eſt pas Jupiter qui éleve ces derniers, & ils ne méritent pas les reſpects & les déférences qui ſont dûs aux premiers.

Si vous avez plus de valeur, & ſi vous êtes fils d'une Déeſſe] Homere releve ici admirablement le caractère des Rois, en faiſant voir qu'il n'y a ni naiſſance ni valeur, en un mot rien qui puiſſe diſpenſer ceux qui leur ſont ſoumis, de leur rendre le reſpect & l'obéiſſance qu'ils leur doivent.

Page 24. *Car jamais je ne reconnoîtrai tes ordres*] Euſtathe nous apprend que Longin rapportoit que pluſieurs Critiques croyoient ce vers 296. ajouté, parce que la phraſe eſt entiere, & finit fort bien à ἔμοιγε du vers précédent, en répétant en commun le verbe ἐπιτέλλεω. Mais je doute fort que Longin fût de leur avis ; car ce vers 296. fait ici un très-bon effet ; Achille répete le même terme dont Agamemnon s'eſt ſervi.

Pour faire éclater ton pouvoir aux yeux des Grecs] Il y a dans le texte, *afin que ceux-là auſſi le connoiſſent, le voyent* ; ce qui avec le ſens que j'ai ſuivi, peut encore recevoir celui-ci : *afin que ces lâches, à qui la crainte ferme la bouche, voyent*

qu'il y a un homme capable de te résister.

Page 25. *Aussitôt Agamemnon ordonne à toute l'armée de se purifier*] Ce passage me paroît remarquable. Il n'y a que le Roi qui ait péché en maltraitant le Prêtre d'Apollon : l'armée vouloit qu'il lui rendît les honneurs dûs à son caractère, & qu'il respectât ce Dieu en lui ; cependant il ordonne à l'armée de se purifier pour une faute qu'il a seul commise. Pourquoi cela ? C'est qu'Homere étoit instruit de cette grande vérité, que Dieu punit ordinairement les Rois en punissant leurs peuples, & qu'ainsi les peuples doivent travailler de leur côté à désarmer sa colere, pour détourner les fleaux dont ils se voyent menacés. L'Histoire Sainte est pleine de ces exemples.

Et jetterent dans la mer ce qui avoit servi à leur purification] On se lavoit dans la mer, & on y jettoit toutes les expiations, c'est-à-dire, toutes les choses avec lesquelles on s'étoit expié, purifié. Le mot Grec λύματα signifie les *souillures* du corps, & καθάρματα les *expiations*, les purifications que l'on jettoit selon la coûtume, ou dans la mer, ou dans quelque fosse profonde. On peut voir les remarques de M. Dacier sur l'Electre de Sophocle, page 439.

Page 26. *J'irai la prendre moi-même bien accompagné*] Il y a dans le Grec, *j'irai la prendre moi-même avec plusieurs ;* & sur cela quelques anciens ont cru qu'Agamemnon menaçoit Achille qu'il iroit prendre Briseis, & avec elle plusieurs autres choses,

pour faire voir à Achille qu'il se mocquoit de la menace qu'il lui avoit faite. Mais ce sens-là me paroît indigne, & je ne crois pas que l'expression Grecque puisse le souffrir. Agamemnon ne pense point du tout à piller Achille ; il ne veut que remplacer sa Chryseis, & il dit que si Achille refuse Briseis à ses hérauts, il ira la prendre lui-même avec ses soldats ; ce qui sera un plus grand affront pour Achille. En effet il étoit moins honteux à Achille de rendre Briseis aux hérauts, que de la rendre aux soldats : un héros cede à la religion, mais il ne cede pas à la force.

Soyez les bien-venus, hérauts] Il faut bien remarquer l'adresse avec laquelle Homere donne à Achille toutes les qualités qui peuvent compatir avec le fond de son caractère. Il reçoit ici les hérauts avec beaucoup de douceur, non-seulement parce qu'il a déja dit qu'il ne prendroit les armes contre qui que ce fût qui viendroit de la part d'Agamemnon ; mais encore parce qu'il n'est pas si emporté & si injuste, qu'il ne reconnoisse ce qui est dû à des hérauts sacrés par leur ministère, & qui étoient d'ailleurs des gens d'une grande naissance. Il est bon aussi de remarquer la bienséance qu'Homere garde en ne faisant point parler ces hérauts. Les gens sages préférent toujours un silence raisonnable à des discours hors de saison. Ces hérauts ne parlent point ; que pourroient-ils dire ? Ils ne peuvent pas dire à Achille qu'ils exécutent à regret l'ordre qu'ils ont reçû ; car outre que ce seroit

deshonorer Agamemnon, cela paroîtroit une flatterie servile qu'on imputeroit à timidité. Ils ne doivent pas non plus dire cruëment à Achille ce qu'Agamemnon leur a dit : ils s'exposeroient à irriter cet homme fougueux, & rendroient par-là leur voyage inutile. Cette bienséance sauve tout : Achille est content de leur respect ; tout se passe comme ils le souhaitent, & il n'arrive rien qui dérange l'œconomie du Poëme, & qui précipite la catastrophe. Homere ne manque jamais à ces bienséances. Briseïs ne parle pas non plus en partant, & Chrysès reçoit sa fille sans dire une seule parole. Cela a fait dire aux anciens, qu'Homere n'est pas moins admirable quand il fait taire ses personnages, que lorsqu'il les fait parler.

Page 28. *Et qui ne pouvant juger de l'avenir par le passé*] Voilà le caractère d'un méchant Roi : le passé lui est une leçon inutile, & ne lui sert de rien pour l'avenir. Agamemnon à vû cent fois qu'Achille a été le seul rempart des Grecs, & qu'il les a sauvés des mains des Troyens, & Achille est le seul qu'il offense.

Pour mettre les Grecs en état de combattre. Achille s'explique ici un peu obscurément à dessein : car il veut dire, pour mettre les Grecs en état de repousser les Troyens, qui viendront les attaquer jusques dans leurs vaisseaux.

Mais elle les suivoit] Le Grec dit, cette *femme*, γύνη. Eustathe remarque qu'Homere se sert ici exprès du mot de *femme*, comme

comme d'un nom vénérable, qui augmente la compaſſion, en donnant l'idée d'une femme qu'on arrache à ſon mari. Mais cela ne pouvoit être ſenſible dans la traduction.

Achille verſant des larmes] Ceux qui ſont choqués des larmes d'Achille, ſont bien éloignés de reconnoître la Nature ; car j'oſerai dire qu'il n'y a pas de gens qui pleurent ſi facilement que les véritables héros ; & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, ἀγαθοὶ δ' ἀριδάκρυες ἄνδρες, *les bons pleurent volontiers*. Cela eſt ſi vrai que tous les plus grands hommes du monde ont pleuré. L'Ajax de Sophocle ne pleure point dans ſes plus grands maux, parce qu'il eſt fou. Mais quoique les larmes ne ſoient nullement indécentes à un héros, Achille emporté & ſuperbe les doit trouver telles ; & voilà pourquoi Homere n'oublie pas de marquer qu'il pleure loin de ſes compagnons, à qui il veut cacher ſes larmes. Mais d'où vient qu'Agamemnon, qui eſt ſi amoureux de Chryſeis, & qui a dit ouvertement qu'il la préféroit à la Reine Clytemneſtre ſa femme, la renvoye à ſon pere, & la conduit lui-même au vaiſſeau ſans pleurer, & ſans donner la moindre marque de la paſſion qui le dévore ; & qu'Achille, qui n'eſt point amoureux de Briſeis, ne l'a pas plutôt remiſe aux hérauts, qu'il va fondre en larmes ? La raiſon me paroît aiſée à trouver, & elle fait honneur à Homere. Agamemnon donne volontairement ſa captive ; il la donne au ſalut du peuple ; les larmes auroient été

indignes d'un grand Roi : mais Achille la donne malgré lui ; ce n'eſt pas l'amour, c'eſt l'affront qui lui arrache ces larmes. Ce héros eſt bien différent de ce Phaltiel dont nous liſons l'hiſtoire dans le ſecond livre des Rois. David ayant envoyé ordre à Iſboſeth fils de Saül de lui renvoyer ſa femme Michol, qu'on lui avoit ôtée pour la mener à Phaltiel, Iſboſeth l'envoya prendre dans la maiſon de ce ſecond mari, qui pénétré d'amour, la ſuivit le plus loin qu'il put, fondant en larmes : *Miſit ergo Isboſeth, & tulit eam à viro ſuo Phaltiel filio Laïs : ſequebaturque eam vir ſuus plorans.....* 2. Reg. 3. 15. Achille pleure, mais il ne la ſuit point.

Page 29. *La récompenſe que j'avois reçûe des Grecs*] Ces paroles prouvent qu'Achille ne pleure pas, parce qu'on lui ôte une maîtreſſe ; car il n'eſt pas amoureux ; mais qu'il pleure, parce qu'on lui ôte le prix de ſa valeur, car il eſt ambitieux & ſuperbe. Et voilà la différence qu'il y a entre Agamemnon & Achille : Agamemnon eſt fâché de rendre Chryſeis, parce qu'il l'aime ; & il loue ſa beauté en parlant aux Grecs : que Achille n'eſt fâché de perdre Briſeis, que parce que cela marque le mépris qu'on a pour lui ; auſſi inſiſte-t-il toujours ſur cela, & jamais il ne parle de la beauté de ſon eſclave. Il faut bien remarquer la différence de ces deux caractères. Achille eſt le héros du Poëme, & non pas Agamemnon. Un héros amoureux auroit été ridicule.

Elle s'assit près de lui, & en l'embrassant & en essuyant ses larmes, elle lui dit] Cette image de Thetis qui console son fils Achille est pleine de douceur. Aussi l'Ecriture Sainte, où la nature est si admirablement peinte, tire de cette image une comparaison pour exprimer la plus vive compassion & la plus grande tendresse ; car Dieu dit lui-même à son peuple : *Quomodo si quem mater consoletur, ita ego consolabor vos. Comme une mere console son fils, je vous consolerai de même.* Isai. 66. 13.

Page 30. *Chrysès, pere de cette fille, Grand-Prêtre d'Apollon*] Voici une récapitulation qui a deux parties ; la premiere, qui ne peut être abrégée, est conçue dans les mêmes termes qu'on a déja vûs ; & par-là Homere fait voir qu'un Poëte & qu'un Orateur peuvent fort bien redire les mêmes choses dans les mêmes termes sans être blâmés, & que ces répétitions, qui paroissent aujourd'hui trop ennuyeuses à des esprits trop délicats, ou plutôt trop inquiets, sont très-raisonnables ; car il n'y a rien de plus ridicule que de changer sans nécessité ce qui a été une fois bien dit. La seconde partie n'est pas de même ; Homere ne fait que rassembler les points principaux, & voilà le véritable modéle à suivre.

Page 31. *Car je me souviens de vous avoir souvent oüi vanter*] Eustathe fait ici une remarque que je rapporterai, de peur que quelqu'un ne m'accusât de l'avoir supprimée, parce qu'elle n'est pas favorable à mon sexe. Il dit qu'Homere peint bien le

naturel des femmes : quand il leur eſt arrivé de faire une bonne action, elles en parlent toujours & ne ceſſent de s'en vanter, parce que cela leur arrive très-rarement ; & cela n'eſt pas ridicule en elles, au lieu qu'il le ſeroit beaucoup à un homme, qui ne doit jamais ſe glorifier d'une ſeule bonne action. Voilà pourquoi Ariſtophane ſe mocque fort de Cléon qui ne ceſſoit de ſe glorifier de l'heureuſe entrepriſe qu'il avoit faite contre Pylos. Cette remarque du bon Archeveque de Theſſalonique ne laiſſe pas de renfermer une morale qui peut être de quelque utilité.

Page 32. *Lorſque les autres Dieux, Junon, Neptune, Minerve avoient réſolu de le lier*] Homere parle ici de Jupiter comme d'un Roi qu'on vouloit détrôner : & pour juſtifier ces ſortes de contes, qu'on doit regarder comme des points de la Théologie Payenne, on n'a qu'à voir ce qui a été remarqué ſur le chapitre 26. de la Poëtique d'Ariſtote, p. 434. & 435.

Que les Dieux nomment Briarée, & les hommes Egeon] Homere feint cette difference des noms, premierement pour faire voir qu'un Poëte doit être inſtruit de tout ce qui eſt dans le ciel & ſur la terre, & enſuite pour enſeigner que les hommes n'ayant que des connoiſſances très-imparfaites des choſes de la nature, & des idées ſouvent très-oppoſées à ce qu'elles ſont dans la vérité & dans l'ordre de Dieu, leur donnent des noms qui ne ſont pas leurs noms. Il n'y a que les Dieux qui leur donnent

leur nom véritable, & qui les nomment ce qu'elles sont. Et cette fiction d'Homere n'est point une fiction chimérique, elle a un fondement vrai, & l'on trouve la source de cette idée dans l'Ecriture Sainte, qui en parlant du second fils que David eut de Bersabée, dit que David l'appella *Salomon*, & que Nathan lui donna un autre nom & l'appella *Jeddidia*, à cause du Seigneur, ἕνεκεν Κυρίȣ. II. Rois XII. 25.

Qui ayant plus de force que son pere] Il avoit pour pere Neptune. Or Neptune a tant de force qu'il ébranle la terre jusqu'à ses fondemens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un géant, plus fort que ce Dieu, fit si grand peur aux Immortels.

Afin qu'ils jouissent tous de la sagesse de leur Roi] Le Grec dit simplement, *afin qu'ils jouissent tous de leur Roi :* expression très-forte & très-belle. Les bons Rois portent de bons fruits, & les méchans Rois en portent de mauvais, & les peuples sont nourris des uns ou des autres. Voilà ce qui a donné lieu à cette expression, *afin qu'ils jouissent tous de leur Roi*, c'est-à-dire, afin qu'ils participent tous au malheur d'avoir un si méchant Roi sur leur tête.

Page 33. *Aux extrémités de l'Océan*] Il faut entendre ceci de l'Océan méridional. Voyez Strabon liv. I.

Chez les sages Ethiopiens] Homere appelle les Ethiopiens ἀμύμονας, *irréprochables, irrépréhensibles*, à cause de leur justice & de l'innocence & de la simplicité de leurs mœurs. Ces qualités éclatent dans la ré-

ponse que fait leur Roi aux Ambassadeurs de Cambyses dans le 3. livre d'Hérodote; & ce sont ces mêmes qualités, qui ont donné lieu à cette fiction, que Jupiter, & tous les autres Dieux étoient allés chez ces peuples à un festin; car Dieu ne va que chez les gens de bien, chez les justes.

Pag. 34. *Tous les Dieux l'ont suivi, & il ne retournera au Ciel que le douzieme jour*] Cette fiction est fondée sur la piété & sur la justice des Ethiopiens, comme je viens de le remarquer : mais elle a aussi un fondement historique & qui revient au premier; car les anciens ont écrit que dans Diospole, c'est-à-dire, dans la ville de Jupiter, il y avoit un très-grand temple où les Ethiopiens alloient tous les ans en certain tems prendre la statue de Jupiter & celles des autres Dieux, & qu'ils les portoient en procession tout autour de la Lybie, & faisoient de grands festins pendant douze jours. Voilà ce qu'Homere a entendu par ce voyage de Jupiter & des autres Dieux en Ethiopie. Et c'est de cette idée que naquit en Grece la coûtume de servir des tables dans les temples devant les statues des Dieux : coûtume qui passa aux Romains, qui eurent aussi leurs *lectisternia* & leurs *pulvinaria*.

Je ne manquerai pas de me rendre aussi-tôt dans son palais] Le Grec dit : *j'irai aussi-tôt dans le palais d'airain de Jupiter....* Δ... ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ. Il y a de l'apparence que cette épithete, qu'Homere donne souvent au Ciel, a porté certains Philosophes

à croire que le Ciel étoit d'une matiere ſolide. Ariſtote a été de cette opinion, & a entraîné des gens d'ailleurs fort ſçavans. Mais Homere par cette épithete a voulu marquer, non la ſolidité de la matiere, mais ſa ſtabilité. Car les Anciens ont cru que le Ciel étoit immobile; & les Ecrivains Sacrés paroiſſent avoir été de ce ſentiment, que le Ciel étoit d'une matiere fluide & pourtant ſtable.

Cependant Ulyſſe, qui conduiſoit à Apollon l'hécatombe ſacrée, arrive dans le Port de Chryſa] Homere eſt un géographe ſi exact, que non ſeulement il marque la diſtance des lieux dont il parle; mais il les déſigne encore de maniere qu'on puiſſe toujours reconnoître leur ſituation. Ici on voit que cette Chryſa n'étoit pas éloignée du port d'où Ulyſſe étoit parti, du chemin d'une journée entiere, puiſqu'Ulyſſe arrive le même jour d'aſſez bonne heure pour faire un grand ſacrifice, qu'il eſt long-tems à table, & qu'on a tout le loiſir de chanter des hymnes à Apollon avant le coucher du ſoleil. Ainſi Chryſa n'eſt éloignée du port, que de ſix ou ſept cens ſtades, comme Strabon l'a remarqué. Or on compte pour le chemin d'une journée mille ou douze cens ſtades. Pour ce qui eſt de la ſituation, on voit qu'à cette Chryſa il y a un port, & tout auprès un temple d'Apollon. Cette remarque étoit néceſſaire pour empêcher les lecteurs curieux de la géographie, de ſuivre l'erreur de quelques anciens, qui ignorant les anciennes hiſtoires ont cru

qu'Homere parle d'une autre Chryſa qui étoit près d'Hamaxite; car celle-ci n'avoit ni port ni temple, & elle ne fut même bâtie que long-tems après la guerre de Troye. On peut voir Strabon, liv. 13.

Page 35. *Chrysès la reçoit avec une extrême joie*] Il la reçoit ſans dire une ſeule parole à Ulyſſe ; car qu'auroit-il pû lui dire, ſçachant qu'Agamemnon ne renvoyoit ſa fille que malgré lui ?

Et préparent l'orge ſacré néceſſaire pour l'oblation du ſacrifice] La premiere choſe que l'on faiſoit après que la victime étoit au pied de l'autel, avant que de l'égorger, on verſoit ſur ſa tête quelque poignée d'orge rôti avec du ſel.

Page 36. *Ils leur tournent la tête vers le Ciel*] Comme on faiſoit toujours aux victimes que l'on immoloit aux Dieux céleſtes.

Ils les égorgent, & les dépouillent] Je ne ſçai pas pourquoi celui qui a traduit Homere avant moi a ſupprimé toute la deſcription de ce ſacrifice, dont il n'a pas dit un ſeul mot : apparemment il a cru qu'elle deshonoreroit ſa traduction. Je ſuis bien éloignée de penſer comme lui. Je crois qu'il n'y a rien où l'on doive être plus religieux en fait de traduction, que lorſqu'il s'agit des coûtumes & des cérémonies des anciens ; il faut les conſerver dans toute leur ſimplicité : car il arrive ſouvent, que ce que l'on avoit pris d'abord pour une choſe de peu de conſéquence, eſt pourtant très-conſidérable, comme on peut le voir par ce ſeul endroit ; le ſacrifice qu'Homere décrit

ici comme une des principales cérémonies de la Religion Payenne, se trouvant en plusieurs choses très-conforme aux sacrifices que Dieu avoit exigés lui-même de son peuple. Les fils d'Aaron dépouilloient les victimes, mettoient tous leurs membres par morceaux, assembloient le bois sur l'autel, y allumoient le feu, y offroient en holocauste quelques parties de ces victimes, avec des morceaux qu'ils avoient coupés, & ils couvroient le tout de graisse, car toute la graisse appartenoit à Dieu. On n'a qu'à lire le 1. & le 2. chapitre du Lévitique.

Ils les enveloppent d'une double graisse] On vient de voir que toute la graisse de la victime appartenoit à Dieu. Les Payens prirent cela des Hebreux, & dans leurs sacrifices ils faisoient brûler toute la graisse, dont ils enveloppoient les cuisses, comme la partie la plus considérable de la victime, & ils les enveloppoient d'une double toile de graisse, afin que les cuisses brûlassent plus facilement; car ils avoient sur cela une superstition: si une cuisse étoit tombée hors de sa toile de graisse, ils croyoient que le sacrifice seroit malheureux. Δίπτυχα ποιήσαντες signifie donc ici, *les enveloppant d'une double graisse.*

Et mettant par-dessus des morceaux de toutes les autres parties] Ὠμοθετεῖν signifie proprement prendre un petit morceau de chaque partie de la victime, & la mettre pour tenir lieu de la partie entiere, sur cette double toile de graisse qui enveloppoit les cuis-

ſes : & moyennant ces petits morceaux ; qui étoient comme une eſpece de prémices, tous les membres d'où ces morceaux avoient été coupés, pouvoient être conſumés par l'aſſemblée.

Tenoient des broches] Ce n'étoient pas des broches à tourner ; car il ne paroît pas que du tems d'Homere, on connût cette maniere de faire rôtir les viandes : c'étoient des broches à mettre ſur les charbons.

Page 37. *Chacun fut content de la portion qui lui avoit été diſtribuée*] Les anciens ſervoient à chacun ſa portion à part, & c'eſt ce qu'ils appelloient δαῖτα εἴσην, *un feſtin égal* ; parce que les portions étoient égales. Homere s'explique ſi nettement en cet endroit, que je m'étonne qu'on ait diſputé ſur la ſignification de ce mot ; car il n'y a pas lieu au moindre doute. Les anciens ne mangeoient pas comme nous ; c'eſt-à-dire, qu'on ne ſervoit pas la viande dans des plats d'où chacun prît à ſa fantaiſie, ou d'où le maître du feſtin ſervît à chacun à diverſes fois ; mais d'abord à l'entrée du repas on ſervoit à chacun ſa portion devant lui avec le plus d'égalité qu'il étoit poſſible. Par-là ils vouloient faire ſouvenir les hommes, que l'égalité étant le plus fort lien pour unir les villes & les peuples, étoit auſſi très-néceſſaire pour unir à table les conviés. Ceux qui faiſoient les parts n'étoient pas des officiers ou des écuyers tranchants, mais les maîtres mêmes de la maiſon, les Princes & les Rois. A Sparte ceux qui avoient cet emploi, c'étoient les Polémarques ou Gé-

néraux d'armée, qui étoient ſortis de charge; Lyſander le fut en Aſie du Roi Ageſilaüs. Cette diſtribution frugale, en conſervant la ſimplicité & la frugalité ancienne, donnoit auſſi lieu d'honorer ceux qui avoient bien mérité du public; car alors ou on leur donnoit une double part, ou on leur ſervoit l'endroit le plus honorable. Mais à meſure que le luxe, la ſuperfluité, & les délices s'introduiſirent, cette coûtume des portions ceſſa; car, comme dit Plutarque, comment auroit-on pu partager également les pâtiſſeries, les tartes, les ragoûts, les ſauces, & tous les autres mets que la friandiſe a inventés: on la retint ſeulement dans les ſacrifices & dans les banquets publics; grande preuve qu'on étoit perſuadé que ce partage conſervoit la tempérance & la frugalité. Mais ce qui prouve encore plus que tout, la ſageſſe de ces portions, c'eſt que nos Religieux en conſervent l'uſage, parce qu'ils en ont reconnu la néceſſité.

Et ce Dieu prenoit plaiſir à les entendre] Homere enſeigne par tout que Dieu prend plaiſir à la piété des hommes, & qu'il ſe réjouit de voir les hommages qu'ils lui rendent pour attirer ſes graces ou pour appaiſer ſon courroux.

Page 38. *Ni aux aſſemblées où les hommes acquierent tant de gloire*] C'eſt une choſe qui me paroît remarquable. Homere ne donne point d'épithete aux combats, & il en donne une très-honorable aux aſſemblées, en les appellant κυδιάνειρας, *qui rendent les*

hommes illustres. Ce grand Poëte préféroit donc la réputation qu'on acquiert dans les assemblées, dans les conseils, à celle qu'on acquiert dans les combats; & cette préférence me paroît très-juste. L'homme n'est considérable que par son esprit; sans cet esprit, tout son courage & toute sa force sont inutiles; c'est une lourde machine qui manque de son principal ressort.

Et soupirant après les allarmes] Achille pour se venger, se prive de la chose du monde qu'il aime le plus. Homere ne souffre pas qu'on perde un moment de vûe la valeur de ce Prince; il la releve par les traits les plus marqués, & en donne une très-grande idée.

Page 39. *Et prenant de la droite son menton*] C'étoit l'ancienne maniere de saluer & de supplier. On en voit des marques dans le second livre des Rois, chap. 20. 9. On lit que Joab faisant semblant de saluer Amasa, le prit par le menton: *Dixit itaque Joab ad Amasam, Salve, mi frater: & tenuit manu dextera mentum Amasæ, quasi osculans eum. Et Joab dit à Amasa, Bonjour, mon frere: & il prit de la main droite le menton d'Amasa, comme pour le saluer.*

C'est celui dont la vie doit être la plus courte] Cela n'étoit pas vrai: il y avoit eû des héros qui avoient encore moins vécu qu'Achille. Mais ce que fait ici Thetis, c'est ce que nous faisons tous les jours: le mal d'autrui nous touche peu, & nous croyons toujours que les malheurs qui nous arrivent, sont plus grands & plus singu-

liers que ceux qui arrivent aux autres.

Pag. 41. *Quels funestes malheurs allez-vous causer ?*] Homere peint ici sous les noms des Dieux les désordres & les démêlés qui arrivent souvent dans les maisons des Princes.

J'aurai soin d'accomplir ce que vous souhaitez] Homere enseigne ici qu'il n'y a point de raison de famille qui doive empêcher de rendre à son bienfaiteur la reconnoissance qu'on lui doit pour les services qu'on en a reçûs.

Par un signe de tête, qui est la marque la plus sûre] On voit par-là qu'Homere a connu cette vérité, que la tête est le siege de la raison, & qu'il enseigne par-là, que tout ce que la tête a approuvé doit être immuable, & qu'il n'y a ni équivoques, ni intentions, ni restrictions, qui doivent dispenser de tenir ce qu'on a promis.

Ne trompe point, est irrévocable, & ne manque jamais d'arriver] Homere rassemble ici les trois causes qui empêchent souvent les hommes de tenir ce qu'ils ont promis ; la fraude, le repentir, & l'impuissance : aucune de ces causes ne se trouve en Dieu ; voilà pourquoi ce qu'il promet ne trompe point, car Dieu ne trompe personne ; il est irrévocable, car Dieu n'est pas sujet au repentir ; & il ne manque jamais d'arriver, car Dieu est tout-puissant, & il fait tout ce qu'il veut de ses créatures.

Il fit un signe de ses noirs sourcils] Rien ne peut approcher de la grandeur, de la majesté, de la force, & de l'harmonie des

trois vers qu'Homere employe à exprimer le ſigne des ſourcils de Jupiter. Je me ſuis contentée d'en rendre le ſens le moins mal qu'il m'a été poſſible, & d'en donner une légere idée ; car quel moyen d'approcher en notre langue de la magnificence & de l'harmonie de ces vers? Je ne ſuis pas ſurpriſe que l'original ait fait autrefois dans l'eſprit de Phidias l'effet qu'on raconte. On dit que ce grand Sculpteur voulant faire une ſtatue de Jupiter, & n'étant pas content de l'idée & du modéle qu'il s'en formoit lui-même dans ſa tête, entra dans l'école d'un Rhéteur qui expliquoit Homere à ſes diſciples, & qui en étoit juſtement à cet endroit dont il faiſoit ſentir la beauté. Phidias en fut ſi frappé qu'il ſortit l'imagination remplie de ſon objet, & fit un des plus beaux ouvrages que l'antiquité ait admirés. On raconte la même choſe du peintre Euphranor.

Page 42. *Parce qu'elle l'avoit vû avec la belle Thetis*] Homere, comme on l'a remarqué ailleurs, donne ordinairement aux Dieux & aux hommes, & aux choſes inanimées, des épithetes qui ſont comme des ſurnoms qui les accompagnent partout, parce qu'elles les déſignent & qu'elles expliquent leur nature. C'eſt ainſi qu'il appelle Minerve la Déeſſe *aux yeux pers*, γλαυκῶπιν ; Junon λευκώλενον, *aux beaux bras*, & βοῶπιν *aux grands yeux* ; & Thetis ἀργυρόπεζαν, *aux pieds d'argent*, pour marquer que la mer eſt plus claire ſur le rivage que dans la haute mer, où ſes eaux pro-

sondes paroissent obscures & noires, ou simplement pour marquer la beauté de la personne par celle des pieds.

Page 43. *Junon, n'esperez pas d'entrer dans tous mes conseils*] Homere enseigne fort bien par cette fiction, que les secrets de Dieu, & la providence cachée qu'il déploye dans la conduite & dans le gouvernement de l'univers sont impénétrables, & que les hommes ni les anges mêmes n'en connoissent que ce qu'il lui plaît de leur en reveler. *Nec est investigatio sapientiæ ejus*. Isai. 40.28.

Pour tout ce qu'il est juste & raisonnable que vous sçachiez] Homere enseigne ici qu'il y a des choses que les maris doivent communiquer à leurs femmes, & qu'il y en a d'autres qu'ils doivent leur cacher.

Ni pas une créature mortelle] Jupiter ajoûte cela pour calmer la jalousie de Junon, qui avoit sçû très-souvent qu'il lui avoit préféré des mortelles.

La grande Junon] Le Grec dit, *la vénérable Junon aux grands yeux*, Βοῶπις πότνια Ἥρη. Et il faut expliquer ici pour une bonne fois cette épithete βοῶπις, que les ignorans ont voulu tourner en ridicule, comme si Homere avoit dit, *Junon aux yeux de bœuf:* βοῦ est une particule épitatique ou augmentative, βοῦ, τὸ μέγα, καὶ πολὺ δηλοῖ, Λάκωνες, dit Hesychius; & Βοῶπις signifie proprement, *qui a les yeux grands*, & par conséquent, beaux. Le même Hesychius; βοῶπις, μεγαλόφθαλμος, εὐόφθαλμος. Chez les Grecs les plus grands yeux passoient pour les plus beaux: c'est pourquoi les femmes, pour les

rendre plus grands, se servoient de certaines poudres astringentes, qui étant incorporées dans leur fard, retressissoient les paupieres, & faisoient paroître les yeux plus grands, & telle étoit la drogue appellée *Stibium*. Pline livre 33. chap. 6. *Stimmi vel Stibium femina.... Vis ejus adstringere & refrigerare, principalis autem circa oculos: namque ideo etiam plerique Platyophthalmum id appellavere, quoniam in calliblepharis mulierum dilatat oculos. Le Stibium femelle a une vertu astringente & réfrigerative, & l'on s'en sert particuliérement pour les yeux: & quelques auteurs l'ont appellée Platyophthalmum, parce que mêlé dans le fard dont on se sert pour les paupieres, il rend les yeux plus grands & plus fendus*. Ce secret n'étoit pas seulement connu en Grece & en Asie, comme nous le voyons dans un auteur Grec qui appelle le fard d'Omphale, Reine de Lydie, μελαίναν σίμμιν ὀμματογράφον; en Italie & en Afrique, comme nous le voyons dans Tertullien, qui dit des femmes de son tems, *oculos fuligine porrigunt*; & en un autre endroit, *ipsum illum pulverem, quo oculorum exodia producuntur*: mais il étoit aussi connu en Judée, comme nous l'apprenons de l'Ecriture Sainte. Dans le quatrieme livre des Rois on voit Jesabel, *quæ depinxit oculos suos stibio*.

Page 45. *De peur que si j'appesantis sur vous mon bras invincible*] On trouve d'abord de la dureté & de l'indécence dans les menaces que Jupiter fait à Junon; mais outre qu'Homere peint sous les noms des Dieux

les désordres qui arrivent ſouvent dans les maiſons des plus grands Princes, comme je l'ai déja dit, qui ne voit que l'allégorie ſauve toute cette prétendue indécence, & qu'Homere ſous cette enveloppe explique l'action des élémens? On n'a qu'à voir Euſtathe.

Page 46. *Puiſque la diviſion regne parmi les Dieux mêmes*] Quelle horreur ne doivent donc pas avoir les hommes pour la diviſion, puiſque cette malheureuſe diſcorde, venant à ſe gliſſer parmi les Dieux, trouble toute leur félicité, & les empêche de jouir des délices du Ciel même? Voilà un point de morale fort important, & tout le ſujet de l'Iliade, qu'Homere nous retrace à pluſieurs repriſes, afin que nous en ſoyons frappés.

Il nous montrera un viſage ſerein] Car Dieu eſt doux, & la ſoumiſſion déſarme auſſitôt ſa colere.

Et préſenta à ſa mere une coupe] Le mot Grec ἀμφικύπελλον ſignifie *une double coupe*, c'eſt-à-dire, une coupe à deux fonds, dont l'un ſert de baſe à l'autre. Euſtathe rapporte un paſſage d'Ariſtote, qui explique la figure de cette coupe par une comparaiſon tirée des rayons de miel, où l'on voit de petites loges qui ſont dos à dos.

Page 47. *Je tombai preſque ſans vie dans l'iſle de Lemnos*] Cette fable de Vulcain précipité dans l'iſle de Lemnos, marquoit ſeulement la nature de cette iſle dont il ſortoit des feux ſouterrains; c'eſt pourquoi on l'appelloit anciennement *Æthalia*, l'iſle ar-

dente, & elle étoit consacrée à Vulcain.

Les Sintiens] C'étoit le nom des premiers habitans de l'isle de Lemnos.

Il s'éleva entre les bienheureux Immortels un rire qui ne finissoit point] Il faut remarquer la différence qu'Homere met entre Jupiter, Junon & les autres Dieux : Jupiter ne rit point de cette histoire de Vulcain; Junon pour conserver quelque gravité, ne fait que sourire, & les autres Dieux, comme beaucoup inférieurs, rient de toute leur force, & comme dit Homere, *d'un ris inextinguible*, c'est-à-dire, qui ne pouvoit finir.

De voir Vulcain s'empresser à les servir] Vulcain, qui boitoit des deux côtés, ne pouvoit être si empressé, sans faire une figure fort plaisante; mais Homere se contente de dire que les Dieux rioient de son empressement, sans expliquer la véritable cause de leur ris: il la supprime, comme dit Eustathe, *afin qu'il ne paroisse pas tomber mal-à-propos & hors de saison dans le genre satyrique*, ἵνα μὴ δοκοίη σιλλαίνειν ἀκαίρως. Au reste les anciens ont dit que Vulcain étoit boiteux des deux côtés, pour faire entendre la nature du feu, qui ne peut aller loin sans bois, non plus qu'un boiteux sans bâton.

Ils passerent ainsi à table tout le jour] Homere peint la félicité des Dieux par des idées empruntées des hommes.

Page 48. *Dans les riches appartemens*] Homere dit, *chacun dans la maison*; & il répete deux fois ce mot : & l'on prétend que c'est de cet endroit que les anciens ont tiré

l'idée des douze maiſons des douze ſignes.

Et Junon ſe coucha près de lui] Un Scholiaſte nous fait remarquer ici, que des XXIV. livres de l'Iliade, le premier eſt le ſeul où il n'y a pas la moindre comparaiſon. Cela prouve qu'Homere a cru que les commencemens du Poëme Epique ne ſçauroient être trop ſimples, & que les grandes figures ne ſont de ſaiſon qu'après que le fait eſt bien expoſé, & le lecteur inſtruit. Cependant Virgile n'a pas ſuivi cette méthode. Il n'a pas fait difficulté de jetter dans ſon premier livre de l'Enéide trois ou quatre belles comparaiſons. Mais ce qui me perſuade que la ſimplicité d'Homere eſt préférable, c'eſt qu'il ne s'en eſt pas éloigné non plus dans ſon Odyſſée, où le premier livre n'a pas une ſeule comparaiſon: il n'y a qu'une ſeule image paſſée en trois mots, comme dans le premier livre de l'Iliade. Cette conduite pourroit peut-être tenir lieu d'un précepte.



Argument du Livre II.

Jupiter se souvient de la priere de Thetis; & voulant relever la gloire d'Achille, il envoye un songe trompeur à Agamemnon, pour lui ordonner de combattre avec toutes ses troupes. Agamemnon communique ce songe aux principaux chefs, & en même tems il convoque une assemblée des Grecs, dans laquelle pour les sonder il leur donne ordre de se préparer à partir pour s'en retourner dans leur patrie. Ces troupes lasses de la longueur du siége, & ne pénétrant point le dessein du Roi, se dispersent en même-tems, & vont préparer leurs Vaisseaux; mais Ulysse & Nestor les retiennent, les uns par prieres & les autres par menaces. Ulysse châtie l'insolence de Thersite qui s'emportoit contre Agamemnon. Ce Général après avoir fait un sacrifice à Jupiter & un grand festin à tous les Généraux, fait mettre ses troupes en bataille, ce qui donne lieu au dénombrement des Vaisseaux des Grecs & de leurs Capitaines, & à celui des Troyens & de leurs alliés.



L'ILIADE D'HOMERE

LIVRE II.

TOus les autres Dieux & tous les hommes du camp des Grecs dormoient tranquillement pendant la nuit; mais Jupiter ne goûtoit point les douceurs du ſommeil : car il cherchoit en lui-même les moyens les plus prompts pour relever la gloire d'Achille, & pour faire tomber les Grecs ſous les coups des Troyens dans leurs vaiſſeaux mêmes. Enfin l'expédient qui lui parut le plus propre à ſon deſſein, fut d'en-

voyer un ſonge trompeur au fils d'Atrée ; il appelle donc ce Son-
» ge, & lui dit : Songe ſéducteur,
» allez promptement aux vaiſſeaux
» des Grecs, entrez dans la tente
» d'Agamemnon, & dites à ce Prin-
» ce tout ce que je vais vous ordon-
» ner : commandez-lui qu'il faſſe ar-
» mer tous les Grecs, qu'il mette
» toute ſon armée en bataille ; fai-
» tes-lui entendre que voici le jour
» qu'il va ſe rendre maître de la ville
» de Troye ; que les Dieux immor-
» tels, qui habitent le haut Olympe,
» ne ſont plus diviſés ; que Junon les
» a fléchis par ſes prieres ; & que la
» derniere ruine pend ſur la tête des
» Troyens.

Le Songe part après avoir reçû cet ordre : dans le moment il arrive aux vaiſſeaux des Grecs, & va droit à Agamemnon. Il le trouve dans ſa tente plongé dans un profond ſommeil ; il ſe place ſur ſa

tête ; & prenant la figure de Nestor, fils de Nelée, qui de tous les vieux chefs étoit celui qu'Agamemnon consideroit le plus, il lui adresse ces paroles : Fils du grand « Atrée, quoi vous dormez ? Un « général qui préside à tant de con- « seils, qui a sous sa conduite tant « de peuples, & qui est chargé de « tant de soins, ne doit pas dormir « les nuits entieres : mais écoutez- « moi ; car je suis envoyé de la part « de Jupiter, qui quoiqu'éloigné de « vous, ne laisse pas d'avoir soin « de votre gloire ; & d'être touché « des peines que vous souffrez. Il « vous ordonne de faire armer tous « les Grecs, & de mettre toute vo- « tre armée en bataille ; car voici le « jour que vous allez vous rendre « maître de la grande ville de Troye; « les Dieux immortels, qui habitent « l'Olympe, ne sont plus divisés : « Junon les a fléchis par ses prieres, «

» & la derniere ruine pend ſur la tê-
» te des Troyens, par l'ordre de
» Jupiter. Que mes paroles ſoient
» donc bien gravées dans votre eſ-
» prit, & prenez bien garde que
» l'oubli ne les efface, lorſque le
» doux ſommeil vous aura quitté.

En finiſſant ces paroles il ſe re-
tire, & laiſſe ce Prince roulant
déja dans ſa tête mille beaux pro-
jets qui ne devoient pas s'accom-
plir. Il croyoit aller ſe rendre maî-
tre de la ville de Priam, ce jour-
là même; imprudent qu'il étoit,
il ne ſçavoit pas tout ce que lui
préparoit Jupiter, qui devoit en-
core accabler les Grecs & les
Troyens de travaux & de peines
dans les ſanglans combats. Il ſe ré-
veilla donc de ſon ſommeil, & en
s'éveillant, il lui ſembla que la voix
divine, répanduë tout autour de
lui, retentiſſoit encore à ſes oreil-
les. Il s'aſſied ſur ſon lit, prend
une

une tunique très-fine, qui ne venoit que d'être achevée, met ſon grand manteau royal, couvre ſes beaux pieds de brodequins magnifiques, met ſon baudrier d'où pend une riche épée, & avec le ſceptre de ſes ayeux, ce ſceptre immortel dans ſa famille, il ſe rend aux vaiſſeaux des Grecs.

L'Aurore ne venoit que de monter ſur l'Olympe pour annoncer la lumiere à Jupiter & aux autres Dieux. Agamemnon ordonne à ſes hérauts d'appeller tous les Grecs à une aſſemblée. Les hérauts obéiſſent, & les Grecs s'aſſemblent avec empreſſement. Cependant ce Prince tint un conſeil avec les principaux chefs dans le vaiſſeau du vieux Neſtor, où il les appella, & leur découvrit un deſſein qu'il avoit formé, & qui marquoit une profonde ſageſſe : Ecou- «
tez-moi, mes amis, leur dit-il, un «

» ſonge divin s'eſt apparu à moi cet-
» te nuit pendant mon ſommeil; il
» avoit la taille & toutes les manie-
» res de Neſtor. Il s'eſt placé ſur ma
» tête, & m'a dit en propres termes :
» Fils du grand Atrée, quoi vous dor-
» mez? un général qui préſide à tant
» de conſeils, qui a tant de peuples
» ſous ſa conduite, & qui eſt chargé
» de tant de ſoins, ne doit pas dor-
» mir les nuits entieres; mais écou-
» tez-moi, car je ſuis envoyé de la
» part de Jupiter, qui bien qu'éloi-
» gné de vous, ne laiſſe pas d'avoir
» ſoin de votre gloire, & d'être tou-
» ché des peines que vous ſouffrez;
» il vous ordonne de faire armer
» tous les Grecs, & de les mettre en
» bataille; car voici le jour que vous
» allez vous rendre maître de la
» grande ville de Troye. Les Dieux
» qui habitent le haut Olympe, ne
» ſont plus diviſés; Junon les a flé-
» chis par ſes prieres, & la derniere

ruine pend ſur la tête des Troyens «
par l'ordre de Jupiter. Que mes «
paroles demeurent donc gravées «
dans votre eſprit. A ces mots il a «
diſparu d'un vol rapide, & mon ſommeil s'eſt diſſipé. Voyons donc comment nous pourrons faire prendre les armes aux Grecs. De mon côté je vais les ſonder & tâter leurs courages, je vais leur ordonner de s'enfuir ſur leurs vaiſſeaux; vous de votre côté, vous les retiendrez par vos paroles. Après avoir ainſi parlé, il s'aſſit. Le Roi de * Pylos, le vieux Neſtor, ſe leva & leur parla avec beaucoup de prudence: Sages géné- «
raux, ſi quelqu'autre des Grecs «
nous racontoit ce ſonge, nous «
l'accuſerions de bleſſer la vérité, «
& nous n'ajouterions aucune foi à «
ſes paroles; mais celui à qui Jupi- «
ter l'a envoyé, c'eſt le plus puiſ- «
ſant des Rois & celui qui com- «

* *Sur le fleuve Amathus.*

» mande l'armée ; c'eſt pourquoi al-
» lons, voyons ſi nous pourrons fai-
» re prendre les armes aux Grecs.

En finiſſant ces mots il ſortit du conſeil : ils ſe leverent tous, & tous ces Rois obéirent à leur général. En même-tems les troupes arrivent. Comme on voit ſortir d'un rocher creux, des légions infinies d'abeilles, fort ſerrées, & inceſſamment ſuivies de nouvelles legions, voler par eſſaims ſur les fleurs du Printems, & ſe diſperſer de toutes parts, on voyoit de même ces bataillons ſortir des tentes & des vaiſſeaux, & courir par pelotons. La meſſagere de Jupiter, la divine Renommée brilloit à leur tête, & les excitoit à marcher. L'aſſemblée ſe forme, on voit de tous côtés cet amas de troupes s'avancer ; la terre gémit ſous leurs pas pendant qu'ils courent prendre leur place ; l'on n'entend qu'un murmure con-

fus ; le tumulte & le bruit regnent par tout ſur le rivage. Neuf hérauts crioient à haute voix pour obliger les troupes à faire ſilence & à écouter les Rois. Enfin le peuple étant aſſis & le bruit calmé, le Roi Agamemnon ſe leva. Il avoit dans ſa main ſon Sceptre, ouvrage incomparable de Vulcain, qui l'avoit donné au fils de Saturne : Jupiter en fit préſent à Mercure, qui le donna à Pelops habile à dompter les chevaux ; Pelops le tranſmit à Atrée Paſteur des peuples ; Atrée le laiſſa à Thyeſte riche en troupeaux, & Thyeſte le fit paſſer entre les mains d'Agamemnon, afin qu'il regnât ſur pluſieurs Iſles & ſur tout le pays d'Argos. Ce Prince appuyé ſur ce Sceptre, parla en ces termes : Mes amis, héros « de la Grece, diſciples du Dieu « Mars, Jupiter m'afflige d'une ma- « niere bien cruelle ; cet impitoyable, «

» Dieu qui m'avoit promis, qui m'a-
» voit aſsûré par un ſigne infaillible,
» que je retournerois dans ma patrie
» après avoir ſaccagé le ſuperbe
» Ilion, me trompe aujourd'hui; il
» me commande de retourner hon-
» teuſement à Argos, après que j'ai
» perdu ici une grande partie de mes
» troupes. Telle eſt donc la volonté
» du puiſſant Jupiter, qui a renverſé
» tant de forteresſes, & qui en ren-
» verſera encore tant d'autres; car
» ſon pouvoir eſt infini. Quelle honte
» pour nous parmi les races futures,
» qu'une armée de Grecs, une armée
» ſi nombreuſe & ſi belliqueuſe, ait
» fait ſi longtems inutilement la guer-
» re contre des ennemis ſi inégaux
» en nombre; & qu'après tant d'an-
» nées la fin paroiſſe auſſi éloignée
» que le premier jour! car ſi les Grecs
» & les Troyens conſentoient à une
» treve confirmée par des ſacrifices,
» & que nous vouluſſions faire un

dénombrement général des uns & « des autres ; que les Troyens se miss- « sent d'un côté ; que de l'autre nous « nous rangeassions par dixaines, & « que nous prissions par dixaine un « Troyen pour nous verser du vin, « nous aurions encore plusieurs di- « xaines qui manqueroient d'échan- « son ; tant il est vrai que les Grecs « surpassent les Troyens en nombre. « Mais ces derniers ont des troupes « de plusieurs villes qui leur ont en- « voyé du secours, & c'est ce qui « renverse tous mes desseins, & qui « m'empêche de saccager Troye. « Neuf années entieres du grand Ju- « piter se sont déja écoulées, le bois « de nos vaisseaux est corrompu, « leurs cordages usés, nos femmes « & nos jeunes enfans nous at- « tendent dans nos maisons, & ici « nous nous consumons après une « entreprise que nous avons faite « avec tant d'éclat, & qui ne peut «

» être terminée. Mais allons, faisons ce que je vais vous dire, obéissons tous, fuions sur nos vaisseaux, regagnons notre chere patrie; car n'espérons pas désormais de nous rendre maîtres d'Ilion.

Ces paroles toucherent toute la multitude qui ne pénétroit pas le dessein d'Agamemnon. L'assemblée s'émût comme les flots entassés de la mer Icarienne, lorsqu'ils sont agités par les vents d'orient & de midi, qui sont sortis avec violence du sein des nues amoncelées par Jupiter : ou comme on voit dans la plaine les moissons ondoyer à grands flots lorsque le zéphire exerce sur elles toute sa rage & les force à baisser la tête sous ses épouvantables coups; telle s'émût toute l'assemblée. Les soldats courent à leurs vaisseaux avec de grands cris; de dessous leurs pieds s'élevent des nuages de

poussiere ; ils s'exhortent les uns les autres à préparer leurs vaisseaux & à les mettre en mer ; on nettoye les canaux ; le bruit de tant de milliers d'hommes, qui se préparent au départ, monte jusqu'au ciel ; on tire déja les rouleaux de dessous les navires, & dans ce moment le retour des Grecs étoit conclu, même contre l'ordre des destinées, si Junon ne se fût adressée à Minerve : Invincible fille du grand « Jupiter, lui dit-elle, les Grecs s'en « retournent donc ainsi dans leurs « maisons sur les flots de la vaste « mer, & ils laisseront à Priam & « aux Troyens ce sujet de triomphe, « cette Helene pour laquelle tant de « Grecs sont morts sous les murs d'I- « lion, loin de leur patrie ? Mais allez « dans leur camp, parcourez toute « l'armée, retenez-les par la douceur « de vos paroles, & ne souffrez pas « qu'ils mettent leurs vaisseaux en « mer. »

Junon parla ainſi, & Minerve obéit à cet ordre; elle deſcendit des ſommets de l'Olympe, & arriva très-promptement aux vaiſſeaux des Grecs. Elle trouva Ulyſſe, qui pour le conſeil pouvoit être comparé à Jupiter même. Il demeuroit ſans action, & ne donnoit aucun ordre pour ſes vaiſſeaux; car ſon cœur & ſon eſprit étoient ſaiſis de douleur & de triſteſſe. Minerve s'approchant, lui parla en ces termes: Divin fils de » Laërte, Ulyſſe, qui par votre pru» dence trouvez tant de reſſources » dans les plus grandes extrémités, » quoi, vous vous enfuirez dans vo» tre patrie en vous jettant en foule » dans vos vaiſſeaux, & vous laiſſe» rez à Priam & aux Troyens ce ſu» jet de triomphe, cette Helene » pour laquelle tant de Grecs ſont » morts ſous les murs d'Ilion loin de » leur chere patrie? mais allez, ſans

perdre tems, dans toute l'armée des « Grecs, retenez-les par vos dou- « ces paroles, & ne souffrez pas « qu'ils mettent leurs vaisseaux en « mer. »

Ulysse entendit la voix de la Déesse, & se mit à courir, jettant son manteau qui fut ramassé par son héraut Eurybate qui le suivoit. Il rencontra sur son chemin Agamemnon, de qui il prit le Sceptre divin, avec lequel il se rendit sur le rivage. Quand il trouvoit quelque Roi ou quelque chef de l'armée, il tâchoit de le retenir par la douceur de ses paroles: Géné- « reux Prince, ce n'est point à vous « à craindre comme un lâche, arrê- « tez & donnez l'exemple aux au- « tres; car vous ne sçavez pas enco- « re certainement quelle est la pen- « sée d'Agamemnon. Ce qu'il fait « présentement, c'est pour éprou- « ver ses troupes, & bientôt il les «

» châtiera. Nous n'avons pas tous
» entendu ce qu'il a dit dans le con-
» ſeil ; prenons bien garde qu'il ne
» faſſe ſentir aux Grecs les effets de
» ſa colere ; car la colere d'un Roi,
» fils de Jupiter, eſt terrible. La
» gloire dont il eſt revêtu, lui vient
» de Jupiter même, & c'eſt ce Dieu
» puiſſant qui l'aime & qui le tient
» ſous ſa protection. Mais quand il
voyoit quelque ſoldat mutin & ſé-
ditieux, il le frappoit de ſon ſcep-
» tre & le tançoit rudement : Mal-
» heureux, demeure en repos, &
» écoute tes ſupérieurs qui ſont plus
» vaillans que toi ; tu n'es qu'un lâ-
» che, tu n'as ni force ni courage : &
» ne ſçais-tu pas que tu n'es compté
» pour rien, ni dans les combats, ni
» dans les conſeils. Quoi donc ferons-
» nous tous Rois ici ? La pluralité
» des Rois n'eſt point bonne. Qu'il
» y ait un ſeul chef & un ſeul Roi,
» & que ce ſoit celui à qui le fils de

Saturne, dont les conseils sont «
impénétrables, a confié son scep- «
tre & ses loix, afin qu'il regne sur «
les peuples. «

En parlant ainsi avec adresse & autorité, il retenoit l'armée. On voyoit de tous côtés les soldats sortir de leurs vaisseaux pour une seconde assemblée, avec le même mugissement que font les vagues irritées lorsqu'elles se brisent contre les rochers du rivage, & que la mer en retentit. Tous les Grecs prirent leur place, & s'assirent dans un profond silence. Le seul Thersite parlant sans mesure & sans bornes, faisoit un bruit horrible : il ne sçavoit dire que des injures & toutes sortes de grossieretés ; il s'attaquoit incessamment aux Rois avec insolence, & disoit tout ce qui lui venoit dans la bouche, & qui lui paroissoit le plus propre à faire rire les Grecs. Avec cela c'étoit le plus

laid de tous ceux qui étoient venus à Ilion; il étoit louche & boiteux; il avoit les épaules courbées & ramaſſées ſur la poitrine, la tête pointue & parſemée de quelques cheveux. Du reſte c'étoit le plus grand ennemi d'Ulyſſe & d'Achille, qui étoient l'objet éternel de ſes invectives; mais alors il n'en vouloit qu'à Agamemnon, à qui avec une voix aiguë, il faiſoit mille ſanglans reproches, ce qui rempliſſoit les Grecs d'une juſte indignation, dont ils avoient bien de la peine à ſe rendre les maîtres; mais il ne laiſſoit pas de pourſuivre toûjours, & criant de toute ſa for-
» ce, il diſoit: Fils d'Atrée, de quoi
» te plains-tu, ou qu'eſt-ce qui te
» manque? tes tentes regorgent de
» richeſſes; elles ſont pleines de
» belles femmes que nous te don-
» nons dès que nous nous ſommes
» rendu maîtres de quelque ville des

ennemis. Es-tu encore affamé d'or? « veux-tu que les Troyens descen- « dent d'Ilion, & qu'ils t'apportent « la rançon de leurs enfans, que moi « ou quelqu'un des Grecs t'aurons « amenés prisonniers? veux-tu quel- « que nouvelle captive pour tes plai- « sirs, & que tu retiennes par force « dans ta tente? Est-il juste qu'étant « le général des Grecs, tu leur fasses « tant de maux? O lâches que nous « sommes, opprobres de la nature, « femmes & non pas hommes, re- « tirons-nous dans nos maisons avec « nos vaisseaux, & le laissons ici de- « vant Troye consumer ses riches- « ses, afin qu'il connoisse le besoin « qu'il avoit de nous, & le secours « que nous lui donnions, à lui qui « vient de deshonorer le vaillant « Achille, en lui enlevant la récom- « pense que nous lui avions donnée. « Ah! le courage a bien manqué à « cet Achille, & il a été bien patient «

» de souffrir cet affront? s'il avoit » fait le devoir d'un homme, tu nous » maltraiterois aujourd'hui pour la » derniere fois.

Ainsi parla l'insolent Thersite contre le grand Roi Agamemnon. Ulysse se leva aussi-tôt, & le regardant avec des yeux pleins de » colere: Thersite, qui parles sans » mesure & sans jugement, lui dit- » il, quelque grand discoureur que » tu sois, je te conseille de retenir » l'impétuosité de cette langue effré- » née, & de ne t'attaquer pas tout » seul aux Rois; car je ne pense pas » qu'il y ait encore un autre homme » aussi lâche & aussi méprisable que » toi, parmi tous ceux qui ont suivi » à Ilion le fils d'Atrée; c'est pour- » quoi ne mêle plus les Rois dans » tes discours, ne leur dis plus d'in- » jures, & ne t'avise plus de jetter » des propos de retour aussi sédi- » tieux. Nous ne sçavons pas encore

bien clairement ce que nous de- «
viendrons, & si nous nous en re- «
tournerons dans notre patrie avec «
gloire ou avec ignominie. Que si «
tu t'emportes avec tant d'insolen- «
ce contre le grand Agamemnon, «
parce que les plus vaillans des Grecs «
l'ont comblé de richesses, & lui «
ont donné la meilleure part du bu- «
tin, qu'a-t-il reçû de toi que des «
injures? mais je te le dis, & cela «
ne manquera pas, si je te retrouve «
jamais faisant les mêmes extrava- «
gances que tu fais aujourd'hui, je «
veux périr dans le combat & que «
les ennemis emportent ma tête, «
je veux n'être plus appellé le pere «
de Télémaque, si je ne te prends, «
si je ne te fais dépouiller ignomi- «
nieusement, & si je ne te renvoye «
de l'assemblée dans les vaisseaux, «
après t'avoir déchiré à coups de «
verges comme un vil esclave. «

En achevant ces mots, il lui

donna de ſon Sceptre ſur le dos & ſur les épaules. Therſite plia ſous le coup, & ſe mit à pleurer. Il s'éleva ſur ſon dos une tumeur livide cauſée par le Sceptre d'or; il s'aſſit tout tremblant, & de la douleur qu'il ſentit, il jetta un regard hideux, & ſe mit à eſſuyer ſes larmes. Quelque affligés que fuſſent les Grecs, ils ne purent s'empêcher de rire, & chacun diſoit à
» ſon compagnon : Certainement
» Ulyſſe a fait mille bonnes actions,
» ſoit en donnant des conſeils fort
» ſages, ſoit en combattant lui-mê-
» me avec beaucoup de valeur;
» mais il n'a jamais rien fait de plus
» utile, que d'avoir impoſé ſilence
» à ce pernicieux harangueur. Je ne
» crois pas que cet inſolent avec tou-
» te ſon audace ſuccombe une au-
» tre fois à l'envie de s'en prendre
» aux Rois.

Ainſi parloit la multitude, &

Ulysse, le destructeur de villes, s'avança au milieu de l'assemblée avec son Sceptre. Près de lui étoit la Déesse Minerve, sous la figure d'un héraut, qui faisoit faire silence aux troupes, afin que les derniers pussent entendre comme les premiers, ce qu'il avoit à leur dire, & les conseils qu'il alloit leur donner. Il parla en ces termes qui marquoient sa grande sagesse: Roi « Agamemnon, les Grecs veulent « aujourd'hui vous couvrir de con- « fusion & de honte, à la face de « l'Univers; ils refusent de vous te- « nir la promesse qu'ils vous ont fai- « te en partant d'Argos, qu'ils ne « reverroient leur patrie qu'après « avoir saccagé Troye; car comme « de jeunes enfans ou comme des « femmes veuves, ils pleurent & la- « mentent les uns avec les autres, « & ne soupirent qu'après leur re- « tour. Véritablement c'est une cho- «

» ſe bien laſſante qu'une ſi longue
» guerre, quand il n'y auroit que la
» douleur d'être ſi long-tems éloi-
» gné de ſa maiſon : car même l'on
» voit tous les jours des hommes,
» qui n'ont quitté leurs femmes que
» depuis un mois, ſe conſumer de
» regret & d'ennui ſur leur vaiſſeau,
» lorſque des tempêtes & une mer
» irritée les retiennent dans quelque
» port éloigné ; & il y a déja neuf
» ans entiers que nous attendons ici :
» c'eſt pourquoi je pardonne aux
» Grecs s'ils ſe laiſſent dévorer à
» l'ennui ſur leurs vaiſſeaux, & s'ils
» n'ont plus d'yeux que pour leur
» chere patrie. Mais pourtant il ſeroit
» bien honteux d'avoir été ſi long-
» tems à ce ſiége, & de perdre le
» fruit de tant de travaux. Mes amis
» prenez donc courage, & demeurez
» encore, afin que nous ſçachions
» ſi les prophéties de Calchas ſont
» vraies ou fauſſes. Car nous nous

souvenons fort bien, & vous en «
êtes tous témoins, vous que la Par- «
que fatale a épargnés, la chose est «
encore assez recente, nous nous «
souvenons que notre flotte s'assem- «
blant dans le port d'Aulide, & me- «
naçant Priam & les Troyens de «
mille malheurs, nous étions au- «
tour d'une fontaine, & nous of- «
frions aux Immortels des hécatom- «
bes parfaites sur des autels sacrés, «
à l'ombre d'un plane du pied du- «
quel couloit une source d'eau pu- «
re. Là il arriva un grand prodige: «
un horrible dragon marqueté de «
taches de sang, envoyé par Jupi- «
ter, se glissant de dessous l'autel, «
monta rapidement sur le plane, au «
haut d'une branche, où étoient huit «
petits passereaux cachés sous des «
feuilles avec leur mere: le dragon «
dévora misérablement les petits; «
la mere lamentant ses chers en- «
fans, & cherchant à les défendre, «

» voloit tout autour, & le monſtre
» ſe tournant tout d'un coup, la
» prit par l'aîle, & la dévora, mal-
» gré ſes cris. Mais après qu'il eut
» fait ce cruel repas des enfans & de
» la mere, le Dieu, qui l'avoit en-
» voyé, le rendit un ſigne ſtable &
» merveilleux. Le fils de Saturne
» changea ce dragon en pierre: nous
» regardions tout étonnés ce terri-
» ble changement. Ce fut au milieu
» de nos ſacrifices qu'arriva ce ſur-
» prenant prodige, & Calchas nous
» expliquant enſuite les oracles des
» Dieux, Généreux Grecs, nous
» dit-il, pourquoi vous vois-je dans
» cette conſternation, & dans ce
» profond ſilence? Jupiter, pour
» nous montrer de loin l'ordre des
» deſtinées, nous envoye ce grand
» ſigne, qui ne ſera pas vain, qui au-
» ra ſon effet, quoique tard, & dont
» la gloire ſera éternelle: car com-
» me ce dragon a dévoré les huit en-

fans du paſſereau & leur mere, «
nous ſerons autant d'années à com- «
battre contre les Troyens, & la «
dixieme année nous nous rendrons «
maîtres de leur ville. Ainſi parla «
Calchas, & préſentement ſes pré- «
dictions s'accompliſſent. Demeu- «
rez donc, vaillans Grecs, juſqu'à «
ce que la ſuperbe ville de Priam «
ſoit ſaccagée. «

Après qu'il eut ceſſé de parler, ils jetterent tous de grands cris: les vaiſſeaux retentirent du bruit des acclamations qu'ils donnerent au diſcours du divin Ulyſſe. Mais Neſtor ſe leva après lui, & hauſſant la voix, O Dieu! s'écria-t-il, «
vous vous amuſez ici à diſcourir «
comme des enfans qui ne penſent «
nullement à la guerre. Que devien- «
dront nos promeſſes & nos ſer- «
mens, nos délibérations, nos ré- «
ſolutions, nos libations, & la foi «
que nous nous ſommes donnée, «

» & à laquelle nous nous sommes
» confiés? tout cela a donc disparu
» avec la fumée de nos sacrifices.
» Nous nous arrêtons ici à disputer
» inutilement, & nous ne pouvons
» trouver aucune fin à nos travaux,
» après avoir été ici tant d'années.
» Mais, fils d'Atrée, armez-vous
» d'un courage invincible comme
» vous avez toûjours fait, & sans
» tant de disputes, soyez le maître;
» mettez-vous à la tête des troupes,
» & les menez au combat. S'il y a
» un ou deux séditieux qui veuillent
» se séparer des Grecs, laissez-les se
» consumer; car ils n'accompliront
» point leur dessein, & ne partiront
» point pour Argos, avant que nous
» sçachions si les promesses de Jupi-
» ter sont vraies ou si elles sont faus-
» ses. En effet, le même jour que
» les Grecs s'embarquerent, portant
» aux Troyens la ruine & la mort,
» le puissant fils de Saturne nous en-
voya

voya un ſigne favorable, en fai- «
ſant briller des éclairs à notre droi- «
te; c'eſt pourquoi que perſonne «
ne ſe hâte de s'en retourner dans «
ſa patrie, avant que d'avoir eu pour «
ſon partage quelque belle Troyen- «
ne, & que d'avoir vengé l'enleve- «
ment d'Hélene, ſes larmes & ſes «
ſoupirs. Que ſi quelqu'un veut opi- «
niâtrément s'en retourner, qu'il «
touche ſeulement à ſon vaiſſeau, «
afin qu'il coure le premier au de- «
vant de la mort qui le menace. «
Mais grand Roi, propoſez quel- «
que bon avis, & ne rejettez pas «
ceux des autres; ce que je vais «
vous dire n'eſt point à mépriſer: «
rangez les troupes par nations & «
par lignées, afin qu'elles ſe ſoutien- «
nent & ſe ſecourent réciproque- «
ment. Si vous ſuivez ce conſeil, «
& que les Grecs vous obéiſſent, «
vous connoîtrez certainement les «
capitaines & les ſoldats qui auront «

» combattu avec courage, & ceux
» qui auront mal fait leur devoir.
» Vous connoîtrez auſſi par ce
» moyen ſi ce ſont les Dieux qui
» vous empêchent de vous rendre
» maître de la ville, ou ſi c'eſt la lâ-
» cheté ou le peu d'expérience de
» vos ſoldats.

Le Roi Agamemnon lui répon-
» dit : Sage Neſtor, vous ſurpaſſez
» aſſûrément tous les Grecs dans
» la ſcience de bien parler. Plût au
» grand Jupiter, à Minerve & à
» Apollon, que j'euſſe dans mon ar-
» mée dix hommes comme vous
» pour le conſeil, la ville de Priam
» tomberoit bientôt, & nous l'au-
» rions bientôt ſaccagée; mais le fils
» de Saturne ne m'envoye que des
» ſujets de douleur : il nous jette
» dans des diſſentions & des querel-
» les qui n'ont point de fin : car j'ai
» eu un grand démêlé avec Achille
» pour une captive : il eſt vrai, je l'a-

voue, je me ſuis emporté le pre- «
mier. Si jamais nous ſommes d'ac- «
cord, les Troyens ſont défaits, & «
rien ne pourra retarder un ſeul «
moment leur perte. Que les trou- «
pes aillent prendre quelque nour- «
riture pour ſe diſpoſer au combat, «
que chacun prépare ſes armes, «
qu'on faſſe repaître les chevaux, «
qu'on mette les chars en bon état, «
afin que nous puiſſions ſoutenir «
tous les travaux de cette journée: «
car il n'y aura pas un moment de «
relâche juſqu'à ce que la nuit vien- «
ne arrêter la fureur des combat- «
tans: la ſueur percera aujourd'hui «
juſqu'aux boucliers, les mains ſe- «
ront fatiguées de donner des coups «
de pique, & les chevaux ſeront «
hors d'haleine de traîner ſi long- «
tems les chars au milieu des morts «
& du carnage; & pour ceux que «
je trouverai en diſpoſition de de- «
meurer dans leurs vaiſſeaux loin «

» de la bataille, rien ne ſera capa-
» ble de les empêcher d'être en
» proie aux chiens & aux oiſeaux. Il parla ainſi, & les Grecs jetterent de grands cris de joye : l'air en retentit, comme lorſque des flots pouſſés par des vents oppoſés, qui ſe font la guerre, & bouleverſant la mer, ſe briſent impétueuſement contre un rocher avancé qui s'oppoſe à leur furie.

Ils ſe levent tous & ſe diſperſent dans leurs tentes, ils allument du feu, & prennent leur repas. Chacun offre des ſacrifices aux Dieux qu'il adore, & leur demande qu'il puiſſe éviter la mort & échapper aux périls de cette journée. Le Roi Agamemnon immola au puiſſant fils de Saturne un taureau de cinq ans, & il invita à ce ſacrifice les principaux chefs, Neſtor le premier, le Roi Idomenée, les deux Ajax, Diomede fils de Tydée,

& Ulysse comparable à Jupiter même pour le conseil. Le vaillant Ménélas y vint de lui-même, sçachant que son frere offroit un sacrifice auquel il avoit tant de part. Ils environnerent tous le taureau, tenant dans leurs mains l'orge sacré; & le Roi Agamemnon élevant sa voix, adressa à Jupiter cette priere: Grand Dieu, dont la gloi- « re & le pouvoir n'ont point de « bornes, & qui remplissez l'immen- « sité des Cieux, faites qu'avant que « le soleil cache sa lumiere, & que « les ombres se répandent sur la ter- « re, je puisse renverser le superbe « Palais de Priam & brûler ses por- « tes; que je puisse percer de ma pi- « que la cuirasse d'Hector; & qu'au- « tour de son corps la plûpart de ses « compagnons mordent la pous- « siere. «

Le fils de Saturne n'exauça pas ses vœux; mais il reçut son sacrifi-

ce & lui prépara des travaux infinis. Après qu'ils eurent prié, & qu'ils eurent consacré les victimes par l'orge sacré, ils leur tournerent la tête vers le Ciel, ils les égorgerent, & les dépouillerent; ils separérent les cuisses & les envelopperent d'une double graisse, mirent par-dessus de petits morceaux de toutes les autres parties, & les firent brûler sur le bois de l'autel. Quand les cuisses furent consumées par le feu, & qu'ils eurent goûté aux entrailles, on coupa le reste par morceaux, & on le fit rôtir avec grand soin. Tout étant prêt, les tables furent servies & on se plaça. Chacun fut content de la portion qui lui fut distribuée; & quand ils furent rassasiés, le vieux Nestor leur parla en ces termes:
» Agamemnon, qui êtes le plus puissant des Rois, ne nous amusons
» pas ici plus long-tems, & ne dif-

ferons pas davantage de combat- «
tre ; profitons de l'occasion qu'il «
plaira à Jupiter de nous envoyer. «
Que les hérauts assemblent les «
troupes sur le rivage ; & allons «
nous mettre en bataille, afin qu'on «
donne le signal du combat. «

Le fils d'Atrée suivit l'avis de Nestor ; il ordonna aux hérauts d'assembler les troupes ; les hérauts font retentir le camp de leurs cris ; dans un moment tous les Grecs s'assemblent, & les Rois qui suivent Agamemnon, courant de tous côtés, les mettent en bataille & les rangent par lignées & par nations. Au milieu d'eux paroît Minerve armée de la redoutable, de l'invincible, & de l'immortelle Egide, de laquelle pendent cent rangs de franges d'or merveilleusement travaillées, & chacune du prix de cent bœufs. Avec cette Egide la Déesse parcourt rapide-

ment tous les rangs, les fait marcher & les remplit d'ardeur & d'impatience. Dans l'inſtant la guerre eut pour eux plus de charmes que le retour. Comme lorſqu'un feu dévorant ravage une vaſte forêt ſur le ſommet d'une montagne, & que les campagnes en ſont éclairées au loin, de même l'éclat des armes de ces troupes qui marchoient, reſplendiſſoit juſques aux nuës : & telles qu'on voit dans les prairies d'Aſius, ſur le rivage du Caïſtre, de nombreuſes troupes d'oyes ſauvages, de gruës ou de cygnes, fondre du haut des Cieux, & battant des aîles s'abbatre & ſe poſer à terre les unes devant les autres avec de grands cris, qui font retentir toute la prairie ; tels on voyoit les eſcadrons & les bataillons s'avancer hors des tentes & des vaiſſeaux, vers la plaine qu'arroſe le Scamandre. La

terre gémissoit horriblement sous les pieds des hommes & des chevaux. Ils s'arrêtent sur la vaste prairie du Scamandre, en aussi grand nombre que le Printems produit de feuilles & de fleurs; & comme des légions de mouches volent avidement autour d'une bergerie dans la saison du Printems, aux heures qu'on remplit de lait les vaisseaux, telles s'avançoient contre les Troyens les phalanges Grecques avides de sang & de carnage. Les chefs reconnoissoient & rangeoient chacun leurs troupes pour le combat, avec autant de facilité que les pasteurs des plus grands troupeaux de chevres, en ont à reconnoître chacun les leurs, quand elles sont mêlées dans les pâturages. Le Roi Agamemnon brilloit au milieu des combattans avec une fierté incomparable. Il avoit la tête & les yeux de Ju-

piter quand il lance la foudre, la taille de Mars & la force de Neptune. Tel qu'un fier taureau qui regne sur les troupeaux d'une prairie, tel parut alors Agamemnon. Jupiter lui avoit donné ce jour-là un éclat de majesté qui effaçoit tous les héros de l'armée.

Muses, qui habitez le haut Olympe, dites-moi présentement, car étant Déesses, vous voyez tout & vous sçavez tout; & nous autres mortels nous n'entendons que les bruits confus de la Renommée, & nous ne sçavons rien de certain. Dites-moi donc le nom de tous les chefs de l'armée Grecque; car je ne pourrois compter ni nommer en détail leurs troupes, quand j'aurois dix langues & dix bouches, une voix infatigable & une poitrine d'airain, à moins que vous ne voulussiez me soulager & me prêter votre secours, divines filles de

Jupiter, en me nommant vous-mêmes tous ceux qui ſont venus contre Troye. Mais je me contenterai de marquer les Capitaines & les vaiſſeaux.

Dénombrement des troupes Grecques, & de leurs vaiſſeaux.

LEs Béotiens étoient conduits par Peneleüs & Leitus, par Arceſilas, par Prothenor & par Clonius. Les Béotiens qui habitoient Hyrie, les rochers d'Aulide, Schoene, Scole, les montagnes d'Eteon, Graïe, & les riches plaines de Mycaleſſe ; ceux qui tenoient Harme, Ileſium & Erythres, Eleon, Hyle & Peteon, Ocalée, Medeon la bien bâtie, Copes, Eutreſine, & Thiſbé ſi abondante en colombes, Coronée, & les prairies d'Aliarte, Platées & Glyſſante ; ceux qui habi-

toient la nouvelle Thebes qui a de si belles murailles, Oncheste célébre par le beau temple de Neptune, Arne fertile en vin, Midée, la divine Nissa & Anthedon qui est à l'extrémité de la Béotie; ils avoient cinquante vaisseaux, & chaque vaisseau portoit six-vingts hommes.

Mais les Béotiens d'Aspledon & d'Orchomene, ville de Minyas, étoient conduits par Ascalaphus & par Jalmenus, que le Dieu Mars eut de la belle Astyoché; car cette belle fille n'avoit pû résister à la force de ce Dieu qui l'avoit surprise dans son appartement au palais de son pere Actor fils d'Azeus; ces deux Chefs avoient trente vaisseaux.

Schedius & Epistrophus, tous deux fils du vaillant Iphitus & petits-fils de Naubolus, étoient à la tête des peuples de la Phocide qui

habitoient Cypariſſus, les Roches de Pytho, la divine Criſſa, Daulis & Panope, Anemorée & Hyampolis; de ceux qui bûvoient les eaux du divin Cephiſe, & de ceux qui tenoient la ville de Lilea, où ce fleuve prend ſa ſource. Ils menoient quarante vaiſſeaux, & leur poſte étoit à la gauche des Béotiens.

Ajax léger à la courſe, fils d'Oïlée, commandoit les Locriens. Il n'étoit pas ſi grand qu'Ajax fils de Telamon, & il n'étoit armé que d'une cotte de mailles; mais parmi tous les Grecs, il n'y en avoit point qui ſe ſervît mieux de la lance. Il menoit les peuples de Cyne, d'Opus, de Caliare, de Beſſe, de Scarphe, de l'aimable Augée, de Tarphe, & de Thronie qui eſt ſur les rives du Boagrius; il avoit quarante vaiſſeaux de ces Locriens qui habitent au-delà de l'Eubée.

Les belliqueux Abantes d'Eubée qui habitoient Chalcis, Eretrie & Hyſtiée fertile en bons vins, la maritime Cerinthe & la haute ville de Dium, Caryſte, & Styre, étoient conduits par Elphenor fils de Chalcodon de la race de Mars. Ce vaillant Capitaine étoit à la tête des Abantes, qui n'ont des cheveux que par derriere, & qui ſont ſi vaillans, que mépriſant l'art de lancer le javelot, ils joignent toûjours l'ennemi, & à grands coups de pique, ils percent les boucliers & les cuiraſſes; ils avoient quarante vaiſſeaux.

Ceux qui habitoient la ville d'Athénes, la cité du généreux Erecthée que la Terre enfanta, & que Minerve prit ſoin d'élever elle-même, & qu'elle plaça dans ſon magnifique temple, où les Athéniens ne manquent jamais de lui faire des ſacrifices de taureaux & d'agneaux

après certain nombre d'années revoluës, étoient menés par Menesthée fils de Peteus. Il n'y avoit point d'homme égal à lui, pour ranger en bel ordre de bataille la cavalerie & l'infanterie : Nestor étoit le seul qui pouvoit le lui disputer ; car comme il étoit plus âgé, il avoit plus d'expérience. Menesthée commandoit cinquante vaisseaux.

Ajax mena douze vaisseaux de Salamine, & les alla ranger où étoient les vaisseaux des Athéniens.

Ceux qui habitoient Argos, les fortes murailles de Tirinthe, Hermione & Asine qui ont des golphes profonds, Trezene, Eïones, Epidaure, dont les côteaux sont couverts de vignes ; ceux d'Ægine & de Masete, avoient pour chefs, le vaillant Diomede, Stheneleus fils du célebre Capanée, &

Euryalus égal aux Dieux, fils de Mécisthée, & petit-fils du Roi Talaüs; mais Diomede étoit le général, & il commandoit quatre-vingts navires.

Ceux de la belle ville de Mycenes, de la riche Corinthe, de Cleones qui est si bien bâtie, d'Ornées, de la délicieuse Arethurée, de Sicyone où Adreste regna le premier; ceux d'Hyperesie, de la haute Gonoesse, de Pellene & d'Ægion; ceux * de toute la côte maritime & des environs de la grande Helice, suivoient Agamemnon sur cent vaisseaux. Toutes ces troupes étoient très-belles & très-belliqueuses; mais ce qui attiroit le plus les yeux, c'étoit la bonne mine de ce Prince, rehaussée par l'éclat de ses armes, & par la fierté & la majesté que lui inspiroit la gloire de se voir au-dessus de tant de héros; & parce qu'il

* *De toute la côte depuis Sicyone jusqu'à Buprasie, au-dessus d'Elide.*

étoit très-vaillant, & parce qu'il commandoit à plus de peuples.

Ceux qui habitoient la basse & la vaste Lacédemone, Phare, Sparte & Messé, séjour si aimé des colombes, Brysées & la délicieuse Augées, Amycles, & la ville maritime d'Helus, Laas & Œtylée, avoient pour Chef le vaillant Menelas frere d'Agamemnon; il commandoit soixante vaisseaux; ses troupes étoient séparées de celles de son frere; il marchoit à cette guerre poussé par son ressentiment, car il vouloit venger l'enlevement d'Helene, ses soupirs & les larmes qu'elle versa après son repentir.

Basse; *parce qu'elle est environnée de montagnes.*

Le vieux Nestor commandoit quatre-vingts-dix vaisseaux, & étoit à la tête des peuples de Pylos, de l'aimable Arene, de Thruon où est le guai de l'Alphée, de la belle ville d'Aëpy, de Cypa-

risse, d'Amphigenée, de Ptelée, d'Helos & de Dorie, où les Muses rencontrant Thamyris le Thracien, qui venoit d'Oechalie de chez le Roi Eurytus, le punirent de son orgueil : car il se vantoit qu'il remporteroit toûjours le prix de la musique, quand les Muses mêmes, filles du grand Jupiter, viendroient disputer de leur art contre lui. Ces Déesses irritées de son insolence, le priverent de la vûe & de la voix, & lui firent oublier l'art de jouer de la lyre.

Les peuples d'Arcadie, sous la haute montagne de Cyllene, près du tombeau du héros Aepytus, qui produit de si vaillans hommes; ceux de Phenée, d'Orchomene riche en troupeaux, de Ripa, de Stratie & d'Enispe toûjours battue des vents, de Tegée, & de l'agréable Mantinée, de Stymphale & de Parrhasie, étoient conduits

par Agapenor fils d'Ancée qui commandoit ſoixante vaiſſeaux montés par des ſoldats Arcadiens fort expérimentés dans le métier de Mars. Agamemnon avoit fourni les vaiſſeaux tout équipés, parce que les Arcadiens habitant au milieu des terres, ne s'appliquoient pas à la marine.

Ceux qui habitoient Bupraſie & la divine Elide, c'eſt-à-dire tout le pays qui eſt renfermé entre Hyrmine, Myrſine, la Pierre Olenienne & Aliſie, étoient ſous la conduite de quatre vaillans Chefs qui avoient chacun dix vaiſſeaux montés par des Epéens. Le premier étoit Amphimaque fils de Cteatus : le ſecond étoit Thalpius fils d'Eurytus, tous deux petits-fils d'Actor : le troiſieme étoit le vaillant Diores fils d'Amaryncée ; & le quatrieme étoit Polyxene ſemblable aux Dieux, fils d'Agaſthe-

ne & petit-fils du Roi Augée.

Ceux de Dulichium & des autres Echinades, de ces isles sacrées qui sont à l'extrémité de la mer, vis-à-vis de la côte d'Elide, & de l'embouchure de l'Acheloüs, avoient à leur tête Meges semblable à Mars : il étoit fils du fugitif Phylée qui fut aimé de Jupiter, & qui ayant encouru l'indignation de son pere, fut obligé de se retirer à Dulichium. Meges commandoit quarante vaisseaux.

Mais Ulysse menoit les Cephaleniens ; ceux d'Ithaque & de la forêt de Nerite ; ceux de Crocylée & de l'escarpée Aigilippe ; ceux de Zacynthe & de Samos, & ceux du continent au-delà des isles. Tous ces peuples avoient pour Chef le sage Ulysse ; il commandoit douze vaisseaux, dont les prouës & les poupes étoient admirablement bien peintes.

Thoas, fils d'Andræmon, étoit à la tête des Etoliens qui habitoient Pleuron, Olene, Pylene, la maritime Chalcis, & Calydon ceinte de montagnes; car les enfans du généreux Oenée n'étoient plus, ni Oenée lui-même, & Méléagre étoit mort : c'est pourquoi le Royaume d'Etolie étoit échu à Andræmon gendre d'Oenée & pere de Thoas, qui avoit quarante vaisseaux.

Ceux de Crete qui tenoient Cnosse, Gortyne environnée de fortes murailles, Lycte, Milet & Lycaste, Phæste & Rutie très-bien peuplée : enfin tous les peuples de cette isle qui a cent villes, suivoient le vaillant Idomenée; & Merion semblable à l'homicide Mars : ils avoient tous deux quatre-vingts vaisseaux.

Les fiers habitans de l'isle de Rhodes, partagés en trois diffé-

rens peuples dans les trois villes de Linde, de Jalysse & de Camire, suivoient sur neuf vaisseaux le grand & le vaillant Tlepoleme fils d'Hercule & d'Astyochée, que ce héros avoit prise dans Ephyre, sur le fleuve Selleïs, après avoir saccagé plusieurs villes remplies d'une florissante jeunesse. Tlepoleme ayant été élevé dans le Palais, tua par mégarde Licymnius, oncle maternel de son pere. D'abord il fit bâtir des vaisseaux, assembla quelques troupes & s'enfuit sur mer, pour se mettre à couvert des menaces que les autres fils & petits-fils d'Hercule avoient fait de punir ce meurtre. Après qu'il eut couru beaucoup de mers & essuyé beaucoup de fatigues, il aborda à l'isle de Rhodes, où il partagea ses troupes en trois bandes qui s'établirent en trois différens lieux; & ils furent favorisés de Jupiter,

qui versa sur eux à pleines mains d'immenses richesses.

Nirée menoit trois vaisseaux de l'isle de Symé, Nirée fils de la Nymphe Aglaïa & du Roi Caropus, Nirée le plus beau de tous les Grecs qui allerent à Troye, si l'on en excepte le divin Achille qui étoit d'une beauté accomplie; mais Nirée étoit peu vaillant, & il avoit peu de troupes.

Ceux qui habitoient les isles de Nisyre, de Carpathus, de Casus, de Cos, où avoit regné Eurypylus, & les isles Calydnes, étoient sous la conduite de Pheidippe & d'Antiphus fils de Thessalus & petits-fils d'Hercule: ils avoient trente vaisseaux.

Présentement, divine Muse, faites le dénombrement des peuples d'Argos de Thessalie. Ceux qui habitoient Alos, Alope & Trachine, ceux qui tenoient Phthie,

& la Grece fertile en belles femmes, & qui étoient compris sous les noms de Myrmidons, d'Achaïens, & d'Hellenes, obéissoient à Achille qui avoit cinquante vaisseaux ; mais ils ne prenoient plus aucune part à la guerre : car ils n'avoient point de chef qui les menât au combat ; le divin Achille demeuroit sur ses vaisseaux, ne pouvant se consoler de l'affront qu'on lui avoit fait de lui enlever la belle Briseis, l'unique prix de tous ses travaux, & qu'il avoit prise après avoir saccagé Lyrnesse, renversé les murs de Thebes, & tué de sa main le vaillant Mynes & Epistrophus fils d'Evenus, & petits-fils du Roi Selepius : voilà pourquoi Achille dévoré par son chagrin se tenoit là sans action ; mais sa valeur ne devoit plus être long-tems inutile.

Ceux qui habitoient Phylacé & la

la fertile Pyrrhasus consacrée à Cérès, Itone riche en troupeaux, la maritime Antrône & Ptelée, qui a de si beaux herbages, étoient commandés par le vaillant Protesilas qui avoit mené quarante vaisseaux; mais il descendit bientôt dans le tombeau, laissant sa femme Laodamie plongée dans le deuil & sa maison éteinte: car en abordant au rivage de Troye, comme il sautoit de son vaisseau à terre avant tous les autres Grecs, il fut tué par un Dardanien. Ses troupes ne manquoient pourtant pas de Chef; car elles étoient commandées par son cousin germain, par le vaillant Podarces fils d'Iphiclus & petit-fils du riche Phylacus. Il étoit plus jeune que Protesilas, mais Protesilas avoit plus de valeur; c'est pourquoi bien que ses troupes eussent un bon & vaillant Capitaine, elles ne laissoient pas

de regretter celui qu'elles avoient perdu.

Ceux qui habitoient Pheres vis-à-vis du marais Boibeïde, Boibe, Glaphyres & Iolcos qui est si bien bâtie, suivirent sur onze vaisseaux Eumelus fils d'Admete & de la divine Alceste la plus belle des filles de Pelias.

Ceux de Methone, de Thaumacie, de Melibée & de la haute Olizon, avoient pour Chef Philoctete, le plus adroit de tous les Grecs à tirer de l'arc. Il commandoit sept vaisseaux, sur chacun desquels il y avoit cinquante hommes bien dressés à combattre à coups de fléches; mais les Grecs l'avoient laissé à Lemnos, à cause d'un ulcere incurable qui lui étoit venu de la piqueure d'un serpent, & qui lui causoit des douleurs mortelles: il passoit malheureusement ses jours dans cette isle ac-

cablé de chagrin; mais les Grecs devoient bientôt se ressouvenir de lui & implorer son aide. Ses troupes étoient sensiblement touchées de son absence, quoiqu'elles ne fussent pas sans Chef; car elles avoient à leur tête Medon, fils naturel du vaillant Oïlée qui l'avoit eu de la Nymphe Rhena.

Ceux qui habitoient Tricca, l'escarpée Ithome & Oechalie qui étoit sous la domination d'Eurytus, suivoient sur trente vaisseaux Podalire & Machaon fils d'Esculape, & tous deux excellens Médecins.

Ceux qui tenoient Ormenium, la Fontaine d'Hypereïa, Asterie & les blancs sommets du mont Titane, étoient commandés par le célebre Eurypyle fils d'Evæmon, qui avoit quarante vaisseaux.

Ceux d'Argissa, de Gyrtone, d'Orthe, d'Elone & de la blan-

che Oloosson, avoient à leur tête le vaillant Polypoetes fils de Pirithous & d'Hippodamie, qui le mit au monde le même jour que son pere Pirithous fils de Jupiter, punit les Centaures & les chassa du mont Pelion vers les montagnes d'Æthicé. Polypoetes partageoit ce commandement avec le brave Leonteus fils du magnanime Coronus, & petit-fils de Cœnée : ils commandoient quarante vaisseaux.

Goneus menoit de Cyphos vingt-deux vaisseaux ; il étoit suivi des Enienes, & des belliqueux Peræbes qui habitoient aux environs de la froide Dodone, & qui cultivoient les campagnes arrosées par le délicieux Titaresius, qui se jette dans le Penée sans mêler ses eaux avec les eaux argentées de ce fleuve : car il nâge au-dessus comme de l'huile, aussi est-il un

écoulement des eaux du Styx, par lequel les Dieux mêmes ne jurent qu'avec frayeur.

Prothous fils de Tenthredon commandoit les Magnetes qui habitoient autour du Penée & des forêts du Pelion. Tous ces peuples ſuivoient le vaillant Prothous ſur quarante vaiſſeaux.

Voilà les noms des Rois & des Capitaines des troupes Grecques.

Dites-moi préſentement, divine Muſe, qui étoit le plus vaillant de tous ces Princes qui ſuivirent le fils d'Atrée, & quels étoient les meilleurs chevaux.

Eumelus Roi de Pheres ſe pouvoit vanter d'avoir les deux plus belles cavalles de toute l'armée; elles étoient vîtes comme des oiſeaux, toutes deux de même poil, de même âge & de même taille; Apollon lui-même avoit pris ſoin de les nourrir ſur les montagnes

de Pierie, & elles portoient par tout la terreur de Mars.

Ajax fils de Telamon étoit ſans comparaiſon le plus vaillant de tous ces Princes, pendant qu'Achille ne combattoit point : car Achille étoit encore plus brave que lui, & ſes chevaux meilleurs que ceux d'Eumelus ; mais ce héros ne ſortoit point de ſes vaiſſeaux, à cauſe du reſſentiment qu'il conſervoit contre Agamemnon pour l'injure qu'il en avoit reçûe.

Cependant ſes troupes ſe divertiſſoient ſur le rivage de la mer à jouer au diſque, à lancer le javelot, & à tirer de l'arc ; les chevaux étoient dans les tentes de leurs maîtres près de leurs chars bien couverts, & avoient toujours devant eux en abondance le lotos & le ſain-foin ; mais les Chefs de ces bandes Theſſaliennes, ſe promenoient dans le camp fort triſtes

de ce que leur Général ne les menoit plus aux combats.

L'Armée s'avançoit donc en ordre de bataille. A l'éclat de ses armes on l'auroit prise pour un embrasement qui ravageoit la plaine; la terre retentissoit sous leurs pieds, comme lorsque Jupiter irrité lance ses foudres sur le mont qui couvre Tiphoeus dans le pays des Arimes, où l'on dit qu'est le tombeau de ce Geant; la terre retentissoit avec le même bruit sous cette formidable armée qui s'avançoit contre Ilion.

La messagere des Dieux, Iris plus légere que les vents, alla annoncer de la part de Jupiter cette triste nouvelle aux Troyens qu'elle trouva tous assemblés pour le conseil aux portes du Palais de Priam, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune. Elle prit la voix d'un des fils de ce Prince, de Po-

lites, qui se confiant sur la légéreté de ses pieds, étoit en sentinelle hors de la place sur le tombeau du vieux Aisyetes, pour observer quand les Grecs quitteroient leurs vaisseaux & s'avanceroient vers Troye. Imitant donc la voix de ce jeune Prince, elle parla ainsi à Priam :

» Priam, vous prenez toûjours
» plaisir à perdre le tems en dis-
» cours inutiles, comme si vous
» étiez en pleine paix : cependant
» voici un combat inévitable qui se
» prépare. J'ai bien vû des batailles;
» mais je n'ai jamais vû tant de
» peuples assemblés : les Grecs en
» aussi grand nombre que les feuilles
» des arbres, ou que le sable de la
» mer, viennent vous attaquer sur
» vos murailles. Hector, c'est à vous
» que je m'adresse, ne manquez pas
» d'exécuter ce que je vais vous or-
» donner. Vous avez dans la ville

beaucoup de troupes étrangeres «
qui parlent toutes différent langa- «
ge, séparez-les, & que leurs Ca- «
pitaines commandent chacun les «
troupes de leur pays. «

Hector ne méconnut point la voix de la Déesse; il congédie l'assemblée; on court aux armes; on ouvre toutes les portes d'Ilion, & dans un moment toute la cavalerie & l'infanterie sortit avec un bruit épouvantable. Devant la ville à quelque distance de ses murailles, il y a une colline assez étendue & d'une pente douce & facile de tous côtés; les hommes l'appellent Batiée, & les Dieux la nomment le tombeau de la courageuse Myrinne: là les Troyens & les troupes auxiliaires se mirent en bataille séparément.

Le grand & le vaillant Hector fils de Priam, étoit à la tête des Troyens redoutables par leur nom-

bre & par leur courage ; ils brûloient d'impatience d'en venir aux mains & de combattre à coups de piques.

Le brave Enée, qui étoit né des faveurs que la Déesse Venus n'avoit pas dédaigné de faire à Anchise sur les sombres sommets du mont Ida, commandoit les Dardaniens avec Archiloque & Acamas fils d'Antenor, qui étoient d'une valeur éprouvée & dressés à toute sorte de combats.

Ceux qui habitoient la riche Zélée au pied du mont Ida, & qui buvoient les eaux profondes de l'Æsepus, suivoient l'illustre Pandarus fils de Lycaon, à qui Apollon lui-même avoit donné un arc & des fléches.

Ceux qui tenoient Adrastée, la cité d'Apæsus, Pityée & la haute montagne de Terée, avoient à leur tête Adraste & Amphius armé

d'une cotte de mailles, tous deux fils du Percosien Merops, qui étant le plus éclairé des Devins, ne vouloit pas que ses enfans allassent à une guerre qui devoit leur être funeste; mais ils n'obéirent point à leur pere : car leur destin inévitable les précipitoit à la mort.

Les peuples de Percote, ceux qui étoient sur les rives du Practius, ceux de Seste & d'Abyde, & les habitans de la divine Arisbe, suivoient le Capitaine Asius fils d'Hyrtacus. Asius montoit des chevaux d'une taille & d'une fierté extraordinaire, il étoit venu d'Arisbe que baigne le fleuve Selleïs.

Les bandes des Pelasges qui habitoient les fertiles plaines de Larisse, & qui combattoient à coups de piques, suivoient Hippothous, & Pylæus, dignes disciples de Mars, tous deux fils du Pelasge Lithus, & petit fils de Teutamus.

Acamus & le héros Pirous menoient les Thraciens, qu'enferme l'impétueux Hellefpont.

Euphemus fils de Troezenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens; Piraichmes étoit à la tête des Peoniens, qui fe fervent de dards attachés à une courroye : il venoit d'un pays fort éloigné, car il étoit parti de la terre d'Amydon & des rives du grand fleuve Axius, dont les belles eaux arrofent les campagnes.

Du pays des Henetes, d'où font venues les mules fauvages, l'intrépide Pylæmenes menoit les Paphlagoniens qui habitoient Cytore, Sefame & les belles villes, qui font fur les rives fleuries du Parthenius, Cromne, Ægiale, & les roches Erythines.

Odius & Epiftrophus commandoient les Halizoniens qui venoient de l'extrémité du Pont-Eu-

xin, du pays des Alybes, célebre par ſes mines d'argent.

A la tête des Myſiens étoient Chromis & Ennomus, le plus ſçavant des Augures; mais avec tout ſon art il ne put éviter la mort; il tomba ſous les coups du vaillant Achille ſur le bord du Xanthe, où ce héros fit un horrible carnage des Troyens & de leurs troupes auxiliaires.

Phorcys & le divin Aſcanius impatients de joindre l'ennemi, menoient les Phrygiens, de l'Aſcanie la plus éloignée.

Meſthles & Antiphus fils de Pylæmenes, & les deux plus vaillants Capitaines que le marais Gygée ait portés, commandoient les Meoniens qui habitoient au pied du mont Tmolus.

Les Cariens, qui parloient un langage barbare, & qui habitoient Milet, la ſombre montagne de

Phthires, les rives du Meandre & les hauts ſommets du Mycale, étoient ſous la conduite d'Amphimachus & de Naſtes, illuſtres fils de Nomion. Amphimachus alloit au combat chargé d'ornemens d'or comme une jeune fille; inſenſé qu'il étoit, car ces ornemens ne purent le garantir de la mort: Achille le tua dans le combat qui ſe donna ſur les bords du Xanthe, & emporta tout cet or dont il s'étoit ſi vainement orné.

Sarpedon & le brave Glaucus commandoient les Lyciens, qu'ils avoient amenés des extrémités de la Lycie, des bords du rapide Xanthe.





REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE II.

Page 101. TOus les autres Dieux & tous les hommes du camp des Grecs dormoient tranquillement] Quelques anciens Critiques ont condamné ce paſſage, prétendant qu'il étoit ridicule de dire qu'il n'y avoit que Jupiter ſeul d'éveillé dans le Ciel, & que c'étoit donner une très-méchante idée des Capitaines Grecs, & de la diſcipline militaire qu'ils faiſoient obſerver, que d'avancer que tout étoit endormi dans leur armée ; voilà, diſoient-ils, une armée bien mal gardée, puiſque tout le monde y dort. Mais Ariſtote, plus judicieux que ces cenſeurs, a juſtifié Homere, en faiſant voir dans le XXVI. chapitre de ſa Poëtique, que c'eſt une métaphore, & que le Poëte a mis *tous* pour *la plûpart* ; ce qui eſt très-ordinaire. On peut voir là les remarques.

Pag. 102. *Songe ſéducteur, allez promptement*] Voici encore un paſſage qui a exercé la

cenſure des anciens critiques qui ont été choqués de ce qu'Homere fait Jupiter l'auteur d'un menſonge & d'une tromperie ; mais cette conduite du Jupiter d'Homere a été fort bien juſtifiée & expliquée dans les remarques ſur le XXVI. chapitre de la Poëtique d'Ariſtote, où on a fait voir que Dieu ſe ſert ſouvent de la malice des créatures pour accomplir ſes jugemens, comme on le voit dans l'hiſtoire du Roi Achab, lorſque Dieu voulut le faire périr. Car là le véritable Dieu envoye à ce Roi l'eſprit de menſonge pour le ſéduire, comme Jupiter envoye ici à Agamemnon le Songe ſéducteur. D'ailleurs on peut dire qu'Agamemnon n'eſt ſéduit ici que par ſa faute, pour n'avoir pas entendu & bien expliqué les paroles du ſonge, qui lui ordonnoit d'armer tous les Grecs, & de mettre toute ſon armée en bataille πανσυδίῃ, & c'eſt ce qu'il ne fait point, car il ne ſe reconcilie pas avec Achille, & ne ſe fortifie pas des troupes & du bras de ce Prince, pour donner l'aſſaut. Il vouloit réuſſir en conſervant ſon reſſentiment & ſon eſprit de vengeance, & ce n'eſt pas le moyen d'avoir de bons ſuccès. Voilà comme ce paſſage, bien loin de préſenter un blaſphême, renferme au contraire une inſtruction très-pieuſe & très-utile.

Et que la derniere ruine pend ſur la tête des Troyens] Voici une ſuite de la critique précédente. Ces mots Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται, n'étoient point dans le texte d'Homere en cet endroit du tems de Platon & d'Ariſtote, mais il y avoit à la place διδόμεν

δέ οἱ εὖχος ἀρέσθαι. Les critiques ont été effrayés de l'impieté qu'ils trouvoient dans ces vers, où Jupiter dit un mensonge formel, car ils lisoient δίδομεν l'accent sur l'antépénultiéme, & Platon l'a reproché à Homere. Pour sauver donc ce Poëte ils ont changé le texte par une fraude pieuse, & cette mauvaise critique a si bien prévalu qu'il ne resteroit aujourd'hui aucun vestige de la même leçon, si Aristote ne nous avoit conservé la réponse qu'Hippias avoit faite à cette censure. *Il arrive aussi quelquefois,* dit Aristote, *qu'on répond solidement aux censures des critiques par un seul changement de ton ou d'accent, & c'est ainsi qu'Hippias de Thasos a sauvé Homere sur cet endroit où Jupiter envoye un songe à Agamemnon. Car on l'accusoit d'avoir fait dire un mensonge par Jupiter, & cette accusation seroit très-bien fondée, s'il étoit vrai que Jupiter dît* δίδομεν *nous lui donnons,* &c. *Mais en changeant l'accent, on trouve qu'il commande seulement au Songe de lui promettre cette gloire,* διδόμεν, *donne-lui,* promets-lui, *& cela est bien différent.*

Il se place sur sa tête] Homere fait entendre par-là, que la tete est le siege de l'ame, & par conséquent de la faculté imaginative.

Pag.103. *Qui de tous les vieux chefs étoit celui,* &c.] Ces mots renferment une raison tacite de ce que ce Songe a pris la figure de Nestor. Les images des personnes qui nous sont les plus cheres nous reviennent plus facilement dans l'esprit que celles des autres.

Il vous ordonne de faire armer] Je me

contenterai de remarquer ici une fois pour toutes qu'Homere fait toujours répéter par les Envoyés les propres termes dans lesquels on leur a expliqué leurs ordres. Cela est plus respectueux & plus décent. De quel droit un Envoyé change-t-il quelque chose aux termes de sa mission? Est-il plus habile, est-il plus grand que celui qui l'envoye? Un Envoyé doit toujours dire ce qu'on lui a dit & comme on le lui a dit. Il peut ajoûter, mais il ne doit rien oublier. On voit cette coûtume bien observée dans l'Ecriture sainte.

Car voici le jour] Voilà encore ce qui trompe Agamemnon. Il explique *voici le jour* du jour présent, au lieu que cette expression se dit aussi souvent d'un tems futur, mais qui n'est pas bien éloigné, comme le mot du texte, νῦν.

Pag. 104. *Et la derniere ruine*] C'est ici que ces mots sont bien à leur place, car c'est ainsi que le Songe exécute l'ordre que Jupiter lui a donné de promettre à Agamemnon une grande gloire. Il n'y a pas de plus grande gloire pour lui que la ruine des Troyens.

Il ne sçavoit pas tout ce que lui préparoit Jupiter] Car Jupiter sçavoit fort bien qu'il n'expliqueroit pas bien le songe.

Il lui sembla que la voix divine] J'ai tâché de faire entendre ce qu'a voulu dire Homere, qui exprime admirablement ce qui arrive à ceux qui s'éveillent à la fin d'un songe, ils croyent entendre encore la voix qui leur a parlé. Mais ce qu'il y a ici de bien merveilleux & de bien avantageux

pour Homere, c'est que ce que je n'ai pu dire qu'en deux lignes, il l'a dit en trois mots: & quels mots! θεὶη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή. Quelle harmonie! On voit encore ce Songe, on entend sa voix.

Pag. 105. *Le sceptre de ses ayeux, ce sceptre immortel dans sa famille*] Quelle expression, & quelle poësie, pour faire entendre qu'Agamemnon descendoit d'une longue suite de Rois!

Cependant ce Prince tint un conseil avec les principaux chefs] Ce passage est important, car il nous fait connoître la forme du gouvernement de ce tems-là. Les Rois ne décidoient rien d'eux-mêmes, mais ils assembloient un conseil composé des principaux de l'armée ou de l'Etat, où ils proposoient ce qu'ils avoient pensé; & s'il étoit approuvé, ils l'exécutoient & le proposoient au peuple comme il avoit été délibéré. C'est ce que Denys d'Halicarnasse a voulu nous faire remarquer dans son II. Livre: *Les Rois*, dit-il, *soit qu'ils fussent Rois par succession, ou par élection, avoient un conseil composé des principaux & des plus sages de l'Etat, comme Homere & les plus anciens Poëtes le témoignent. Car la puissance de ces anciens Rois, n'étoit pas comme celle de nos Rois d'aujourd'hui, une puissance pleine & absoluë, & où tout ne dépendît que de leur seule volonté.* Et c'est à quoi se rapporte ce passage d'Aristote dans le III. Livre de ses Morales, chapitre 5. où il traite du conseil. *Cela est sensible*, dit-il, *par les anciennes formes de gouvernement qu'Homere a imitées; car les*

Rois proposoient au peuple ce qu'ils avoient résolu dans le conseil.

Page 106. *Et m'a dit en propres termes*] Agamemnon répete encore ici les propres termes du songe. Zenodote choqué de cette troisieme répétition l'avoit changée, mais fort mal-à-propos, & il a été blâmé des anciens critiques, qui ont remarqué que les ordres sur-tout peuvent être répétés jusqu'à trois fois dans les mêmes termes, & que d'ailleurs cela étoit ici d'une absolue nécessité ; car Agamemnon devoit instruire tous ces chefs, qu'il avoit assemblés. Homere enseigne par-là, que ce n'est pas un vice à un Orateur d'user plusieurs fois de redites, pourvû qu'il le fasse à propos.

Page 107. *Il a disparu d'un vol rapide*] Homere est le premier qui ait donné des ailes aux songes. Euripide a dit après lui en parlant de la terre μελανοπτερύγων ὀνείρων μητέρα *mere des songes aux aîles noires.*

De mon côté je vais les sonder] Voilà le dessein qu'Agamemnon avoit formé pour connoître ceux qui iroient au combat d'une franche volonté, & ceux qui n'iroient que par force. Mais approfondissons un peu ce dessein pour voir s'il mérite la grande louange qu'Homere lui a donnée en l'appellant πυκινὴν βουλὴν, *un conseil profond, solide ;* car d'abord il paroît au contraire très-imprudent. Agamemnon voyoit les Grecs découragés par l'absence d'Achille, & dans l'impatience de s'en retourner & d'abandonner une entreprise dont ils n'attendoient plus aucun bon succès. Comment

le Roi ose-t-il donc dans une conjoncture si délicate, leur parler de retour, & leur ordonner même de s'embarquer? Il n'étoit que trop assuré d'une prompte obéissance. Voici en quoi consistent la profondeur & la sagesse de ce conseil. Il ordonne aux chefs de retenir ceux qui se mettroient en état de s'enfuir, & il ne doute pas que les troupes, voyant leurs chefs avoir l'audace de s'opposer aux ordres du Général, ne prennent le parti de demeurer, soit par crainte, soit par une grande confiance en la sagesse de ces chefs, qui n'auroient eû garde de contredire le Roi, s'ils n'eussent eu quelque espérance bien fondée, & s'ils n'avoient sçû des choses qu'elles ne sçavoient point. D'ailleurs, il n'y a rien de plus à craindre pour un Général, que d'avoir des troupes qui conservent contre lui quelque ressentiment qu'elles n'attendent que l'occasion de faire paroître. Il faut au plutôt leur donner lieu d'exhaler leur colere en la manifestant, & c'est ce que fait Agamemnon. Ainsi ce dessein, qui paroît d'abord téméraire & hazardé, a tout le succès que le Roi en pouvoit attendre. Dans un moment la guerre a pour ces troupes plus de charmes que le retour.

Mais celui à qui Jupiter l'a envoyé, c'est le plus puissant des Rois] Les songes sont envoyés de Dieu; les Rois sont fils de Jupiter, qui leur a commis la conduite des peuples; il est donc très-vraisemblable que Jupiter envoye plutôt des songes à ces têtes élevées, qu'aux hommes du commun. Cela

eſt très-adroit pour établir la vérité du ſonge.

Page 108. *La meſſagere de Jupiter, la divine Renommée brilloit à leur tête*] Quelle poëſie & quelle image! Pour dire que l'ordre du Roi étant porté par-tout, oblige les troupes à ſe rendre à l'aſſemblée, le Poëte feint que la Renommée elle-même marche à leur tête.

Pag. 109. *Il avoit dans ſa main ſon ſceptre*] Ce ſceptre avoit une grande réputation parmi les Grecs. Il exiſtoit encore du tems d'Homere, & exiſta long-tems depuis. Il étoit adoré à Chéronée, où on lui faiſoit tous les jours des ſacrifices : l'Intendant de ces ſacrifices, qui changeoit tous les ans, l'avoit dans ſa maiſon pendant ſon année. On prétend qu'il fut trouvé avec beaucoup d'or dans la Phocide, où il avoit été porté par Electre. Les Phocéens prirent l'or, & ceux de Chéronée le ſceptre, auquel ils attribuoient une eſpece de divinité, juſqu'à prétendre qu'il faiſoit des miracles. Voilà pourquoi Homere fait comme la généalogie de ce ſceptre, en diſant ſi exactement comme il étoit paſſé entre les mains d'Agamemnon. Pour moi, je croirois volontiers, que ce ſceptre étoit redevable de toute ſa gloire à Homere, qui l'avoit ſi bien chanté.

Pelops habile à dompter les chevaux] Homere en marquant la ſuite des Princes qui avoient porté ce ſceptre, marque leur différent caractère, & leurs inclinations.

Mes amis. . . . Jupiter m'afflige] Ce diſ-

cours d'Agamemnon eſt un de ces diſcours que les anciens Rhéteurs ont appellé ἐσχηματισμένους λόγους, *des diſcours ſimulés & feints*, parce que celui qui parle dit une choſe, & en veut une autre toute différente, ou toute contraire, comme fait ici Agamemnon, qui en ordonnant aux troupes de s'embarquer pour prendre la fuite, veut les obliger à demeurer. Tout l'art de ces diſcours conſiſte à appuyer ce qu'on fait ſemblant de vouloir, & qu'on ne veut point, ſur des raiſons ſi foibles, & ſi faciles à réfuter, que l'auditeur de lui-même & ſans effort puiſſe en conclure tout le contraire de ce qu'on lui dit. Homere en enſeigne ici admirablement la méthode, & il y a là un art qu'on ne peut aſſez louer. Quand Agamemnon dit, *Jupiter m'avoit promis, m'avoit aſſuré par un ſigne irrévocable que je ſaccagerois Troye*, qui eſt-ce qui ne conclud pas delà qu'il faut demeurer, puiſque Jupiter a ſcellé cette promeſſe de tout ce qui la rend infaillible? Il continue, *Jupiter me trompe aujourd'hui*: mais en quoi voit-on qu'il trompe, & Jupiter peut-il tromper? *Il me commande*: où eſt cet ordre ſi précis, qui puiſſe renverſer une promeſſe ſi ſolemnelle? *Telle eſt donc la volonté du grand Jupiter*: par où cette volonté eſt-elle déclarée? Agamemnon eſt dans une paſſion trop violente pour en être cru. *De Jupiter qui a renverſé tant de fortereſſes & qui en renverſera encore tant d'autres*: quelle adreſſe n'y a-t-il point dans ces paroles, & quelle force de raiſonnement? puiſque Jupiter a ren-

versé tant de forteresses, & qu'il en renversera encore tant d'autres, il faut donc espérer qu'il renversera celle d'Ilion; surtout, puisqu'il l'a promis. Dieu est constant dans ses promesses. On peut voir le traité que Denys d'Halicarnasse a fait sur cette matiere, & les commentaires d'Eustathe, page 185. & 186. de l'édition de Rome.

Page 110. *Quelle honte pour nous*] Après que par des raisons solides, tirées du pouvoir infini de Jupiter & de l'immutabilité de ses promesses, il a insinué qu'il faut demeurer jusqu'à ce qu'on ait saccagé Troye, il prend les troupes du côté de la gloire & de la réputation. Des hommes, qu'il appelle *héros de la Grece, disciples du Dieu Mars*, prendront-ils la fuite, & la prendront-ils malgré Jupiter?

Page 111. *Et que nous prissions par dixaine un Troyen pour nous verser du vin*] Non-seulement Agamemnon fait voir par cette image que les Grecs sont dix contre un, mais encore il donne une idée des Troyens comme de vils esclaves, qui loin de pouvoir se comparer à ces héros de la Grece, ne sont dignes que de leur servir d'échansons. Des héros, qui sont si supérieurs en nombre, & qui ont les promesses de Jupiter, fuiront-ils des ennemis si inégaux? Eustathe remarque ici qu'Homere a choisi ce nombre de dix, en parlant de la table, parce que les anciens n'aimoient pas à passer ce nombre de convives. C'est pourquoi Jamblique dit qu'à la table de Pythagore on

on n'étoit jamais plus de dix.

Nous aurions encore plusieurs dixaines qui manqueroient d'échanson] L'image dont se sert ici Agamemnon pour remettre devant les yeux combien les Grecs étoient supérieurs en nombre, est assez semblable à celle dont le Roi de Syrie se sert dans l'Ecriture sainte, losqu'il assiege Samarie ; car il jure que toute la poudre de Samarie ne suffira pas pour faire que toutes les troupes qui le suivent, en ayent chacun une poignée : *Si suffecerit pulvis Samariæ pugillis omnis populi qui sequitur me.* 3. Reg. 20. 10. Par-là ce Roi barbare, releve le nombre de ses soldats, & ravale & méprise extrêmement le peuple de Samarie, qu'il regarde comme la poussiere qu'on foule aux pieds.

Mais ces derniers ont des troupes de plusieurs villes] Il y a ici une ironie cachée, comme si les troupes auxiliaires étoient plus capables de défendre Troye, que ses propres citoyens.

Neuf années entieres du grand Jupiter] C'est encore une nouvelle raison de demeurer ; car Troye ne devoit être prise que la dixieme année. Il n'y a donc encore aucun sujet de désespérer. Au reste je sçai bien qu'en notre langue, nous ne disons pas *neuf années de Jupiter* ; il y a là quelque chose d'étranger : mais il me semble que cela ne messied pas dans le style poëtique.

Le bois de nos vaisseaux est corrompu, & leurs cordages usés] Et par conséquent il

y a plus de péril à s'en retourner qu'à demeurer.

Nos femmes & nos jeunes enfans nous attendent] Oui, mais des héros & des héros que Jupiter protege, retourneront-ils voir leurs femmes, sans leur porter les dépouilles de leurs ennemis ?

Page 112. *Car n'espérons pas désormais de nous rendre maîtres d'Ilion*] Mais tout ce qu'il vient de dire promet le contraire.

Ces paroles toucherent toute la multitude qui ne pénétroit pas] La multitude ne voit que la superficie des choses, & une armée fatiguée de la guerre & découragée, n'entend que ce seul mot, *fuyons*. Mais Agamemnon s'y étoit bien attendu. Les chefs vont retenir ces troupes, qui après avoir jetté tout leur premier feu, & exhalé leur ressentiment, ne demanderont qu'à combattre. Ainsi tout marque la profondeur & la sagesse de ce conseil d'Agamemnon.

L'assemblée s'émût comme les flots entassés de la mer Icarienne] Homere, pour peindre l'agitation de cette assemblée, se sert de deux comparaisons, l'une tirée de la mer, & l'autre de la terre. La premiere sert à marquer le bruit & le tumulte avec lesquels ces troupes courent de toutes parts; & la seconde est pour faire voir que cette multitude innombrable prend la même route & la même pente, comme les épis battus du vent penchent du même côté. C'est pour la justesse des idées & des images.

Page 113. *On nettoye les canaux*] Les ca-

naux par où on devoit lancer les vaisseaux à la mer.

Et dans ce moment le retour des Grecs étoit conclu] Quelqu'un pourroit peut-être se servir de ce passage pour condamner le conseil d'Agamemnon, qui pensa avoir un effet si funeste & si contraire à son but. Mais cette critique seroit fausse. Homere enseigne ici que les pensées les plus sages ne peuvent réussir, sans le secours de Dieu. Qu'un Roi pense bien, qu'il prenne de bons conseils, Dieu fait le reste.

Page 114. *Il demeuroit sans action, & ne donnoit aucun ordre pour ses vaisseaux*] Voilà une grande louange pour Ulysse. Chacun se prépare au départ, & Ulysse demeure. La tristesse & la douleur l'empêchent de parler ; mais il instruit déja les autres par son exemple.

Page 115. *Il rencontre sur son chemin Agamemnon, de qui il prit le sceptre*] Il prend le sceptre d'Agamemnon pour avoir plus d'autorité sur les troupes, & pour faire voir qu'il parle par ses ordres, & qu'il vient de sa part. Il est bon de remarquer ici qu'Ulysse en prenant ce sceptre du Roi, ne s'amuse point à lui parler ; le tems presse & tout discours seroit ici superflu.

Généreux Prince, ce n'est point à vous à craindre comme un lâche] Denys d'Halicarnasse a fait ici une remarque pour montrer l'art de ce discours d'Ulysse, qui en s'adressant aux Rois parle aux troupes, & en s'adressant aux troupes parle aux Rois ; ce qu'il appelle, ἑτέροις διαλεγόμενον ἑτέρων καθάπτεσθαι. Car à

quoi bon parler aux Rois du châtiment des troupes? & à quoi bon dire aux troupes: Nous ne sommes pas tous Rois ici? Il est aisé de voir qu'en parlant aux uns, Ulysse veut toucher les autres; & cette méthode est très bonne pour dire des vérités odieuses sans offenser.

Page 116. *Ce qu'il a dit dans le conseil*] Dans le conseil secret qui avoit été tenu dans le vaisseau de Nestor.

Serons-nous tous Rois ici] Comme s'il disoit, nous pouvons être Rois chacun dans nos maisons & dans notre pays; mais ici il n'y a qu'un seul Roi, Agamemnon Roi des Rois.

Page 117. *En parlant ainsi avec adresse & autorité*] Denys d'Halicarnasse donne ici au mot κοιρανέων une explication singuliere; car il veut que par ce mot Homere n'ait pas marqué l'autorité que se donnoit Ulysse en vertu du sceptre qu'il portoit, mais l'adresse du discours qu'il avoit tenu, & qu'il prétend être expliquée par ce seul mot κοιρανέων. Mais j'aurois souhaité que ce Rhéteur eût pris la peine de bien établir son explication & d'en rapporter quelque preuve. Pour moi, à la signification que Denys d'Halicarnasse donne à ce terme, j'ai joint celle qu'il a naturellement.

Le seul Thersite parlant sans mesure & sans bornes] Tous les Episodes sont ou pour la nécessité, ou pour la vraisemblance, ou pour l'ornement. Celui de Thersite, qu'Homere employe ici, est pour la nécessité & pour la vraisemblance, & en mê-

me tems le Poëte instruit son Lecteur en lui présentant le caractère d'un homme qui a beaucoup d'esprit, & qui n'en est que plus impertinent & plus ridicule. Il le peint avec des couleurs si vives & des traits si marqués, que les anciens frappés de cette peinture ont dit qu'Homere a donné dans son poëme les idées de tous les genres de poësie, & que cet endroit, par exemple, est un modele parfait des Silles, ou de la satyre. Mais, dira-t-on, est-il bien à propos de placer dans un Poëme héroïque un personnage si vicieux? Rien n'en empêche, & je ne connois aucune regle qui exclue du Poëme Epique ces sortes de caractères; car ce Poëme peut employer tout ce qui arrive dans la nature, & tout ce qui est ordinaire dans la vie civile. Mais pour faire voir la beauté de cet endroit d'Homere, je n'ai qu'à rapporter la remarque de Denys d'Halicarnasse, un des plus judicieux Critiques qu'il y ait eu. Voici, dit-il, en « quoi consiste l'art d'Homere dans l'emploi « de cet Episode : Voyant toute l'armée irri- « tée contre Agamemnon en faveur d'Achil- « le, & non-seulement très-mal disposée pour « le combat, mais encore toute prête à s'em- « barquer pour prendre la fuite, il a voulu « rompre ce dessein. Que fait-il pour y réus- « sir? Il donne à Achille un défenseur & un « protecteur odieux & ridicule, afin que « l'impertinence du personnage les dégoûte « de penser & de faire comme lui, n'y ayant « rien de plus capable de ramener un hon- « nête homme, que de lui faire voir qu'il «

» ſuit les vûes d'un homme très-ridicule &
» dont il ne ſçauroit lui-même s'empêcher de
» ſe moquer. Cela eſt ſi vrai, que ſi Homere
» avoit fait dire par Neſtor ce que Therſite
» dit ici pour Achille, tout étoit fini, l'armée
» étoit partie : mais parce que c'eſt Therſite
» qui le dit, le ſeul ridicule du perſonnage fait
» revenir les Grecs, de ſorte qu'ils ne pen-
» ſent plus à leur patrie. Ce changement im-
prévû, qui fait qu'on paſſe tout d'un coup
du triſte & du tragique au comique, cal-
me l'ame, & la diſpoſe à faire des réfle-
xions, dont elle auroit été incapable dans
l'emportement & dans le trouble.

Il s'attaquoit inceſſamment aux Rois] Voilà
deux traits qui marquent le plus méchant
caractère du monde, s'attaquer aux Rois,
& ne chercher qu'à faire rire le peuple. Au
reſte, ce caractère de Therſite eſt aſſez
ſemblable, au moins pour les mœurs, à
celui de Semeï, qui diſoit tant d'injures au
Roi David, & que l'Ecriture ſainte n'a pas
dédaigné de rapporter.

Avec cela c'étoit le plus laid] Homere re-
leve les défauts du corps, parce qu'ils ſervent
au ridicule, & peut-être a-t-il voulu faire
entendre auſſi que dans un corps ſi contrefait
loge ordinairement une ame fort vicieuſe.

Page 118. *Du reſte c'étoit le plus grand en-
nemi d'Ulyſſe & d'Achille*] Voilà le comble;
Homere n'a pu rien imaginer de plus fort
pour achever de rendre ce perſonnage très-
odieux qu'en diſant qu'il étoit le grand en-
nemi d'Ulyſſe & d'Achille; car il faut être
le dernier des hommes pour haïr deux hé-

tos comme ceux-là, l'un pour la valeur, l'autre pour la prudence.

Elles sont pleines de belles femmes que nous te donnons] Voilà le ridicule, qu'un homme comme Therſite diſe, *nous*, en ſe mettant du nombre de ces braves gens. Et c'eſt pourquoi Homere a eu ſoin d'avertir que ce perſonnage ne cherchoit qu'à faire rire les Grecs; car, comme l'a fort bien remarqué Denys d'Halicarnaſſe, qu'on ôte ce trait du caractère de Therſite, ſon diſcours ſera le diſcours d'un Neſtor: Ἐὰν νοῦν τῷ Θερσίτου παρέλῃς δύο ἔπη, Νέστορος δημηγορία.

Page 121. *Je veux n'être plus appellé le pere de Télémaque*] C'eſt-à-dire je veux *n'être plus le pere*, je veux perdre mon fils Télémaque. Car les Grecs comme les Orientaux diſoient *être appellé*, pour *être*. La premiere imprécation d'Ulyſſe eſt contre lui-même, *je veux que les ennemis emportent ma tête*; & l'autre contre ſon fils, qui étoit ce qu'il avoit de plus cher.

Page 123. *Roi Agamemnon, les Grecs veulent aujourd'hui*] Le but d'Ulyſſe dans ce diſcours eſt de retenir les troupes. Il ne va point heurter leur ſentiment, & combattre leurs dégoûts: mais en compatiſſant à leur ennui, il leur remet adroitement devant les yeux tout ce qui peut leur redonner courage, & les empêcher de partir la veille d'une victoire ſûre. Agamemnon avoit dit, *Jupiter m'afflige d'une maniere bien cruelle*; & Ulyſſe commence par refuter cela, en diſant, *les Grecs veulent au-*

jourd'hui vous couvrir de confuſion. Ce n'eſt pas Jupiter, ce ſont les Grecs. Il y a là une adreſſe infinie.

Véritablement c'eſt une choſe bien laſſante qu'une ſi longue guerre] J'ai ſuivi le ſens, plutôt que la lettre. Le vers Grec eſt aſſez difficile :

Ἦ μὴν καὶ πόνος ἐςὶν ἀνιηθέντα νέεσθαι.

mot à mot : *en vérité, c'eſt une grande peine, que de ſoupirer ſi long-tems après ſon retour ;* νέεσθαι eſt mis là pour *deſirer de s'en retourner.*

Page 124. *Si les prophéties de Calchas ſont vraies, ou fauſſes*] Mais il y a de l'impiété à les croire fauſſes, & par conſéquent les Grecs doivent demeurer.

Page 125. *La choſe eſt encore aſſez recente*] Il y avoit neuf ans paſſés ; mais il abrége cet eſpace par ſon expreſſion, pour diminuer par-là l'ennui des Grecs.

A l'ombre d'un plane] Pauſanias écrit que ce qui reſtoit du prétendu tronc de ce plane étoit gardé encore de ſon tems dans le temple de Diane en Aulide, & que l'on voyoit encore la fontaine ſur le bord de laquelle ce plane étoit.

Page 126. *Les huit enfans du paſſereau & leur mere, nous ſerons autant d'années*] Les huit paſſereaux & leur mere marquent neuf années, comme dans l'Ecriture ſainte, les ſept vaches graſſes que Pharaon vit en ſonge, marquent ſept années d'abondance ; & les ſept vaches maigres, qui dévorent les graſſes, marquent ſept années de ſtérilité. Il eſt aiſé de reconnoître ici les

mêmes idées & le même ſtyle.

O Dieux, s'écria-t-il] Il ſemble d'abord, que Neſtor dans ce diſcours ait le même but qu'Ulyſſe ; mais cela eſt bien différent. Ulyſſe ne s'eſt propoſé que de retenir les troupes : auſſi étoit-ce par-là qu'il falloit commencer : & Neſtor veut leur faire prendre les armes ce jour-là même, & les mener au combat, comme Agamemnon le deſiroit ; car c'étoit-là ce qu'il avoit propoſé dans le conſeil. *Voyons*, dit-il, *comment nous pourrons faire prendre les armes aux Grecs.* Il y a un art merveilleux dans ce diſcours de Neſtor. Comme il voit que les raiſons d'Ulyſſe ont touché les troupes, il donne un nouveau tour à ces mêmes raiſons, & en ajoûte de toutes ſemblables : & enfin voyant qu'elles ont produit leur effet, il oſe conſeiller, ou plutôt ordonner de prendre les armes, & il le fait avec une hauteur infinie, comme aſſuré que perſonne n'aura l'audace de déſobéir. Voilà pourquoi, comme les troupes ont loué Ulyſſe, Agamemnon loue Neſtor, qui le rend maître de l'armée. Denys d'Halicarnaſſe a mis dans tout ſon jour l'art d'Homere dans ces deux diſcours, & il y a un grand profit à faire dans les remarques de ce judicieux Critique. Voyez la page 48. & 53.

Page 128. *Nous nous arrêtons ici à diſputer inutilement*] Neſtor enveloppe ici finement la querelle d'Agamemnon & d'Achille, querelle qui fut la cauſe des longueurs de cette guerre.

S'il y a un ou deux ſéditieux qui veuillent

se séparer des Grecs] Nestor désigne ici en paroles couvertes Achille.

Page 129. *Et que d'avoir vengé l'enlevement d'Hélene, ses larmes & ses soupirs*] Nestor insinue ici qu'Hélene avoit été enlevée malgré elle : ὁρμήματα est un mot général qui signifie *fuite, départ ;* Homere le met ici pour *rapt*, & même pour *chagrins.*

Rangez vos troupes par nations & par lignées] Nestor avoit donc connu qu'il n'y a rien de plus contraire au service, que de composer des corps de toutes nations ; car l'union n'y étant point, il est impossible qu'ils s'entr'aident, & qu'ils concourent tous au même but. Je n'oublierai pas ici une critique fort galante de Pamménes le Thébain. Il soûtenoit qu'Homere n'entendoit rien à mettre des troupes en bataille, parce qu'il met & range ensemble celles de même nation, de même race & de même sang, au lieu qu'il ne falloit que mettre ensemble l'amant & l'aimé, afin que toute l'armée fût incitée & poussée du même esprit, étant attachée & unie par un lien vif & animé ; car les hommes abandonnent quelquefois dans le péril, leurs parens, leurs alliés, leurs propres peres, & leurs enfans mêmes, mais il n'y a jamais eu d'ennemi qui ait passé entre un amant & un aimé. L'amour honnête peut seul faire cet effet.

Page 130. *Que j'eusse dans mon armée dix hommes comme vous pour le conseil*] Agamemnon ne desire pas dix Achilles, ni dix Ajax, mais dix Nestor ; tant il met

la prudence au-dessus de la valeur & de la force.

Car j'ai eu un grand demêlé avec Achille pour une captive] Il y a beaucoup d'art dans cet aveu d'Agamemnon : ce Prince voyant que les Grecs n'étoient irrités contre lui que pour l'amour d'Achille, il désarme leur ressentiment par cet aveu, & les remplit d'espérance ; ce qui concourt avec ce que Nestor a dit. Après quoi sentant bien que ses paroles ont produit leur effet dans les esprits déja ébranlés par le discours de Nestor, il reprend le caractère de Roi, il ordonne, & il accompagne ses ordres de menaces. Voyez Denys d'Halicarnasse, page 54.

Page 131. *Et pour ceux que je trouverai en disposition*] Aristote en expliquant de quelle nature étoit la Royauté de Lacédémone, écrit, 3. *Polit.* 14. que les Rois n'y étoient pas maîtres de tout ; que quand ils étoient sortis de leur pays pour des expéditions, ils avoient une entiere autorité, sur ce qui regardoit la guerre ; mais que dans les conseils, ils n'avoient pas plus de pouvoir que les autres Princes & Capitaines qui étoient assemblés. Ce qui paroît par Homere : car Agamemnon étant dans le Conseil souffre les injures que lui dit Achille, & dès qu'il étoit sorti du Conseil, il avoit pouvoir de vie & de mort, *tous ceux*, dit-il, *que je trouverai en disposition.*

Mais ce qu'il y a de remarquable dans ce passage d'Aristote, c'est qu'après les deux vers il ajoûte un demi vers qui ne paroît

plus aujourd'hui : car Agamemnon continue :

Παῤ γὰρ ἐμοὶ θάνατος.......

Car j'ai le pouvoir de faire mourir ceux qui désobéiront à mes ordres.

Page 133. *Le vaillant Ménélas*] Il suffit de rendre raison une seule fois des épithetes qu'Homere employe. Celle qu'il donne ici à Ménélas, *βοὴν ἀγαθὸς*, seroit ridicule, si on l'expliquoit à la lettre, *qui est bon pour crier.* Mais elle signifie vaillant, intrépide, parce que l'effet ordinaire de la peur étant de couper la respiration, & d'ôter la voix, par conséquent, c'est une marque qu'un Général, un Officier est exempt de crainte, quand il peut crier, & donner à haute voix ses ordres.

Y vint de lui-même] Homere veut marquer par-là, que c'est aux étrangers à être priés, mais que ceux de la famille peuvent aller d'eux-mêmes, c'est-à-dire, sans être invités : telle est l'union qui doit regner dans les familles.

Le fils de Saturne n'exauça pas ses vœux, mais il reçut son sacrifice] Homere veut faire voir, que ce n'est pas par aversion pour Agamemnon, que Jupiter n'exauce pas sa priere, puisqu'il reçoit son sacrifice. Dieu ne reçoit point les sacrifices de ceux qu'il hait. Jupiter refuse à la main de ce Prince la mort d'Hector, parce qu'elle étoit réservée à une autre main : mais il reçoit son sacrifice ; ce qui assure un heureux succès à son entreprise, & il lui prépare de nouveaux travaux, ce qui marque

que les obstacles que Dieu oppose à nos desseins, ne sont pas toujours des signes de sa colere, mais seulement des moyens que sa providence nous présente, pour réussir dans le tems qu'elle a destiné : il nous fait acheter par des travaux les succès qu'il nous donne.

Pag. 134. *Et qu'ils eurent goûté aux entrailles*] On commençoit par-là, & l'on auroit cru n'avoir point de part au sacrifice si l'on n'avoit goûté aux entrailles des victimes ; & c'est pourquoi le sacrifice étoit ordinairement appellé σπλαγχνισμὸς, & sacrifier σπλαγχνίζειν. Et dans Aristophane σπλαγχνεύειν, c'est-à-dire, comme l'explique son Scholiaste σπλάγχνων μεταλάβειν *participer aux entrailles* : C'est ce que Plaute appelle *vocare ad exta, adducere ad exta*, comme Grotius l'a remarqué II. Macab. VI. 7.

Page 135. *Au milieu d'eux paroît Minerve*] Quelle poësie & quelle noblesse dans cette image, pour marquer des troupes qui se mettent en bataille avec tout l'ordre de l'art militaire, & avec une fierté capable d'imprimer la terreur ! Ce ne sont pas les Généraux qui mettent les troupes dans cette belle ordonnance, c'est Minerve elle-même ; elle les range & les anime.

Et de l'immortelle Egide] L'Egide signifie quelquefois *le bouclier*, & quelquefois *la cuirasse* : elle est ici dans le premier sens, comme on le voit par un passage du livre V. où l'armure de Minerve est décrite tout au long.

Cent rangs de franges d'or] C'est ainsi que

j'ai expliqué le mot Grec θύσανοι. C'étoient proprement de petits bouts de peaux avec leur laine, que l'on mettoit au bord des robes, non pas de suite, mais près à près, & comme en festons; c'est pourquoi on les appelloit aussi κορύμβους. Οἱ ἀρχαῖοι προβάτων δέρματα ἀνέβαλλον τοῖς τῶν ἱματίων κρασπέδοις.

Et chacune du prix de cent bœufs] On appelloit ainsi une monnoye d'or, qui avoit d'un côté l'empreinte d'un bœuf, & de l'autre la tête du Prince ou de celui qui gouvernoit. De-là étoit venu le proverbe, *Il porte un bœuf sur la langue*; ce qu'on appliquoit à ceux qui avoient vendu leur silence, & qui se taisoient pour de l'argent.

Page 136. *Dans l'instant la guerre eut pour eux*] Voilà l'effet du conseil d'Agamemnon qu'Homere a tant vanté, & dont j'ai tâché d'expliquer toute l'adresse.

Comme lorsqu'un feu dévorant] Homere a l'imagination si vaste & si vive, que tous les objets qui se présentent, y impriment leur image avec tant de force, qu'il les rend ensuite par des comparaisons également nobles & simples, sans oublier aucune des circonstances qui peuvent instruire le lecteur, & lui faire voir ces objets comme il les voit lui-même: & c'est-là une des grandes beautés de la poësie. Homere voyant marcher cette nombreuse armée fait tout de suite cinq comparaisons entiérement différentes. La premiere est sur l'éclat des armes, *comme lorsqu'un feu dévorant*, &c. La seconde c'est sur la marche

& les divers mouvemens de tant de milliers d'hommes qui vont se mettre en bataille, *telles qu'on voit dans les prairies d'Asius*, &c. La troisieme est sur le nombre, *en aussi grand nombre que le printems produit de feuilles*. La quatrieme est sur l'ardeur qu'ils ont pour le combat, *comme des légions de mouches volent avidement*. Et la cinquieme enfin sur l'obéissance & la bonne discipline de ces troupes, qui se mettent en bataille sans confusion, & qui se rangent sous leurs chefs, comme les troupeaux sous leurs pasteurs. Mais si cette fécondité est admirable, la sagesse avec laquelle Homere s'en sert ne l'est pas moins; car il ne l'employe que très-à-propos. Le tems qu'il faut pour mettre une grande armée en bataille, lui donne tout le loisir de faire toutes les comparaisons dont il a besoin. Par ce merveilleux secret il met son lecteur dans la chose même, & profite admirablement d'un tems qu'un autre Poëte auroit perdu.

Dans les prairies d'Asius] C'est ainsi qu'il faut traduire, & non pas *dans les prairies d'Asie*; car *Asius* ne peut jamais être un adjectif patronymique; c'est un nom propre, *Asius*, ou *Asiés*, qui étoit un Roi de Lydie. Dans le texte on a mal mis un *iota* souscrit au mot Ἀσίῳ, il faut l'ôter. Ce passage n'a pas seulement trompé les traducteurs modernes, il a trompé Virgile, qui dans le premier livre des Géorgiques a dit:

Jam varias pelagi volucres, & quæ Asia circum

Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri.

Il a trompé aussi Catulle, qui écrit dans l'Epithalame de Mallius :

Floridis velut enitens
Myrthus Asia ramulis.

Strabon écrit que les anciens ont cru que cette prairie étoit à trente stades de Nyse, assez près des bords du Caystre, où l'on montroit de petites chapelles consacrées aux héros Caystrus & Asius, & qu'on l'appelloit encore λειμών, *prairie.* Dans Homere on trouve souvent le nom d'un héros nommé Asius, qui étoit fils d'Hirtacus.

Page 137. *Que les pasteurs des plus grands troupeaux de chévres*] Homere met ici des troupeaux de chévres, plutôt que d'autres troupeaux, parce que les chévres sont plus dispersées : d'ailleurs c'est une comparaison familiere aux Orientaux. C'est ainsi que l'armée d'Israël est comparée à deux petits troupeaux de chévres, *quasi duo parvi greges caprarum.* 3. liv. des Rois, 30. 27.

Il avoit la tête & les yeux de Jupiter] Homere rassemble ici en deux vers tout ce qui forme un grand Roi. Il a la tête & les yeux de Jupiter, c'est-à-dire, la prudence, la vigilance, le soin ; car Jupiter étend sa providence sur tout, & rien ne se dérobe à ses yeux. Il a la taille de Mars ; car la grande taille donne la majesté ; & comme dit Aristote, rien de petit ne peut être beau : c'est pourquoi les peuples ont souvent choisi leurs Rois à la taille. Et enfin il a la force de Neptune ; car Neptune est le symbole de la force, puisqu'il ébranle les fondes

mens de la terre, & l'on ne ſçait que trop que les Rois ébranlent la terre quand il leur plaît. Homere ne pouvoit donc mieux relever la majeſté d'Agamemnon, qu'en lui donnant ce que les trois plus puiſſans Dieux ont de plus grand & de plus divin.

Page 138. *Tel qu'un fier taureau qui regne*] Après qu'Homere a comparé Agamemnon à trois Dieux, il ſemble qu'il le ravale, & qu'il le ravilit trop de le comparer à un taureau. Euſtathe a fort bien remarqué, que ceux qui feroient ce reproche à Homere, tomberoient dans une fauſſe critique. Ce Poëte releve la majeſté de ce Prince par deux comparaiſons, dont la premiere eſt pour les eſprits ſublimes, qui ſont capables de ſentir la fineſſe de l'allégorie; & l'autre eſt pour ceux qui n'ayant pas cette élévation, ont beſoin qu'on leur préſente des images tirées d'un objet ſenſible, mais toujours grave & noble; & tel eſt le taureau, né pour dominer & pour regner. Voilà pourquoi Homere ne compare pas ici ce Prince à un lion, car il n'eſt pas queſtion de force ſeulement, mais à un taureau, parce qu'il eſt queſtion de commander, & de marcher à la tête des troupes, à quoi le taureau eſt plus propre que le lion. D'où vient que le lion a été pris pour le ſymbole de la tyrannie, & le taureau pour le ſymbole de la Royauté.

Jupiter lui avoit donné ce jour-là un éclat de majeſté] Agamemnon n'avoit-il pas toujours cette majeſté; pourquoi Homere dit-il donc *ce jour-là?* Par deux raiſons. La pre-

miere, parce que les jours de bataille, Agamemnon avoit plus d'autorité & par conséquent plus de majesté que les autres jours. Et la seconde, parce que la majesté d'un Roi paroît certainement plus lorsqu'il est à la tête d'une grande armée & qu'il donne ses ordres à tant de milliers d'hommes & à leurs chefs. D'ailleurs Homere a voulu aussi faire entendre que la majesté des Rois étant un rayon de celle de Dieu, elle est plus ou moins grande, selon qu'il plaît à Dieu de leur communiquer son esprit. Enfin c'est une vérité constante & reçue, que Dieu peut augmenter l'éclat d'un Prince, & relever sa bonne mine quand il lui plaît, comme il peut augmenter la beauté; il y a sur cela un passage remarquable dans l'Ecriture sainte. Après que Judith eut quitté les habits de deuil, qu'elle se fut ornée & parée, Dieu ajouta à sa beauté un éclat qu'elle n'avoit pas auparavant: *Cui etiam Dominus contulit splendorem, quoniam omnis ista compositio non ex libidine, sed ex virtute pendebat.* Judith. 10. 4.

Et nous autres mortels nous n'entendons que les bruits confus de la Renommée] Voilà un tour bien noble pour donner à sa fable tout l'air de la vérité. Les hommes ne sçavent rien de certain, car ils n'apprennent rien que par les bruits confus de la Renommée: mais les Dieux sçavent tout, & par conséquent si les Muses parlent, elles ne diront que la vérité. Nous avons entendu parler confusément de la guerre de Troye; mais les Muses sçavent tout exactement, & elles

peuvent nous dire ce qui en eſt. Homere veut gagner la confiance de ſon lecteur, en lui faiſant croire par-là qu'il n'eſt pas l'auteur de ſa fable, & qu'il ne dit que la vérité.

Remarques ſur le dénombrement.

Page 139. Homere, pour ſe concilier l'attention de ſes lecteurs, & pour les empêcher de regarder ce dénombrement comme une ſimple liſte, qui eſt d'ordinaire un ouvrage maigre & ſec, a ſoin d'invoquer les Muſes, pour faire entendre que ce morceau ne ſera pas moins digne de notre curioſité que le reſte. En effet, pour ſuppléer à l'action, qui eſt l'ame du Poëme, & pour corriger l'ennui que peut donner la quantité de noms propres dont ce dénombrement eſt rempli, le Poëte l'a admirablement varié par des hiſtoires anciennes, par des généalogies néceſſaires pour la ſuite, & par des deſcriptions charmantes, qui font un véritable plaiſir. Homere eſt peut-être le ſeul Poëte qui eût pu parvenir à faire un dénombrement qui n'ennuye point. Il eſt inutile de remarquer ici que ce dénombrement donne à cette fable un grand air de vérité & ſert beaucoup à la vraiſemblance; car c'eſt ce que tout le monde ſent. Mais il ne ſera peut-être pas hors de propos d'avertir qu'Homere a voulu faire honneur à la Grece, à laquelle il adreſſe ſes inſtructions; & que, s'il eſt permis de comparer l'ouvrage d'un Poëte à celui d'un ſaint

Législateur, il a fait comme Moyse, qui par son livre des Nombres a distingué les familles & les tribus. Aussi ce dénombrement a eu la même autorité en Grece, que le dénombrement de Moyse a eu parmi les Hébreux, & on s'en est souvent servi pour terminer les différens des peuples sur les villes qui étoient en contestation, & dont divers voisins disputoient entr'eux la propriété. Calidon, par exemple, malgré les titres des Eoliens fut adjugée aux Etoliens, parce qu'Homere l'avoit mise ici parmi les villes de ces derniers. Les Athéniens donnerent Seste à ceux d'Abyde, parce qu'Homere avoit dit que *les Abydeniens possédoient Seste, Abyde & la divine Arisbe.* Les Milesiens & ceux de Priene disputoient la ville de Mycale ; un seul vers d'Homere, plus fort que tous les titres, donna la victoire aux premiers: & ce fut sur un vers de ce même Poëte que Solon mit les Athéniens en possession de Salamine. Il y a eu quantité de volumes écrits par les anciens sur ce dénombrement. Apollodore avoit fait douze volumes, & Monogéne vingt-trois. Mais le meilleur commentaire qu'on puisse avoir ajourd'hui, ce sont les livres de Strabon, qui fait voir qu'Homere n'a pas été moins grand géographe, que grand Poëte. Je n'entrerai point ici dans le détail de ses remarques, & je me contenterai de rapporter ce qui me paroîtra absolument nécessaire pour l'intelligence d'Homere ; le reste, quoique très-curieux & très-utile, ne feroit peut-être pas grand plaisir à mes

lecteurs. Nous ne cherchons aujourd'hui dans Homere, que les instructions morales & politiques, les merveilles de la poësie, & les charmes de la fiction, & nullement l'exactitude géographique.

Les Béotiens] Parce qu'Homere a commencé ce catalogue par le mot de *Béotiens*, on l'a appellé *la Béotie*; à peu près comme on cite les loix par le premier mot de leur texte.

Page 140. *Oncheste, célébre par le beau temple de Neptune*] Le mot Grec ἄλσος signifie *un bois sacré*; mais Strabon remarque qu'ici Homere donne ce nom au seul temple, quoiqu'il ne fût pas accompagné d'un bois; car Oncheste étoit situé sur une colline toute nuë, son temple étoit aussi sans aucun ombrage. Pausanias écrit que de son tems on voyoit encore ce temple, la statuë de Neptune, & cet ἄλσος; mais par ce mot il a voulu dire l'*enceinte sacrée*, & non pas *le bois*.

Page 142. *A la tête des Abantes, qui n'ont des cheveux que par derriere*] C'est pour louer le courage de ces peuples. Comme ils combattoient toujours à coups de main, ils ne portoient point de cheveux par devant, pour ne pas donner prise à l'ennemi; & ils laissoient croître ceux qu'ils avoient derriere la tête, parce qu'ils ne tournoient jamais le dos. Cette coûtume n'étoit pas particuliére aux Abantes, elle étoit en usage chez d'autres peuples, comme chez les Arabes, dont Hérodote dit, κείρονται δ' ὑποτρόχαλα περιξυροῦντες τοὺς κροτάφους, *ils*

coupent leurs cheveux en rond, en se faisant raser seulement le devant de la tête. Ce fut par cette même raison, que Thésée consacrant ses cheveux à Apollon, ne se fit couper que ceux de devant, comme le rapporte Plutarque. Au reste, dans cette maniere de désigner des peuples par leur chevelure, on peut reconnoître le style de nos livres saints. C'est ainsi que Dieu dit dans Jérémie 12. 26. *Visitabo super omnes qui attonsi sunt in comam, habitantes in deserto. Je visiterai tous les peuples qui se font couper les cheveux en rond, qui habitent dans le desert;* c'est-à-dire, les Arabes, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens. Et dans le chapitre 44. 32. *Et dispergam eos in omnem ventum, qui sunt attonsi in comam. Et je disperserai à tous vents ceux qui se font couper les cheveux en rond*, en n'en laissant que par derriere.

Et à grands coups de piques ils percent] Le Grec dit, *avec leurs lances étendues ils percent.* Et c'est ce que Strabon a expliqué au commencement de son dixiéme livre: *La lance*, dit-il, *est à deux usages; car ou on la lance de loin comme Achille, qui se vante de jetter sa lance aussi loin qu'un autre pourroit lancer son javelot: ou bien on s'en sert pour se battre de près à coups de main; & c'est ce qu'Homere appelle une lance étendue, qui n'est point lancée, qu'on tient toujours, & qu'on ne jette jamais.*

Du généreux Erecthée que la terre enfanta, & que Minerve] Voici un bel éloge de ce Prince: *la terre l'enfanta*, c'est-à-dire qu'il

n'étoit point étranger, mais né dans l'Attique : *Minerve l'éleva*, c'est-à-dire, qu'il fut doué d'une grande sagesse : *& elle le plaça dans son temple*, c'est-à-dire, qu'il fut très-pieux.

Page 143. *Où après certain nombre d'années révolues, les Athéniens*] C'est ainsi que ce passage doit être traduit ; car Homere désigne ici les fêtes Panathenées qu'on célébroit tous les cinq ans. On ne peut pas douter qu'elles ne fussent long-tems avant Homere, & avant la guerre de Troye, puisqu'elles avoient été instituées par Orphée, & que Thesée les renouvella.

Pour ranger en bel ordre de bataille la cavalerie & l'infanterie] Voilà un bel éloge pour la ville d'Athénes, que du tems de la guerre de Troye elle eût un capitaine célébre pour l'ordonnance d'une bataille. Les anciens ont remarqué qu'Homere est le premier qui ait appellé l'ordonnance d'une bataille, κόσμον.

Menesthée commandoit cinquante vaisseaux] Les Athéniens n'avoient que cinquante vaisseaux, parce que du tems de la guerre de Troye, ils n'avoient pas encore les grandes forces maritimes qu'ils eurent depuis, & qui les rendirent si long-tems les maîtres de la mer.

Et les alla ranger où étoient les vaisseaux des Athéniens] Comme reconnoissant les Athéniens pour leurs maîtres. C'est ce vers qu'on dit que Solon ajoûta au texte d'Homere, pour faire adjuger Salamine aux Athéniens. On n'a qu'à lire Plutar-

que dans la vie de Solon.

Page 144. *De Sicyone, où Adraste regna le premier*] Comment Adraste regna-t-il le premier à Sicyone, s'il en étoit le dix-septieme Roi selon Pausanias, & le vingt-troisieme selon Eusebe? Ce passage est très-embarrassant. Scaliger, qui en a senti la difficulté, dit dans ses remarques sur Eusebe, page 50. qu'il faut voir si Homere n'a pas mis ici πρῶτα pour πρότερον, *où Adraste regna premierement*; c'est-à-dire, *où Adraste regna avant que de regner à Argos*; car on veut qu'avant que de regner à Argos, il ait regné à Sicyone: & cela semble confirmé par Servius, qui sur ce vers du sixieme livre de l'Enéïde, *& Adrasti pallentis imago*, écrit, *Adrastus Rex Sicyonis primò, pòst Argivorum, socer Tydei & Polynicis. Adraste fut premierement Roi de Sicyone; ensuite il regna à Argos, & fut beau-pere de Tydée & de Polynice.* Mais je doute qu'Homere eût laissé une si grande ambiguité dans ce vers, & je suis persuadée qu'il a voulu dire qu'Adraste fut le premier Roi de Sicyone; soit que ceux qui avoient régné avant lui fussent plutôt des tyrans que des Rois, soit qu'il eût changé la forme du gouvernement. Quoi qu'il en soit, ce passage prouve toujours que du tems de la guerre de Troye Sicyone n'avoit plus ses Rois particuliers, & qu'elle faisoit partie du royaume d'Agamemnon.

Page 145. *Car il vouloit venger l'enlevement d'Hélene, ses soupirs & ses larmes*] Voici la seconde fois qu'Homere parle des larmes

larmes d'Helene. Il y a là une bienséance qui me charme. Homere a vû qu'on seroit blessé de voir un mari bouleverser l'Europe & l'Asie, pour courir après une femme infidelle, & croupissant dans son vice ; c'est pourquoi il insinue, ou qu'elle n'avoit pas consenti à cet enlevement, ou qu'elle s'étoit repentie ; ce qui met à couvert Homere, & justifie Ménélas.

Page 146. *Le punirent de son orgueil ; car il se vantoit qu'il remporteroit le prix*] Homere sous ces petites histoires, qu'il seme dans son Poëme, renferme souvent de grandes leçons. Ici ce Thamyris Thracien est l'emblême de ces sçavans orgueilleux & de ces Poëtes pleins de vanité, qui croyent mieux écrire & mieux chanter que les Muses mêmes. Cet orgueil est rarement impuni ; ils perdent la vûe & la voix, & oublient le peu qu'ils sçavoient dans leur art ; c'est-à-dire, qu'ils tombent dans des fautes très-grossiéres, & capables de les humilier, s'ils se dépouilloient un moment de l'amour propre. Homere étoit bien éloigné de cette vanité ; il attribue tout aux Muses, & rien à lui-même.

Sous la haute montagne de Cyllene près du tombeau] Après la montagne appellée *Tricrene*, ou *des trois fontaines*, on trouvoit une autre montagne appellée *Sepia*, sur laquelle cet Aipytus, tué par un serpent, étoit enterré. On voyoit encore son tombeau du tems de Pausanias, qui écrit que parce qu'Homere l'avoit célébré dans ses vers, il avoit eû la curiosité de le voir. C'étoit

un tombeau ſans aucun ornement, un ſimple amas de terre, environné d'un mur de pierre tout autour. Homere place ce tombeau ſous la montagne de Cylléne, parce qu'en effet, de ce tombeau on arrivoit à cette montagne, la plus haute de toute l'Arcadie. Cela fait voir la grande connoiſſance que ce Poëte avoit des lieux qu'il décrit.

Page 148. *Il étoit fils du fugitif Phylée, qui fut aimé de Jupiter*] Par ces mots, *qui fut aimé de Jupiter*, Homere fait alluſion à l'hiſtoire de ce Phylée, qui pour avoir rendu témoignage à la vérité contre ſon propre pere Augeas Roi d'Elide, qui refuſoit de donner à Hercule la récompenſe qu'il lui avoit promiſe, & dont il étoit convenu, attira ſon indignation; mais il fut protégé par Jupiter. L'hiſtoire eſt racontée au long par Apollodore *livre* 2. Ceux qui aiment la vérité ſont aimés de Jupiter.

Mais Ulyſſe menoit les Céphaleniens] Après avoir dit *les Céphaleniens*, il en fait le détail; car, comme Strabon l'a remarqué, Homere appelle *Céphaleniens* non-ſeulement les habitans de l'iſle de Céphalenie, mais auſſi tous les ſujets d'Ulyſſe, les Acarnaniens, &c.

Et de Samos] Qui étoit auſſi appellée *Samé*. C'eſt l'iſle de Céphalenie.

Et ceux du continent] C'eſt-à-dire, ceux d'Acarnanie, & tous les peuples qui ſont ſur le rivage vis-à-vis des iſles. Car il eſt ridicule de croire, comme les interprétes, que par le mot d'*Epire*, Homere ait enten-

du ici l'*Epire* proprement dite ; car elle n'étoit nullement sous la domination d'Ulysse. *Epire* ne signifie ici que *continent.*

Dont les proues & les pouppes étoient admirablement bien peintes] La proue & la pouppe désignoit tout le vaisseau ; car le vaisseau entier étoit peint de vermillon : c'est pourquoi Virgile dit, *Pictas puppes, pictas carinas.* Herodote écrit que cette coûtume étoit ancienne. *Anciennement, dit-il, tous les vaisseaux étoient peints de vermillon.* Ce qui fait entendre que cela n'étoit plus de son tems.

Pag. 149. *Car les enfans du généreux Oenée n'étoient plus*] Oenée, Roi de Calydon, avoit épousé Althée, fille de Thestius, dont il avoit eu trois fils, & une fille, qui épousa Andræmon ; il en eut aussi Méléagre. Tous ces fils d'Oenée périrent malheureusement ; la mere mourut après eux, & Oenée épousa en secondes nôces Peribée fille d'Hipponous, & eut de ce second lit Tydée pere de Diomede. Oenée fut tué ensuite par le fils d'Agrius. Homere passe tout cela en deux mots, sans être tenté de raconter une histoire où il y avoit bien du tragique ; mais ce n'étoit pas ici le lieu.

Les fiers habitans de l'isle de Rhodes] Cette réputation que les Rhodiens avoient d'être très-fiers, est bien ancienne, puisqu'Homere en étoit informé, comme on le voit dans ce passage. Voila pourquoi le fanfaron que Terence introduit dans son Eunuque acte 3. scéne 1. dit :

. . . *Quid illud, Gnatho?*

Quo pacto Rhodium tetigerim in convivio?
Numquid dixi tibi? . . . .

La fierté de ces peuples venoit de leurs richesses, & de ce qu'ils avoient l'empire de la mer : aussi étoient-ils d'une magnificence étonnante, & pour leur table & pour leurs maisons, & c'est sur cela qu'est fondé le mot de Stratonicus, qui disoit que *les Rhodiens bâtissoient comme s'ils eussent dû toujours vivre, & qu'ils mangeoient comme si dès le lendemain ils avoient dû mourir.*

Page 150. *Sur le fleuve Selleïs*] C'est pour distinguer l'Ephyre dont il parle : car il y avoit plusieurs villes de ce nom ; mais celle qui étoit à quelque six-vingts stades d'Elide, étoit la seule qui eût un fleuve appellé *Selleïs.*

Tua par megarde Licymnius] Il vouloit frapper un des esclaves de Licymnius ; mais il le manqua, & tua malheureusement Licymnius qui étoit le frere d'Alcmene. Voyez le 2. livre d'Apollodore.

Et ils furent favorisés de Jupiter, qui versa sur eux à pleines mains d'immenses richesses] Dans les traductions il faut avoir égard non-seulement au sens, mais encore très-souvent à la lettre, pour approfondir les allusions qu'elle fait aux anciennes fables. Voici un exemple très-favorable pour faire entendre ce que je dis. Si j'avois traduit simplement ce vers d'Homere par rapport au sens, j'aurois mis, *& ils furent favorisés de Jupiter qui les combla de richesses.* Personne n'auroit peut-être blâmé ma traduction ; cependant j'aurois fort mal traduit : car ici

il ne ſuffiſoit pas de rendre le ſens ; il falloit encore rendre tout ce que la lettre renferme. Homere en diſant κατέχευε πλοῦτον, *verſa des richeſſes*, fait alluſion à l'ancienne fable, qui contoit que Jupiter couvrit Rhodes d'une nuée d'or, d'où il fit pleuvoir dans cette iſle des richeſſes infinies, parce que les Rhodiens furent les premiers qui ſacrifierent à Minerve. Pindare rapporte cette fable dans l'ode 7. de ſes Olympioniques. . . . . Κείνοισι μὲν ξαν-
θὰν ἀγαγὼν νεφέλαν
πολὺν ὗσε χρυσόν.

Jupiter les couvrant d'une nuée d'or, fit pleuvoir ſur eux d'immenſes richeſſes. Et cela pour faire entendre que ceux qui ſacrifient à Minerve ne manquent jamais de rien.

Page 151. *Nirée menoit trois vaiſſeaux, Nirée fils de la Nymphe Aglaia & du Roi Caropus, Nirée le plus beau de tous les Grecs*] Ariſtote dans le III. livre de ſa Rhétorique nous découvre ici une tromperie d'Homere, qui ayant à parler de Nirée & ne pouvant en parler qu'une fois, le nomme trois fois de ſuite pour le multiplier en quelque façon ; & la tromperie, le paralogiſme, conſiſte en ce que comme c'eſt une néceſſité de parler pluſieurs fois de celui dont on a à dire pluſieurs choſes, on ſe perſuade que ſi l'on parle pluſieurs fois d'un homme on en dit pluſieurs choſes par conſéquent. Voilà pourquoi Homere s'eſt ſervi de cet artifice en préſentant trois fois au lecteur ce Nirée dont il ne trouveroit plus aucune occaſion de parler ; car ce Prince étoit

riche & beau, mais il n'étoit nullement brave.

De Cos où avoit regné Eurypylus] Cet Eurypylus étoit fils de Neptune & d'Astyochea ; il fut tué par Hercule, qui de sa fille Chalciope eut Thessalus pere d'Antiphus & de Pheidippe.

Présentement, Divine Muse] Homere a poussé son dénombrement jusqu'ici tout d'une haleine. Il fait ici un repos; & lorsqu'il va parler d'Achille, il a soin de réveiller l'attention de son lecteur, en faisant aux Muses une seconde invocation, qui est comme le commencement de la seconde partie de son dénombrement; car le héros du Poëme ne devoit pas être confondu avec les autres chefs. Il y a beaucoup d'art dans ces reprises.

Page 154. *Et la divine Alceste*] Je suis persuadée qu'Homere donne à Alceste l'épithete de *divine*, parce qu'elle aima son mari jusqu'à mourir pour lui sauver la vie.

Page 155. *Et tous deux excellents Médecins*] Car alors les Princes & les Rois ne dédaignoient pas d'exercer cette profession ; & ils faisoient gloire d'apprendre quelque chose qui pût être utile aux hommes.

Page 156. *Le même jour que son pere Pirithous punit les Centaures*] Voilà donc la naissance de Polypoëtes célébre par la victoire que son pere remporta ce jour-là même contre les Centaures. Et par-là Homere fait voir que cette guerre dura au moins neuf ou dix mois, puisqu'elle commença

aux nôces de Pirithous. Au reste les Centaures ne furent pas détruits ; ils furent seulement chassés du mont Pelion, & obligés de se renfermer dans les montagnes de Thessalie, près des Aithices, qui habitoient quelque part vers le Pinde.

Par le délicieux Titaresius] Ce fleuve étoit appellé *Titaresius*, parce qu'il couloit du mont *Titare* qui tient au mont Olympe. Il ne mêloit point ses eaux avec celles du Penée, parce que ses eaux étoient grasses & huileuses, à cause des terres par lesquelles il passoit ; car, comme l'a remarqué Strabon, si l'on trouve des eaux nitreuses, bitumineuses, & souffrées, on en trouve aussi de grasses ; véritablement ces dernieres sont plus rares, mais il y en a : on assure même qu'en creusant près du fleùve Ochus, on trouve des sources d'huile. Homere n'a pas manqué de mêler dans ses vers une chose aussi extraordinaire, ce qui fait voir qu'il étoit parfaitement instruit de la nature des lieux dont il parle.

Aussi est-il un écoulement des eaux du Styx] Homere ne dit point ceci au hazard; car ses fictions sont toujours fondées sur quelque vérité. Il dit que le Titaresius étoit un écoulement du Styx, parce que sa source étoit appellée *Styx*. *Près du Penée*, dit Strabon à la fin du 8. livre, *est l'eau qu'on appelle l'eau du Styx, écoulement d'une eau mortelle, & que l'on tient sacré par cette raison*. Il étoit sacré, c'est pourquoi les habitans juroient par cette source, comme c'étoit la coûtume en plusieurs lieux de jurer

par les fleuves. Et voilà ce qu'Homere a voulu nous apprendre. Mais, dira-t-on, puiſque la ſource du Titareſius étoit ſi mortelle, pourquoi Homere l'a-t-il appellé *délicieux ?* C'eſt par religion, parce que la ſource étoit ſacrée & qu'on juroit par elle. Il l'appelle *délicieux*, par crainte & par reſpect, comme on appelloit les Furies, *Eumenides*, c'eſt-à-dire, *douces*.

Page 157. *Les Magneres qui habitoient autour du Penée*] Il paroît par ce paſſage d'Homere, que la Magneſie n'occupoit pas toute l'étendue que lui donnent aujourd'hui nos Cartes qui mettent dans la Magneſie les villes d'Eumelus & celles de Philoctete.

Et quels étoient les meilleurs chevaux] Homere ne fait pas difficulté d'interroger la Muſe ſur les chevaux comme ſur les hommes, pour faire entendre que les chevaux font une partie très-conſidérable dans les armées, & que ſouvent ils ne contribuent pas moins que les ſoldats aux victoires, & aux autres ſuccès.

Et de même taille] L'expreſſion Grecque eſt remarquable, & mérite d'être expliquée, ϛαφύλῃ ἐπὶ νῶτον ἐΐσας, *égales au niveau par le dos ;* c'eſt-à-dire, qu'à les meſurer depuis le dos juſqu'à terre, c'eſt le même niveau.

Apollon lui-même avoit pris ſoin de les nourrir] Voilà tout ce que la poëſie peut faire pour louer des chevaux, que de dire qu'Apollon lui-même les avoit nourris ſur les montagnes.

Page 158. *Et elles portoient partout la terreur de Mars*] Il y a des interprétes qui ont cru qu'Homere a voulu dire que ces cavales portoient empreinte ſur la cuiſſe une lance, qui étant un inſtrument de guerre, peut être appellée *la terreur de Mars.* Il eſt même certain que dans ce Poëte *Mars* ſignifie quelquefois une lance, une épée. Je ſçai bien que la coûtume de marquer les chevaux à la cuiſſe eſt fort ancienne, puiſqu'Anacréon dit dans l'Ode 55. *que les chevaux portent ſur la cuiſſe la marque du feu.* Mais ici je trouverois cela froid & indigne d'Homere, qui ſans doute n'a penſé qu'à louer le courage & l'intrépidité de ces cavales, qui dans les combats portoient la terreur & la fuite par tous les rangs; & cette idée eſt belle & noble. Homere n'eſt pas le premier qui ſe ſoit plû à décrire la fierté d'un cheval de bataille; on en lit dans Job une deſcription d'une magnificence que rien ne peut égaler. *Ce courſier ſeme par-tout la terreur: il ſe rit de l'homme armé; ſon audace eſt pleine de fierté & de gloire; dans ſa colere il fait diſparoître la terre ſous lui; dès qu'il entend le ſon de la trompette, il ne ſe confie plus qu'en ſa force; il flaire de loin la guerre en bondiſſant & en rempliſſant de ſes henniſſemens le champ de bataille*, &c. Job. 39. 20.

Cependant ſes troupes ſe divertiſſoient ſur le rivage de la mer à jouer au diſque] Homere ne perd pas une ſeule occaſion de louer Achille, & de relever ſa gloire, lors même qu'il ne combat plus. Ici il repréſente ſes

troupes si bien disciplinées que dans le repos même leurs divertissemens sont des divertissemens guerriers. Mais une bienséance qui me charme ici, c'est la différence que le Poëte met entre les soldats d'Achille & leurs Capitaines, les soldats se divertissent, & les Capitaines, comme plus touchés de la gloire que les soldats, se promenent dans le camp tout tristes & inconsolables de ce que leur Général ne les mene plus au combat. Eustathe s'est fort trompé à ce passage, & en a corrompu toute la beauté, en rapportant οἱ δ' à λαοὶ, au lieu qu'il se rapporte à ἀνάκτων. οἱ ἄνακτες.

Près de leurs chars bien couverts] Il paroît encore par d'autres endroits d'Homere, que quoique les chars fussent dans des remises, ils ne laissoient pas d'avoir des couvertures, contre le hale, la poussiere, & l'humidité.

Page 159. *Comme lorsque Jupiter irrité lance ses foudres sur le mont qui couvre Typhoeus*] Il faut bien remarquer, dit Eustathe, avec quelle adresse Homere, après avoir parlé de l'éclat des armes, qu'il compare à un embrasement, & du bruit des troupes qui font gémir la terre sous leurs pas, rassemble ensuite ces deux idées par cette comparaison de Typhoeus, sous lequel la terre brûle & gémit en même tems, καὶ καίεται, καὶ στεναχίζεται. Cette remarque m'a paru digne d'être rapportée à cause de la poësie.

Dans le pays des Arimes] C'est-à-dire, dans

l'isle Ænaria, ou Pithecusa, vis-à-vis de la Campanie. Elle avoit eu le nom de *Pithecusa* & d'*Arime*, parce qu'elle étoit abondante en singes : on peut voir sur cela les interprétes. Je suis pourtant obligée de dire que par le XIII. Liv. de Strabon il paroît qu'il y a eu des auteurs anciens qui ont placé les Arimes dans la Mysie, dans la Cilicie ou dans la Syrie. *Scepsius*, dit-il, *approuve sur-tout ceux qui placent les Arimes dans la Mysie brûlée.* Et pour le confirmer Xanthus avoit écrit que cette Mysie avoit un Roi appellé *Arimous.* Strabon ajoûte : D'autres par les Arimes entendent les Syriens, qui sont appellés présentement *Aramis*, ou *Arammæi.* Ces opinions ne manquent pas de preuves qui s'accordent avec l'histoire, & elles pourroient fournir de la matiere pour un grand traité. . . . .

Qu'elle trouva tous assemblés pour le conseil aux portes du Palais de Priam] C'étoit la coûtume des Orientaux. Les assemblées se tenoient aux portes de la ville, ou aux portes des palais des Rois. Les Livres sacrés en fournissent mille exemples; & delà est venue cette expression, *à la Porte*, pour dire *à la cour du grand Seigneur.*

Page 160. *Qui se confiant sur la légéreté de ses pieds*] Cette légéreté faisoit qu'il avoit la hardiesse d'être en sentinelle si loin des remparts. Ce qu'il n'auroit osé faire s'il eût été plus pesant ; car l'ennemi auroit pu le surprendre.

Page 161. *Il congédie l'assemblée, on court aux armes*] Hector ne répond rien à la

Déesse pour ne pas perdre le tems en discours superflus. La chose presse, & il n'est pas question de parler, mais d'agir.

Il y a une colline assez étendue] C'est la colline qu'Homere appelle ailleurs Callicoloné, que Strabon met à dix stades de la ville, & qui avoit environ cinq stades d'étenduë.

Les hommes l'appellent Batiée, & les Dieux] A ce que j'ai déja dit sur le vers 403. du Livre 1. que les Dieux ne donnent pas aux choses le même nom que les hommes, j'ajoûte ici qu'Homere peut vouloir dire simplement par-là que ceux qui sont instruits de l'antiquité, & à qui les Muses ont révélé les choses anciennes, sçavent que c'est le tombeau de Myrinne, & que les autres croyent que c'est celui de Batiée.

Le tombeau de la courageuse Myrinne] Qui étoit une Reine des Amazones. Au reste, on voit ici la coûtume d'enterrer les héros & les héroïnes au pied des collines & des montagnes, ou plutôt d'élever tant de terre sur ces tombeaux, que dans la suite des tems, c'étoit des montagnes & des collines.

Le grand & le vaillant Hector] Après qu'Homere a fait le dénombrement des Grecs, il va faire celui des Troyens & de leurs troupes auxiliaires ; & ce dernier n'est ni moins exact, ni moins rempli de choses curieuses, que celui des Grecs. Un certain Démétrius de la ville de Scepsis dans la Mysie, y avoit fait un commentaire très-étendu, puisque les anciens en

citent jusqu'au vingt-sixieme Livre.

Page 162. *A qui Apollon lui-même avoit donné un arc & des fleches*] Les Poëtes, pour faire entendre qu'un homme excelle dans un art, disent que les instrumens de l'art qu'il professe, lui ont été donnés par le Dieu même qui préside à cet art.

La cité d'Apæsus] C'est la même qu'il appelle ailleurs *Pæsus* ; elle est sur le fleuve de même nom, qui se décharge dans la Propontide.

La haute montagne de Terée] C'est la même montagne que Strabon appelle la montagne de Rhée.

Page 163. *Etoit venu d'Arisbe, que baigne le fleuve Selleis*] Homere veut faire entendre qu'Arisbe étoit le séjour ordinaire de ce Prince. Cette ville étoit près de Lampsaque & d'Abyde ; & elle avoit un fleuve de même nom que celui qui baignoit les murailles d'Ephyre en Grece.

Les fertiles campagnes de Larisse] A deux cens stades de Troye il y avoit une ville de ce nom, près d'Hamaxite ; mais Homere ne parle pas de celle-là : il parle de Larisse, qui étoit près de Cumes, à mille stades de Troye.

Page 164. *Qui se servent de dards attachés à une courroye*] C'est ce que signifie proprement le mot ἀγκυλότοξον : les Latins l'ont appellé *amentatum jaculum* ; on le lançoit, & on le retiroit avec la courroye, qu'on ne lâchoit jamais de la main.

Il venoit d'un pays fort éloigné] Car la terre d'Amydon & le fleuve Axius sont

entre la Botiée & l'Amphaxite; & l'Axius va se jetter dans le sinus Thermaïcus, en deça de Thessalonique.

Dont les belles eaux arrosent les campagnes] J'ai suivi la leçon ordinaire; mais Strabon nous avertit que les anciens ont lû ce passage de cette maniere, qui est bien différente... ᾧ κάλλιστον ὕδωρ ἐπικίδναται αἴης; c'est-à-dire, *dans lequel se rendent toutes les belles eaux du pays.* Homere ne pouvant louer l'Axius de la beauté de ses eaux, car il est fort trouble, le loue de la beauté des eaux de quantité de sources qui se jettent dans son lit, & qui sont très-belles. C'est ainsi à peu près, qu'un homme peu louable par lui-même, est souvent loué des vertus de ses proches, & des grandes alliances de sa maison.

Du pays des Henetes] Les premiers habitans de la Paphlagonie étoient appellés *Henetes*. Leur chef ayant été tué à Troye, ils se répandirent dans la Thrace, & ensuite ils allerent avec Antenor dans le golfe Adriatique, où ils fonderent la célébre ville, qui de leur nom fut appellée *Henetia, Venetia, Venise.* Voyez Strabon, liv. 12.

Page 165. *Du pays des Alybes*] Ces Alybes sont les mêmes que les Chalybes dans la Pharnacie, sur le Pont-Euxin. Strabon écrit que de son tems il y avoit encore des mines de fer, qui étoient d'argent dans les premiers tems. On peut le voir dans son douzieme livre, où il rapporte différens sentimens des anciens sur ce passage d'Ho-

mere, & la critique d'Ephorus qui le corrigeoit témérairement & contre la foi des manuſcrits.

A la tête des Myſiens] Des Myſiens entre la Bithynie & l'embouchure de l'Æſepus.

De l'Aſcanie la plus éloignée] Il y avoit deux Aſcanies, l'une l'Aſcanie Phrygienne, parce qu'elle contenoit la Phrygie, & c'étoit la plus éloignée; l'autre la plus voiſine, étoit l'Aſcanie Myſienne, où étoit Nicée.

Que le marais Gygée ait portés] Ce marais étoit en Lydie, à quarante ſtades de Sardis. Il avoit eu ce nom d'un Roi de Lydie nommé *Gygés*, plus ancien que le Gygés qui ſucceda à Candaule; & c'eſt de-là que la Lydie a été auſſi nommée *Gygea*, nom qu'elle a retenu long-tems, & dont on voit les traces dans le prophéte Ezéchiel, qui a vécu long-tems après Homere, & qui l'appelle *Gog*, dans le chap. 38. verſ. 2. Ce marais fut appellé enſuite *Coloé*: Diane avoit tout auprès un temple, où elle étoit adorée ſous le nom de *Coloene*.

Les Meoniens] Strabon remarque qu'Homere appelle *Meoniens*, avec un *e*, les Lydiens, qu'on appella après lui *Mæoniens* par *æ*, Μαίονας.

Les Cariens, qui parloient un langage barbare] On demande pourquoi Homere, qui n'a jamais nommé un peuple *barbare*, attribue ici un langage barbare aux Cariens? Strabon a fait ſur cet endroit une

longue dissertation dans son quatorziéme livre ; & après avoir refuté les raisons de Thucydide & celles d'Apollodore, il fait entendre que les Cariens sont dits avoir un langage barbare, parce qu'étant presque le seul peuple qui eût quelque commerce avec les Grecs, car il alloit servir dans leurs troupes pour de l'argent, il fit un composé de la langue Carienne & de la Grecque, de maniere qu'il ne parla ni Carien ni Grec. Cela n'empêche pas que ce qu'Apollodore a dit, ne soit vrai, que les Ioniens haïssoient extrêmement les Cariens ; & qu'Homere, qui étoit Ionien, a voulu se moquer de ce peuple, en lui reprochant ce défaut.

La sombre montagne de Phthires] Hecatée assûre que c'est le mont Latmus, près d'Héraclée.

Page 166. *Amphimachus alloit au combat chargé d'ornemens d'or comme une jeune fille*] Homere fait entendre ici qu'il condamnoit dans un homme de guerre toutes les dorures & tous les ornemens trop recherchés ; il ne faut que de bonnes armes & de bons habits : s'il y a de l'ornement, que ce soit pour les armes. Homere ne pouvoit pas mieux décrier ces ornemens d'or, dont Amphimachus étoit chargé, qu'en disant qu'il en étoit chargé *comme une jeune fille*. Cette comparaison se trouve mot à mot dans la lettre que le prophéte Jérémie écrivit au peuple de Jérusalem qui alloit être mené captif à Babylone, après que la ville & le temple eurent été brûlés. Le Prophé-

te parle des Idoles des Babyloniens, qui étoient chargées selon la coûtume d'ornemens d'or; *Et sicut virgini amanti ornamenta, ita accepto auro fabricati sunt. Elles sont chargées d'or comme une jeune fille qui aime les ornemens.* Baruch. 6. 8.

Qu'ils avoient amenés des extrémités de la Lycie] C'est pour distinguer ces Lyciens, des Lyciens que commandoit Pandarus, & qui étoient voisins de Troye.



Argument du III. Livre.

LEs deux armées étant en présence, Paris s'arme, & défie au combat les plus vaillans des Grecs. Aussi-tôt Ménélas transporté de joye se présente pour le combattre, mais Paris se retire. Hector lui reproche sa lâcheté; ces reproches raniment ce Prince; il offre de se battre contre Ménélas. Hector en fait la proposition aux deux armées; on fait venir Priam, on convient des conditions de ce combat, & on le confirme par des sermens & par des sacrifices. Ces conditions sont, que si Paris tue Ménélas, il aura Hélene & toutes ses richesses; & que si au contraire Ménélas tue Paris, les Troyens rendront Hélene avec tout ce que Paris a enlevé avec elle, & payeront aux Grecs un tribut pour les dédommager des frais de la guerre. Tout étant réglé, ils entrent en lice. Ménélas a l'avantage; mais Venus lui enleve son ennemi, & le porte à Troye dans son appartement, où un moment après elle fait venir Hélene, qui étoit allée sur une des tours de la ville pour voir le combat. Cette Princesse étant auprès de Paris, s'emporte contre lui, & lui reproche son peu de courage. Agamemnon demande aux Troyens Hélene avec tout ce qui lui appartient, & le tribut dont on est convenu dans le traité.





L'ILIADE D'HOMERE

LIVRE III.

QUAND toutes ces différentes nations furent en bataille, chacune ſous leurs Chefs, les Troyens s'avancerent avec un bruit confus, & des cris perçans comme des oiſeaux, & tels que les gruës ſous la voute du ciel, lorſque fuyant l'hyver & les pluyes du ſeptentrion, elles volent avec de grands cris vers le rivage de l'Océan, & portent la terreur & la mort aux Pygmées, ſur leſquels elles fondent du milieu des airs.

Mais les Grecs, pleins d'une fureur martiale, marchoient dans un profond ſilence, réſolus de ſe ſoutenir les uns les autres, & de combattre ſans lâcher le pied. Comme le vent du midi couvre quelquefois les ſommets des montagnes d'un brouillard peu agréable aux bergers, & plus utile aux voleurs que la nuit même, car alors la meilleure vûe ne peut s'étendre plus loin qu'un jet de pierre; de même la marche des deux armées fit lever des tourbillons de pouſſiere qui les empêchoient de ſe voir. Ils eurent bientôt traverſé la plaine; & lorſqu'ils furent en préſence & ſur le point de donner, Paris, ſemblable à un Dieu, s'avança à la tête des Troyens, couvert d'une peau de Léopard & armé d'un arc & d'une épée; il tenoit dans ſes mains deux javelots garnis d'acier; & avec une conte-

nance fiere & menaçante, il défioit les plus braves des Grecs.

Ménélas n'eut pas plutôt apperçû qu'il s'avançoit à grands pas à la tête des Troyens, que transporté de joye comme un lion affamé, qui est tombé sur un cerf d'une extraordinaire grandeur, ou sur une chevre sauvage qu'il dévore malgré la vive poursuite des meilleurs chiens & des chasseurs les plus ardens & les plus déterminés, telle fut la joye de Ménélas en voyant le beau Paris; car il se promettoit de punir sa perfidie. Il saute donc légérement de son char avec ses armes; mais Paris le voyant à la tête des Grecs, fut saisi de frayeur, & se retira vers ses troupes pour éviter la mort. Tel qu'un voyageur qui apperçoit un horrible serpent dans le fond d'une forêt, recule tout tremblant, & le visage couvert d'une pâleur mortelle; tel

Paris effrayé à la vûe du fils d'Atrée, se retire & va se cacher au milieu des bataillons Troyens.

Hector rougissant de sa lâcheté, lui fait ces terribles reproches :
» Malheureux Paris, lâche, qui n'as
» qu'une mine trompeuse, & qui n'es
» vaillant qu'auprès des femmes,
» perfide séducteur, plût aux Dieux
» que tu ne fusses jamais né, ou que
» tu fusses mort avant ton funeste
» mariage ! Quel bonheur n'auroit-
» ce pas été pour moi, & quel avan-
» tage pour toi-même, plutôt que
» de te voir ainsi la honte & l'op-
» probre des hommes ! Quel su-
» jet de risée pour les Grecs, qui
» trompés par ta bonne mine, te
» croyoient déja le défenseur des
» Troyens ! Mais tu es sans force &
» sans courage ; & avec ces belles
» qualités tu as traversé les mers, tu
» as assemblés des amis dignes de te
» suivre ; & au milieu des étrangers,

que tu es allé chercher, tu as en- «
levé une belle femme, alliée à tant «
de braves guerriers, & cela pour «
être le fleau de ton pere, la ruine «
de ses états & de tous ses peuples, «
& la joye de nos ennemis, & pour «
te couvrir toi-même d'une éter- «
nelle infamie. Que n'attendois-tu «
le vaillant Ménélas ? Tu aurois «
connu quel est l'homme dont tu «
as enlevé la femme. Ta lyre & «
tous ces présens de Venus, ces «
beaux cheveux, ce teint frais & «
cette grande beauté, tout cela «
t'auroit été fort utile quand tu te «
serois vû étendu sur la poussiere. «
Ah! il faut que les Troyens soient «
bien timides & bien lâches; car il «
y a déja long-tems que tu serois «
couvert d'un monceau de pierres, «
pour tous les maux que tu leur as «
faits. «

Hector, reprit Paris, vos repro- «
ches sont justes, & je ne les méri- «

» te que trop ; mais ne jugez pas des
» autres par vous-même : votre cou-
» rage est toujours aussi invincible &
» aussi infatigable que le fer d'une
» hache qui abbat des arbres dans
» une forêt, & qui ne se rebouchant
» jamais, ne demande qu'à conti-
» nuer ses ravages. Telle est la trem-
» pe indomptable de votre cœur.
» Quel autre guerrier peut vous être
» comparable ? Mais ne me repro-
» chez pas les présens de la belle
» Venus : les glorieux présens des
» Dieux ne sont pas à mépriser quand
» ils daignent nous les faire ; & il ne
» dépend pas des hommes de les
» obtenir. Si vous voulez que je
» combatte, faites que les Grecs &
» les Troyens mettent bas les armes,
» qu'ils se rangent & que Ménélas &
» moi entrions en lice au milieu des
» deux camps. Hélene & toutes ses
» richesses demeureront au vain-
» queur ; & les deux armées, après
avoir

avoir fait une alliance & l'avoir « confirmée par des sermens & par « des sacrifices, se sépareront. Les « Troyens demeureront paisibles « dans leur ville, & les Grecs s'en « retourneront dans l'Achaïe si ferti- « le en belles femmes. «

Hector eut une très-grande joye d'entendre le discours de Paris; & s'avançant au milieu de l'armée, il faisoit ranger les bataillons des Troyens, en les poussant lui-même avec le bois de sa pique. Les Grecs, qui ignoroient son dessein, faisoient pleuvoir sur lui une grêle de traits & de pierres, lorsqu'Agamemnon s'étant apperçû de ce qui se passoit dans l'armée des Troyens, se mit à crier de toute sa force: Arrêtez, généreux Grecs, « & ne tirez plus; Hector a quelque « chose à nous dire. «

En même-tems les troupes cessent de tirer; il se fait un profond

ſilence, & Hector s'avançant au milieu des deux armées, leur tient ce diſcours : Troyens & vous va-
» leureux Grecs, écoutez ce que
» j'ai à vous propoſer de la part de
» Paris qui ſeul a allumé cette guer-
» re : il demande que les Grecs &
» les Troyens mettent bas les armes;
» & que le grand Ménélas & lui au
» milieu des deux armées terminent
» leur différent par un combat ſin-
» gulier; que celui des deux qui aura
» l'avantage & qui demeurera victo-
» rieux, emmene Hélene avec tou-
» tes ſes richeſſes; & que les Grecs
» & les Troyens jurent une alliance
» ferme & ſincere, & deviennent
» amis.

A cette propoſition le ſilence augmente, & le vaillant Ménélas prenant la parole, leur parle ainſi:
» Ecoutez auſſi ce que j'ai à vous di-
» re; car mon cœur eſt pénétré de
» douleur & de triſteſſe pour tous

les maux que vous souffrez ; mais « voici l'heureux moment où j'es- « pére délivrer les Grecs & les « Troyens d'une guerre si funeste, « qui leur a déja couté tant de sang, « & qui n'a été entreprise que pour « ma querelle & pour l'affront que « j'ai reçû de Paris, unique auteur « de tous ces maux. Que celui de « nous deux que les destinées con- « damnent à périr aujourd'hui, pé- « risse, & qu'aussi-tôt les deux armées « se séparent ; que chacun s'en re- « tourne dans sa maison. Que les « Troyens apportent donc promp- « tement deux agneaux, un mâle « blanc & une femelle noire, l'un « pour sacrifier à la Terre & l'autre « au Soleil, & nous en immolerons « un troisieme à Jupiter ; qu'on fasse « aussi venir Priam, & que ce soit « lui-même qui jure l'accord, afin « que personne ne viole les sermens « dont Jupiter va être le dépositaire; «

» car pour ses enfans, ce sont des
» impies & des perfides. D'ailleurs
» l'esprit des jeunes gens est toujours
» inconstant & volage, au lieu qu'un
» vieillard dans tout ce qu'il entre-
» prend envisage toûjours le passé &
» l'avenir, & n'oublie rien pour fai-
» re que les deux partis trouvent
» également leur avantage, ce qui
» fait la sûreté des traités.

Le discours de Ménélas donna une grande joye aux Grecs & aux Troyens; car ils espéroient de se voir bientôt délivrés de cette cruelle guerre. Aussi-tôt on les voit descendre de leurs chars, & ranger leurs chevaux en file, ils dépouillent leurs armes & les mettent à terre les unes près des autres; car il n'y avoit qu'un très-petit espace entre les deux armées. Hector envoya en diligence deux hérauts à Troye pour faire venir Priam & pour en apporter deux

agneaux ; & le Roi Agamemnon ordonna à Talthybius d'aller aux vaisseaux & d'en apporter un troisieme. Le héraut obéit. Cependant Iris va annoncer à Hélene ce qui se passoit ; elle avoit pris la figure de Laodice, une des plus belles filles de Priam & femme du Roi Helicaon fils d'Antenor. Elle trouva Hélene dans son palais qui travailloit à un merveilleux ouvrage de broderie : c'étoit un grand voile brodé par-dessus & par-dessous, tout brillant d'or, & où étoit employé tout l'art de Minerve. Cette Princesse y représentoit tous les grands combats que les Troyens & les Grecs livroient pour elle sous les yeux même du Dieu Mars. La prompte messagere des Dieux, s'étant donc approchée d'elle, lui parla en ces termes : Levez-vous, ma chere sœur, venez voir avec moi des choses sur- «

» prenantes, & que nous n'aurions
» jamais attendues des Troyens &
» des Grecs; il n'y a qu'un moment
» qu'ils marchoient les uns contre les
» autres avec la derniere animoſité,
» & ne reſpirant que le ſang & le car-
» nage, & maintenant les voilà dans
» un profond ſilence; la guerre eſt
» appaiſée, ils ſont tous appuyés ſur
» leurs boucliers ſans action, leurs
» lances près d'eux plantées à terre;
» Paris, & le vaillant Ménélas, vont
» ſeuls combattre, & vous ſerez le
» prix du vainqueur.

La Déeſſe ayant ainſi parlé, lui inſpira dans l'inſtant un très-grand deſir de retourner avec ſon premier mari & de revoir ſes parens & Lacédémone. Se couvrant donc bruſquement d'un voile plus blanc que la neige, elle ſortit de ſa chambre les yeux baignés de pleurs. Aethra, fille de Pitthée, & la belle Clymene, deux de ſes femmes, la ſuivirent.

Lorsqu'elles furent arrivées aux portes Scées, elles trouverent au haut de la tour Priam, Panthoüs, Thymetes, Lampus, Clytius, Hicetaon digne descendant de Mars, Ucalegon & Antenor, tous deux pleins de sagesse ; ils étoient assis sur la tour des portes Scées. L'âge, en les dispensant d'affronter les hazards de la guerre, leur avoit donné une prudence consommée, & une grande facilité de bien parler : comme des cigales, qui foibles & presque dénuées de sang, perchées tout le long du jour sur la cime des arbres dans une forêt, font entendre incessamment leur voix harmonieuse, tels ces vieillards assis au haut de la tour, discouroient ensemble, & déliberoient sur les moyens qu'il falloit prendre, pour faire cesser les malheurs dont ils se voyoient accablés.

Ils n'eurent pas plutôt apperçû Hélene, que frappés d'admiration, ils se dirent les uns aux autres : » Faut-il s'étonner que les Grecs & » les Troyens souffrent tant de maux » & depuis si long-tems pour une » beauté si parfaite ! elle ressemble » véritablement aux Déesses immor- » telles. Cependant quelque belle » qu'elle soit, qu'elle s'en retourne » sur ses vaisseaux, & qu'elle ne cau- » se point notre ruine & celle de » nos enfans après nous.

C'est ainsi que parloient ces sages vieillards ; mais Priam appella » Hélene : Approchez ma chere fil- » le, lui dit-il, asseyez-vous près de » moi, afin que vous puissiez voir » votre premier mari, vos parens & » vos amis ; vous n'êtes pas la cause » des maux que je souffre, les Dieux » seuls en sont les auteurs, ce sont » eux qui m'ont suscité cette cruelle » guerre & qui ont conspiré la perte

de Troye ; venez donc, & me di- «
tes qui eſt cet homme qui a quel- «
que choſe de divin, ce Grec qui a «
l'air ſi martial, & qui eſt d'une tail- «
le ſi avantageuſe ; j'en vois bien «
d'autres qui ſont plus grands que «
lui, mais de ma vie je n'ai vû un «
homme ſi beau, ni d'une mine ſi «
haute : il a l'air & la majeſté d'un «
grand Roi. «

La divine Hélene prit la parole, & lui dit : Seigneur, je ſuis ſaiſie «
de reſpect & de crainte ; plût aux «
Dieux que j'euſſe préféré la mort «
à la honte, quand je ſuivis ici vo- «
tre fils, & que j'abandonnai mon «
mari, ma maiſon, ma fille unique, «
mes freres & tant d'aimables com- «
pagnes que j'avois à Lacédémo- «
ne. Mais je n'eus ni aſſez de cou- «
rage ni aſſez de vertu, & c'eſt ce «
qui cauſe la douleur qui me con- «
ſume. Il faut pourtant vous obéir «
& répondre à votre demande. Ce «

» guerrier, dont la bonne mine vous
» donne tant d'admiration & excite
» votre curiosité, c'est le Roi A-
» gamemnon, aussi grand Roi que
» grand Capitaine; il étoit mon beau-
» frere. Hélas! malheureuse puis-je
» vivre & penser que je ne puis plus
» lui donner ce nom!

Hélene ayant parlé de la sorte, Priam, plein d'admiration, s'écria:
» Ah, fils d'Atrée! que vous êtes
» heureux! que les Destinées vous
» ont regardé d'un œil favorable dès
» le premier moment de votre nais-
» sance! & quel enchaînement de
» prospérités! Quel Roi a jamais
» régné sur tant de peuples? J'ai
» été autrefois dans la Phrygie; j'y
» étois dans le tems que les belli-
» queuses Amazones y allerent por-
» ter la guerre; là je vis un grand
» nombre de Phrygiens très-excel-
» lens pour la cavalerie, tous sujets
» du Roi Otreus & de Mygdon

ſemblable aux Immortels : ils « étoient campés le long des rives « du fleuve Sangar ; j'étois de la mê- « me armée, & je commandois les « troupes auxiliaires des Troyens ; « mais toutes ces troupes, qui cou- « vroient les campagnes, étoient « bien inférieures en nombre & en « beauté à celles que commande « Agamemnon. «

Enſuite le ſage Priam ayant ap- perçû Ulyſſe, dit à Hélene : Ap- « prenez-moi, ma fille, qui eſt ce « guerrier plus petit de toute la tête « qu'Agamemnon ; mais dont les « épaules & la poitrine ſont beau- « coup plus larges. Il a laiſſé ſes ar- « mes à terre, & il parcourt tous « les rangs des ſoldats ; je le compa- « rerois à un bélier qui paſſe tran- « quillement au milieu d'un trou- « peau de brebis qui le reconnoiſſent « pour Roi. «

La fille de Jupiter, la divine

» Hélene lui répondit : C'est-là le fils
» de Laërte, le prudent Ulysse, qui
» quoiqu'élevé au milieu des peu-
» ples d'Ithaque, pays rude & gros-
» sier, ne laisse pas de sçavoir toutes
» sortes de finesses & de ruses de
» guerre, & d'être admirable pour
» le conseil. Vous avez raison, divi-
» ne Hélene, reprit Antenor ; car
» autrefois lorsqu'Ulysse vint ici en
» ambassade avec le vaillant Méné-
» las pour vous redemander aux
» Troyens, je les reçûs dans ma mai-
» son & je leur rendis tous les de-
» voirs qu'exige l'hospitalité : ainsi
» j'eus l'occasion de connoître l'éten-
» due de leur esprit & leur grande
» prudence. Lorsque dans l'assem-
» blée des Troyens ils se levoient
» tous deux, Ménélas étoit à la vé-
» rité plus grand qu'Ulysse ; mais
» lorsqu'ils étoient assis, Ulysse pa-
» roissoit plus vénérable, & quand
» ils parloient devant le peuple, Mé-

nélas ne faisoit pas de longs dis- «
cours ; il étoit concis & serré, car «
quoique jeune, il n'aimoit pas les «
paroles vagues & inutiles : il parloit «
peu, mais il parloit agréablement «
& avec beaucoup de force. Pour «
Ulysse, quand tout d'un coup il «
venoit à se lever, il se tenoit de- «
bout sans mouvement, comme «
une statuë, les yeux attachés à ter- «
re, & tenant son sceptre immo- «
bile, comme un homme qui ne «
sçait ce que c'est que de parler «
dans les assemblées ; vous l'auriez «
pris pour un extravagant & pour «
un insensé ; mais sitôt qu'il com- «
mençoit à faire entendre sa voix & «
que les paroles sortoient de sa bou- «
che, plus serrées & plus abondan- «
tes que les neiges qui tombent «
pendant l'hyver, il n'y avoit point «
d'homme qui eût l'audace d'entrer «
en lice contre lui. Alors nous n'ad- «
mirions plus sa bonne mine, & cet «

» air vénérable qui le fait respecter;
» nous n'étions plus charmés que de
» son éloquence.

Priam ayant apperçû Ajax, s'adressa pour la troisieme fois à Hélene, & lui demanda : Qui est cet
» homme si grand & si fort, & qui
» passe tous les autres Grecs de tou-
» tes les épaules ?

» Le guerrier dont vous me par-
» lez, reprit la divine Hélene, c'est
» ce prodige de valeur, cet Ajax qui
» est un des plus forts remparts des
» Grecs ; & de l'autre côté au mi-
» lieu des troupes de Crete, vous
» voyez debout le grand Idomenée
» que l'on prendroit pour un Dieu ;
» près de lui s'assemblent les Capi-
» taines de Crete. Ménélas l'a sou-
» vent reçû dans son palais lorsqu'il
» venoit à Lacédémone. Mais je
» vois ici presque tous les plus grands
» Capitaines de Grece que je con-
» nois tous, & dont je pourrois vous

dire les noms, & je n'y vois pas «
mes deux freres, ces deux grands «
guerriers, Castor, si célébre dans «
les combats à cheval, & Pollux si «
renommé dans les exercices du «
Ceste : est-ce qu'ils ne sont pas «
venus de Lacédémone avec l'ar- «
mée des Grecs ? ou qu'étant venus, «
ils ne veulent pas combattre pour «
cette indigne qui les a deshono- «
rés ? Ainsi parloit Hélene ; mais il «
y avoit long-tems qu'ils étoient
morts tous deux à Lacédémone.

Cependant les hérauts portoient au travers de la ville, les victimes destinées pour le sacrifice ; ils portoient aussi un outre d'excellent vin. Le héros Ideus étoit chargé d'une grande urne d'argent bien travaillée & de coupes d'or, & étant arrivé près de Priam, il le
pressoit de partir : Levez-vous, fils «
de Laomedon, venez sans perdre «
tems ; les Généraux des Troyens «

» & des Grecs vous prient de def-
» cendre dans la plaine pour y jurer
» une paix ferme & durable. Paris
» & le grand Ménélas vont feuls
» entrer en lice; Hélene & fes ri-
» cheffes fuivront le vainqueur, &
» les autres, après avoir fait une paix
» folide fe fépareront; nous autres
» Troyens nous demeurerons à
» Troye, & les Grecs s'en retour-
» neront à Argos, & dans l'Achaïe.

Priam faifi de frayeur au dif-cours d'Ideus, ordonna qu'on mît fes chevaux à fon char: on lui obéit: il monte fur ce char, il prend les guides, & Antenor s'af-fied près du Roi. Ils pouffent les courfiers du côté des portes Scées, prenant le chemin de la plaine. Lorfqu'ils font près des Troyens & des Grecs, ils mettent pied à terre, & s'avancent au milieu des deux armées. Agamemnon & Ulyf-fe fe levent auffi-tôt; les vénéra-

bles hérauts font approcher les victimes, mêlent le vin dans l'urne, & donnent à laver aux Rois. Agamemnon tirant le couteau, qui étoit toujours attaché au fourreau de ſon épée, coupa de la laine de la tête des agneaux, & les hérauts des Troyens & des Grecs la partagerent aux Princes; enſuite le grand Atride levant les mains au ciel, fit tout haut cette priere:

Jupiter pere des Dieux & des « hommes, qui êtes adoré ſur le « mont Ida, & qui êtes revêtu de « force, de majeſté & de gloire; « Soleil qui voyez & qui entendez « toutes choſes: Fleuves, Terre, & « vous divinités infernales qui puniſ- « ſez tous les parjures que la mort « a précipités dans le ténébreux ſé- « jour, ſoyez tous nos témoins, & « faites obſerver l'accord que nous « allons jurer en votre préſence: ſi « Paris tuë Ménélas, il gardera Hé- «

» lene & toutes ses richesses, nous
» leverons le siége, & nous retour-
» nerons en Grece sur nos vaisseaux;
» mais si Ménélas tuë Paris, les
» Troyens rendront Hélene avec
» toutes ses richesses, & payeront
» aux Grecs & à leurs descendans à
» jamais un tribut qui les dédomma-
» ge des frais de cette guerre. Que
» si Priam & ses enfans refusent de
» payer ce tribut après la mort de
» Paris, je déclare que je demeure
» ici, & que je continue le siége
» pour le seul tribut, jusqu'à ce que
» j'aye entiérement fini la guerre
» par la prise d'Ilion.

Ayant achevé de parler, il égorge les agneaux & les jette à terre sans vie encore palpitans; on puise le vin dans l'urne; on remplit les coupes, on fait les libations, & l'on adresse ses vœux aux Dieux immortels. Dans les deux armées on n'entend que cette priere:

Grand Jupiter qui êtes environné «
de gloire, & qui préſidez à nos ſer- «
mens ; & vous, Dieux immortels «
qui habitez auſſi l'Olympe, que «
tout le ſang des premiers qui au- «
ront l'audace de violer ce traité, «
ſoit verſé à terre comme ce vin, «
& non-ſeulement tout leur ſang, «
mais tout celui de leurs enfans, & «
que leurs femmes ſe deshonorent. «
Ils faiſoient ces prieres ; mais Jupiter refuſa de les exaucer.

Les libations achevées, Priam ſe leve & dit : Troyens, faites ſi- «
lence ; & vous Grecs, écoutez- «
moi : je m'en retourne au haut «
Ilion, car je n'ai pas la force de «
voir combattre mon fils avec le «
fier Ménélas ; il n'y a que Jupiter «
& les autres Dieux qui ſçachent «
celui que les inéxorables Deſtinées «
ont condamné à la mort. En fi- «
niſſant ces mots, ce vénérable vieillard monte dans ſon char,

après y avoir mis les agneaux ; il prend les guides, Antenor monte près de lui, & ils reprennent le chemin de Troye.

Hector & le divin Ulysse, mesurerent premierement le champ de bataille ; ils mirent ensuite les sorts dans un casque, & les mêlerent pour les tirer, & pour voir lequel de Ménélas ou de Paris devoit le premier lancer le javelot. Cependant les peuples levent les mains au ciel, & adressent aux Dieux leurs prieres ; on entend les Grecs & les Troyens qui disent à haute voix : Puissant Jupiter, qui » avez un temple sur le mont Ida, » & qui êtes environné de majesté » & de gloire, faites que l'auteur de » cette funeste guerre & des maux » qu'elle a déja causés aux Grecs & » aux Troyens, tombe sous les » coups de son ennemi, qu'il descen» de dans le Royaume de Pluton ;

& qu'après sa mort nous puissions « faire une paix solide & durable. «

Voilà ce qu'on entendit dans les deux armées. Cependant le belliqueux Hector détournant la tête mêla les sorts ; celui de Paris sortit le premier : après cela les troupes s'assirent toutes par ordre, chacun ayant près de soi ses armes & ses chevaux. Paris, mari de la belle Hélene, se couvre d'armes magnifiques ; il met d'abord des cuissards bien travaillés qui s'attachoient avec des agraphes d'argent, il prend ensuite la cuirasse de son frere Lycaon, qui étoit de même taille que lui, & un baudrier d'où pendoit une large épée ; il se charge d'un grand & pésant bouclier, & couvre sa belle tête d'un casque d'un travail exquis, au haut duquel il y avoit pour aigrette, une queuë de cheval que le vent agitoit & qui lui donnoit une mine plus re-

doutable; enfin il prend un fort javelot qu'il accommode à sa main. Ménélas s'arme de la même maniere. Tous ceux qui les voyent sont saisis d'horreur. Quand ils furent en présence dans le champ qui avoit été marqué, ils s'arrêterent, le javelot prêt à lancer, & se mesurant l'un l'autre d'un air plein de furie. Paris lança le premier, & donna dans le bouclier de Ménélas; mais il n'en perça pas l'airain dont la trempe fit reboucher la pointe de son javelot. Le fils d'Atrée le grand Ménélas leve en même-tems son dard, & adressant sa priere à Jupiter, il dit:
» Jupiter qui regnez dans le ciel &
» sur la terre, & qui haïssez la fraude
» & l'injustice, faites que je punisse
» Paris qui m'a outragé le premier,
» & qu'il tombe sous mes coups,
» afin que tous les hommes, même
» dans les races futures, craignent

d'outrager un hôte qui les a reçûs « dans sa maison, & qui leur a don- « né des marques de son amitié. «

En finissant ces paroles il lance son javelot, & donne au milieu du bouclier du fils de Priam. Le javelot perce le bouclier d'outre en outre, pénétre la cuirasse, & déchire la tunique près du flanc. Mais Paris voyant partir le coup avoit fait un mouvement qui le garantit de la mort, & dans le moment Ménélas tirant son épée, en décharge un grand coup sur le casque de son ennemi; mais l'épée se rompt en plusieurs pieces, & lui tombe de la main. Le grand Atride en gémit de douleur, & levant les yeux au ciel, il s'écrie: Grand Jupiter, non il n'y a point « de Dieu plus cruel & plus impi- « toyable que vous; j'espérois me « venger de la perfidie de Paris, & « voilà mon épée en pieces, & mon « javelot lancé en vain. «

En même-tems il se jette sur Paris, le prend par le casque & le tiroit déja du côté des Grecs, car la courroye, qui attachoit son arme par-dessous le menton, l'étouffoit, & il l'auroit tiré infailliblement & auroit remporté une gloire immortelle, si la fille de Jupiter, la belle Venus, ne s'en fût apperçûe & n'eût rompu cette courroye, qui étoit d'une force extraordinaire. Le casque n'étant plus attaché suivit la main de ce héros, qui le jetta de toute sa force du côté des Grecs; ses amis le ramasserent, & lui furieux, & ne songeant qu'à plonger sa pique dans le sein de Paris, se lance une seconde fois sur lui; mais Venus le dérobe sans peine à sa vengeance, car rien n'est difficile aux Dieux; elle le couvre d'un épais nuage, le porte dans une chambre du Palais de Priam, parfumée des

parfums les plus exquis, & l'y ayant laissé elle va elle-même faire venir Hélene qu'elle trouve au haut de la tour, au milieu d'un grand nombre de Troyennes. Avant que de l'aborder, elle prend la figure d'une vieille femme, que cette Princesse avoit près d'elle pour les ouvrages de laine, dès le tems qu'elle étoit encore à Lacédémone, & qu'elle aimoit tendrement. Venus ayant pris cette ressemblance, tire Hélene par ses beaux habits qui répandoient une odeur céleste, & lui dit: Venez, divine « Hélene, Paris vous prie de vous « rendre dans son Palais; il vous at- « tend plein d'amour & d'impatien- « ce: jamais vous ne l'avez vû si « beau ni si paré; vous ne croi- « riez jamais qu'il vînt du combat, « vous le prendriez plutôt pour un « homme qui s'est paré pour aller « danser dans une assemblée, ou qui «

» après avoir danſé s'eſt aſſis pour ſe
» repoſer.

Ces paroles jetterent le trouble dans le cœur d'Hélene ; mais ayant reconnu la Déeſſe à l'éclat de ſes yeux, à la blancheur de ſon cou, & à la beauté de ſa gorge, elle fut remplie d'étonnement & de crainte, & lui parla en ces termes:
» Déeſſe, pourquoi voulez-vous
» encore me tromper ſi cruelle-
» ment? En quelles villes de Phrygie
» ou de la délicieuſe Meonie vou-
» lez-vous encore me mener? Au-
» riez-vous encore là quelque ami,
» que vous vouluſſiez favoriſer aux
» dépens de cette infortunée? Par-
» ce que Ménélas victorieux du mal-
» heureux Paris eſt ſur le point de
» me reprendre, & de m'emmener
» chez lui, moi qui ne mérite que
» ſa haine, vous venez ici me ſur-
» prendre par vos artifices. Allez,
» allez près de ce brave guerrier ;

renoncez au séjour des Immor- «
tels & ne retournez plus dans l'O- «
lympe ; allez pleurer près de lui ; «
allez être sa garde fidelle, jusqu'à «
ce qu'enfin il vous prenne pour «
sa femme, ou du moins pour son «
esclave. Je n'irai point le trouver, «
ce seroit une action trop honteu- «
se & trop infame ; qu'est-ce que «
les Troyennes ne diroient point «
de moi ? d'ailleurs je suis acca- «
blée de trop cuisantes douleurs, «
& plongée dans une trop grande «
tristesse. «

La Déesse en colere lui dit : Ne «
m'irrite point, malheureuse, de peur «
que dans ma fureur je ne t'aban- «
donne, & que je ne te haïsse au- «
tant que j'ai pu t'aimer. Je ferai «
naître dans le cœur des Grecs & «
des Troyens des haines implaca- «
bles, & tu seras la victime de leur «
ressentiment. «

La fille de Jupiter, la divine

Hélene, craignit à ce discours :
s'étant donc couverte de son voile,
elle s'en alla sans aucun bruit : elle
ne fut apperçûe d'aucune des Dames
Troyennes, car la Déesse la
conduisoit.

Quand elles furent arrivées au
Palais de Paris, toutes les femmes
d'Hélene s'en allerent aussi-tôt à
leur ouvrage, & la Princesse monta
dans cette chambre magnifique,
où elle étoit attenduë si impatiemment.
La riante Venus ayant pris
un siége pour Hélene, le met vis-à-vis
de Paris ; la divine fille de
Jupiter s'y place ; & détournant
les yeux, elle fait à son mari ces
» cruels reproches : Hé bien, vous
» voilà de retour du combat : plût
» à Dieu que vous y fussiez mort sous
» les coups de ce brave guerrier qui
» fut mon premier mari ; vous vous
» vantiez que vous étiez plus fort, plus
» adroit & plus brave que Ménélas :

allez, allez le défier encore; mais « je vous conseille plutôt de vous « tenir en repos, & de ne plus pen- « ser à entrer témérairement en lice « contre lui, de peur qu'avec tout « ce grand courage, vous ne suc- « combiez sous l'effort de son bras. «

Paris prenant la parole, répon- « dit: Ne m'outragez point par de si sanglans reproches; si Ménélas « a eu aujourd'hui l'avantage sur « moi, c'est que Minerve l'a secou- « ru; un autre jour j'aurai aussi sur lui « un pareil avantage, car nous avons « aussi des Dieux pour nous; mais « croyez-moi ne vous mettez point « en colere, & ne pensons qu'aux « plaisirs: jamais l'amour ne m'a fait « sentir son pouvoir comme dans ce « moment, & jamais je n'ai eu pour « vous une passion si violente, non « pas même le jour que vous ayant « enlevée, je montai avec une si « belle proye sur mes vaisseaux & «

» partis de Lacédémone ; ni ce jour
» heureux, qu'étant abordé à l'isle
» de Cranaé vous voulûtes bien con-
» sentir à me prendre pour votre
» mari. En parlant ainsi il se leva
pour aller dans une autre cham-
bre, & Hélene le suivit.

Pendant que Paris étoit si tran-
quillement avec sa femme, Mé-
nélas comme un lion rugissant
couroit par-tout cherchant son
ennemi, qui lui étoit échappé
au milieu de sa victoire ; mais au-
cun des Troyens ni de leurs alliés
ne put lui découvrir où il étoit ;
l'amour qu'ils avoient pour lui ne
les auroit pas obligés à le cacher,
s'ils avoient sçû où le prendre ; car
ils le haïssoient plus que la mort.
Enfin le grand Roi Agamemnon
élevant sa voix, parla de la sor-
» te : Ecoutez-moi, Troyens, Dar-
» daniens, & vous troupes auxiliai-
» res ; vous voyez que Ménélas a

remporté la victoire ; car il eſt de- «
meuré maître du champ de batail- «
le, & des dépouilles de ſon enne- «
mi ; rendez-lui donc Héléne & «
toutes les richeſſes que l'on a enle- «
vées avec elle, & payez aux Grecs «
le tribut porté par le traité. Ainſi «
parla le grand Atride, & tous les
Grecs applaudirent à ſon diſcours.



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE III.

Page 219. *LEs Troyens s'avancerent avec un bruit confus*] Homere fait honneur aux Grecs, en opposant leur maniere d'aller au combat à celle des barbares. Ceux-ci marchent avec un bruit confus, & les Grecs dans un profond silence, pour bien entendre tous les ordres de leurs Généraux. Ce que nous connoissons des peuples Barbares prouve encore ce qu'Homere dit ici des Troyens.

Et portent la terreur & la mort aux Pygmées] Homere réveille toûjours l'attention de son lecteur par des comparaisons agréables & surprenantes, qui l'attachent & qui l'instruisent en même-tems. Telle est ici cette comparaison des grues qui font la guerre aux Pygmées. Plusieurs sçavans hommes en ont recherché le fondement; mais je ne suis pas fort contente de leurs conjectures. Cameron croyoit que le mot *Pygmées* signifioit proprement des hommes

robustes de bras, & qu'ensuite on l'avoit rapporté mal-à-propos à la taille. C'est pourquoi le Prophete Ezéchiel dit de Tyr, *Sed & Pygmæi qui erant in turribus tuis. Les Pygmées qui étoient sur ces tours.* C'est-à-dire, *les vaillans hommes.* M. Jacquelot, qui a fait de si excellentes dissertations sur l'existence de Dieu, croit que la fable des Pygmées pourroit venir de ce que les peuples d'Ethiopie, qui habitent près des sources du Nil, mettoient de petits hommes de paille dans leurs champs, pour épouvanter les gruës & pour les empêcher d'enlever les grains qu'ils semoient. J'aime mieux ce que les anciens ont dit. Les Pygmées sont proprement les Ethiopiens qui habitent au bas de la mer Rouge, entre cette mer & l'Océan, sur le golfe Avalite près du fleuve Astaboras, qu'on a cru un bras du Nil : tous ces peuples sont très-petits, comme l'écrivent Aristote & Strabon; cette petitesse se trouve même dans les animaux. Voilà pourquoi les Grecs ont appellé ces hommes des Pygmées, pour dire qu'ils n'avoient pas plus d'une coudée de haut : & comme les gruës quittent l'hyver les pays septentrionaux, pour aller vers l'Océan qui est au midi, & qu'alors les Pygmées s'assembloient pour faire peur à ces gruës, & pour les empêcher de s'arrêter dans leurs champs, Homere a feint sur cela ce combat des gruës contre les Pygmées, en mêlant adroitement la fable avec la vérité. On voit par-là qu'Homere avoit une connoissance prodigieuse de tous les pays.

Page 220. *Peu agréable aux bergers, & plus utile aux voleurs que la nuit même*] Les bergers qu'Homere place ici, font entendre que par ces voleurs, il veut parler des voleurs qui couroient la campagne pour enlever des troupeaux, métier fort ordinaire dans ces premiers tems, comme on le voit dans les Livres ſaints & dans l'hiſtoire profane. On n'a qu'à lire la préface de Thucydide. Le brouillard eſt plus commode à ces voleurs que la nuit même, parce que la nuit les troupeaux ſont enfermés & gardés avec ſoin, au lieu que le jour pendant le brouillard ils ſont diſperſés, & plus aiſés à enlever.

Semblable à un Dieu] A cauſe de ſa grande beauté.

Couvert d'une peau de léopard] Cette armure fait fort bien ici pour la poëſie; car elle eſt pittoreſque : mais elle montre auſſi quel homme c'étoit que Paris; ce n'eſt pas l'armure d'un brave homme, c'eſt celle d'un homme qui ſe prépare moins à combattre qu'à fuir.

Page 221. *Comme un lion affamé qui eſt tombé ſur un cerf*] Par cette comparaiſon, avant qu'on ait vu la ſuite, Homere a peint la lâcheté de Paris, & ce qui ſeroit arrivé, s'il avoit eu le courage d'attendre.

Tel qu'un voyageur qui apperçoit un horrible ſerpent dans le fond d'une forêt] Homere ajoûte *dans le fond d'une forêt*, parce que dans une plaine, un ſi horrible ſerpent pourroit être vû de loin, ainſi la frayeur ſeroit moins grande, parce qu'on pourroit

l'éviter ; au lieu que dans le fond d'une forêt, on le voit tout d'un coup à ses pieds, ce qui est bien plus terrible.

Page 222. *Tu as assemblé des amis dignes de te suivre*] C'est-à-dire des amis aussi injustes & aussi méchans que toi ; car si ceux qui suivirent Paris à ce voyage avoient été justes & vertueux, ils l'auroient empêché de commettre un si grand crime.

Page 223. *Ta lyre & tous ces présens de Venus, ces beaux cheveux*] Homere n'a point reproché à Achille sa lyre, & il loue les Grecs par leurs cheveux, d'où vient donc qu'Hector se moque ici de la lyre & des beaux cheveux de Paris ? cela est bien différent. Les Grecs nourrissoient leurs cheveux pour paroître plus terribles à l'ennemi, & Paris nourrissoit les siens pour plaire aux femmes. Achille n'avoit une lyre que pour chanter les grandes actions des héros, & Paris ne chantoit que les amours sur la sienne. Aussi l'histoire nous apprend qu'Alexandre étant à Ilion, & visitant avec soin tout ce que l'on y conservoit de plus curieux, refusa de voir la lyre de Paris qu'on lui présentoit, & dit qu'il aimeroit mieux qu'on lui montrât la lyre d'Achille. Il préféroit avec raison la lyre sur laquelle ce héros chantoit les exploits des grands capitaines, à cette lyre molle sur laquelle cet efféminé ne chantoit, comme dit Elien, εἰ μὴ μέλη μοιχικὰ καὶ οἷα αἱρεῖν γυναῖκας καὶ θέλγειν, que des chansons de débauches & propres à prendre les femmes, & à les charmer.

Tu ſerois couvert d'un monceau de pierres] Le texte dit, *tu ſerois revêtu d'une robe de pierre ;* car les Grecs ont employé le verbe *revêtir*, pour tout ce qui enveloppe & qui environne. C'eſt peut-être ce qui a donné lieu à ce mot François *pourpoint de pierre*, pour dire le tombeau, mais ce n'eſt que dans le ſtile bas : chaque langue a ſes uſages. Hector veut dire à Paris qu'il y a long-tems qu'il ſeroit lapidé ; car c'étoit la peine des adulteres parmi les Orientaux, comme on le voit dans l'Ecriture ſainte.

Vos reproches ſont juſtes, & je ne les mérite que trop] Autant que le diſcours d'Hector a été véhément & piquant, autant la réponſe de Paris eſt douce & adroite. Il convient d'abord que ſes reproches ſont juſtes, & enſuite en le louant, il déſarme ſa colere & s'excuſe en même-tems ; car il fait voir qu'on peut être fort brave, ſans être pourtant auſſi brave qu'Hector.

Page 224. *Telle eſt la trempe indomptable de votre cœur*] Je ne trouve rien de plus beau & de plus fort que cette comparaiſon du courage infatigable d'Hector avec le fer tranchant d'une hache qui n'eſt jamais laſſe d'abattre des arbres dans une forêt ; elle me paroît admirable.

Et que Ménélas & moi entrions en lice] Voilà ce que peuvent les reproches d'un vaillant homme comme Hector, ils encouragent le plus timide. Paris, qui avoit fui Ménélas en le voyant ſortir des rangs, demande préſentement à le combattre. Le Poëte Tyrtée avoit bien imité cela d'Home-

re; car rien n'eſt plus capable d'échauffer le courage que ſes vers.

Page 225. *Et les pouſſant lui-même avec le bois de ſa pique*] Cela peint bien l'action d'un officier qui tenant ſa pique par le milieu du bois, s'en ſert à ranger & à repouſſer les rangs des ſoldats.

Page 226. *Car mon cœur eſt pénétré de douleur & de triſteſſe pour tous les maux que vous ſouffrez*] Ménélas eſt touché non-ſeulement des maux que ſouffrent les Grecs, mais auſſi de ceux que ſouffrent les Troyens: & voilà le caractère d'un Prince juſte, & d'un homme de bien; il ſçait diſtinguer parmi ſes ennemis, les innocens des coupables, & il n'en veut qu'à celui qui lui a fait l'injure dont il demande la réparation.

Page 227. *Que les Troyens apportent donc promptement deux agneaux*] Les Troyens doivent apporter ces deux agneaux, pour les immoler, le mâle blanc, au Soleil, pere de la lumiere; & la femelle noire, à la Terre, mere & nourriciere des hommes; & c'étoit aux Troyens à fournir ces deux victimes, parce que la guerre étoit dans leur pays: & c'étoit aux Grecs à en fournir une troiſieme pour l'immoler à Jupiter hoſpitalier, parce qu'ils étoient étrangers dans cette terre barbare, & qu'ils imploroient ſa protection pour l'injure faite à l'hoſpitalité.

Page 228. *Au lieu qu'un vieillard....... enviſage toûjours le paſſé & l'avenir*] Homere marque ici les deux cauſes de la perfi-

die des jeunes gens, & de la bonne foi des vieillards : la premiere, c'eſt que les vieillards portent leur vûe ſur le paſſé & ſur l'avenir; ce qui eſt pour eux une leçon qui leur apprend qu'il n'y a rien de plus pernicieux que de violer les traités, & que les jeunes gens n'enviſagent ni l'un ni l'autre : & la ſeconde, c'eſt que les vieillards peſent tout dans des balances juſtes, & cherchent en tout l'égalité, la ſeule baſe des traités ſolides ; au lieu que les jeunes gens, ordinairement fiers & inſolens, veulent preſque toujours avoir l'avantage.

Ils dépouillent leurs armes, & les mettent à terre] Voilà de ces ſurpriſes qui regnent dans Homere, & qui font une des grandes beautés du poëme Epique, comme de la Tragédie. Deux armées s'avancent pour combattre, & tout d'un coup, au lieu de l'affreuſe mêlée que le lecteur attend, il voit ces fiers combattans dépouiller leurs armes, & les mettre à terre, pour être ſpectateurs d'un combat ſingulier.

Page 229. *Cette Princeſſe y repréſentoit tous les combats que les Troyens & les Grecs*] C'eſt une jolie fiction, qu'Hélene elle-même trace ſur un grand voile, c'eſt-à-dire ſur un grand tapis comme ceux qu'on appendoit dans les temples, & que l'on portoit dans les proceſſions, tous les grands combats que les Troyens & les Grecs donnent pour elle : & voila ce qui fonde ſa curioſité. On diroit qu'Homere avoit hérité de ce voile, & que ſon Iliade n'eſt que l'explication de cet ouvrage merveilleux. Au

reste, le mot Grec ἐνέπασσεν, signifie proprement, *représentoit avec différentes couleurs*, c'est-à-dire, qu'elle employoit des soyes & des laines de couleur différente. Et un sçavant homme vient de tirer de ce passage cette conséquence, que la peinture est plus ancienne que la guerre de Troye, puisqu'Hélene représente des combats, en employant les diverses couleurs ; ce qu'elle ne pouvoit faire qu'en ayant devant les yeux un dessein colorié ; ce qu'il appuye encore sur d'autres passages de ce même Poëte.

M. l'Abbé Fraguier, *dans une Dissertation sur la Peinture.*

Page 230. *De retourner avec son premier mari*] Homere voit bien que la bienséance demande qu'il ne laisse pas oublier à son lecteur les larmes d'Hélene & son repentir.

Æthra, fille de Pitthée] C'est une autre Æthra que la mere de Thesée.

Page 231. *Comme des cigales*] Homere veut représenter des vieillards qui sont assemblés sur une tour, & qui parlent tout le jour sans se lasser. Que fait-il donc? Il rassemble les idées que lui fournissent la nature des vieillards, & le lieu où ils se trouvent. Les vieillards sont dénués de chair & de sang, & n'ont presque plus que la voix. Cela rappelle naturellement dans l'esprit l'idée des cigales qui n'ont ni chair ni sang, & qui sont, pour ainsi dire, toutes de voix. Ces vieillards parlent sur le haut d'une tour, & les cigales chantent sur le haut des arbres; cela acheve la justesse de la comparaison: & l'on ne sçauroit ac-

cuser Homere d'être tombé dans une comparaison basse ; car les cigales étoient si estimées en Grece dans les premiers tems, que les Athéniens portoient des cigales d'or dans leurs cheveux, pour marquer qu'ils n'étoient pas étrangers. Anacreon, qui a fait un éloge très-noble de la cigale, dit d'elle : *O prudente fille de la terre, qui prends tant de plaisir à la musique, qui es exempte de toute sorte de maladies, & qui n'as ni chair ni sang, tu es presque semblable aux Dieux.* D'ailleurs, on peut dire qu'Homere trouvoit cette comparaison déja fondée dans la fable de Troye, puisqu'on avoit feint que Tithon sur la fin de ses jours avoit été changé en cigale ; c'est-à-dire, que la vieillesse ne lui avoit laissé que la voix, & l'avoit rendu un grand parleur. Voilà pour faire sentir la justesse d'Homere, que peu de gens auroient pris la peine de développer.

Page 232. *Que frappés d'admiration ils se dirent les uns aux autres, faut-il s'étonner*] Je ne crois pas que jamais on ait donné à la beauté un si grand éloge que celui qu'Homere a trouvé le secret de lui donner ici. Des vieillards accablés de malheurs par une longue guerre, & assemblés pour chercher les moyens de la finir, voyant passer celle qui en est l'unique cause, & *frappés de sa beauté, s'écrient* ..... Quel art ! Au reste, ce que les vieillards frappés de la beauté d'Hélene disent ici, est très-semblable à ce que les officiers d'Holoferne dirent à ce Général, en voyant la beauté de Judith : *Di-*

xerunt ad eum satellites ejus, Quis contemnat populum Hebræorum, qui tam decoras mulieres habent, ut non pro his meritò pugnare contra eos debeamus? Judith 10. 18.

Cependant, quelque belle qu'elle soit, qu'elle s'en retourne] Si Homere avoit poussé plus loin l'admiration que la beauté d'Hélene donne à ces vieillards, il auroit péché contre la nature & contre la vraisemblance. Des vieillards sont toujours en état de juger de la beauté par les yeux; mais comme l'âge les a délivrés de la tyrannie de l'amour, l'effet que la beauté produit sur eux ne doit être que passager, & la prudence doit reprendre bientôt le dessus, & faire revenir de la surprise. Homere va toujours où il faut, & s'arrête aussi toujours où il faut.

Je ne sçaurois m'empêcher d'ajoûter ici une leçon excellente qu'Aristote a tirée de cet endroit dans le II. Livre de ses Morales. *Il faut*, dit-il, *nous tenir toujours sur nos gardes contre la volupté, car nous n'en jugeons point sainement, mais en juges corrompus. Nous pouvons être frappés de la volupté comme les vieillards d'Homere sont frappés de la beauté d'Hélene. Mais au témoignage que nous rendrons à ce qu'elle a d'agréable & de séduisant, ajoûtons toûjours ce beau mot, qu'elle s'en retourne, qu'elle s'en aille; car en la renvoyant ainsi, nous serons bien moins tentés de pécher.*

Asseyez-vous près de moi] Cet épisode est ménagé avec une adresse infinie pour varier le poëme, & pour satisfaire la curiosité du lecteur. Mais, dira-t-on, quelle vraisem-

blance y a-t-il, que depuis si long-tems que duroit le siége, Priam n'eût pas encore trouvé l'occasion de se faire nommer & montrer les chefs? Homere a prévenu cette objection, en disant qu'à l'occasion de ce combat singulier de Paris & de Ménélas, tous les guerriers avoient dépouillé leurs armes; & c'est ce qu'on n'avoit pas encore vû.

Page 233. *Seigneur, je suis saisie de respect & de crainte*] Il y a une bienséance admirable dans ce discours d'Hélene: elle arrache presque le pardon de sa faute par les marques de son repentir.

Il ne faut pas oublier de dire ici que le mot Grec que j'ai rendu par celui de respect signifie proprement *honte*, & que Plutarque a fort bien expliqué ce vers dans la vie d'Agis & de Cléomene, où il fait voir que celui qui a dit que *là où est la peur, là est aussi la honte*, a eu très-grande raison, & que c'est dans cette vûe qu'Homere fait dire par Hélene à Priam, *Seigneur, &c.* car pour l'ordinaire on a de la honte, c'est-à-dire, de la révérence pour ceux que l'on craint. Voilà pourquoi les Lacédémoniens avoient dédié une chapelle à la Peur près de la sale où mangeoient les Ephores.

Page 234. *Aussi grand Roi que grand Capitaine*] C'est le vers d'Homere dont Alexandre étoit le plus charmé, & celui qu'il tâchoit d'exprimer en sa personne: aussi renferme-t-il, comme dit Eustathe, *un océan de louanges*, & ne laisse rien à désirer pour un Roi.

Ah, fils d'Atrée, que vous êtes heureux] On vient d'entendre de la bouche même de Priam l'éloge d'Agamemnon, & voici celui de son armée. Homere suit ici parfaitement la nature; car Priam ne dit que ce que la seule comparaison de son état avec celui de ce grand Roi devoit lui inspirer. Cela fait un merveilleux contraste.

J'y étois dans le tems que les belliqueuses Amazones] Voici des Amazones avant la guerre de Troye. On voit dans Plutarque que du tems de Thesée, elles avoient pénétré jusques dans l'Attique. On peut voir sur cela les remarques. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Sarmates obligeoient leurs filles à aller à la guerre comme les hommes, & il falloit qu'elles eussent tué trois ennemis, avant qu'elles pussent obtenir la permission de se marier. Sur cette vérité, on a bâti ensuite la fable, qui est très-ancienne, puisqu'elle étoit avant Hippocrate: mais Homere n'en dit pas un mot.

Page 235. *Je le comparerois à un bélier*] Priam, voyant Ulysse qui alloit & venoit tranquillement au milieu de ses troupes pour les faire ranger, le compare à un bélier, à cause de la majesté qui éclate sur sa personne; car selon Salomon même, le bélier est comme le lion, le symbole de la fierté & de la grandeur. Dans Daniel, le Roi des Perses & des Medes est désigné par un *bélier*, & dans toute l'Ecriture sainte il y a beaucoup d'endroits où les *béliers* sont pris pour les chefs des troupes.

Pag. 236. *Qui quoiqu'élevé parmi les peuples*

d'Ithaque, pays rude & grossier, ne laisse pas] Homere veut enseigner par-là qu'il ne faut mépriser personne, parce qu'il est né dans un pays rude & grossier, & que les pays les plus sauvages portent de grands hommes. Alexandre étoit de Pella, Pindare de Thebes, & Anacharsis étoit Scythe.

Car autrefois, lorsqu'Ulysse vint ici en ambassade] Puisqu'Ulysse avoit été à Troye, d'où vient que Priam le méconnoît? C'est ou à cause de sa vieillesse qui pouvoit l'empêcher de distinguer de si loin les traits d'un homme, ou parce qu'Ulysse pouvoit avoir beaucoup changé depuis ce tems-là. Herodote parle de cette ambassade d'Ulysse & de Ménélas.

Page 237. *Ménélas ne faisoit pas de longs discours*] Il tenoit cela de l'éducation de Sparte, où l'on accoûtumoit les enfans à parler peu, & à dire beaucoup en peu de mots.

Il se tenoit debout sans mouvement, comme une statuë] Homere peint ici la posture d'un homme prudent qui se leve pour parler sur le champ dans une assemblée. Il est plongé dans une méditation profonde : à juger de lui par cette attitude, on le prendroit pour un homme hors du sens, mais il regagne bientôt ce qu'il a perdu. Cela est bien opposé à la confiance de ces harangueurs audacieux qui ne craignent rien, & qui parlent sans avoir pensé.

Page 238. *Ménélas l'a souvent reçu dans son palais*] D'où Hélene auroit-elle pu connoître ce Prince de Crete? Il falloit bien

qu'elle nous apprît d'où venoit cette connoissance. Homere n'avance rien dont il ne donne la raison & la preuve.

Pag. 239. *Et je n'y vois pas mes deux freres*] Homere amene cela naturellement pour apprendre à son lecteur que Castor & Pollux n'étoient pas venus à cette expédition, parce qu'ils étoient morts. Au reste, il faut bien remarquer qu'Homere ne dit rien ici de la fable de Castor & de Pollux; elle est postérieure à ce Poëte.

Ou qu'étant venus, ils ne veulent pas combattre pour cette indigne] Hélene ne perd pas une occasion de donner des marques de son repentir. Elle ignoroit la mort de ses deux freres, parce qu'apparemment Paris avoit pris les précautions nécessaires pour l'empêcher d'apprendre une nouvelle qui devoit lui causer tant de déplaisir.

Page 240. *Priam saisi de frayeur*] Sa tendresse de pere se réveille, quand il apprend que son fils va se battre contre Ménélas. Voilà d'où vient sa frayeur.

Page 241. *Mêlent le vin dans l'urne*] Le vin des Grecs & celui des Troyens, & cela pour marquer l'accord des deux armées.

Agamemnon tirant le couteau qui étoit toujours attaché au fourreau de son épée] Comme les Princes faisoient la plûpart des fonctions des sacrifices, ils portoient toujours un coûteau dans un étui près de l'épée; car ils auroient crû commettre une indécence & une impiété s'ils s'étoient servis de l'épée pour ses fonctions. Cette coûtume doit être remarquée, parce qu'elle sert à

éclaircir beaucoup de passages de l'antiquité, & elle a servi à corriger un beau passage de Plutarque dans la vie de Thesée.

Et les hérauts des Troyens & des Grecs la partagerent aux Princes] Cette laine coupée sur la tête des agneaux étoit partagée par les hérauts aux Princes Grecs & Troyens pour leur faire comprendre, qu'ils avoient tous part au sacrifice, & que celui qui violeroit le traité, attireroit sur sa tête la malédiction du Ciel.

Qui êtes adoré sur le mont Ida] Agamemnon invoque Jupiter qui est adoré sur le mont Ida, pour faire connoître qu'il invoque celui sous les yeux duquel on fait le traité, & celui qui doit être le plus favorable aux Troyens; & pour marquer par-là la droiture de ses intentions.

Soleil,... Fleuves, Terre, & vous Divinités infernales] Il intéresse contre les parjures tous les Dieux & tous les élemens.

Qui punissez tous les parjures que la mort a précipités] Homere reconnoît ici des peines dans l'autre vie.

Page 242. *Mais si Ménélas tue Paris*] Qu'Agamemnon eût dit, *si Ménélas remporte la victoire sur Paris*, les Troyens n'auroient eu aucune raison de violer le traité, & de ne pas rendre Hélene. Mais il a dit expressément, *si Ménélas tue Paris*; or il ne l'a pas tué, il n'a fait que le vaincre: les Troyens ne sont donc pas tenus d'accomplir un traité, dont les conditions n'ont pas été remplies, puisque Paris n'est pas mort. Voilà l'adresse d'Homere, qui n'avoit

garde de faire les Troyens parjures si ouvertement. Mais comme cette chicane fondée sur la lettre, ne sauve pas les Troyens de la colere de Jupiter, qui regarde, non à la lettre, mais à l'esprit & à l'intention, Homere a voulu montrer par-là, que Dieu ne se paye pas d'équivoques & de restrictions mentales.

Que je demeure ici, & que je continue le siége pour le seul tribut] Agamemnon se souvient que Jupiter lui a envoyé un songe pour lui promettre qu'il ruinera la ville de Troye. S'il s'en retourne après que les Troyens lui auront rendu Hélene, les promesses de Jupiter sont donc vaines. Voilà pourquoi Agamemnon ajoûte ici cette condition du tribut, afin d'avoir ou un prétexte de continuer la guerre, ou un équivalent qui tienne lieu de cette ruine, & qui fasse honneur aux promesses de Jupiter.

Page 243. *Mais tout celui de leurs enfans*] Homere connoissoit donc que les crimes des peres pouvoient être punis sur les enfans.

Mais Jupiter ne voulut pas les exaucer] Le Poëte fait entendre par-là, que la punition de cette perfidie des Troyens seroit différée, mais qu'elle n'en étoit pas moins sûre.

Page 244. *Après y avoir mis les agneaux*] Car comme c'étoient des victimes de malédiction, il n'étoit pas permis de les manger, & celui qui les avoit fournies les emportoit pour les enterrer dans une fosse, ou pour les jetter dans la mer.

Mesurerent premierement le champ de ba-

taille] Celui qui se laissoit pousser au-delà des bornes marquées étoit reputé vaincu, quand même il n'auroit pas été blessé, & qu'il auroit blessé son ennemi.

Page 245. *Détournant la tête*] Afin qu'on ne pût pas l'accuser de faire la moindre supercherie en faveur de Paris.

La cuirasse de son frere Lycaon] Car il étoit sorti couvert seulement d'une peau de léopard.

Et un baudrier, d'où pendoit une large épée] Eustathe remarque que du tems d'Homere l'usage des ceinturons n'étoit pas connu; on ne portoit que des baudriers.

Page 246. *Et adressant sa priere à Jupiter, il dit*] Homere met une priere dans la bouche de Ménélas; mais il n'en met point dans celle de Paris. Ménélas, qui est innocent & outragé, peut s'adresser à Dieu & lui demander justice; mais Paris, qui est coupable, n'a rien à demander, c'est pourquoi il demeure dans le silence. Les méchans n'ont point de Dieu à invoquer.

Faites que je punisse Paris] Il y a dans le Grec *le divin Alexandre*, & Eustathe fait remarquer une bienséance singuliere dans cette priere de Ménélas. *Remarquez*, dit ce bon Archevêque de Thessalonique, *que Ménélas quoiqu'offensé, dit de Paris, le divin Alexandre. Homere voulant nous apprendre par-là qu'un honnête homme est plus porté à dire du bien de son ennemi qu'à lui dire des injures, & que son animosité ne va pas à l'empêcher de voir ce qu'il y a de bon en lui. Et en même-tems le titre de Divin, qu'il lui donne*

donne, ne laisse pas de renfermer une censure grave; car un homme qui veut mériter ce nom, ne doit faire que de bonnes actions.

Page 247. *Il n'y a point de Dieu plus cruel & plus impitoyable que vous*] Le malheur, dit Eustathe, porte ordinairement au blasphéme. Mais ce blasphême de Ménélas ne laisse pas de renfermer une sorte de piété; car il fait voir en lui une forte persuasion que Dieu étant juste, ne manque pas de se déclarer contre les méchans, & de punir leur perfidie.

Page 248. *Toute parfumée des parfums les plus exquis*] C'est ainsi qu'Homere peint la chambre d'un Prince moins propre à la guerre qu'à l'amour. On ne sent point ces parfums dans la tente d'Achille.

Page 249. *Jamais vous ne l'avez vu si beau ni si paré*] Si j'avois suivi Athénée & les anciens critiques, j'aurois traduit, *jamais vous ne l'avez vu si parfumé ni si paré.* Car ils ont tous expliqué ce vers d'Homere, κάλλεΐ τε στίλβων καὶ εἵμασιν, *réluisant d'essence & de propreté*, en prenant κάλλος pour de l'essence. En effet il le signifie quelquefois, comme dans ce vers du même Poëte, qui dit de Venus, κάλλει τὰ πρόσωπα καθαίρει, *elle se décrasse avec de l'essence*; sur quoi Hesychius remarque κάλλει, τῷ μύρῳ τῷ τῆς Ἀφροδίτης: κάλλει signifie *avec l'essence de Venus.* Mais j'ai cru que je pouvois prendre ici ce mot dans sa signification propre & ordinaire. C'est ainsi que nous parlerions.

Page 250. *Ces paroles jetterent le trouble dans le cœur d'Hélene*] Hélene mal-

gré son repentir ne laissoit pas d'aimer encore Paris : ce que Venus lui dit de la beauté de ce prince, réveille tout d'un coup sa passion ; & Homere marque parfaitement par-là de quoi est capable une femme qui a aimé.

Elle fut remplie d'étonnement & de crainte] Dès qu'elle reconnoît Venus, elle est étonnée, & elle sent la frayeur succéder à la passion qu'elle avoit sentie d'abord, quand elle croyoit que c'étoit une de ses femmes qui lui parloit. Elle avoit fait une triste expérience des surprises de Venus, & elle n'avoit que trop de raison de les craindre encore.

Déesse, pourquoi voulez-vous encore me tromper si cruellement] Ces plaintes d'Hélene renferment une sorte de justification, comme si elle n'avoit pu s'opposer aux desseins que Venus avoit sur elle.

Allez, allez près de ce brave guerrier] Comme si elle disoit, allez tenir ma place auprès de Paris, puisque vous le favorisez si ouvertement.

Page 251. *La divine Hélene craignit à ce discours*] Homere se sert adroitement de cette crainte, pour diminuer l'horreur de l'action qu'elle va faire, en allant trouver Paris en plein jour : elle le fait plus par obéissance & par crainte, que par inclination.

Page 252. *Et détournant les yeux*] Elle détourne les yeux, ou pour lui témoigner le mépris que mérite sa lâcheté, ou, comme dit Eustathe, de peur que la beauté de ce

Prince ne l'adouciſſe & ne la déſarme. Mais elle a beau faire, Venus ne la quitte point ; les douceurs ſuccéderont bientôt aux reproches.

Page 253. *Jamais l'amour ne m'a fait ſentir ſon pouvoir comme*] Paris ſçachant bien qu'il a été vaincu, prévoit qu'Agamemnon ne manquera pas de demander Hélene, & la peur de la perdre augmente ſa paſſion.

Page 254. *A l'iſle de Cranaé*] Strabon prétend après les anciens, que c'eſt l'iſle qui fut enſuite appellée Hélene, & qui eſt près des côtes de l'Attique, vis-à-vis du promontoire de Sunium.

Vous voulûtes bien conſentir enfin] Homere veut guérir par-là le ſoupçon que le lecteur pourroit avoir, qu'Hélene avoit écouté Paris avant ſon départ de Lacédémone.

Page 255. *Et des dépouilles de ſon ennemi*] Car le caſque de Paris étoit demeuré entre les mains de Ménélas.



Argument du IV. Livre.

PAris ayant été vaincu par Ménélas, & Agamemnon ayant demandé qu'on rendît Hélene avec toutes ses richesses, & qu'on payât le tribut dont on conviendroit pour le dédommagement des frais de la guerre, les Dieux assemblés dans le Palais de Jupiter déliberent sur le sort de Troye. Jupiter changé par le discours de Junon, envoye Minerve dans le camp des Troyens avec ordre de faire rompre l'alliance qui avoit été jurée. Cette Déesse persuade à Pandarus de tirer une fléche à Ménélas, & ce Roi est blessé. Agamemnon s'afflige, & appelle Machaon pour panser sa blessure. Pendant que les Chefs de l'armée Grecque s'empressent autour de ce Prince, les Troyens s'avancent en bataille, & Agamemnon parcourant toute l'armée, loue ceux qu'il trouve en état de combattre, & s'emporte contre ceux qui ne se mettent pas en devoir de repousser les Troyens. Les deux armées en viennent aux mains, & il se fait un grand carnage de part & d'autre.





L'ILIADE D'HOMERE

LIVRE IV.

CEPENDANT les Dieux dans un Palais tout éclatant d'or, tenoient conseil autour de Jupiter, & la charmante Hebé, délices des Dieux & des hommes, leur versoit du Nectar. Tous ces Dieux s'invitoient à boire, en se présentant les uns aux autres les coupes d'or, & tenant toûjours les yeux attachés sur la ville de Troye. Tout d'un coup le fils de Saturne voulant piquer Junon, lui dit avec une raillerie amere, & en faisant

une comparaiſon odieuſe & plei-
» ne de mépris : Il y a deux Déeſſes
» qui ſont favorables à Ménélas ; Ju-
» non ſi honorée à Argos, & Mi-
» nerve que les Béotiens honorent
» ſi particulierement à Alalcomenes ;
» mais ces deux grandes Déeſſes ſe
» tiennent volontiers aſſiſes à l'é-
» cart, & ſe divertiſſent à voir de
» loin les combats, très-peu allar-
» mées, & fort tranquilles ſur tout
» ce qui en peut arriver ; au lieu que
» Venus, qui n'aime que les jeux &
» les plaiſirs, ne s'éloigne pas un
» moment de ſon favori ; elle l'ac-
» compagne dans tous les périls,
» toûjours prête à le ſecourir, & à
» détourner tous les traits qui pour-
» roient lui être funeſtes. Préſente-
» ment encore elle vient de le tirer
» d'un danger où il ne croyoit pas
» pouvoir éviter la mort ; mais la vic-
» toire ne laiſſe pas d'être au vaillant
» Ménélas. Conſultons donc enſem-

ble quelle fin nous donnerons «
à cette affaire si importante. De- «
vons-nous allumer de nouveau la «
guerre, & engager de sanglants «
combats? ou inspirer aux Grecs «
& aux Troyens un esprit de paix, «
& les réconcilier? Si ce dernier «
parti étoit agréable à tous les «
Dieux, la ville du Roi Priam de- «
meureroit habitée, & Ménélas «
emmeneroit Hélene dans ses états. «

A ce discours, Junon & Minerve, qui étoient assises l'une près de l'autre, & qui préparoient bien des maux aux Troyens, frémirent de douleur & de colere. Minerve, quelque irritée qu'elle fût contre Jupiter, se surmonta, & garda le silence; mais Junon ne pouvant retenir la fureur qui la transportoit, éclata en ces termes:

Que venez-vous de dire, terrible «
fils de Saturne? voulez-vous donc «
rendre mes travaux inutiles, & «

» faire que toutes les peines que je
» me suis données demeurent sans
» effet ? J'ai fatigué mes chevaux à
» aller de tous côtés contre Priam
» & contre ses enfans, & tout cela
» sera vain ? Faites, faites ce que
» vous voudrez ; mais jamais ni les
» autres Dieux ni moi, n'y donne-
» rons notre consentement.

Le maître du tonnerre répon-
» dit avec un profond soupir : Im-
» placable Déesse, quels sont donc
» les grands sujets de plainte que
» vous ont donné Priam & ses en-
» fans, que vous les poursuiviez sans
» cesse avec tant d'animosité ; &
» que vous brûliez d'impatience de
» détruire de fond en comble la
» belle ville d'Ilion ? Faites mieux,
» quittez le séjour de l'Olympe,
» dépouillez-vous des caractères di-
» vins, & renfermée dans les murs
» de Troye, rassasiez-vous du sang
» du vieux Priam, du sang de ses

enfans, & du sang de tous ses peu- «
ples; peut-être qu'alors votre haine «
seroit assouvie, & que votre cour- «
roux se calmeroit. Allez, faites «
comme vous l'entendrez; & que «
ce différend ne soit pas dans la «
suite entre nous un sujet de dis- «
corde. Mais j'ai une chose à vous «
dire, & vous n'avez qu'à vous en «
bien souvenir : c'est que lorsque «
dans ma fureur j'aurai résolu de «
détruire quelque ville, que vous «
aurez prise sous votre protection, «
vous ne vous opposiez pas à mon «
ressentiment, & ne retardiez pas «
un seul moment mes vengeances : «
car c'est avec douleur & contre «
mon gré, que je vous abandonne «
Troye. De toutes les villes que «
le Soleil éclaire, & qui sous le «
vaste firmament semé d'étoiles «
sont habitées par des mortels, il «
n'y en a point que j'aye pris plai- «
sir à honorer comme le sacré «

» Ilion ; & il n'y a point d'hommes
» qui m'ayent été plus agréables que
» Priam & les peuples de ce Roi
» belliqueux. Jamais à Troye mes
» autels n'ont manqué ni de sacrifi-
» ces, ni de libations, ni de par-
» fums : quels autres honneurs pou-
» vons-nous demander ? n'est-ce pas
» là notre partage ?

Junon prit la parole, & lui dit :
» Il y a trois villes que je chéris pré-
» férablement au reste de l'univers,
» Argos, Sparte & la riche Myce-
» nes ; détruisez-les, lorsqu'elles au-
» ront attiré votre indignation ; je ne
» me mettrai point entre elles & vous
» pour détourner vos foudres ; dé-
» truisez-les, je n'en conserverai
» nul ressentiment. Quand je vou-
» drois me fâcher ou m'opposer à
» vos desseins, à quoi me serviroient
» mon dépit ou ma résistance ? N'ê-
» tes-vous pas beaucoup plus puis-
» sant que moi ? Mais aussi il est juste

que je n'aye pas pris en vain tant «
de peines; car je ſuis une Déeſſe, «
& je ſors du même pere que vous. «
Le grand Saturne m'a rendu la «
plus grande des Déeſſes, & reſ- «
pectable à tout l'univers, ſoit par «
la naiſſance qu'il m'a donnée, ſoit «
par le glorieux titre que je porte de «
femme de Jupiter, le plus puiſſant «
de tous les Immortels. Enfin il «
faut en ces occaſions que nous «
ayons des égards l'un pour l'autre; «
cette bonne intelligence maintien- «
dra tous les autres Dieux dans la «
dépendance & dans le reſpect. «
Ordonnez donc tout préſente- «
ment à Minerve d'aller à l'armée «
des Troyens & à celle des Grecs, «
& de mettre tout en œuvre pour «
obliger les Troyens d'enfraindre «
le traité qu'ils ont juré, & d'être «
les premiers à inſulter les Grecs «
trop enorgueillis de leur victoire. «

Le pere des Dieux & des hom-

mes accorda cette demande à Junon ; & ſur l'heure même, il donna
» cet ordre à Minerve : Allez promp-
» tement à l'armée des Troyens,
» & faites tous vos efforts pour les
» obliger malgré le traité à inſulter
» les Grecs trop fiers de l'avantage
» qu'ils viennent de remporter.

Ce diſcours excita encore Minerve qui étoit déja aſſez animée contre les Troyens ; elle deſcend des ſommets de l'Olympe avec la même rapidité que celle d'un aſtre que Jupiter envoye pour un ſigne fatal à des flottes au milieu des mers, ou à des armées de terre, & qui ſe détachant du haut de la voute céleſte tombe au milieu des airs, & après avoir parcouru un eſpace immenſe, ſe partage en mille & mille feux étincelans : telle la Déeſſe ſe lance à terre au milieu des deux armées. A ſa vûe les Grecs & les Troyens ſont ſaiſis

d'étonnement, & se disent les uns aux autres : Ou nous allons avoir « encore une cruelle guerre & des « combats sanglants, ou bien le « grand Jupiter, qui tire de ses tré- « sors la paix & la guerre comme il « lui plaît, va faire naître la concor- « de entre les deux peuples. «

C'est ainsi qu'on parloit dans les deux armées ; & Minerve ayant pris la ressemblance du vaillant Laodocus fils d'Antenor, s'avance au milieu des Troyens cherchant par-tout le grand & le vaillant Pandarus. Elle le trouva debout au milieu des belliqueuses troupes qui l'avoit suivi des rives du fleuve Esepus, & qui étoient armées de grandes rondaches. La Déesse s'approche de lui, & lui adresse ces paroles : Vail- « lant fils de Lycaon, voudriez-vous « suivre aujourd'hui mon conseil ? « ayez le courage de tirer à Ménélas «

» une de vos fléches inévitables, &
» qui portent par-tout la mort ? quel-
» le gloire ne remporterez-vous pas
» de cette audace, & quelle récom-
» pense ne devrez - vous pas atten-
» dre des Troyens, & sur-tout du
» Roi Paris, qui sera le premier à
» vous faire de riches présens, s'il
» peut voir de ses yeux le belliqueux
» fils d'Atrée abbatu par vos traits,
» & porté sur le funeste bucher ?
» Courage donc, tirez sur ce grand
» guerrier qui est si glorieux de sa
» victoire; faites vos prieres à Apol-
» lon Lycien qui préside à l'art de
» tirer des fléches, priez-le qu'il di-
» rige votre dard, & promettez-lui
» une hécatombe parfaite des pre-
» miers-nés de vos agneaux sitôt que
» vous serez de retour dans la sacrée
» ville de Zelée.

Par ce discours la Déesse persuada l'insensé Pandarus. Dans le moment, il prend l'arc merveil-

leux qu'il avoit fait faire autrefois des cornes d'une chévre sauvage, abbatue par une fléche qu'il lui avoit tirée, après s'être tenu long-tems à l'affût pour la surprendre: il l'atteignit du trait fatal dans le moment qu'elle sautoit de dessus un rocher, & la fit tomber sans vie sur le rocher même. Ses cornes étoient de seize paulmes chacune, & il les avoit données à un excellent ouvrier, qui après les avoir parfaitement polies, en avoit fait un arc, & avoit revêtu d'or les deux pointes. Pandarus donc ayant bandé son arc, le met doucement à terre, & s'étant baissé pendant que ses amis le couvrent de leurs boucliers, de peur que les Grecs, s'appercevant de son dessein, ne viennent fondre sur lui, avant qu'il ait pû blesser Ménélas, il ouvre son carquois, en tire une fléche qui n'avoit jamais

servi ; une fléche plus légere que les vents, & source sûre des douleurs les plus mortelles ; il ajuste vîte ce trait cruel sur la corde, promet à Apollon qu'il ne sera pas plutôt de retour dans la ville de Zelée, qu'il lui sacrifiera une hécatombe des premiers-nés de ses agneaux. En même-tems il tire à lui la corde avec tant de force, qu'il n'y avoit que l'extrémité de la pointe de la fléche qui fût appuyée sur le milieu de l'arc. Le trait mortel, lâché avec impétuosité, remplit l'air d'un sifflement terrible, & vole rapidement au travers des troupes, impatient de frapper à son but. Mais, grand Ménélas, les Dieux ne vous oublierent pas en cette rencontre, sur-tout la fille de Jupiter, Minerve, qui se plaît à conduire les peuples ; cette Déesse s'étant mise au-devant de vous, détourna ce trait mortel :

elle prit ſoin d'en empêcher l'effet & de l'éloigner, autant qu'une mere pleine de tendreſſe, qui voit dormir ſon enfant d'un ſommeil tranquille, éloigne de lui une mouche opiniâtre, de peur qu'elle ne l'éveille en le piquant de ſon aiguillon. Elle conduiſit le dard à l'endroit où les agraffes d'or, qui attachent le baudrier, ſe joignent, & font comme une double cuiraſſe. La redoutable fléche perça ces agraffes & la cuiraſſe, & ſa force n'étant pas entiérement amortie, elle perça auſſi la lame qui étoit deſſous; & qui ne laiſſa pas d'affoiblir encore le coup, en ſorte que la fléche preſque mourante n'entra que peu avant dans la chair. Auſſi-tôt le ſang coule de la playe. Tel que l'yvoire le plus blanc qu'une femme de Meonie ou de Carie a peint avec la plus éclatante pourpre, pour en

faire les boſſettes d'un mords ; elle le garde chez elle avec ſoin, pluſieurs braves cavaliers le voyent avec admiration, & d'un œil d'envie ; mais il eſt réſervé pour quelque grand Prince ou pour quelque Roi ; car ce n'eſt pas une parure vulgaire, & elle fait en même-tems l'ornement du cheval & la gloire du cavalier : telles parurent alors, divin Ménélas, vos jambes, quand on les vit teintes de ce beau ſang qui couloit juſques ſur vos pieds.

Agamemnon fut ſaiſi de frayeur voyant couler ce ſang ; & Ménélas en fut auſſi effrayé croyant ſa bleſſure plus grande ; mais quand il vit que l'anneau qui attache le fer au bois, & les pointes d'enbas n'étoient pas entrées, ſa crainte ceſſa, & il reprit courage. Alors Agamemnon le prenant par la main, lui dit avec de profonds ſoupirs, ſuivis de ceux

de tous les officiers & de tous les ſoldats qui les environnoient : Mon cher frere, je n'ai donc fait « un traité ſi ſolemnel que pour vous « livrer à la mort, en vous faiſant « combattre ſeul pour les Grecs « contre tous les Troyens enſem- « ble : car ces perfides ſe ſont tous « unis contre vous, & vous ont bleſ- « ſé, en foulant aux pieds la ſacrée « alliance que nous avions jurée. « Mais qu'ils ſe ſont abuſés ! Ni les « ſermens, ni le ſang des agneaux, « ni les libations, ni la foi, que nous « nous ſommes réciproquement « donnée, & ſur laquelle nous nous « ſommes repoſés, ne feront point « vains. Car quoique le grand Jupi- « ter, qui habite l'Olympe, ſemble « négliger de punir aujourd'hui cette « infraction, il la recherchera en- « ſin, & la punira quoique tard ; & « ils la payeront avec uſure, eux, « leurs femmes, & leurs enfans. Je «

» vois déja le jour que la grande
» ville de Troye périra avec Priam
» & avec tous ses peuples. Jupiter lui-
» même, ce terrible Dieu assis au-des-
» sus des airs, branlera contr'eux du
» haut du ciel, sa redoutable Egide,
» & dans sa fureur qu'excite leur tra-
» hison, il lancera sur eux sa foudre;
» cela est immanquable. Mais cepen-
» dant, mon cher Ménélas, quelle se-
» ra ma douleur, & que deviendrai-
» je, si vous mourez de cette blessu-
» re, & que vous finissiez si malheu-
» reusement vos jours ? Je me ver-
» rai réduit à retourner à Argos avec
» honte ; car il n'en faut pas douter,
» dès que vous ne serez plus, les
» Grecs ne soupireront qu'après leur
» patrie; nous laisserons à Priam &
» aux Troyens la gloire de retenir
» Hélene, & vos os demeureront ici
» dans une terre barbare, où vous
» aurez été tué pour une entreprise
» si juste & si malheureuse; & quel-

qu'un de ces superbes Troyens en « nous insultant foulera aux pieds le « tombeau du vaillant Ménélas; & « ne manquera pas de dire : Puisse le « grand Agamemnon satisfaire toû- « jours ainsi sa colere, en menant par- « tout une flotte aussi inutile que « celle qu'il a armée contre nous. « Comme il s'est hâté de regagner « sa patrie sur ses vaisseaux vuides, « après nous avoir laissé pour gages « son cher Ménélas! Voilà comme « parleront les Troyens pour nous « insulter; mais que plutôt la terre « s'entr'ouvre sous mes pas, & m'en- « gloutisse dans ses abîmes. «

Ménélas pour le tirer de peine, lui dit : Rassurez-vous, mon fre- « re, & n'effrayez pas les Grecs; « ma blessure n'est pas mortelle, « mon baudrier, ma cuirasse & la « lame que je porte par-dessous, & « qui est l'ouvrage d'un ouvrier fi- « dele, m'ont sauvé. Dieu veuille, «

» mon cher Ménélas, que cela soit
» comme vous le dites, reprit Aga-
» memnon; mais qu'un Médecin
» vienne promptement voir votre
» playe, & y mettre un appareil qui
» appaise les cruelles douleurs que
» vous sentez. Il appelle en même-tems le héraut Talthybius, & lui
» dit: Allez, courez, Talthybius, fai-
» tes promptement venir le fils du
» divin Esculape, le grand Machaon,
» afin qu'il voye le Roi Ménélas
» qu'un des plus habiles archers des
» Troyens ou des Lyciens vient de
» blesser, ce qui est pour ce perfide
» un grand sujet de triomphe, &
» pour nous un plus grand sujet de
» douleur.

Le héraut obéit à cet ordre; il parcourt les phalanges Grecques, regardant par-tout s'il ne découvriroit point le héros Machaon. Enfin il l'apperçoit debout au milieu de ses braves bandes armées

de boucliers, & qu'il avoit amenées de la ville de Trica, qui nourrit les plus beaux haras dans ſes paturages : Divin fils d'Eſculape, lui dit-il, venez ſans perdre « un moment; le Roi Agamemnon « vous mande, afin que vous voyiez « le grand Ménélas, qu'un des plus « habiles archers de l'armée enne- « mie vient de bleſſer pour s'acque- « rir un renom immortel, & pour « nous cauſer un très-grand ſujet de « douleur & de larmes. «

Il dit. Machaon troublé de cette triſte nouvelle part en même-tems; ils traverſent l'armée, & en arrivant au lieu où Ménélas avoit été bleſſé, ils trouvent tous les chefs des troupes autour de ce héros, qui avoit encore la force de ſe tenir debout au milieu d'eux. Machaon commence d'abord à tirer du baudrier la fléche, mais en la tirant le bois ſe rompt & le

fer demeure engagé par ses crochets ; il détache donc promptement le baudrier, défait la cuirasse & ôte la lame qui étoit dessous. Après avoir bien considéré la playe il en succe le sang, & pour en appaiser les douleurs il y met un appareil que le Centaure Chiron avoit autrefois enseigné à Escu-lape.

Pendant qu'on s'empresse ainsi autour de Ménélas, on voit avancer en bataille les bandes Troyennes couvertes de leurs boucliers. Les Grecs reprennent leurs armes & ne respirent plus que le combat. Alors vous n'auriez pas vû le divin Agamemnon embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre, ni étonné des nouveaux dangers où il alloit être encore exposé après une paix si solemnellement jurée; mais s'animant d'une nouvelle ardeur, & piqué du desir de punir la

la perfidie des Troyens, il marche pour exciter ses troupes. Il ne se sert point de son char, il le laisse à Eurymedon avec ordre de ne le tenir pas trop éloigné, afin que si en parcourant tous les rangs pour mettre son armée en bataille, il se trouvoit fatigué, il pût le trouver près de lui. Le fidele Ecuyer obéit, & tient un peu à l'écart ses fougueux coursiers, qui se couvrent d'écume & remplissent l'air de hennissemens.

Le fier Agamemnon parcourt à pied toutes les bandes des Grecs; & ceux qu'il trouve disposés à bien faire leur devoir, il les anime encore par ces paroles: Braves Grecs, « leur dit-il, ne vous relâchez point, « montrez votre valeur ordinaire, « & ne craignez rien; Jupiter ne « protégera pas des parjures; mais « ceux qui ont les premiers violé le « traité & foulé aux pieds les ser- «

» mens, porteront la peine de leur
» perfidie ; leurs cadavres serviront
» de proye aux vautours : & nous,
» après avoir saccagé leur ville, nous
» emmenerons sur nos vaisseaux
» leurs femmes & leurs enfans.

Ceux qu'il voyoit faire mauvaise contenance, & ne chercher qu'à éviter le combat, il les tançoit en des termes qui marquoient son indignation : Malheureux, qui
» ne méritez que d'être les victimes
» de vos ennemis, opprobre des
» hommes, ne rougirez-vous point
» de votre lâcheté ? n'aurez-vous ja-
» mais nul respect pour vous-mê-
» mes ? Pourquoi vous tenez-vous
» là transis & abbatus comme des
» faons de biche, qui après avoir
» traversé de vastes campagnes, se
» rendent & n'ont plus ni force ni
» courage, lors qu'un moment de
» vigueur les sauveroit ? Tel est vo-
» tre abbattement & le refus que

vous faites de combattre ; qu'at- «
tendez-vous donc ? Attendez-vous «
que les Troyens viennent jusques «
sur le rivage où nos vaisseaux sont «
à sec ? & vous flatez-vous qu'alors «
Jupiter vous couvrira de sa protec- «
tion, & vous tirera de ces dan- «
gers par la force de son bras ? «

Parlant ainsi en maître & en Roi, il va de rang en rang, & après avoir traversé plusieurs phalanges, il arrive près de la gendarmerie de Crete. Il trouve ces fiers soldats qui s'armoient ; le vaillant Idomenée étoit à leur tête environné de ses principaux officiers, & semblable à un sanglier en assurance & en force. Le brave Merion étoit à la queuë, & pressoit les derniers bataillons. Agamemnon ravi de voir ces troupes si bien disposées, parle ainsi à leur chef pour lui en témoigner sa satisfaction : Idomenée, vous sça- «

» vez avec quelle distinction je vous
» ai toujours traité, & quelle préfé-
» rence je vous ai toujours donnée
» sur nos plus braves Grecs, non-
» seulement dans ce qui regarde la
» guerre; mais dans toutes les autres
» occasions & jusques dans les fes-
» tins, toutes les fois que les princi-
» paux de l'armée sont assemblés,
» & qu'on mêle le vin dans les ur-
» nes : car lors même qu'on ne le
» verse aux autres que par mesure,
» votre coupe est toujours pleine
» comme la mienne, & vous êtes
» libre de boire quand il vous plaît ;
» suivez-moi donc au combat, &
» soutenez la grande réputation que
» vous vous êtes acquise. Le Géné-
» ral des Crétois lui répond : Fils
» d'Atrée, je vous serai toujours fi-
» dele comme je vous l'ai promis :
» & je ne m'éloignerai point de vo-
» tre personne, à quelques périls que
» vous puissiez vous exposer ; mais

allez exhorter les autres Grecs, «
afin que nous combattions promp- «
tement : car puisque les Troyens «
ont violé l'alliance que nous avions «
jurée, la victoire & la mort vien- «
nent nous venger. «

Il dit : & Agamemnon le cœur plein de joye passe, & continuë son chemin. Il arrive au quartier des deux Ajax qu'il trouve déja armés & environnés d'une nuée de bataillons. Comme lorsqu'un pasteur assis sur un cap élevé, voit un nuage se former au milieu de la mer, & traverser la plaine liquide poussé par les soufles du violent Zéphyre ; il paroît de loin plus noir que la nuit & amene une furieuse tempête ; le pasteur en le voyant est glacé de crainte, & cherche quelque antre secourable où il puisse mettre à couvert son troupeau ; tels parurent alors les épais bataillons de cette brave

jeunesse, qui couverts d'armes brunies, & hérissés de piques & de boucliers, suivoient au combat les deux Ajax.

La bonne mine & la fierté de ces troupes remplirent de joye Agamemnon, qui parla à leurs
» Chefs en ces termes : Dignes Gé-
» néraux des phalanges Argiennes,
» je n'ai rien à vous dire pour vous
» exciter ; mes discours seroient inu-
» tiles ; vos exemples exhortent as-
» sez vos soldats. Eh, plût au grand
» Jupiter, à Minerve, & à Apol-
» lon, que tous les Grecs fussent
» animés d'une pareille ardeur ; la
» superbe ville de Priam tomberoit
» bientôt, & seroit en proye à nos
» troupes.

En finissant ces mots il les quitte, & va visiter les autres corps de son armée. Il trouve que le vieux Nestor, qui sçavoit si bien animer par son éloquence la sa-

geſſe de ſes conſeils, mettoit ſes troupes en bataille, & encourageoit les Chefs de ſes bandes, le grand Pelagon, Alaſtor, Chromius, le Roi Hæmon; Bias: il plaçoit à la tête ſes eſcadrons avec leurs chars & leurs chevaux; derriere eux il rangeoit ſa nombreuſe infanterie pour les ſoutenir; & au milieu il mettoit ce qu'il avoit de moins bons ſoldats, afin que malgré eux ils fuſſent forcés de combattre.

Les ordres qu'il donnoit à ſa cavalerie étoient de retenir leurs chevaux, & de marcher en bon ordre, ſans mêler ni confondre leurs rangs: ſur-tout il recommandoit qu'aucun par trop de confiance en ſon adreſſe & en ſon courage, ne ſe piquât de devancer ſes camarades pour charger le premier l'ennemi; comme auſſi qu'après avoir donné, aucun ne recu-

» lât ou ne retournât bride; car,
» leur disoit-il, par-là vous affoibli-
» riez vos escadrons, & vous seriez
» plus aisés à défaire. Que ceux qui
» étant renversés de leurs chars,
» monteront sur le char de quel-
» qu'un de leurs compagnons, n'en-
» treprennent point de conduire des
» chevaux qu'ils ne connoissent pas;
» & qu'ils ne pensent qu'à combat-
» tre à coups de piques: car, ajou-
» toit-il, c'est en suivant ces sages
» maximes, que nos anciens ont pris
» tant de villes & renversé tant de
» forts remparts. Le sage Nestor qui
avoit une si grande expérience de la
guerre, exhortoit ainsi ses troupes.

Agamemnon transporté de joye,
» lui dit: Sage vieillard, plût aux
» Dieux que vos forces répondissent
» à votre courage! plût aux Dieux
» que vos genoux secondassent cet-
» te noble ardeur; & que vous fus-
» siez dans la fleur de votre jeunesse!

mais la vieilleſſe, ſuite fâcheuſe de «
la longue vie, vient à grands pas gla- «
cer votre ſang. Pourquoi quelqu'au- «
tre moins néceſſaire que vous n'a t- «
il vos années ; & que n'êtes-vous «
comme quelqu'un de ces jeunes «
gens ? «

Grand Atride, répondit le ſage «
Neſtor, je ſouhaiterois auſſi de «
tout mon cœur d'être comme j'é- «
tois, lorſque je tuai de ma main le «
vaillant Ereuthalion; mais les Dieux «
n'ont jamais accordé à l'hom- «
me toutes leurs faveurs enſemble : «
j'étois jeune alors, & aujourd'hui «
je ſuis accablé d'années ; cepen- «
dant tout vieux que vous me voyez, «
je ne laiſſerai pas de marcher à la «
tête de mes eſcadrons, & de leur «
donner mes conſeils & mes or- «
dres : car c'eſt-là le partage des «
vieillards. Ceux qui ſont moins «
âgés que moi, & dont les forces «
ſont encore entieres, combattront «

» à coups de main; & avec leurs
» piques ils enfonceront les escadrons ennemis.

Il dit: & Agamemnon charmé de ce qu'il venoit d'entendre, avance vers les autres troupes; il trouve le fils de Peteus, le brave Ménesthée, qui avoit sur-tout la réputation de bien mener la cavalerie; il le trouve au milieu des belliqueuses bandes des Athéniens, mais il le voit sans action. Près de lui étoit campé le prudent Ulysse avec ses Céphaleniens, qui n'étoient pas des troupes méprisables. Il étoit aussi de son côté fort tranquille; car le bruit qu'on avoit rompu l'alliance, & que Mars alloit rallumer le combat, n'étoit pas encore parvenu jusqu'à eux; les phalanges Troyennes & les phalanges Grecques ne venoient que de s'ébranler; & dans l'incertitude, ces deux braves Capitai-

nes attendoient que quelqu'autre corps de l'armée des Grecs fondît ſur les Troyens, & recommençât la guerre.

Le Roi Agamemnon indigné de les voir dans cette inaction, leur fait ces ſanglants reproches: Fils du Roi Peteus, & vous, qui « n'avez dans l'eſprit que de méchan- « tes ruſes, pourquoi vous tenez- « vous ainſi à l'ecart ſaiſis de crainte ? « pourquoi attendez-vous que les au- « tres Grecs chargent les Troyens ? « C'étoit à vous à commencer l'at- « taque; & à voler au-devant de la « bataille, qui s'avance comme un « furieux embraſement. N'êtes- « vous pas toujours les premiers que « je fais appeller au feſtin quand « nous traitons les Généraux des « troupes Grecques? n'y êtes-vous « pas les plus honorés & les mieux « partagés? & aujourd'hui vous souf- « frirez ſans rougir que tous les «

» Officiers de l'armée vous devan-
» cent au combat, & qu'ils vous
» raviſſent une gloire dont vous de-
» vriez être plus jaloux que des hon-
» neurs d'un feſtin ?

Le prudent Ulyſſe le regardant avec fierté, & d'un œil plein de
» colere ; Fils d'Atrée, lui dit-il,
» qu'eſt-ce que je viens d'entendre ?
» & quel diſcours venez-vous de
» laiſſer échapper ? oſez-vous nous
» accuſer de reculer quand il faut
» combattre, & de fuïr l'occaſion ;
» quand tous les Grecs, ſe livrant
» ſans reſerve aux fureurs de Mars,
» vont fondre ſur les Troyens ? ſi
» vous êtes ſi curieux d'approcher de
» la mêlée, il ne dépendra que de
» vous de voir le pere de Téléma-
» que au milieu des ennemis enflam-
» mer le combat, juſqu'à vous faire
» pâlir de crainte. Réſervez donc
» vos reproches pour ceux qui les
» méritent.

Le Roi voyant Ulysse véritablement irrité, change de ton; & pour réparer l'injure qu'il lui avoit faite, il lui dit en souriant: Divin « fils de Laërte, Ulysse dont la pru- « dence est féconde en ressources « dans les plus grandes extrémités, « je n'ai dessein ni de vous offenser « ni de vous rien prescrire; votre « valeur m'est connue, & je connois « l'amitié que vous avez pour moi. « Je sçai que vous n'avez pas d'au- « tres pensées que les miennes: c'est « pourquoi faites tout ce que votre « esprit vous suggérera. Si j'ai mal « parlé, je vous en ferai dans la suite « telle satisfaction qu'il vous plaira; « & cependant veuillent les Dieux « effacer de votre cœur l'impression « que mes paroles y peuvent avoir « faite. «

En finissant ces mots, il passe; & laissant là Ulysse & Ménesthée, il arrive auprès du magnanime

Diomede, qu'il trouve ſur ſon char, ayant près de lui Sthenelus fils de Capanée; mais il ne donnoit aucun ordre pour le combat. Agamemnon irrité de le voir ſi tranquille, le reprend avec aigreur. » O Dieux, qu'eſt-ce que je vois, » Fils du vaillant Tydée? D'où vient » cette peur? & que faites-vous ſur » ce char? Obſervez-vous de-là par » quels chemins vous pourrez vous » dérober au danger? Ce ne ſont » pas là les exemples que votre pere » vous a donnés; car lorſqu'il étoit » queſtion de combattre, il mar- » choit toujours le premier, & de- » vançoit les plus hardis, comme je » l'ai ſouvent ouï dire à ceux qui » l'ont vû au milieu des combats; » car pour moi, je ne m'y ſuis ja- » mais trouvé avec lui, & je n'ai » jamais été témoin de ſes grands » exploits; mais on m'a toujours dit » qu'il étoit au-deſſus des plus grands

Capitaines. Je me ſouviens qu'en «
vertu du droit d'hoſpitalité qu'il «
avoit avec notre maiſon, il vint «
autrefois à Mycenes avec le divin «
Polynice, demander du ſecours «
contre Thebes qu'ils alloient aſſié- «
ger. Ils nous conjuroient & nous «
preſſoient avec de grandes inſtan- «
ces de leur donner des troupes, «
& nous étions tout prêts à leur en «
donner, lorſque Jupiter par de «
ſiniſtres préſages, qu'il nous en- «
voya tout-à-coup, rompit ce trai- «
té qui pouvoit nous être funeſte. «
Il ſe retira donc de Mycenes, & «
dès qu'ils furent arrivés ſur les ri- «
ves fleuries de l'Æſopus, toute «
l'armée des Grecs, envoya Tydée «
ambaſſadeur à Thebes, pour tâ- «
cher de terminer à l'amiable tous «
leurs différends. Tydée entre dans «
la place, trouve à table dans le «
palais d'Eteocle, les fiers deſcen- «
dans de Cadmus. Quoiqu'étran- «

» ger, & ſeul, il ne s'étonna point
» de ſe voir au milieu de tant d'en-
» nemis ; au contraire, il leur pro-
» poſa divers jeux & divers combats,
» où il les vainquit tous facilement,
» & gagna tous les prix, car Miner-
» ve lui donnoit un ſecours qui le
» faiſoit triompher ſans peine. Les
» orgueilleux Thebains piqués de
» cet affront, & irrités de tous ces
» avantages, lui dreſſerent des em-
» buches à ſon départ, & envoye-
» rent ſur ſon chemin cinquante ſol-
» dats ſous la conduite de deux bra-
» ves Capitaines, de Mæon fils
» d'Hæmon & de Lycophon fils
» d'Autophonus. Tous ces gens ar-
» més ſe jettent ſur lui ; il ſe défend
» avec courage, & leur fait porter
» la peine que méritoit leur trahiſon.
» Il donna la vie au ſeul fils d'Hæ-
» mon pour obéir aux ſignes que les
» Dieux lui firent paroître en ce mo-
» ment ; & il le renvoya porter ſeul

à Thebes la nouvelle de leur dé- «
faite. Voilà quel fut Tydée l'Eto- «
lien. Il a laiſſé un fils qui lui eſt bien «
inférieur en courage ; mais s'il ne «
ſçait pas ſi bien combattre, il ſçait «
au moins mieux parler. «

Le vaillant Diomede par reſ-
pect pour le Roi ne répondit point
à ces reproches ; mais le fils de
Capanée, plus emporté, repartit :
Fils d'Atrée, pourquoi allez-vous «
ici contre une vérité qui vous eſt «
connuë ? nous nous piquons tous «
deux d'être beaucoup plus braves «
que nos peres & avec raiſon ; c'eſt «
nous qui obéiſſant aux ſignes fa- «
vorables que les Dieux daignerent «
nous envoyer, & nous confiant «
au ſecours de Jupiter, avons pris «
la ſuperbe ville de Thebes avec «
des troupes bien inférieures en «
nombre à celles qui défendoient «
ſes forts remparts ; au lieu que les «
héros dont vous parlez, périrent «

» à ce siége par leur seule impruden-
» ce. Ne nous faites donc plus l'in-
» justice de comparer nos peres à
» nous.

Le vaillant Diomede regardant alors le fils de Capanée avec des yeux de colere ; Sthenelus, lui
» dit-il, gardez le silence, croyez-
» moi ; je n'ai nul ressentiment con-
» tre Agamemnon, & je ne suis
» point fâché qu'il se serve de toutes
» sortes de voyes pour encourager
» les Grecs. Il a le principal intérêt
» au succès de cette entreprise ; car
» comme il recueillera tout l'hon-
» neur de la victoire, si nous bat-
» tons les Troyens, & que nous
» saccagions leur ville, il aura aussi
» toute la confusion & toute la hon-
» te, si les Grecs sont vaincus. Au
» lieu donc de nous emporter, mar-
» chons au combat, & forçons le
» Roi même à louer notre courage.

Il dit, & en même-tems il saute

de ſon char à terre avec ſes armes ; le fer dont ce héros étoit couvert, fit un bruit horrible, qui auroit pû porter l'effroi dans le cœur du plus intrépide guerrier. Comme lorſque le violent Zéphyre exerce ſa tyrannie ſur la vaſte mer, on voit d'abord les flots s'amonceller au milieu de la plaine liquide, & venir les uns ſur les autres ſe briſer contre le rivage avec de longs mugiſſemens, ou luttant contre un orgueilleux rocher, qui s'oppoſe à leur furie, & s'élevant comme des montagnes, on les voit enfin vaincre ſes efforts, & le couvrir d'algue & d'écume ; telles on voyoit s'avancer les nombreuſes phalanges des Grecs qui marchoient au combat. Elles avoient chacune à leur tête leurs Chefs qu'elles ſuivoient avec crainte dans un profond ſilence, pour entendre & pour exécuter

leurs ordres plus promptement. Vous euſſiez dit que Jupiter avoit ôté la voix à cette multitude innombrable de peuples. Les armes dont ils étoient revêtus, jettoient un éclat que l'œil ne pouvoit ſoutenir. Au contraire les Troyens étoient dans leur camp, ſemblables à de nombreux troupeaux de brebis qui ſont répanduës dans les parcs d'un homme riche, & qui, pendant qu'on tire leur lait, & qu'elles entendent la voix des agneaux qu'on leur a ôtés, font retentir de leurs bêlemens tout le pâturage. Tel eſt le bruit confus des troupes innombrables dont l'armée des Troyens eſt compoſée, car elles n'ont pas toutes le même cri, ni le même langage; mais c'eſt un mêlange confus de langues, comme des troupes ramaſſées de toutes ſortes de nations.

Les Troyens ſont animés par le Dieu Mars, & les Grecs par la Déeſſe Minerve; ces deux Divinités ſont ſuivies de la Terreur, de la Fuite, & de l'inſatiable Diſcorde, ſœur & compagne de l'homicide Dieu des combats, & qui, dès qu'elle commence à paroître, s'éleve inſenſiblement; & bientôt, quoiqu'elle marche ſur la terre, elle porte ſa tête orgueilleuſe juſques dans les Cieux. Cette Déeſſe implacable fomente l'animoſité dans tous les cœurs; & courant de rang en rang dans les deux armées, elle allume la rage des combattans; & ſe nourrit des maux qu'elle leur prépare.

Quand les deux armées ſe joignent & en viennent aux mains, les boucliers ſe heurtent, les lances ſe croiſent, l'haleine & les ſoupirs des combattans ſe mêlent, un bruit effroyable retentit au loin,

les cris des vaincus & des vainqueurs, des blessés & des mourans se confondent, & la terre est inondée de ruisseaux de sang. Tels que d'impétueux torrents grossis par les pluyes de l'hyver, & rompant leurs digues se précipitent avec furie du haut des monts & mêlent leurs eaux indomptables dans la fondriere d'un valon ; les pasteurs au haut des rochers les plus reculés entendent avec étonnement ce bruit horrible ; tel est le bruit que forment les cris & la fuite de tant de guerriers qui se mêlent & qui se poussent.

Antiloque le premier renverse sur la poussiere Echepolus, fils de Thalysius, un des plus braves Chefs des Troyens, & qui combattoit aux premiers rangs ; il lui décharge un coup d'épée sur l'aigrette de son casque : le coup fut si rude & si violent, que la lame

lui fendit le front, & brisa le crane; aussi-tôt les ténébres de la mort lui couvrirent les yeux; il tombe comme une tour que de fortes batteries renversent. Il ne fut pas plutôt à terre, que le Roi Elephenor fils de Chalcodon, & Général des belliqueux Abantes, le prit par les pieds & le traînoit hors de la portée des traits, avide de le dépouiller de ses armes; mais il ne se flatta pas long-tems de l'espérance d'un si glorieux butin; car le brave Agenor l'ayant apperçû, lui plongea sa pique dans le côté, qu'il découvroit en se courbant sous son bouclier, & le renversa sur le mort.

Le combat s'échauffe autour de lui, & il se fait une cruelle boucherie des Grecs & des Troyens, qui comme des loups carnaciers se jettent les uns sur les autres, & remplissent tout d'horreur & de sang. Ce fut là qu'Ajax

fils de Telamon tua de sa main le fils d'Anthemion, le héros Simoïsius, à qui on avoit donné ce nom, parce que sa mere étant descenduë un jour des sommets du mont Ida, aux rives du Simoïs pour voir avec son pere & sa mere ses nombreux troupeaux, avoit été surprise des douleurs de l'enfantement aux bords de ce fleuve. Ce jeune Prince n'eut pas le tems de payer à son pere & à sa mere les soins qu'ils avoient pris de l'élever; car à la fleur de son âge, il vit trancher ses jours par la pique du terrible Ajax, qui, comme il se jettoit sur lui avec plus de courage que de force, lui donna un grand coup près de la mamelle droite; le fer mortel sortit par l'épaule, & ce jeune guerrier tomba sur la poussiere, comme un peuplier qui est né dans l'humide pascage d'un grand marais, & qui venu

rapidement

rapidement pouſſe du haut de ſa tige droite & polie une infinité de rameaux; il eſt le ſoin des Nymphes, mais une cruelle main avec le fer d'une coignée l'abbat impitoyablement, pour en faire les jantes d'un char, & le laiſſe ſecher ſur les bords du fleuve: tel le vaillant Simoïſius fut abbatu par la pique du grand Ajax.

Un des enfans de Priam, Antiphus armé d'une cuiraſſe bizarrement ornée, veut venger la mort du fils d'Anthemion; il lance ſon javelot contre ſon meurtrier ſans ſortir des rangs; mais il le manque, & le fer va donner dans le flanc de Leucus compagnon d'Ulyſſe, comme il traînoit déja Simoïſius. Leucus ſe ſentant frappé lâche ſa proye, & tombe ſur le corps même qu'il entraînoit.

Ulyſſe affligé & irrité de cette perte, s'avance à la tête des com-

battans, & couvert de ſes armes éclatantes & terribles, il s'approche des Troyens, regarde autour de lui pour choiſir ſa victime, & darde ſon javelot : tous les Troyens effrayés ſe retirent en déſordre. Ce javelot ne fut pas lancé en vain; il frappa Democoon, fils naturel de Priam, qui étoit venu du pays d'Abyde, où ſon pere lui avoit donné l'intendance de ſes beaux haras.

Ulyſſe, pour venger la mort de ſon ami, bleſſe Democoon; le fer du javelot lui perce les deux temples, & couvre ſes yeux d'une éternelle nuit; il tombe, & la terre retentit du bruit de ſes armes.

Les Troyens les plus avancés reculent. Hector lui-même eſt ſaiſi d'horreur. Les Grecs enflés de cet avantage, jettent de grands cris, & ſe mettent à traîner les

corps morts qu'ils vont chercher jusqu'au milieu de la mêlée. Apollon, qui les voit du haut de la forteresse d'Ilion, indigné de cette audace, exhorte les Troyens & rallume leur courage : Faites ferme, braves Troyens, leur crie-t-il, & ne fuyez point devant les Grecs ; ils ne sont ni de pierre ni de fer pour soutenir & repousser les traits que vous leur lancerez. Avez-vous oublié que le fils de la belle Thetis, l'invincible Achille, ne combat plus ; & qu'il est sur ses vaisseaux sans action, livré en proye au ressentiment qui le dévore ? «

Ainsi parloit du haut de la forteresse ce redoutable Dieu ; mais la fiere Minerve animoit de son côté les Grecs, allant dans tous les endroits où elle voyoit le combat se rallentir.

Là les fatales Destinées coupe-

rent la trame de la vie de Diores fils d'Amaryncée ; il fut blessé d'une grosse pierre à la cheville du pied droit par Pirus fils d'Imbrasus, qui commandoit les Thraces, & qui étoit venu de la ville d'Ænus. La pierre impitoyable coupa les deux nerfs & fracassa l'os. Diores tombe à la renverse tendant les bras à ses compagnons, & rendant le dernier soupir. Pirus, qui l'a blessé, se jette sur lui pour l'achever, & lui enfonce sa pique dans le corps ; toutes ses entrailles se répandent à terre, & les ténébres de la mort l'environnent de toutes parts.

L'Etolien Thoas lance aussi-tôt son javelot contre Pirus, & le frappe au-dessus de la mamelle ; le javelot lui perce le poulmon, & y demeure enfoncé. Thoas s'avance, arrache ce javelot, & tirant son épée perce Pirus de part

en part, & le renverse mort sur la poussiere ; mais il ne put le dépouiller de ses armes ; car les belliqueuses troupes de Thrace, qui ne portent des cheveux que sur le haut de la tête, l'environnent ; & sans s'effrayer de sa grande taille, de son audace, & des furieux coups qu'il porte à ceux qui le joignent de près, elles le repoussent à grands coups de pique & le forcent de se retirer. Ainsi ces deux Généraux, l'un des Thraces, l'autre des belliqueux Epéens, demeurent étendus sur la poussiere, & un nombre infini de Grecs & de Troyens sont entassés autour de leurs corps.

Tous les combattans faisoient si bien leur devoir, que si quelqu'un eût pû parcourir tous les endroits de la bataille sans s'exposer, & que Minerve le prenant par la main eût daigné le conduire

elle-même, & le mener au plus fort de la mêlée en écartant tous les traits, il est certain qu'il n'auroit pû trouver par-tout que des sujets d'admiration : car tous les Grecs & tous les Troyens, qui furent tués, étoient étendus les uns près des autres dans la même place où ils avoient combattu.



REMARQUES
SUR
L'ILIADE D'HOMERE.

Livre IV.

Page 277. *CEpendant les Dieux .... tenoient conseil autour de Jupiter*] C'étoit un ordre des Destinées, que Pandarus, fils de Lycaon, violeroit le traité qu'on venoit de jurer. Homere, pour dire cela poëtiquement, feint que tous les Dieux tiennent conseil autour de Jupiter; car Jupiter est l'auteur de la Destinée, qui n'est autre chose que la loi émanée de lui, & à laquelle tout est soumis & dans le ciel & sur la terre.

Et la charmante Hebé, délices des Dieux & des hommes, leur versoit du nectar] C'est pour faire entendre que les Dieux jouissent d'une éternelle jeunesse, & que leur vie n'est qu'une félicité qui ne finit point, & que pour les hommes, la jeunesse est le tems de leurs plaisirs.

Tous ces Dieux s'invitoient à boire] Homere attribue aux Dieux les coûtumes des hommes. Dans tous les tems il y a eu des peuples qui déliberoient sur leurs affaires les plus sérieuses dans les festins.

Voulant piquer Junon] Il y a dans le Grec *tâcha de piquer*. Les Grecs se sont servis de leur verbe πειρᾶσθαι, qui signifie *tâcher*, comme les Latins de *conari*, pour dire, *commencer*, *se mettre à*, &c. Cela est remarquable.

Page 278. *Junon si honorée à Argos, & Minerve que les Béotiens*] L'épithete Ἀργείη, *Argienne*, qu'Homere donne ici à Junon, prouve manifestement que celle qu'il donne à Minerve dans le même vers, en l'appellant ἀλαλκομενηΐς, ne signifie pas ici *secourable*; mais que c'est une épithete tirée de la ville d'Alalcomenés dans la Béotie, où Minerve avoit un temple: elle en avoit encore un autre non loin de-là, où elle étoit adorée sous le nom de *Minerve Itonienne*: & ce temple lui étoit commun avec Pluton, pour des raisons fort mystérieuses. Je ne sçai si les anciens n'auroient pas voulu faire entendre par-là, que Minerve est la source de tous les biens par la prudence & par l'industrie; car Pluton, qu'ils lui associent, est le Dieu des richesses. Pour revenir à Minerve *Alalcomenienne*, Strabon établit fort bien dans son 9. livre ce que je viens d'avancer: & il ajoûte qu'on croyoit que Minerve étoit née à Alalcomenés, & qu'elle y étoit adorée particuliérement, & qu'Homere en parlant des troupes de Béotie, n'a pas parlé de cette ville-là, parce que ses habitans étant consacrés à Minerve, avoient ce privilége singulier, qu'ils étoient dispensés d'aller à la guerre.

Mais ces deux grandes Déesses se tiennent

volontiers assises à l'écart] Voilà la raillerie, & la comparaison méprisante. Ces Déesses qui protégent Ménélas sont deux grandes Déesses; elles portent des noms qui doivent les engager encore davantage à secourir les Grecs, cependant elles cedent à une seule Déesse, & à quelle Déesse? à Venus qui n'aime que les jeux & que les plaisirs. Au reste, pour bien entrer dans l'esprit de cette raillerie de Jupiter, il faut se souvenir que ce Dieu favorisoit Troye. Il parle donc comme piqué de ce que ces deux Déesses n'avoient pas secouru Ménélas; car si elles l'eussent fait, Ménélas auroit tué son ennemi, & Troye auroit été délivrée.

Page 279. *Si ce dernier parti étoit agréable à tous les Dieux*] Car il faut que tous les Dieux, c'est-à-dire, que toutes les causes concourent pour la destinée.

Minerve, quelque irritée qu'elle fût contre Jupiter, se surmonta] Car dans la Déesse de la prudence, il faut bien que la sagesse l'emporte sur la passion, & qu'elle la modere & lui donne un frein. C'est tout le contraire de Venus.

Page 280. *Faites mieux, quittez le séjour de l'Olympe*] J'ai un peu étendu la pensée d'Homere, pour mieux démêler & mettre plus en jour la raillerie amere que fait Jupiter, pour reprocher à Junon sa cruauté qui est si opposée à la nature divine.

Page 281. *J'aurai résolu de détruire quelque ville que vous aurez prise sous votre protection*] Homere prophétise ici la ruine des

villes de Junon. En effet elles déchurent bientôt de leur ſplendeur, & Mycenes fut entiérement détruite peu de tems après la bataille de Salamine.

Il n'y en a point que j'aye pris plaiſir à honorer] Cela eſt fondé ſur ce que Troye avoit été floriſſante pendant pluſieurs regnes : mais cela n'empêche pas que Jupiter n'exagere un peu ici, pour faire valoir le ſacrifice qu'il fait à Junon, en lui abandonnant Troye. Il faut toujours ſe ſouvenir, que ſous les perſonnages de ces Dieux, Homere repréſente les intrigues des Princes, dont les actions publiques n'ont ſouvent d'autre motif & d'autre cauſe que des démêlés domeſtiques, & des intérêts cachés.

Page 282. *Détruiſez-les*] Homere n'auroit-il point voulu peindre ici le naturel de bien des femmes, qui n'ont rien de cher qu'elles ne ſacrifient pour ſatisfaire leur reſſentiment ?

Page 283. *Enfin il faut en ces occaſions que nous ayons des égards l'un pour l'autre*] Homere ſeme toujours dans ſes vers des préceptes pour la vie civile. Ici il fait voir de quelle néceſſité il eſt, qu'un mari & une femme ayent des égards l'un pour l'autre ; car leur bonne intelligence conſerve l'ordre dans la famille, & maintient tout dans le devoir.

Ordonnez donc tout préſentement à Minerve] Pourquoi Homere fait-il que Minerve va elle-même exciter Pandarus à une action auſſi injuſte que paroît celle qu'il va faire, de violer l'alliance par un acte d'ho-

ſtilité? C'eſt pour faire entendre que la ſageſſe elle-même préſide à tous les decrets de Jupiter, & qu'elle conduit tous les reſſorts de la providence.

Page 284. *Avec la même rapidité que celle d'un aſtre*] Cette comparaiſon me paroît très-belle. Homere compare la deſcente de Minerve à celle de ces exhalaiſons qui s'allument quelquefois dans les airs, & qui après avoir rapidement parcouru un certain eſpace, ſe partagent en mille feux, & s'éteignent en ſe melant avec l'air le plus groſſier; & il appelle poëtiquement ces exhalaiſons *des aſtres*, à cauſe de leur éclat.

Ou à des armées de terre] On peut traduire auſſi, *ou à des aſſemblées de peuples*; car le mot ϛρατός ſignifie ſouvent *une grande aſſemblée, une congrégation de peuples*, quoiqu'il ne s'agiſſe pas de combat.

Page 285. *Ou nous allons avoir encore une cruelle guerre, & livrer des combats ſanglants, ou bien*] Ce paſſage mérite d'être expliqué: car comment cette exhalaiſon, cet aſtre peut-il préſager deux choſes auſſi contraires que la paix & la guerre? car il faut bien que l'un & l'autre préſage ayent leur fondement. Par ſes feux il peut être un ſigne de guerre, & par ſon extinction, quand il ſe plonge dans l'air groſſier, il peut être pris pour un ſigne de paix. La moindre convenance ſuffit aux peuples pour fonder leurs pronoſtics.

Le grand Jupiter, qui tire de ſes tréſors la paix & la guerre] J'ai voulu expliquer à la lettre le mot ταμίης, qui fait ici une belle

image. Homere fait allusion aux deux tonneaux qui sont aux deux côtés de Jupiter, & d'où ce Dieu tire les biens & les maux : nous en parlerons dans la suite. Au reste, quoique mon dessein ne soit pas de charger ces Remarques d'une critique de texte, je ne laisserai pas de dire ici qu'il me semble que dans le vers d'Homere il y a une faute fort ancienne, & qu'au lieu d'ἀνθρώπων ταμίης, il faut lire ἀνθρώποις ταμίης, car ταμίης ne peut s'accommoder de deux génitifs : ceux qui sçavent le Grec m'entendent bien.

C'est ainsi qu'on parloit dans les deux armées] Homere fait entendre par-là, que tous les peuples, tant les Grecs que les Barbares, tiroient les mêmes présages de ces exhalaisons.

Page 286. *Une de vos fléches inévitables, & qui portent par-tout la mort*] C'est louer la fleche pour louer l'archer. C'est ainsi que le Prophéte Jérémie loue les fleches des peuples du Nord, que Dieu devoit exciter contre Babylone : *Sagitta ejus quasi viri fortis interfectoris, non revertetur vacua. Sa fleche, comme celle d'un vaillant guerrier, qui tue sans manquer son coup, ne retournera point à vuide.* Jérém. 50. 9.

Et quelle récompense ne devrez-vous pas attendre des Troyens?] Minerve prend ici Pandarus par l'intérêt ; car Homere fait le portrait de ce Lycien, comme d'un homme très-avare, & il veut faire entendre par-là, que l'avarice est capable de porter les hommes aux plus mauvaises actions.

Du Roi Paris] Minerve appelle Paris Roi,

pour mieux perſuader Pandarus, & lui faire eſpérer de plus grands préſens.

Sitôt que vous ſerez de retour dans la ſacrée ville de Zelée] Car les agneaux étoient à meilleur marché dans ſon pays que dans une ville aſſiégée.

Perſuada l'inſenſé Pandarus] Homere l'appelle *inſenſé*, parce qu'il va faire une action manifeſtement injuſte & impie, & que s'il avoit eû le moindre ſens, il auroit réſiſté à toutes ces tentations.

Page 287. *L'arc merveilleux qu'il avoit fait faire autrefois*] Homere a ſoin de varier ſon Poëme par des hiſtoires, des récits, des deſcriptions, des peintures, pour divertir ſon lecteur. Ce petit Epiſode de chaſſe, & la deſcription de cet arc, ne pouvoient être mieux placés, qu'en parlant de Pandarus, à qui Apollon lui-même avoit enſeigné à tirer. Le grand art de la Poëſie ne paroît jamais mieux que dans ces ſortes de deſcriptions : car de peindre naturellement & noblement une petite choſe, voilà le merveilleux.

Ses cornes étoient de ſeize paulmes] Le mot Grec δῶρον, que j'ai traduit *paulme*, eſt une meſure de quatre pouces : & Euſtathe a fort bien remarqué que dans ces cornes de ſoixante-quatre pouces, ou de cinq pieds quatre pouces, Homere ne bleſſe point la vrai-ſemblance ; car il y a des cornes plus grandes encore, & il y en avoit de ſon tems à Délos.

Pandarus donc ayant bandé ſon arc, le met doucement à terre] Ce n'eſt pas lire l'action de Pandarus, c'eſt le voir lui-même, tant

ſon action eſt exprimée naturellement & naïvement.

Page 288. *Impatient de frapper à ſon but*] Homere donne de l'ame & du mouvement aux choſes les plus inanimées ; & c'eſt ce qui donne à ſes vers une vie, qui fait que dans les autres poëſies on trouve tout mort ou languiſſant. Tout eſt animé de même dans les livres du vieux Teſtament ; les armes y ont du ſentiment, de la voix, en un mot, de la vie. Jérémie, en parlant à l'épée de Dieu, dit : *O mucro Jehovæ, uſquequò non quieſces? Collige te in vaginam tuam, quieſce, & ſile. Epée du Seigneur, juſques à quand ſeras-tu ſans te repoſer ? Rentre dans ton fourreau, tiens-toi en repos, & garde le ſilence.* Jérém. 47. 6.

Mais, grand Ménélas] Homere quitte ſa narration, pour adreſſer tout-à-coup la parole à Ménélas, comme s'il étoit préſent, & il uſe de ces apoſtrophes pour réveiller l'attention ; mais il ne les employe jamais que fort à propos, & jamais que pour des perſonnes qui le méritent : car comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, ce Poëte très-grave croiroit ravilir ſon Poëme, s'il adreſſoit la parole à des hommes du commun.

Cette Déeſſe s'étant miſe au-devant de vous] On peut demander ici pourquoi Minerve, qui excite Pandarus contre Ménélas, détourne elle-même de Ménélas le trait de Pandarus ? C'eſt pour faire entendre que la même providence, qui pouſſe, ſi on oſe ainſi parler, les méchants à faire du mal, ſçait auſſi ſauver de leurs mains ceux qu'ils attaquent. Les decrets de Jupiter étoient

que l'alliance fût rompuë, & non pas que Ménélas fût tué.

Page 289. *Autant qu'une mere pleine de tendresse*] Cette comparaison me paroît charmante, & par la justesse, & par la douceur de l'image qu'elle présente. Le trait qui *avide de sang, vole .....* est comparé à une mouche: Ménélas, qui se confiant au traité, est dans la tranquillité & dans l'innocence, & comme endormi, est comparé à un enfant plongé dans un sommeil tranquille; & Minerve, à cause du soin constant & assidu qu'elle prend de Ménélas, est comparée à une mere qui chasse une mouche de dessus son enfant, de peur qu'en le piquant elle ne l'éveille. Comme cette mere se contente d'éloigner cette mouche des endroits découverts, & la laisse promener sur les langes & par-tout où elle ne peut pas faire grand mal, de même Minerve se contente d'éloigner la fleche des endroits mortels, & la laisse tomber sur la partie du corps la plus couverte.

Elle perça aussi la lame] Cette lame qu'Homere appelle μίτρην, étoit une espece de sangle assez large, garnie de laine par dedans, & couverte par-dessus d'une lame d'airain, d'acier ou d'or, fort souple, que l'on mettoit en bas par-dessous la cuirasse pour plus grande sûreté.

Tel que l'yvoire le plus blanc] M. Despreaux a fort bien défendu ce passage contre l'injuste critique d'un moderne. Il a fait voir qu'Homere non content de dire précisément ce qui sert à la comparaison qu'il fait, s'étend sur quelque circonstance histo-

rique de la chose dont il parle; car dans la Poësie, sur-tout dans les Odes & dans le Poëme Epique, les comparaisons ne sont pas seulement mises pour éclaircir & pour orner le discours, mais encore pour amuser & pour délasser l'esprit du lecteur, en le détachant de tems en tems du principal sujet, & en le promenant sur d'autres images agréables; & que c'est en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non-seulement toutes les comparaisons, mais tous les discours sont pleins d'images de la nature si vrayes & si variées, qu'étant toûjours le même, il est néanmoins toujours différent, instruisant sans cesse son lecteur, & lui faisant observer dans les objets mêmes qu'il a tous les jours devant les yeux, des choses qu'il ne s'aviseroit pas d'y remarquer. Pour appuyer cette remarque de M. Despréaux, voici celle d'Eustathe: *Remarquez*, dit-il, *quelle érudition, & quelle variété présente cette comparaison, par les différentes histoires qu'elle renferme; ce grand Poëte se proposant toujours pour but d'embellir ainsi ses images pour instruire & pour plaire.* Examinons présentement en détail les beautés qui se trouvent dans cette comparaison.

Qu'une femme de Meonie ou de Carie] Il est certain qu'Homere pouvoit fort bien faire sa comparaison simple, en disant, *Tel que l'yvoire le plus blanc, rehaussé par l'éclat de la plus brillante pourpre, telles parurent, &c.....* mais ce Poëte ne se contente pas de présenter cette image, il veut encore enseigner ce point d'antiquité, que

dans les premiers tems, les Lydiens & les Cariens étoient en réputation de teindre le mieux en pourpre, & que les femmes faisoient des ouvrages d'yvoire qui étoient très-estimés. On n'a qu'à voir sur cela Strabon.

Page 290. *Mais il est réservé pour quelque grand Prince ou pour quelque Roi*] Homere nous apprend par-là que dans ces premiers tems il y avoit des ornemens qui étoient réservés pour les Rois & pour les Princes, & que les particuliers n'osoient porter, & tels étoient les bossetes de mords que l'on faisoit de cet yvoire teint en pourpre, beaucoup plus estimé que l'or. D'ailleurs il seroit aisé de prouver par les livres du vieux Testament que la pourpre étoit particuliérement réservée pour les Princes & les Rois, & pour ceux à qui ils donnoient la permission de la porter.

Telles parurent alors, divin Ménélas, vos belles jambes] Un moderne, en traduisant mal ce vers accuse Homere d'avoir dit ridiculement que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes: mais la faute est au traducteur, car Homere a parlé fort sensément & fort naturellement; & il peint si bien son objet, qu'on voit le sang couler & descendre le long des cuisses & des jambes jusqu'aux pieds. On peut voir la remarque de M. Despréaux sur Longin, & celle d'Eustathe, p. 457.

Page 291. *Car ces perfides se sont tous unis*] Agamemnon accuse tous les Troyens de cette perfidie, car il ne sçavoit pas encore que ce n'étoit que le crime de Pandarus & des Lyciens qui le soûtenoient.

Ni la foi que nous nous ſommes réciproquement donnée] Le Grec ajoûte, *en nous touchant dans la main :* ſur quoi Euſtathe dit fort bien, Remarquez que dans ces premiers tems on confirmoit les traités & les alliances en ſe touchant dans la main, les mains jointes & entrelacées étant le gage & le ſceau de l'union & de la concorde.

Page 292. *Je vois déja le jour que la ſacrée ville de Troye*] Homere pour conſoler ſon lecteur qui s'intéreſſe pour les Grecs lui fait entrevoir la ruine de Troye. Agamemnon la prédit ici, mais il n'oſe s'aſſurer que ce ſera de lui que Jupiter ſe ſervira pour punir cette ville perfide ; c'eſt pourquoi il ajoûte que la mort de Ménélas va le réduire à retourner honteuſement à Argos.

Dès que vous ne ſerez plus, les Grecs ne ſoupireront] Car Ménélas mort, les Grecs ne ſe ſoucieront plus de ravoir Hélene, qui devenue libre, voudra demeurer avec Paris.

Page 296. *Il en ſucce le ſang*] Cela eſt remarquable. Dans ces premiers tems on connoiſſoit l'utilité de ſuccer les playes, pour les nettoyer & pour empêcher la corruption. Euſtathe rapporte que de ſon tems parmi les nations les plus barbares, on pratiquoit ce remede qui réuſſiſſoit ordinairement.

On voit avancer les bandes Troyennes] Elles marchent au combat, croyant ſans doute que le coup, que Pandarus venoit de faire, étoit fait par l'ordre des Généraux. Tous les Troyens ayant donc part à cette perfidie, auront part auſſi à la punition.

Alors vous n'auriez pas vû le grand Agamemnon] Homere donne ici la preuve de la

louange qu'il a donnée à Agamemnon, qu'il étoit *grand Roi & brave Capitaine.* Au reſte ces apoſtrophes ont beaucoup de grace, & rompent bien la monotonie de la narration. Il faut ſe ſouvenir que c'eſt la Muſe qui parle au Poëte.

Page 297. *Le fier Agamemnon parcourt à pied toutes les bandes*] Euſtathe dit que c'étoit pour faire honte aux Grecs en ne s'épargnant point, & auſſi pour ne pas paroître les traiter avec trop de fierté, s'il parloit de deſſus ſon char à des Princes qui étoient à pied.

Page 299. *Il va de rang en rang*] Dans cette revue qu'Homere fait faire à Agamemnon, on trouve une variété admirable, mais une variété qui marque le génie & le caractère des troupes que le Poëte décrit, les uns s'arment, les autres ſont déja armés, les autres marchent, &c.

Page 300. *Mais dans toutes les autres occaſions*] Comme dans les conſeils, aux ſacrifices, dans les aſſemblées.

Car lors même qu'on ne le verſe aux autres que par meſure] J'ai déja parlé des portions des feſtins qu'on faiſoit ordinairement égales, excepté lorſqu'il y avoit quelqu'un qu'on vouloit honorer, & qui méritoit quelque préférence ; car alors les parts étoient proportionnées au mérite & à la diſtinction de ceux à qui on les deſtinoit : & la plus grande marque d'honneur, c'étoit non-ſeulement la meilleure portion des viandes & du vin, mais auſſi de boire comme on vouloit, & de n'être point aſſujetti aux loix de ces feſtins, ordinairement très-

violentes & très-insensées. Cette coûtume de proportionner les portions au mérite des conviés, ou à l'affection qu'on avoit pour eux est beaucoup plus ancienne que la guerre de Troye : on la voit pratiquée dans le festin que Joseph donna à ses freres en Egypte, car la portion de Benjamin fut cinq fois plus grande que celle de ses freres, *Majorque pars venit Benjamin, ita ut quinque partibus excederet.* Genese 43. 34. Samuel traite de même Saül, Liv. 1. des Rois, *9. 23.*

Page 301. *Qu'il trouve déja armés & environnés d'une nuée de bataillons*] Homere appelle les troupes qui environnoient les deux Ajax *une nuée de bataillons,* ou pour traduire à la lettre *une nuée de fantassins*, parce qu'étant fort serrés & tout couvert d'armes brunies, ils représentoient parfaitement un nuage épais & noir. Et comme ce poëte est le premier qui ait employé le mot de *nuée* pour les hommes, il adoucit selon sa coutume l'audace de la figure par une comparaison qui la justifie en l'expliquant. On peut voir la remarque d'Eustathe, p. 471. Il faut bien remarquer avec quelle adresse & quelle noblesse Homere loue ici les deux Ajax & leurs troupes.

Par les souffles du violent zéphyre] J'ai balancé long-tems, si j'employerois ici le mot de *zéphyre*, parce qu'en notre langue les zéphyres sont des vents doux, qui n'ont rien de terrible. Mais enfin je m'y suis accoûtumée, pour éviter de mettre *le vent du couchant.* Il suffit d'avertir que les Grecs donnoient au vent du couchant le nom de *zéphyre.*

Plus noir que la nuit] Homere met plus *noir que la poix ;* mais ce qui est noble en Grec à cause de la beauté des termes, est souvent bas en François par la raison contraire.

Page 303. *Et encourageoit les chefs de ses bandes, le grand Pelagon, Alastor, Chromius*] Homere, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, donne à chaque général des troupes, un seul compagnon, ou lieutenant. Idomenée a avec lui Merion ; Diomede a Sthenelus ; le grand Ajax a le second Ajax, fils d'Oilée ; Mnesthée l'Athénien n'a personne, mais près de lui est Ulysse, à portée de le soutenir. Et ici Homere donne cinq officiers à Nestor, & cela pour faire entendre qu'un seul pouvoit en quelque façon remplacer les autres, au lieu qu'il en falloit plusieurs pour remplacer le vieux Nestor ; encore auroient-ils eu bien de la peine à faire ce que Nestor auroit fait seul dans son jeune tems. Il est bon aussi de remarquer avec quels traits Homere releve Nestor. Les uns s'armoient, les autres étoient armés ; mais Nestor mettoit déja ses troupes en bataille. La prudence se met toujours de bonne heure à couvert des surprises.

Il plaçoit à la tête ses escadrons] Voici l'ordonnance de bataille qu'Homere estimoit le plus, puisqu'il la donne à Nestor. Cette ordonnance changeoit pourtant selon l'occasion ; car dans l'onzieme Livre nous verrons qu'Agamemnon range l'infanterie la premiere, & la fait soutenir par la cavalerie.

Les ordres qu'il donnoit à sa cavalerie

étoient] Homere releve la prudence de Nestor & par son ordonnance de bataille & par les ordres qu'il donne. Et le Poëte attribue tout cela à Nestor, parce qu'à la guerre sur-tout, la grande capacité vient de la longue expérience. On voit par tous ces endroits que du tems d'Homere l'art de la guerre étoit déja fort connu.

Ne se piquât de devancer ses camarades, pour charger le premier] Cette folle jalousie ne sert qu'à faire tuer inutilement ceux qu'elle porte à devancer leurs camarades. Cet ordre de Nestor est fort bon.

Aucun ne reculât ou ne tournât bride] Cet ordre n'est pas moins nécessaire que le premier, un char ne pourroit reculer ni tourner, sans rompre l'ordonnance des escadrons, & sans y jetter un grand désordre.

Page 304. *Que ceux qui étant renversés de leurs chars*] Cet endroit est remarquable par son ambiguité. Eustathe écrit que ces deux vers d'Homere peuvent avoir quatre sens différens, & tous fort raisonnables.

Le premier, que celui qui en combattant sur son char, gagnera un char des ennemis, continue à combattre, & qu'il ne se retire pas de la mêlée pour aller mettre sa proye en sûreté.

Le second, si quelqu'un est renversé de son char, que celui qui se trouvera le plus près de lui, lui tende sa pique pour lui aider à monter sur le sien.

Le troisieme est tout opposé au second. Quand quelqu'un renversé de son char, voudra monter sur celui d'un autre, que cet autre le repousse avec sa pique, & ne le reçoive

point, parce que cela rallentit le combat.

Et le quatrieme, celui que j'ai ſuivi. Euſtathe ajoûte qu'Homere a quelquefois affecté de jetter ainſi pluſieurs ſens dans ſes vers, pour montrer la force de ſon génie & pour faire voir que même dans ſes équivoques il eſt τετράγωνος ἄνευ ψόγου, & que de quelque maniere qu'il tombe, il tombe toujours ſur ſes pieds. Mais il ne fait cela qu'à propos, & lorſqu'il s'agit de parler à une multitude.

J'ai rapporté cette remarque, parce qu'elle m'a paru ſinguliere, & qu'elle pourroit ſervir à juſtifier des endroits plus importans que ceux qu'on lit dans ces Livres. Quel avantage ne ſeroit-ce point de pouvoir dire par une ſeule expreſſion quatre choſes différentes, & toutes très-bonnes ? Les hommes ont rarement trouvé ce ſecret. Pour moi, qui n'ai pu conſerver cette heureuſe amphibologie dans ma langue, j'ai choiſi le ſens qui m'a paru le plus naturel, & il eſt même juſtifié par ce que fait Pandarus, lors qu'il monte ſur le char d'Enée, car il refuſe de prendre les rênes des chevaux, & il les refuſe par la même raiſon que Neſtor explique.

Page 305. *Lorſque je tuai de ma main le vaillant Ereuthalion*] Voila le caractère & le langage des vieillards, ils ſe ſouviennent & ils parlent volontiers des actions de leur jeuneſſe.

Mais les Dieux n'ont jamais accordé à l'homme] Ils donnent à la jeuneſſe la force ſans la prudence, & aux vieillards la prudence ſans la force.

Et de leur donner mes conseils & mes ordres, car c'est-là le partage des vieillards] Nestor ne croyoit donc pas que l'âge dispensât absolument les vieillards d'aller à la guerre, ils doivent y aller non pas pour combattre, mais pour bien faire combattre les autres.

Page 306. *Qui n'étoient pas des troupes méprisables*] C'est pour dire que c'étoient de très-bonnes troupes, des troupes très-estimées. Cette figure qui est familiere aux Grecs & aux Orientaux, n'est pas inconnue aux Latins, & ne réussit pas mal en notre langue.

Et dans l'incertitude, ces deux braves capitaines] C'est non-seulement une justification d'Ulysse & des Athéniens, mais aussi une louange, & une grande louange. Ulysse étoit trop prudent & les Athéniens trop justes, pour commencer le combat sans sçavoir pourquoi, & après une alliance jurée.

Page 307. *Fils du Roi Peteus, & vous qui n'avez dans l'esprit que de méchantes ruses*] Ce que fait ici Agamemnon n'est pas trop juste. Mais ce Prince outré de la perfidie des Troyens, & dans l'impatience de s'en venger, ne consulte que sa colere. Cela est naturel, sur-tout aux Princes, ordinairement très-prompts à juger sur les apparences, & à condamner tout ce qui ne sert pas leur empressement.

Quand nous traitons] Il dit *nous*, parce que ces repas que donnoit le Général se faisoient aux dépens de l'armée.

Les Généraux des troupes] Le Grec dit *les vieillards*; mais par ce mot, Homere entend les Généraux, les principaux Officiers

ciers de quelque âge qu'ils puissent être.

Page 308. *Et quel discours venez-vous de laisser échapper*] Le Grec dit à la lettre: *Quel mot vous est échappé du rempart de vos dents ! ...* ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων ; C'étoit le stile des Orientaux. Le Prophéte Michée dit de même, 7. 6. *Custodi claustra oris tui : Gardez bien le rempart de votre bouche.* Et cette façon de parler est fondée en raison ; car il semble en effet que les deux rangées de dents sont dans la bouche comme un rempart pour empêcher les paroles de sortir avant que la réflexion & le jugement leur en ayent donné l'ordre.

Si vous êtes si curieux d'approcher de la mêlée] Les paroles d'Ulysse renferment une raillerie amere contre Agamemnon qu'elles taxent de peu de courage. Cette défense est permise à un Prince aussi indépendant & d'aussi grande réputation qu'Ulysse, qui se voit méprisé par celui à qui il a rendu de si grands services.

Page 309. *Ulysse, dont la prudence est féconde en ressources*] Que sont devenues les *méchantes ruses* qu'il vient de lui reprocher? C'est une sagesse, une prudence de ressource. Dans les brouilleries & dans les disputes, la colere nous fait prendre pour des vices les meilleures qualités de nos amis. Les ruses, les fraudes d'Ulysse étoient des ruses, des fraudes louables, c'étoient des ressources dans les plus grandes extrémités. Eustathe rapporte un proverbe des Grecs qui me paroît renfermer un grand sens, ἀπάτης ἀγαθῆς οὐκ ἀποστατεῖ θεός. *Dieu n'est point ennemi d'une bonne tromperie,*

d'une tromperie juſte.

Je vous en ferai dans la ſuite telle ſatisfaction qu'il vous plaira] Quoiqu'Agamemnon ſoit au-deſſus d'Ulyſſe, il ne laiſſe pas de lui faire ſatisfaction ; & par-là il fait voir que toute la ſupériorité des Princes ne les diſpenſe pas de ce qu'ils doivent à ceux qu'ils ont offenſés injuſtement : car la juſtice, plus ſouveraine que les Rois, veut que l'injure ſoit réparée.

Page 311. *Je me ſouviens qu'en vertu du droit d'hoſpitalité*] Cette premiere guerre de Thébes, dont Homere parle ici, arriva vingt-ſept ans avant la guerre de Troye. Ainſi Agamemnon pouvoit avoir vû Tydée avec Polynice, lorſqu'ils allerent à Mycénes demander du ſecours contre Etéocle : & quoiqu'il fût encore fort jeune, il pouvoit s'en ſouvenir.

Envoya Tydée ambaſſadeur à Thébes] C'étoit la coûtume, quand on vouloit porter la guerre en quelque pays, avant que de commettre aucun acte d'hoſtilité, on envoyoit des ambaſſadeurs demander juſtice. C'eſt ainſi qu'Ulyſſe & Ménélas furent envoyés à Troye, comme nous l'avons déja vu. Les Romains n'avoient pas manqué de ſuivre une coûtume ſi louable : ils avoient pour cela leurs Fécialiens ; & à leur exemple, nos François avoient leurs Rois d'armes.

Page 313. *Le vaillant Diomede par reſpect pour le Roi ne répondit point*] Diomede, ſur de ſon courage, & connoiſſant le motif qui faiſoit parler Agamemnon, ne répond rien. Il y a des injures qu'on peut mépriſer ; ſur-tout quand on connoît ce qui les fait naî-

tre. D'ailleurs Diomede ne pouvoit répondre sans justifier le reproche qu'on lui faisoit, d'être meilleur discoureur que bon soldat.

Mais le fils de Capanée, plus emporté, repartit] Voilà un digne fils d'un pere qui s'étoit vanté qu'il prendroit Thébes malgré Jupiter.

C'est nous, qui obéissant aux signes] Dix ans après la premiere guerre de Thébes, les fils des Capitaines qui avoient été tués à ce siége, entreprirent la même guerre, & eûrent un meilleur succès, parce qu'ils consulterent les Oracles, & qu'ils obéirent aux signes de Jupiter; ce que leurs peres avoient dédaigné de faire.

Page 314. *Périrent à ce siége par leur seule imprudence*] Capanée voulant escalader la ville malgré Jupiter, fut foudroyé; & Tydée pour avoir donné l'exemple d'une vengeance horrible, en déchirant à belles dents la tête de Menalippe qui l'avoit blessé, fut abandonné de Pallas, qui vouloit le secourir. L'histoire est dans Apollodore.

Page 315. *Comme lors que le violent Zéphyre*] Voici une comparaison bien singuliere. Homere compare les troupes Grecques aux flots, qui poussés par le vent du couchant, s'amoncelent au milieu de la mer, & vont se briser contre le rivage : & comme cette image donne une idée désavantageuse, & qui ne répond pas à l'événement, car les Grecs poussent les Troyens, il la corrige, & la releve, en ajoûtant que ces mêmes flots, luttant contre un orgueilleux rocher, sont enfin les plus forts; & s'élevant au-dessus, le couvrent d'algue & d'écume, qui sont com-

me les trophées qu'ils dressent de sa défaite & de leur victoire. Dans les comparaisons ordinaires c'est le rocher qui surmonte la fureur des flots, & dans celle-ci ce sont les flots qui viennent à bout de la résistance du rocher. Cette idée est grande & noble, & peint bien le succès du combat qui va se donner.

Page 316. *Vous eussiez dit que Jupiter avoit ôté la voix*] Avec quel art & quelle noblesse Homere peint le silence de ces troupes, pour marquer leur discipline & leur intrépidité?

Semblables à de nombreux troupeaux de brebis] Le contraste que font ces deux comparaisons, l'une des Grecs, & l'autre des Troyens, me paroît admirable. Homere n'est pas plus merveilleux par sa noble fécondité, que par la maniere heureuse dont il l'employe.

Page 317. *Les Troyens sont animés par le Dieu Mars, & les Grecs par la Déesse Minerve*] C'est pour dire que les Troyens n'ont qu'un courage brutal & féroce, & que les Grecs ont avec le courage la prudence & la bonne discipline.

S'éleve insensiblement, & bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte] Longin a fort bien dit, que la grandeur, qu'Homere donne ici à la Discorde, est moins la mesure de cette Déesse, que celle de la capacité & de l'élévation d'esprit de ce Poëte. En effet peut-on faire entendre avec plus de grandeur & plus de noblesse, que la Discorde, qui n'a d'ordinaire que des commencemens très-foibles, croît bientôt de maniere, qu'elle *a la tête dans les cieux, & les pieds sur la*

terre, & qu'elle regne dans tout l'univers? Bien loin que cette hyperbole ſoit outrée, elle eſt au contraire très-ſage, & ne dit que ce qui ſe paſſe dans ce Poëme même, où l'on voit la Diſcorde naître d'un très-petit ſujet, & regner en même-tems & dans le ciel & ſur la terre. Il n'y a point d'idée plus ſublime ni plus poëtique que celle dont Homere ſe ſert pour exprimer cette vérité. Virgile en a bien connu la beauté, puiſqu'il l'a imitée, en appliquant à la Renommée ce qu'Homere a dit de la Diſcorde, *Æn.* 4.

Ingrediturque ſolo, & caput inter nubila condit.

Cette Poëſie & ce ſublime que Virgile a imités, & que Longin a admirés, n'ont pas empêché que ce paſſage n'ait trouvé dans ce ſiécle un cenſeur. M. Deſpréaux a fort bien anéanti cette mauvaiſe critique dans ſa quatrieme réflexion ſur Longin. Je n'ajoûterai qu'un mot à ce qu'il en a dit ; mais un mot qui ſuffit ſeul pour confondre la témérité & l'ignorance de ce Critique. Cette grande & ſublime idée qu'il traite d'hyperbole outrée, & de conte de *peau d'âne*, eſt employée dans les livres ſaints, ſur un ſujet très-grave & très-digne du reſpect & de l'attention des hommes. L'auteur du livre de la Sageſſe de Salomon, en parlant de l'Ange exterminateur, qui tua les premiers-nés d'Egypte, dit ; *Omnipotens ſermo tuus de cœlo, à regalibus ſedibus, durus debellator, in mediam exterminii terram proſilivit, Gladius acutus inſimulatum imperium tuum portans ; & ſtans replevit omnia morte, & uſque ad*

cœlum attingebat, ſtans in terra. Votre Ange tout-puiſſant partant du ciel du haut de votre trône, guerrier invincible, deſcendit au milieu de cette terre de déſolation; il avoit dans ſa main le glaive étincellant, exécuteur de vos ordres; il remplit tout de morts, & ſe tenant ſur la terre, il portoit ſa tête juſque dans les cieux. Sap. 18. 15. Voila une conformité qui fait honneur à Homere, & qui montre que ſon ſtyle eſt le même que celui qui regne dans les livres des anciens Hébreux. L'Ecrivain ſacré appelle l'Ange, *ſermo*, λόγος, *diſcours, verbe*, parce que les Anges ſont les porteurs des ordres de Dieu, comme Grotius l'a prouvé par des exemples.

Quand les deux armées ſe joignent & en viennent aux mains, les boucliers ſe heurtent] Homere eſt admirable dans ſes peintures. On ne ſçauroit imaginer de Poëſie plus noble & plus forte que celle qu'il jette ici. Après avoir fait tous mes efforts pour la rendre dans ma proſe, je vois avec douleur l'avantage de l'original, & je ſens bien qu'il faut me contenter de n'en approcher que de loin, & d'en rendre ſeulement la beauté ſenſible.

Page 320. *A qui on avoit donné ce nom, parce*] C'étoit la coûtume des Orientaux de donner à leurs enfans des noms tirés des principales avantures qui arrivoient à leur naiſſance. L'Ecriture ſainte eſt pleine d'exemples, où cet uſage eſt bien marqué.

Comme un peuplier qui eſt né dans l'humide paſcage] Cette comparaiſon eſt venue à Homere de ce qu'il a déja dit, que ce jeune

Prince étoit né ſur les rives du Simoïs: voilà pourquoi il choiſit le peuplier. D'ailleurs dans le ſtyle des Orientaux, les Princes ſont ordinairement comparés aux arbres : on en voit des exemples dans les livres du vieux Teſtament.

Page 322. *Qui étoit venu du pays d'Abyde*] Il étoit ſans doute retourné à Troye avant que les Grecs euſſent formé le ſiége ; car il n'y a pas d'apparence que le ſiége formé, ils euſſent laiſſé à Abyde un fils naturel de Priam & les haras de ce Prince.

Où ſon pere lui avoit donné l'intendance de ſes beaux haras] C'étoit la coûtume des anciens de mettre tous les troupeaux de différente eſpece ſous la direction d'un homme qui étoit prépoſé ſur les bergers. Ici c'eſt un fils naturel de Priam qui a l'intendance de ſes haras. C'eſt ainſi que dans l'Ecriture ſainte, nous voyons les haras de David ſous l'intendance de Setraï ; ſes bœufs ſous celle de Saphat ; ſes chameaux ſous celle d'Ubil ; ſes ânes ſous celle de Jadias, ainſi des autres : & tous ces intendans étoient des gens conſidérables : & auſſi l'Ecriture les appelle, *principes, principes ſubſtantiæ regis David*, tout comme ſes tréſoriers & les maîtres de ſes finances. 1. *Paralipom. chap.* 27.

Page 323. *L'invincible Achille ne combat plus*] Homere rafraîchit de tems en tems à ſon lecteur la mémoire d'Achille, & en parlant de ſon inaction, il trouve le moyen de relever ſa valeur par les plus grands éloges. Car quel plus grand éloge que celui-ci, qu'Apol-

lon lui-même dise aux Troyens qu'ils n'ont qu'à combattre sans rien craindre, puisqu'Achille ne combat plus.

Mais la fiere Minerve] Homere appelle ici Minerve τριτογένεια, & on dispute fort sur la signification de ce mot. Les uns veulent qu'elle ait ce nom du fleuve Triton dans la Lydie, les autres de la ville de *Tritta* en Crete, & les autres enfin du mot *tritto* dont les Eoliens se servoient pour dire la tête ; car cette Déesse étoit née de la tête de Jupiter. Virgile l'appelle de même *Trittonia.*

Page 325. *Qui ne portent des cheveux que sur le haut de la tête*] Ils étoient comme les Abantes qui ne se laissoient des cheveux que par derriere, pour ne pas donner prise à l'ennemi. On peut voir sur cela les remarques.

Et que Minerve le prenant par la main, eût daigné le conduire elle-même] Eustathe fait ici une remarque qui me plaît fort, & qui mérite d'être rapportée. Il écrit que ce qu'Homere dit ici du combat de cette journée, doit être dit avec plus de raison de tout ce Poëme, & que tout homme, que Minerve conduira par la main, pour lui en montrer elle-même toutes les beautés, n'y trouvera rien à reprendre de considérable. Quel préjugé contre ces critiques qui de nos jours ont attaqué Homere dans les endroits mêmes les plus sublimes ! Il est bien sûr qu'ils n'ont vû Homere que de loin, & que Minerve n'a pas daigné les conduire.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Iliade d'Homere, traduite en François par Madame Dacier avec des Remarques ;* & j'ai crû que cette Traduction, où l'on retrouve ſi parfaitement les beautés de l'original, feroit honneur à notre Nation & à notre ſiécle. Fait à Paris, ce 1. de Décembre 1710.

Signé, FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé Hippolyte-Louis Guérin, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il auroit entrepris de continuer l'impreſſion d'une Collection des *Hiſtoriens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déja publié huit Volumes *in-folio* : Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'Expoſant dans des dépenſes conſidérables, il Nous a très-humblement fait ſupplier de vouloir bien, pour l'aider à ſupporter les frais d'une ſi grande entrepriſe ; lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege, tant pour l'impreſſion dudit Li-

vre, que pour l'impreſſion ou la réimpreſſion de pluſieurs autres, dont les Privileges ſont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, & encourager par ſon exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Hiſtoriens de France depuis l'origine de la Nation,* ſous le titre de *Recueil des Hiſtoriens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés: *Homere & Platon traduits par Dacier*, *&c.* en tels Volumes, forme, marge, caractères, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de vingt années conſécutives, à compter de la date des Préſentes, & de l'expiration des précédens Privileges. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter leſdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit,

d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire

jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens cinquante trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, *N°. 212. fol.* 170. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 21. *Août* 1753.

Signé, DIDOT, Syndic.






LILIAD
DHOME
TOM I




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm